A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Digitized by Google

PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

COLETTE

de l'Académie Goncourt

I

CLAUDINE A L'ÉCOLE
CLAUDINE A PARIS

Le Fleuron

se vend à Paris, 26, rue Racine, chez
FLAMMARION

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
COLETTE

I

Digitized by Google

Digitized by Google

Colette, Sidonie Gabrielle

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
COLETTE

de l'Académie Goncourt

I

CLAUDINE A L'ÉCOLE
CLAUDINE A PARIS

Le Fleuron

se vend à Paris, 26 rue Racine, chez
FLAMMARION

Digitized by Google

848
C694
1948
v.1

Droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.
Copyright 1948 by Le Fleuron.
Printed in France.

Digitized by Google

NOTE DES ÉDITEURS

En assumant l'honneur de publier les œuvres complètes de Colette, nous avons la certitude de répondre à un vœu du public, en même temps que nous accomplissons une mise au point, devenue nécessaire, d'une œuvre particulièrement riche et diverse.

Colette est aujourd'hui à l'apogée d'une carrière qui s'étend sur près de cinquante ans, au cours de laquelle sa renommée n'a fait que croître. Romans, nouvelles, contes, essais, mémoires, critique théâtrale, chroniques, reportages, théâtre, elle a tout abordé avec un égal bonheur, dans ce style éblouissant et savoureux qui n'est qu'à elle. Mais, à mesure que les publications de ses ouvrages se sont multipliées en éditions courantes, de luxe ou de demi-luxe, en de nombreuses plaquettes, il s'y est introduit quelque désordre. Certains textes ont été repris d'un ouvrage à l'autre, certaines œuvres n'ont jamais été rééditées, d'autres demeurent introuvables.

Notre premier soin a donc été, avec l'aide de l'auteur, de mettre de l'ordre dans cette œuvre touffue, de sorte que, selon le vœu de Colette elle-même, ces œuvres complètes

Digitized by Google

soient considérées comme une « édition définitive ». Tous les textes que nous publions ont été revus par l'auteur, dans l'intention de leur conférer une forme *ne varietur*. Des textes inédits ont été répartis dans les différents volumes de notre édition, et groupés plus particulièrement dans le dernier tome. Un certain nombre de préfaces ont été rédigées par l'auteur à l'intention de cette publication. Enfin, la bibliographie de l'œuvre entier de Colette, établie pour la première fois, complète le dernier volume.

Pour la juxtaposition des textes, nous avons suivi l'ordre chronologique, sauf quand l'opportunité d'assembler des ouvrages dont l'un est la suite de l'autre, ou qui ont entre eux une évidente parenté, commandait un groupement différent. Une courte notice historique a été placée en tête de chaque ouvrage : en dehors de son intérêt bibliographique, elle sera précieuse aux bibliophiles et amateurs d'originales.

C'est par la collection de ses ouvrages qu'un auteur affirme sa véritable importance. En feuilletant les volumes de la présente édition, le lecteur sera d'abord frappé par l'étonnante unité de cette œuvre, dans son extraordinaire variété, de n'y trouver aucune page indifférente, aucune page d'où ne jaillisse une image ou une sensation nouvelles, et d'où soit absente la poésie. En offrant au public, pour la première fois, cette vue d'ensemble sur l'œuvre d'un de nos plus grands écrivains, nous croyons servir le renom des Lettres et de l'Édition françaises.

Digitized by Google

PRÉFACE

Un bloc compact de volumes construits dans un format uniforme ; romans, nouvelles et essais traduits au moyen d'une typographie unique : ainsi, et ainsi seulement un écrivain, à la fin d'une longue carrière, peut supputer le poids exact de ce qu'il a accompli. Là seulement peuvent son jugement se réjouir, son angoisse commencer. J'ai longtemps désiré de telles émotions contradictoires. Elles se sont fait attendre. Il me fallait besogner selon le hasard de l'inspiration, non moins que sous la rigueur de la nécessité, épouser un sujet fortuit, toutes conditions qui exposent l'écrivain à manquer de cohésion, à n'être ni assez châtié, ni assez heureux dans la rencontre et le choix des mots...

Adopter, pour le compte d'autrui, l'obligation et l'habitude d'écrire, avais-je trouvé là de quoi légitimer ma carrière ? Ma première récompense me vint du public et des écrivains de métier, lorsque celui-là me lut, lorsque ceux-ci me traitèrent en égale.

Il y a une tentation — je la connais bien ! — à laquelle l'écrivain mûri se retient, non sans peine, de succomber. Lucide désormais, armé de sévérité, apte à juger ce qu'il laissera, il est prêt à pratiquer dans son œuvre ancienne des amputations, tailler sans

Digitized by Google

merci, redresser sans complaisance. Il se sent probe, et son goût est d'émonder, son envie est de mériter un peu plus de respect, un peu moins de flatterie. Une coquette sur le retour fait plus haute, sur sa gorge, la guimpe...

Je n'ose pas, je ne veux pas porter, sur d'anciennes œuvres, la main qui a su les écrire et serait sans doute maladroite à les amender. Elles garderont toutes les marques du temps, de l'erreur, de la hâte. Fraîches ici, plus loin tachées, que leurs macules attestent mon âge, mon long labeur, et l'honorable évolution qui transforme un écrivain hardi en critique timoré. Du moins les coupures, les modifications que j'ai maintenues, je me les suis accordées en connaissance de cause et je désire qu'elles soient respectées dans mes éditions à venir.

COLETTE

Digitized by Google

CLAUDINE A L'ÉCOLE

Digitized by Google

Paru en 1900 sous la signature Willy, à la librairie Paul Ollendorff. Il a été tiré : 10 exemplaires sur hollande. Éditeur actuel : Albin Michel.

Digitized by Google

PRÉFACE

J'AI *raconté dans* Mes apprentissages *comment, environ deux ans après notre mariage, donc vers* 1895, *Monsieur Willy me dit un jour :*

« — *Vous devriez jeter sur le papier des souvenirs de l'école primaire, je pourrais peut-être en tirer quelque chose... N'ayez pas peur des détails piquants.* »

Cet homme singulier et encore mal connu, qui signa je ne sais combien de volumes sans en avoir écrit aucun, était constamment à la recherche, pour son industrie littéraire, de talents nouveaux. Rien d'étonnant à ce qu'il ait étendu ses investigations jusqu'à son propre foyer.

« *Je sortais d'une longue, d'une grave maladie, dont je gardais le corps et l'esprit paresseux. Mais, ayant retrouvé chez un papetier et racheté des cahiers semblables à mes cahiers d'école, leurs feuillets vergés, rayés de gris, à barre marginale rouge, leur dos de toile noire, leur couverture à médaillon et titre orné* « Le Calligraphe » *me remirent aux doigts une sorte de prurit du pensum, la passivité d'accomplir un travail commandé. Un certain filigrane, au travers du papier vergé, me rajeunissait de six ans. Sur un bout de bureau,*

Digitized by Google

la fenêtre derrière moi, l'épaule de biais et les genoux tors, j'écrivis avec application et indifférence...

« *Quand j'eus fini, je remis à mon mari un texte serré qui respectait les marges. Il le parcourut et dit :*

« — *Je m'étais trompé, ça ne peut servir à rien.*

« *Délivrée, je retournai au divan, à la chatte, aux livres, au silence, à une vie que je tâchais de me rendre douce, et dont j'ignorais qu'elle me fût malsaine.*

« *Les cahiers restèrent plus de deux ans dans le fond d'un tiroir. Un jour Willy décida de ranger le contenu de son bureau.*

« *L'affreux comptoir en faux ébène, nappé de drap grenat, montra ses tiroirs de bois blanc, vomit des paperasses comprimées et l'on revit, oubliés, les cahiers que j'avais noircis :* Claudine à l'école ».

« — *Tiens, dit M. Willy. Je croyais que je les avais mis au panier.*

« *Il ouvrit un cahier, le feuilleta :*

« — *C'est gentil...*

« *Il ouvrit un second cahier, ne dit plus rien, — un troisième, un quatrième...*

« — *Nom de Dieu, grommela-t-il, je ne suis qu'un imbécile...*

« *Il rafla en désordre les cahiers, sauta sur son chapeau à bords plats, courut chez un éditeur... Et voilà comment je suis devenue écrivain.* »

Mais voilà aussi comment j'ai failli ne jamais devenir écrivain. Il me manquait la vocation littéraire, et il est probable que je n'aurais plus jamais produit une ligne, si, après le succès de Claudine à l'école, *d'autres tâches imposées ne m'eussent peu à peu mise dans la routine d'écrire.*

Claudine à l'école *parut en* 1900, *chez Paul Ollendorff, avec la seule signature de Willy. Dans l'intervalle, je dus me remettre à la besogne pour « pimenter » un peu mon texte :*

« *Vous ne pourriez pas, me dit Willy, échauffer un peu ce... ces*

Digitized by Google

enfantillages ? Par exemple, entre Claudine et l'une de ses camarades, une amitié trop tendre... Et puis du patois, beaucoup de mots patois... De la gaminerie... Vous voyez ce que je veux dire ? »

La souplesse de l'extrême jeunesse n'a d'égale que son manque de scrupules. De quelle mesure fut la collaboration de Willy ? Les manuscrits fournissent, à une question cent fois posée, une réponse partielle. Sur les quatre Claudine, *seuls les manuscrits de* Claudine en ménage *et de* Claudine s'en va *ont été sauvés d'une destruction ordonnée par Willy à Paul Barlet, dit Paul Héon, secrétaire, ami, nègre, fort honnête garçon qui suspendit l'exécution commencée et m'apporta le demeurant, que je possède encore.*

Il n'est pas sans intérêt de feuilleter ces cahiers. Tout entiers de ma main, une très fine écriture y paraît de loin en loin, change un mot, ajoute un calembour ou une réprimande fort sèche. Même, on y pouvait lire (dans Claudine en ménage *et* Claudine s'en va) *deux béquets plus importants, que je supprime dans la présente édition.*

Le succès des Claudine *fut, pour l'époque, très grand, inspira la mode, le théâtre, les produits de beauté. Honnête, et surtout indifférente, je taisais la vérité, qui ne fut connue que beaucoup plus tard. C'est pourtant la première fois qu'aujourd'hui les* Claudine *paraissent sous le seul nom de leur seul auteur. J'aimerais aussi que l'on considérât désormais* La Retraite sentimentale *— joli titre suggéré par Alfred Vallette — comme la suite et la fin de* Claudine. *La logique et la commodité du lecteur y trouveront tous deux leur compte.*

COLETTE

Digitized by Google

Digitized by Google

CLAUDINE A L'ÉCOLE

Je m'appelle Claudine, j'habite Montigny; j'y suis née en 1884; probablement je n'y mourrai pas. Mon *Manuel de géographie départementale* s'exprime ainsi : « Montigny-en-Fresnois, jolie petite ville de 1.950 habitants, construite en amphithéâtre sur la Thaize; on y admire une tour sarrasine bien conservée... » Moi, ça ne me dit rien du tout, ces descriptions-là ! D'abord, il n'y a pas de Thaize; je sais bien qu'elle est censée traverser des prés au-dessous du passage à niveau; mais en aucune saison vous n'y trouveriez de quoi laver les pattes d'un moineau. Montigny construit « en amphithéâtre » ? Non, je ne le vois pas ainsi; à ma manière, c'est des maisons qui dégringolent, depuis le haut de la colline jusqu'en bas de la vallée; ça s'étage en escalier au-dessous d'un gros château, rebâti sous Louis XV et déjà plus délabré que la tour sarrasine, basse, toute gainée de lierre, qui s'effrite par en haut un petit peu chaque jour. C'est un village, et pas une ville : les rues, grâce au ciel, ne sont pas pavées; les averses y roulent en petits torrents, secs au bout de deux heures; c'est un village, pas très joli même, et que pourtant j'adore.

Digitized by Google

Le charme, le délice de ce pays fait de collines et de vallées si étroites que quelques-unes sont des ravins, c'est les bois, les bois profonds et envahisseurs, qui moutonnent et ondulent jusque là-bas, aussi loin qu'on peut voir... Des prés verts les trouent par places, de petites cultures aussi, pas grand'chose, les bois superbes dévorant tout. De sorte que cette belle contrée est affreusement pauvre, avec ses quelques fermes disséminées, peu nombreuses, juste ce qu'il faut de toits rouges pour faire valoir le vert velouté des bois.

Chers bois ! Je les connais tous; je les ai battus si souvent. Il y a les bois-taillis, des arbustes qui vous agrippent méchamment la figure au passage, ceux-là sont pleins de soleil, de fraises, de muguet, et aussi de serpents. J'y ai tressailli de frayeurs suffocantes à voir glisser devant mes pieds ces atroces petits corps lisses et froids; vingt fois je me suis arrêtée, haletante, en trouvant sous ma main, près de la « passe-rose », une couleuvre bien sage, roulée en colimaçon régulièrement, sa tête en dessus, ses petits yeux dorés me regardant; ce n'était pas dangereux, mais quelles terreurs ! Tant pis, je finis toujours par y retourner seule ou avec des camarades; plutôt seule, parce que ces petites grandes filles m'agacent, ça a peur de se déchirer aux ronces, ça a peur des petites bêtes, des chenilles velues et des araignées des bruyères, si jolies, rondes et roses comme des perles, ça crie, c'est fatigué, — insupportables enfin.

Et puis il y a mes préférés, les grands bois qui ont seize et vingt ans, ça me saigne le cœur d'en voir couper un; pas broussailleux, ceux-là, des arbres comme des colonnes, des sentiers étroits où il fait presque nuit à midi, où la voix et les pas sonnent d'une façon inquiétante. Dieu, que je les aime ! Je m'y sens tellement seule, les yeux perdus loin entre les arbres, dans le jour vert et mystérieux, à la fois délicieu-

Digitized by Google

sement tranquille et un peu anxieuse, à cause de la solitude et de l'obscurité vague... Pas de petites bêtes, dans ces grands bois, ni de hautes herbes, un sol battu, tour à tour sec, sonore, ou mou à cause des sources; des lapins à derrière blanc les traversent; des chevreuils peureux dont on ne fait que deviner le passage, tant ils courent vite; de grands faisans lourds, rouges, dorés, des sangliers (je n'en ai pas vu); des loups — j'en ai entendu un, au commencement de l'hiver, pendant que je ramassais des faînes, ces bonnes petites faînes huileuses qui grattent la gorge et font tousser. Quelquefois des pluies d'orage vous surprennent dans ces grands bois-là; on se blottit sous un chêne plus épais que les autres, et, sans rien dire, on écoute la pluie crépiter là-haut comme sur un toit, bien à l'abri, pour ne sortir de ces profondeurs que toute éblouie et dépaysée, mal à l'aise au grand jour.

Et les sapinières ! Peu profondes, elles, et peu mystérieuses, je les aime pour leur odeur, pour les bruyères roses et violettes qui poussent dessous, et pour leur chant sous le vent. Avant d'y arriver, on traverse des futaies serrées, et tout à coup, on a la surprise délicieuse de déboucher au bord d'un étang, un étang lisse et profond, enclos de tous côtés par les bois, si loin de toutes choses ! Les sapins poussent dans une espèce d'île au milieu; il faut passer bravement à cheval sur un tronc déraciné qui rejoint les deux rives. Sous les sapins, on allume du feu, même en été, parce que c'est défendu; on y cuit n'importe quoi, une pomme, une poire, une pomme de terre volée dans un champ, du pain bis faute d'autre chose; ça sent la fumée amère et la résine, c'est abominable, c'est exquis.

J'ai vécu dans ces bois dix années de vagabondages éperdus, de conquêtes et de découvertes; le jour où il me faudra les quitter j'aurai un gros chagrin.

. . . . . .

Digitized by Google

CLAUDINE A L'ÉCOLE

Quand, il y a deux mois, j'ai eu quinze ans sonnés, j'ai allongé mes jupes jusqu'aux chevilles, on a démoli la vieille école et on a changé l'institutrice. Les jupes longues, mes mollets les exigeaient, qui tiraient l'œil, et me donnaient déjà trop l'air d'une jeune fille; la vieille école tombait en ruines; quant à l'institutrice, la pauvre bonne M^me^ X..., quarante ans, laide, ignorante, douce, et toujours affolée devant les inspecteurs primaires, le docteur Dutertre, délégué cantonal, avait besoin de sa place pour y installer une protégée à lui. Dans ce pays, ce que Dutertre veut, le ministre le veut.

Pauvre vieille école, délabrée, malsaine, mais si amusante ! Ah ! les beaux bâtiments qu'on construit ne te feront pas oublier[1].

Les chambres du premier étage, celles des instituteurs, étaient maussades et incommodes; le rez-de-chaussée, nos deux classes l'occupaient, la grande et la petite, deux salles incroyables de laideur et de saleté, avec des tables comme je n'en revis jamais, diminuées de moitié par l'usure, et sur lesquelles nous aurions dû, raisonnablement, devenir bossues au bout de six mois. L'odeur de ces classes, après les trois heures d'étude du matin et de l'après-midi, était littéralement à renverser. Je n'ai jamais eu de camarades de mon espèce, car les rares familles bourgeoises de Montigny envoient, par genre, leurs enfants en pension au chef-lieu, de sorte que l'école ne compte guère pour élèves que des filles d'épiciers, de cultivateurs, de gendarmes et d'ouvriers surtout; tout ça assez mal lavé.

1. Le nouveau « groupe scolaire » pousse depuis sept ou huit mois, dans un jardin avoisinant acheté tout exprès, mais nous ne nous intéressons guère, jusqu'à présent, à ces gros cubes blancs qui montent peu à peu : malgré la rapidité (inusitée en ce pays de paresseux) avec laquelle sont menés les travaux, les écoles ne seront pas achevées, je pense, avant l'Exposition. Et alors, munie de mon Brevet élémentaire, j'aurai quitté l'École, — malheureusement.

Digitized by Google

Moi, je me trouve dans ce milieu étrange parce que je ne veux pas quitter Montigny; si j'avais une maman, je sais bien qu'elle ne me laisserait pas vingt-quatre heures ici, mais papa, lui, ne voit rien, ne s'occupe pas de moi, tout à ses travaux, et ne s'imagine pas que je pourrais être plus convenablement élevée dans un couvent ou dans un lycée quelconque. Pas de danger que je lui ouvre les yeux !

Comme camarades, donc, j'eus, j'ai encore Claire (je supprime le nom de famille), ma sœur de première communion, une fillette douce, avec de beaux yeux tendres et une petite âme romanesque, qui a passé son temps d'école à s'amouracher tous les huit jours (oh ! platoniquement) d'un nouveau garçon, et qui, maintenant encore, ne demande qu'à s'éprendre du premier imbécile, sous-maître ou agent voyer, en veine de déclarations « poétiques ».

Puis la grande Anaïs (qui réussira sans doute à franchir les portes de l'École de Fontenay-aux-Roses, grâce à une prodigieuse mémoire lui tenant lieu d'intelligence véritable), froide, vicieuse, et si impossible à émouvoir que jamais elle ne rougit, l'heureuse créature ! Elle possède une véritable science du comique et m'a souvent rendue malade de rire. Des cheveux ni bruns ni blonds, la peau jaune, pas de couleur aux joues, de minces yeux noirs, et longue comme une rame à pois. En somme, quelqu'un de pas banal; menteuse, filouteuse, flagorneuse, traîtresse, elle saura se tirer d'affaire dans la vie, la grande Anaïs. A treize ans, elle écrivait et donnait des rendez-vous à un nigaud de son âge; on l'a su et il en est résulté des histoires qui ont ému toutes les gosses de l'École, sauf elle. Et encore les Jaubert, deux sœurs, deux jumelles même, bonnes élèves, ah ! bonnes élèves, je crois bien, je les écorcherais volontiers, tant elles m'agacent avec leur sagesse, et leurs jolies écritures propres, et leur ressemblance niaise, des figures molles et mates, des yeux de

Digitized by Google

mouton pleins de douceur pleurarde. Ça travaille toujours, c'est plein de bonnes notes, c'est convenable et sournois, ça souffle une haleine à la colle forte, pouah !

Et Marie Belhomme, bébête, mais si gaie ! Raisonnable et sensée, à quinze ans, comme une enfant de huit ans peu avancée pour son âge, elle abonde en naïvetés colossales, qui désarment notre méchanceté et nous l'aimons bien, et j'ai toujours dit force choses abominables devant elle parce qu'elle s'en choque sincèrement, d'abord, pour rire de tout son cœur une minute après en levant au plafond ses longues mains étroites, « ses mains de sage-femme », dit la grande Anaïs. Brune et mate, des yeux noirs longs et humides, Marie ressemble, avec son nez sans malice, à un joli lièvre peureux. Ces quatre-là et moi, nous formons cette année la pléiade enviée; désormais au-dessus des « grandes » nous aspirons au brevet élémentaire. Le reste, à nos yeux, c'est la lie, c'est le vil peuple ! Je présenterai quelques autres camarades au cours de ce journal, car c'est décidément un journal, ou presque, que je vais commencer...

Mme X..., qui a reçu l'avis de son changement, en a pleuré, la pauvre femme, toute une journée, — et nous aussi — ce qui m'inspire une solide aversion contre sa remplaçante. En même temps que les démolisseurs de la vieille école paraissent dans les cours de récréation, arrive la nouvelle institutrice, Mlle Sergent, accompagnée de sa mère, grosse femme en bonnet, qui sert sa fille et l'admire, et qui me fait l'effet d'une paysanne finaude, connaissant le prix du beurre, mais pas méchante au fond. Mlle Sergent, elle, ne paraît rien moins que bonne, et j'augure mal de cette rousse bien faite, la taille et les hanches rondes, mais d'une laideur flagrante, la figure bouffie et toujours enflammée, le nez un peu camard, entre deux petits yeux noirs, enfoncés et soupçonneux. Elle occupe dans l'ancienne école une chambre qu'il n'est pas nécessaire

Digitized by Google

de démolir tout de suite, et son adjointe de même, la jolie Aimée Lanthenay, qui me plaît autant que sa supérieure me déplaît. Contre Mlle Sergent, l'intruse, je conserve ces jours-ci une attitude farouche et révoltée; elle a déjà tenté de m'apprivoiser mais j'ai regimbé d'une façon presque insolente. Après quelques escarmouches vives, il me faut bien la reconnaître institutrice tout à fait supérieure, nette, cassante souvent, d'une volonté qui serait admirablement lucide si la colère ne l'aveuglait parfois. Avec plus d'empire sur elle-même, cette femme-là serait admirable; mais qu'on lui résiste : les yeux flambent, les cheveux roux se trempent de sueur... je l'ai vue avant-hier sortir pour ne pas me jeter un encrier à la tête.

Pendant les récréations, comme le froid humide de ce vilain automne ne m'engage guère à jouer, je cause avec Mlle Aimée. Notre intimité progresse très vite. Nature de chatte caressante, délicate et frileuse, incroyablement câline, j'aime à regarder sa frimousse rose de blondinette, ses yeux dorés aux cils retroussés. Les beaux yeux qui ne demandent qu'à sourire ! Ils font retpurner les gars quand elle sort. Souvent, pendant que nous causons sur le seuil de la petite classe empressée, Mlle Sergent passe devant nous pour regagner sa chambre, sans rien dire, fixant sur nous ses regards jaloux et fouilleurs. Dans son silence nous sentons, ma nouvelle amie et moi, qu'elle enrage de nous voir « corder » si bien.

Cette petite Aimée — elle a dix-neuf ans et me vient à l'oreille — bavarde comme une pensionnaire qu'elle était encore il y a trois mois, avec un besoin de tendresse, de gestes blottis qui me touche. Des gestes blottis ! Elle les contient dans une peur instinctive de Mlle Sergent, ses petites mains froides serrées sous le collet de fausse fourrure (la pauvrette est sans argent comme des milliers de ses

Digitized by Google

pareilles). Pour l'apprivoiser, je me fais douce, sans peine, et je la questionne, assez contente de la regarder. Elle parle, jolie en dépit, ou à cause, de sa frimousse irrégulière. Si les pommettes saillent un peu trop, si, sous le nez court, la bouche un peu renflée fait un drôle de petit coin à gauche quand elle rit, en revanche quels yeux merveilleux couleur d'or jaune, et quel teint, un de ces teints délicats à l'œil, si solides que le froid ne les bleuit même pas ! Elle parle, elle parle, — et son père qui est tailleur de pierres, et sa mère qui tapait souvent, et sa sœur et ses trois frères, et la dure École Normale du chef-lieu où l'eau gelait dans les brocs, où elle tombait toujours de sommeil parce qu'on se lève à cinq heures (heureusement la maîtresse d'anglais était bien gentille pour elle), et les vacances dans sa famille où on la forçait à se remettre au ménage, en disant qu'elle serait mieux à tremper la soupe qu'à faire la demoiselle, tout ça défile dans son bavardage, toute cette jeunesse de misère qu'elle supportait impatiemment, et dont elle se souvient avec terreur.

Petite Mlle Lanthenay, votre corps souple cherche et appelle un bien-être inconnu; si vous n'étiez pas institutrice-adjointe à Montigny, vous seriez peut-être... je ne veux pas dire quoi. Mais que j'aime vous entendre et vous voir, vous qui avez quatre ans de plus que moi, et de qui je me sens, à chaque instant, la sœur aînée !

Ma nouvelle confidente me dit un jour qu'elle sait pas mal d'anglais, et cela m'inspire un projet simplement merveilleux. Je demande à papa (puisqu'il me tient lieu de maman) s'il ne voudrait pas me faire donner par Mlle Aimée Lanthenay des leçons de grammaire anglaise. Papa trouve l'idée géniale, comme la plupart de mes idées, et, « pour boucler l'affaire », comme il dit, m'accompagne chez Mlle Sergent. Elle nous reçoit avec une politesse impassible, et, pendant que papa lui expose *son* projet, paraît l'approuver; mais je

Digitized by Google

sens une vague inquiétude de ne pas voir ses yeux pendant qu'elle parle. (Je me suis aperçue très vite que ses yeux disent toujours sa pensée, sans qu'elle puisse la dissimuler, et je suis anxieuse de constater qu'elle les tient obstinément baissés.) On appelle Mlle Aimée qui descend empressée, rougissante, et répétant « Oui, Monsieur », et « Certainement, Monsieur », sans trop savoir ce qu'elle dit, pendant que je la regarde, toute contente de ma ruse, et réjouie à la pensée que je vais désormais l'avoir avec moi plus intimement que sur le seuil de la petite classe. Prix des leçons : quinze francs par mois, deux séances par semaine; pour cette pauvre petite adjointe qui gagne soixante-quinze francs par mois et paie sa pension là-dessus, c'est une aubaine inespérée. Je crois aussi qu'elle a du plaisir à se trouver plus souvent avec moi. Pendant cette visite-là, je n'échange guère que deux ou trois phrases avec elle.

Premier jour de leçon ! Je l'attends après la classe pendant qu'elle réunit ses livres d'anglais, et en route pour la maison ! J'ai installé un coin confortable pour nous deux dans la bibliothèque de papa, une grande table, des cahiers et des plumes, avec une bonne lampe qui n'éclaire que la table. Mlle Aimée, très embarrassée (pourquoi ?) rougit, toussote :

— Allons, Claudine, vous savez votre alphabet, je pense ?

— Bien sûr, Mademoiselle, je sais aussi un peu de grammaire anglaise, je pourrais très bien faire cette petite version-là... on est bien, sp'as, ici ?

— Oui, très bien.

Je demande, en baissant un peu la voix pour prendre le ton de nos bavardages :

— Est-ce que Mlle Sergent vous a reparlé de mes leçons avec vous ?

— Oh ! presque pas. Elle m'a dit que c'était une chance pour moi, que vous ne me donneriez pas de peine, si vous

Digitized by Google

vouliez seulement travailler un peu, que vous appreniez avec une grande facilité quand vous vouliez bien.

— Rien que ça ? C'est pas beaucoup ! Elle pensait bien que vous me le répéteriez.

— Voyons, Claudine, nous ne travaillons pas. Il n'y a en anglais qu'un seul article... etc., etc.

Au bout de dix minutes d'anglais sérieux, j'interroge encore :

— Vous n'avez pas remarqué qu'elle n'avait pas l'air content quand je suis venue avec papa pour demander de prendre des leçons avec vous ?

— Non... Si... Peut-être, mais nous ne nous sommes presque pas parlé le soir.

— Otez donc votre jaquette, on étouffe toujours chez papa. Ah ! comme vous êtes mince, on vous casserait ! Vos yeux sont bien jolis à la lumière.

Je dis ça parce que je le pense, et que je prends plaisir à lui faire des compliments, plus de plaisir que si j'en recevais pour mon compte. Je demande :

— Vous couchez toujours dans la même chambre que Mlle Sergent ?

Cette promiscuité me paraît odieuse, mais le moyen de faire autrement ! Toutes les autres chambres sont déjà démeublées, et on commence à enlever le toit. La pauvre petite soupire :

— Il faut bien, mais c'est ennuyeux comme tout ! Le soir, à neuf heures, je me couche tout de suite, vite, vite, et elle vient se coucher après, mais c'est tout de même désagréable, quand on est si peu à son aise ensemble.

— Oh ! ça me blesse pour vous, énormément ! Comme ça doit vous assommer de vous habiller devant elle, le matin ! Je détesterais me montrer en chemise à des gens que je n'aime pas !

Digitized by Google

Mlle Lanthenay sursaute en tirant sa montre :

— Mais enfin, Claudine, nous ne faisons rien ! Travaillons donc !

— Oui... Vous savez qu'on attend de nouveaux sous-maîtres ?

— Je sais, deux. Ils arrivent demain.

— Ça va être amusant ! Deux amoureux pour vous !

— Oh ! taisez-vous donc. D'abord tous ceux que j'ai vus étaient si bêtes que ça ne me tentait guère; je sais déjà leurs noms, à ceux-ci, des noms ridicules : Antonin Rabastens et Armand Duplessis.

— Je parie que ces pierrots-là vont passer vingt fois par jour dans notre cour, sous prétexte que l'entrée des garçons est encombrée de démolitions...

— Claudine, écoutez, c'est honteux, nous n'avons rien fait aujourd'hui.

— Oh ! C'est toujours comme ça le premier jour. Nous travaillerons beaucoup mieux vendredi prochain, il faut bien le temps de se mettre en train.

Malgré ce raisonnement remarquable, Mlle Lanthenay, impressionnée de sa propre paresse, me fait travailler sérieusement jusqu'à la fin de l'heure; après quoi je la reconduis au bout de la rue. Il fait nuit, il gèle, ça me fait peine de voir cette petite ombre menue s'en aller dans ce froid et dans ce noir, pour rentrer chez la Rousse aux yeux jaloux.

Cette semaine nous avons goûté des heures de joie pure, parce qu'on nous employa, nous, les grandes, à déménager le grenier, pour en descendre les livres et les vieux objets qui l'encombraient. Il a fallu se presser; les maçons attendaient pour démolir le premier étage. Ce furent des galopades insensées dans les greniers et les escaliers; au risque d'être punies, nous nous aventurions, la grande Anaïs et moi,

Digitized by Google

jusque dans l'escalier conduisant aux chambres des instituteurs, dans l'espoir d'entrevoir enfin les deux nouveaux sous-maîtres demeurés invisibles depuis leur arrivée...

Hier, devant un logis entre-bâillé, Anaïs me pousse, je trébuche et j'ouvre la porte avec ma tête. Alors nous pouffons et nous restons plantées sur le seuil de cette chambre, justement une chambre d'adjoint, vide, par bonheur, de son locataire; nous l'inspectons rapidement. Au mur et sur la cheminée, de grandes chromolithographies banalement encadrées : une Italienne avec des cheveux foisonnants, les dents éclatantes et la bouche trois fois plus petite que les yeux; comme pendant, une blonde pâmée qui serre un épagneul sur son corsage à rubans bleus. Au-dessus du lit d'Antonin Rabastens (il a fixé sa carte sur la porte avec quatre punaises), des banderoles s'entre-croisent, aux couleurs russes et françaises. Quoi encore ? une table avec une cuvette, deux chaises, des papillons piqués sur des bouchons de liège, des romances éparpillées sur la cheminée, et rien de plus. Nous regardons tout sans rien dire, et tout d'un coup nous nous sauvons vers le grenier en courant, oppressées de la crainte folle que le nommé Antonin (on ne s'appelle pas Antonin !) ne vienne à monter l'escalier; notre piétinement, sur ces marches défendues, est si tapageur qu'une porte s'ouvre au rez-de-chaussée, la porte de la classe des garçons, et quelqu'un se montre, en demandant avec un drôle d'accent marseillais : « Qu'est-ce que c'est, pas moins ? Depuis demi-heure j'entends des chevox dans l'escalier ? » Nous avons encore le temps d'entrevoir un gros garçon brun avec des joues bien portantes... Là-haut, en sûreté, ma complice me dit en soufflant :

— Hein, s'il savait que nous venons de sa chambre !

— Oui, il ne se consolerait pas de nous avoir ratées.

— Ratées ! reprend Anaïs avec un sérieux de glace, il a l'air d'un gars solide qui ne doit pas vous rater.

Digitized by Google

— Grande sale, va !

Et nous poursuivons le déménagement du grenier; c'est un enchantement de farfouiller dans cet amas de livres et de journaux à emporter, qui appartiennent à Mlle Sergent. Bien entendu, nous feuilletons le tas avant de les descendre et je constate qu'il y a là l'*Aphrodite* de Pierre Louÿs, avec de nombreux numéros du *Journal Amusant*. Nous nous régalons, Anaïs et moi, émoustillées d'un dessin de Gerbault : *Bruits de couloirs*, des messieurs en habit noir occupés à chatouiller de gentilles danseuses de l'Opéra, en maillot et en jupe courte, qui gesticulent et piaillent. Les autres élèves sont descendues; il fait sombre dans le grenier, et nous nous attardons à des images qui nous font rire, des Albert Guillaume, d'un raide !

Tout d'un coup nous sursautons, car quelqu'un ouvre la porte en demandant d'un ton à l'ail : « Hé ! qui peut faire cet infernal tapage dans l'escalier ? » Nous nous levons, graves, les bras chargés de livres, et nous disons posément : « Bonjour, Monsieur », maîtrisant une envie de rire qui nous tord. C'est le gros sous-maître à figure réjouie de tout à l'heure. Alors, parce que nous sommes de grandes filles paraissant bien seize ans, il s'excuse et s'en va en disant : « Mille pardons, Mesdemoiselles. » Et derrière son dos nous dansons silencieusement, en lui faisant des grimaces comme des diables. Nous descendons en retard; on nous gronde; Mlle Sergent me demande : « Qu'est-ce que vous pouviez bien faire là-haut ? — Mademoiselle, nous mettions en tas des livres pour les descendre. » Et je pose devant elle, ostensiblement, la pile de livres avec l'audacieuse *Aphrodite* et les numéros du *Journal Amusant* pliés dessus, l'image en dehors. Elle voit tout de suite; ses joues rouges deviennent plus rouges, mais vite raccrochée, elle explique : « Ah ! ce sont les livres de l'instituteur que vous avez descendus, tout est

Digitized by Google

si mêlé dans ce grenier commun, je les lui rendrai. » Et la semonce s'arrête là; pas la moindre punition pour nous deux. En sortant, je pousse le coude d'Anaïs dont les yeux minces sont plissés de rire :

— Hein, il a bon dos, l'instituteur !

— Tu penses, Claudine, comme il doit collectionner des « bêtises »[1] cet innocent ! S'il ne croit pas que les enfants naissent dans les choux, c'est tout juste.

Car l'instituteur est un veuf triste, incolore, on sait à peine s'il existe, il ne quitte sa classe que pour s'enfermer dans sa chambre.

Je prends, le vendredi suivant, ma deuxième leçon avec Mlle Aimée Lanthenay. Je lui demande :

— Est-ce que les sous-maîtres vous font déjà la cour ?

— Oh ! justement, Claudine, ils sont venus hier nous « rendre leurs devoirs ». Le bon enfant et qui fait le beau, c'est Antonin Rabastens.

— Dit « la perle de la Canebière »; et l'autre, comment est-il ?

— Maigre, beau, intéressant de figure, il s'appelle Armand Duplessis.

— Ce serait un péché de ne pas le surnommer « Richelieu ».

Elle rit :

— Un nom qui va lui rester parmi les élèves, méchante Claudine. Mais quel sauvage ! Il ne dit rien que oui et non.

Ma maîtresse d'anglais me semble adorable ce soir-là, sous la lampe de la bibliothèque; ses yeux de chat brillent tout en or, malins, câlins, et je les admire, non sans me rendre compte qu'ils ne sont ni bons, ni francs, ni sûrs. Mais ils scintillent d'un tel éclat dans sa figure fraîche, et elle semble

1. *Saletés* dans le patois d'ici. Exemple : Si l'on va au bois des Fredonnes, le soir, on peut y rencontrer les gars et les « gobettes » y faire leurs *bêtises*.

Digitized by Google

se trouver si bien dans cette chambre chaude et assourdie que je me sens déjà prête à l'aimer tant et tant, avec tout mon cœur déraisonnable. Oui, je sais très bien, depuis longtemps, que j'ai un cœur déraisonnable, mais, de le savoir, ça ne m'arrête pas du tout.

— Et *Elle*, la Rousse, elle ne vous dit rien, ces jours-ci ?

— Non, elle est même assez aimable, je ne la crois pas si fâchée que vous le pensez, de nous voir bien ensemble.

— Poûoûoûh ! Vous ne voyez pas ses yeux ! Ils sont moins beaux que les vôtres, mais plus méchants... Jolie petite Mademoiselle, que vous êtes mignonne !...

Elle rougit beaucoup, et me dit sans aucune conviction :

— Vous êtes un peu folle, Claudine, je commence à le croire, on me l'a tant dit !

— Oui, je sais bien que les autres le disent, mais qu'est-ce que ça fait ? Je suis contente d'être avec vous; parlez-moi de vos amoureux.

— Je n'en ai pas ! Vous savez, je crois que nous verrons souvent les deux adjoints; Rabastens me semble très « mondain », et traîne son collègue Duplessis avec lui. Vous savez aussi que je ferai sans doute venir ma petite sœur comme pensionnaire, ici ?

— Votre sœur, je m'en moque pas mal. Quel âge a-t-elle ?

— Votre âge, quelques mois de moins, quinze ans ces jours-ci.

— Elle est gentille ?

— Pas jolie, vous verrez : un peu timide et sauvage.

— Zut pour votre sœur ! Dites donc, j'ai vu Rabastens dans le grenier, il est monté exprès. Il possède un solide accent de Marseille, ce gros Antonin !...

— Oui, mais il n'est pas trop laid... Voyons, Claudine, travaillons donc, vous n'avez pas honte ? Lisez ça et traduisez.

Elle a beau s'indigner, le travail ne marche guère.

Digitized by Google

Je l'embrasse en lui disant au revoir.

Le lendemain, pendant la récréation, Anaïs était en train, pour m'abrutir, de danser devant moi une danse de possédée tout en gardant sa figure fermée et froide, quand voici que Rabastens et Duplessis surgissent à la porte de la cour.

Comme nous sommes là, Marie Belhomme, la grande Anaïs et moi, ces messieurs saluent, et nous répondons avec une correction froide. Ils entrent dans la grande salle où Mesdemoiselles corrigent les cahiers, et nous les voyons causer et rire avec elles. Alors, je me découvre un besoin urgent et subit de prendre mon capuchon, resté sur mon pupitre, et je me précipite dans la classe, poussant la porte, comme si je n'avais jamais supposé que ces messieurs pussent s'y trouver; puis je m'arrête, jouant la confusion, sur le seuil. Mlle Sergent ralentit ma course par un « Soyez plus calme, Claudine », à frapper une carafe, et je me retire à pas de chat; mais j'ai eu le temps de voir que Mlle Aimée Lanthenay rit en bavardant avec Duplessis, et fait des grâces pour lui. Attends, beau ténébreux, demain ou après, il y aura une chanson sur toi, ou des calembours faciles, ou des sobriquets, ça t'apprendra à séduire Mlle Aimée. Mais... eh bien, quoi donc ? On me rappelle ? Quelle chance ! Je rentre, d'un air docile :

— Claudine, explique Mlle Sergent, venez déchiffrer ça; Monsieur Rabastens est musicien, mais pas tant que vous.

Qu'elle est aimable ! Quel revirement ! *Ça*, c'est un air du *Chalet*, ennuyeux à pleurer. Moi, rien ne me coupe la voix comme de chanter devant des gens que je ne connais pas; aussi je déchiffre proprement, mais avec une voix ridiculement tremblante qui se raffermit, Dieu merci, à la fin du morceau.

— Ah ! Mademoiselle, permettez-moi de vous féliciter, vous *ettes* d'une force !

Digitized by Google

Je proteste en lui tirant intérieurement la langue, la *lanngue*, dirait-il. Et je m'en vais retrouver les *otres* (ça se gagne) qui m'accueillent avec des sentiments au vinaigre.

— Ma chère ! grince la grande Anaïs, j'espère que te voilà dans les bonnes grâces ! Tu as dû produire un effet foudroyant sur ces messieurs, et nous les verrons souvent.

Les Jaubert ricanent en dessous, jalousement.

— Laissez-moi donc tranquille, il n'y a vraiment pas de quoi mousser parce que j'ai déchiffré quelque chose. Rabastens est du midi, du midi et demi, et c'est une race que j'exècre; quant à Richelieu, s'il revient souvent, je sais bien qui l'attirera.

— Qui donc ?

— Mlle Aimée, tiens ! Il la mange des yeux.

— Dis donc, chuchote Anaïs, ce n'est pas de lui que tu seras jalouse, alors c'est d'elle...

Peste d'Anaïs ! Ça voit tout, et ce que ça ne voit pas, ça l'invente !

Les deux adjoints rentrent dans la cour, Antonin Rabastens expansif et saluer, l'autre intimidé, presque farouche. Il est temps qu'ils s'en aillent, la rentrée va sonner et leurs gamins font autant de bruit, dans la cour voisine, que si on les avait plongés tous ensemble dans une chaudière d'eau bouillante. On sonne pour nous, et je dis à Anaïs :

— Dis donc, il y a longtemps que le délégué cantonal n'est venu; ça m'étonne bien si nous ne le voyons pas cette semaine.

— Il est arrivé hier, il viendra sûrement fouiner un peu par ici.

Dutertre, délégué cantonal, est, en outre, médecin des enfants de l'hospice qui, pour la plupart, fréquentent l'école, cette double qualité l'autorise à venir nous visiter, et Dieu sait s'il en use ! Des gens prétendent que Mlle Sergent est

Digitized by Google

sa maîtresse, je n'en sais rien. Qu'il lui doive de l'argent, oui, je le parierais; les campagnes électorales coûtent cher et Dutertre, ce sans-le-sou, s'obstine, avec un insuccès persistant, à vouloir remplacer le vieux crétin muet mais millionnaire qui représente à la Chambre les électeurs du Fresnois. Que cette rousse passionnée soit amoureuse de lui, j'en suis sûre ! Elle tremble de rage jalouse quand elle le voit nous frôler avec trop d'insistance.

Car, je le répète, il nous honore fréquemment de ses visites, s'assied sur les tables, se tient mal, s'attarde auprès des plus grandes, surtout de moi, lit nos devoirs, nous fourre ses moustaches dans les oreilles, nous caresse le cou et nous tutoie toutes (il nous a vues si gamines !) en faisant briller ses dents de loup et ses yeux noirs. Nous le trouvons fort aimable; mais je le sais une telle canaille que je ne ressens devant lui aucune timidité, ce qui scandalise les camarades.

C'est le jour de leçon de couture, on tire l'aiguille paresseusement en causant à voix insaisissable. Bon, voilà les flocons qui commencent à tomber. Quelle chance ! on fera des glissades, on tombera beaucoup, et on se battra à coups de boules de neige. Mlle Sergent nous regarde sans nous voir, l'esprit ailleurs.

Toc ! Toc ! aux vitres. A travers les plumes tournoyantes de la neige, on aperçoit Dutertre qui frappe, tout enveloppé et coiffé de fourrures, beau garçon là dedans, avec ses yeux luisants et ses dents qu'on voit toujours. Le premier banc (moi, Marie Belhomme et la grande Anaïs) se remue; j'arrange mes cheveux sur mes tempes, Anaïs se mord les lèvres pour les rendre rouges et Marie resserre sa ceinture d'un cran; les sœurs Jaubert joignent les mains, comme deux images de première communion : « Je suis le temple du Saint-Esprit. »

Digitized by Google

Mlle Sergent a bondi, si brusquement qu'elle a renversé sa chaise et son tabouret pour courir ouvrir la porte; devant tant d'affolement je me roule, et Anaïs profite de cet émoi pour me pincer, pour me faire des grimaces démoniaques en croquant du fusain et la gomme à effacer. (On a beau lui interdire ces nourritures extravagantes, tout le long du jour elle a les poches et la bouche pleines de bois de crayons, de gomme noire et infecte, de fusain et de papier buvard rose. La craie, la plombagine, tout ça bourre son estomac de façon bizarre; c'est ces nourritures-là, sans doute, qui lui font un teint couleur de bois et de plâtre gris. Au moins, moi, je ne mange que du papier à cigarettes, et encore d'une certaine marque. Mais la grande Anaïs ruine la commune qui nous donne la papeterie scolaire, en demandant des « fournitures » nouvelles toutes les semaines, si bien qu'au moment de la rentrée, le conseil municipal a fait une réclamation.)

Dutertre secoue ses fourrures poudrées de neige, on dirait que c'est son pelage naturel; Mlle Sergent étincelle d'une telle joie à le voir qu'elle ne pense même pas à vérifier si je la surveille, il plaisante avec elle, son accent de montagne sonore et rapide réchauffe la classe. J'inspecte mes ongles et je mets mes cheveux en évidence car le visiteur regarde surtout de notre côté, dame ! on est de grandes filles de quinze ans, et si ma figure est plus jeune que mon âge, ma taille a bien dix-huit ans. Et mes cheveux aussi valent d'être montrés, puisqu'ils me font une toison remuante de boucles dont la couleur change selon le temps entre le châtain obscur et l'or foncé, et qui contraste avec mes yeux brun-café, pas vilainement; tout bouclés qu'ils sont, ils me descendent presque aux reins; je n'ai jamais porté de nattes ni de chignon, les chignons me donnent la migraine et les nattes n'encadrent pas assez ma figure; quand nous jouons aux barres,

Digitized by Google

je ramasse le tas de mes cheveux, qui feraient de moi une proie trop facile, et je les noue en queue de cheval. Et puis, enfin, est-ce que ce n'est pas plus joli comme ça ?

Mlle Sergent interrompt enfin son dialogue ravi avec le délégué cantonal et lance un : « Mesdemoiselles, vous vous tenez fort mal. » Pour l'affirmer dans cette conviction, Anaïs trouve utile de laisser échapper le « Hpp... » des fous rires contenus, sans qu'un trait bouge dans sa figure, et c'est à moi que Mademoiselle jette un regard de colère qui promet une punition.

Enfin M. Dutertre hausse la voix, et nous l'entendons demander : « On travaille bien, ici ? on se porte bien ? »

— On se porte fort bien, répond Mlle Sergent, mais on travaille assez peu. Ces grandes filles sont d'une paresse !

Aussitôt que nous avons vu le beau docteur se tourner vers nous, nous nous sommes penchées sur nos cahiers, avec un air appliqué, absorbé, comme si nous oubliions sa présence.

— Ah ! Ah ! fait-il en s'approchant de nos bancs, on ne travaille pas beaucoup ? Quelles idées a-t-on en tête ? Est-ce que Mlle Claudine ne serait plus la première en composition française ?

Ces compositions françaises, je les ai en horreur ! Des sujets stupides et abominables : « Imaginez les pensées et les actions d'une jeune fille aveugle. » (Pourquoi pas sourde et muette en même temps ?) Ou encore : « Écrivez, pour faire votre portrait physique et moral, à un frère que vous n'avez pas vu depuis dix ans. » (Je n'ai pas la corde fraternelle, je suis fille unique.) Non, ce qu'il faut que je me retienne pour ne pas écrire des blagues et des conseils subversifs, on n'en saura jamais rien ! Mais quoi, mes camarades — sauf Anaïs — s'en tirent si mal, toutes, que je suis, malgré moi, « l'élève remarquable en composition littéraire ».

Digitized by Google

Dutertre en est venu là, où il souhaitait en venir, et je lève la tête, pendant que Mlle Sergent lui répond :

— Claudine ? oh, si ! Mais ce n'est pas sa faute, elle est douée pour cela et ne se fatigue pas.

Il est assis sur la table, une jambe pendante, et me tutoie pour ne pas perdre l'habitude :

— Alors, tu es paresseuse ?

— Dame, c'est mon seul plaisir sur la terre.

— Tu n'es pas sérieuse ! Tu aimes mieux lire, hein ? Qu'est-ce que tu lis ? Tout ce que tu trouves ? Toute la bibliothèque de ton père ?

— Non, Monsieur, pas les livres qui m'ennuient.

— Tu te fais une jolie instruction, je parie ! Donne-moi ton cahier.

Pour lire plus commodément, il appuie une main sur mon épaule et roule une boucle de mes cheveux. La grande Anaïs en jaunit plus que de raison; il ne lui a pas demandé son cahier à elle ! Cette préférence me vaudra des coups d'épingle en dessous, des rapports sournois à Mlle Sergent, et des espionnages quand je causerai avec Mlle Lanthenay. Elle est près de la porte de la petite classe, cette gentille Aimée, et me sourit si tendrement, de ses yeux dorés, que je suis presque consolée de n'avoir pu, aujourd'hui ni hier, causer avec elle autrement que devant mes camarades. Dutertre pose mon cahier et me caresse les épaules d'un air distrait. Il ne pense pas du tout à ce qu'il fait, évidemment, é-vi-dem-ment...

— Quel âge as-tu ?

— Quinze ans.

— Drôle de petite fille ! Si tu n'avais pas l'air si toqué, tu paraîtrais davantage, tu sais. Tu te présenteras pour le brevet au mois d'octobre prochain ?

— Oui, Monsieur, pour faire plaisir à papa.

Digitized by Google

— A ton père ? Qu'est-ce que ça peut lui fiche ! Mais toi, ça ne te remue pas beaucoup, donc ?

— Si, ça m'amuse de voir tous ces gens qui nous interrogeront ; et puis s'il y a des concerts au chef-lieu à ce moment-là, ça se trouvera bien.

— Tu n'entreras pas à l'École Normale ?

Je bondis :

— Non, par exemple !

— Pourquoi cet emballement, jeune fille exubérante ?

— Je ne veux pas y aller, pas plus que je n'ai voulu aller en pension, parce qu'on est enfermé.

— Oh ! oh ! tu tiens tant à ta liberté ? Ton mari ne fera pas ce qu'il voudra, diable ! Montre-moi cette figure. Tu te portes bien ? Un peu d'anémie, peut-être ?

Ce bon docteur me tourne vers la fenêtre, son bras passé autour de moi, et plonge ses regards de loup dans les miens, que je fais candides et sans mystère. Mes yeux sont toujours cernés, et il me demande si j'ai des palpitations et des essoufflements.

— Non, pas du tout.

Je baisse les paupières parce que je sens que je rougis bêtement. Il me regarde trop, aussi ! Et je devine Mlle Sergent qui se crispe derrière nous.

— Dors-tu toute la nuit ?

J'enrage de rougir davantage en répondant :

— Mais oui, Monsieur, toute la nuit.

Il n'insiste pas et se redresse en me lâchant la taille.

— Bah ! tu es solide au fond.

Une petite caresse sur ma joue, puis il passe à la grande Anaïs qui sèche sur son banc.

— Montre-moi ton cahier.

Pendant qu'il le feuillette, assez vite, Mlle Sergent foudroie à voix basse la première division (des gamines de douze et

Digitized by Google

quatorze ans qui commencent déjà à se serrer la taille et à porter des chignons), car la première division a profité de l'inattention directoriale pour se livrer à un sabbat de tous les diables; on entend des tapes de règles sur des mains, des gloussements de gamines qu'on pince; elles vont se faire orner d'une retenue générale, sûr !

Anaïs étrangle de joie en voyant son cahier dans de si augustes mains, mais Dutertre la trouve sans doute assez peu digne d'attention et passe après quelques compliments et un pinçon à l'oreille. Il reste quelques minutes près de Marie Belhomme dont la fraîcheur brune et lisse lui plaît, mais, tout de suite affolée de timidité, elle baisse la tête comme un bélier, répond oui pour non et appelle Dutertre « Mademoiselle ». Quant aux deux sœurs Jaubert il les complimente sur leur belle écriture, c'était prévu. Enfin, il sort. Bon vent !

Il nous reste une dizaine de minutes avant la fin de la classe, comment les employer ? Je demande à sortir pour ramasser furtivement une poignée de la neige qui tombe toujours; je roule une boule et je mords dedans : c'est bon et froid, ça sent un peu la poussière, cette première tombée. Je la cache dans ma poche et je rentre. On me fait signe autour de moi, et je passe la boule de neige, où chacune, à l'exception des jumelles impeccables, mord avec des mines ravies. Zut ! voilà cette niaise de Marie Belhomme qui laisse tomber le dernier morceau, et Mlle Sergent le voit.

— Claudine ! vous avez encore apporté de la neige ? Ça passe les bornes, à la fin !

Elle roule des yeux si furieux que je retiens un « c'est la première fois depuis l'an dernier », car j'ai peur que Mlle Lanthenay ne pâtisse de mes insolences et j'ouvre mon Histoire de France sans rien répondre.

Digitized by Google

Ce soir je prendrai ma leçon d'anglais et ça me consolera de mon silence.

A quatre heures, Mlle Aimée vient, et nous filons, contentes.

Qu'il fait bon avec elle, dans la bibliothèque chaude ! Je serre ma chaise tout près de la sienne, et je pose ma tête sur son épaule; elle passe son bras autour de moi; je presse sa taille qui plie.

— Oh ! petite Mademoiselle, il y a longtemps que je ne vous ai vue !

— Mais... il n'y a que trois jours...

— Ça ne fait rien... taisez-vous et embrassez-moi ! Vous êtes une méchante, et le temps vous semble court loin de moi... Ça vous ennuie donc bien, ces leçons ?

— Oh ! Claudine ! Au contraire, vous savez bien que je ne cause qu'avec vous, et que je ne me plais qu'ici.

Elle m'embrasse et je ronronne, et tout d'un coup, je la serre si brusquement dans mes bras qu'elle en crie un peu.

— Claudine, il faut travailler.

Eh ! Que la grammaire anglaise soit au diable ! J'aime bien mieux me reposer la tête sur sa poitrine, elle me caresse les cheveux ou le cou, et j'entends sous mon oreille son cœur qui s'essouffle. Que je suis bien avec elle ! Il faut pourtant prendre un porte-plume et faire semblant au moins de travailler ! Au fait, à quoi bon ? Qui pourrait entrer ? Papa ? Ah bien oui ! Dans la chambre la plus incommode du premier étage, celle où il gèle en hiver, où l'on rôtit en été, papa s'enferme farouchement, absorbé, aveuglé et sourd aux bruits du monde, pour... Ah ! voilà... vous n'avez pas lu, parce qu'il ne sera jamais terminé, son grand travail sur la *Malacologie du Fresnois*, et vous ne saurez jamais que, des expériences compliquées, des attentions angoissées qui l'ont penché des

Digitized by Google

heures et des heures sur d'innombrables limaces encloses dans de petites cloches de verre, dans des boîtes de treillages métalliques, papa a tiré cette certitude foudroyante : un *limax flavus* dévore en un jour jusqu'à 0 gr. 24 de nourriture, tandis que l'*helix ventricosa* n'en consomme que 0 gr. 19 dans le même temps ! Comment voulez-vous que l'espoir naissant de pareilles constatations laisse à un passionné malacologiste le sentiment de la paternité, de sept heures du matin à neuf heures du soir ? C'est le meilleur homme et le plus tendre, entre deux repas de limaces. Il me regarde vivre, quand il a le temps, avec admiration, d'ailleurs, et s'étonne de me voir exister, « comme une personne naturelle ». Il en rit de ses petits yeux embusqués, de son noble nez bourbon (où a-t-il été pêcher ce nez royal ?), dans sa belle barbe panachée de trois couleurs, roux, gris et blanc... n'y ai-je pas vu briller souvent de petites baves de limaces ?

Je demande à Aimée, avec indifférence, si elle a revu les deux copains, Rabastens et Richelieu. Elle s'anime, ce qui me surprend :

— Ah ! c'est vrai, je ne vous ai pas dit... vous savez, nous couchons maintenant à l'école maternelle, puisqu'on démolit tout; eh bien, hier soir, je travaillais dans ma chambre, vers dix heures, et, en fermant les volets pour me coucher j'ai vu une grande ombre qui se promenait sous ma fenêtre, dans ce froid; devinez qui c'était ?

— Un des deux, pardi.

— Oui ! mais c'était Armand; l'auriez-vous cru de ce sauvage ?

Je réponds que non, mais je l'aurais très bien cru, au contraire, de ce grand être noir, aux yeux sérieux et sombres, qui me paraît beaucoup moins nul que le joyeux Marseillais. Cependant, je vois la tête d'oiseau de M^lle^ Aimée déjà

Digitized by Google

envornée[1] sur cette mince aventure et j'en suis un peu triste. Je lui demande :

— Comment ? Vous le trouvez déjà digne d'un si vif intérêt, ce corbeau solennel ?

— Mais non, voyons ! ça m'amuse seulement.

C'est égal, la leçon se termine sans autre expansion. En sortant, seulement, dans le corridor noir, je l'embrasse de toute ma force sur son cou mignon et blanc, dans ses petits cheveux qui sentent bon. Elle est amusante à embrasser comme un petit animal chaud et joli, et me rend mon baiser tendrement. Ah ! je la garderais bien tout le temps près de moi, si je pouvais !

Demain, c'est dimanche, pas d'école, quelle scie ! je ne m'amuse que là.

Ce dimanche-là, je suis allée passer l'après-midi à la ferme qu'habite Claire, ma douce et gentille sœur de première communion, qui ne vient plus en classe, elle, depuis un an déjà. Nous descendons le chemin des Matignons, qui donne sur la route de la gare, un chemin feuillu et sombre de verdure en été; en ces mois d'hiver, il n'y a plus de feuilles, bien entendu, mais on est encore assez caché, dedans, pour pouvoir guetter les gens qui s'asseyent sur les bancs de la route. Nous marchons dans la neige qui craque. Les petites mares gelées geignent musicalement sous le soleil, avec le joli son, pareil à nul autre, de la glace qui se fend. Claire chuchote ses amourettes ébauchées avec les gars, au bal du dimanche chez Trouillard, de rudes et brusques gars; et moi, je frétille à l'entendre :

— Tu comprends, Claudine, Montassuy était là aussi, et il a dansé la polka avec moi, en me serrant fort contre lui. A ce moment-là, Eugène, mon frère, qui dansait avec Adèle

1. *Envornement*, étourdissement.

Digitized by Google

Tricotot, lâche sa danseuse et saute en l'air pour donner un coup de tête dans une des lampes qui sont pendues; le verre de la lampe, il chavire, et ça éteint la lampe. Pendant que tout le monde regarde, fait des « Ah ! », voilà t'y pas que le gros Féfed tourne le bouton de l'autre lampe, et tout est noir, noir, plus rien qu'une chandelle tout au fond de la petite buvette. Ma chère, le temps que la mère Trouillard apporte des allumettes, on n'entendait que des cris, des rires, des bruits de baisers. Mon frère tenait Adèle Tricotot à côté de moi et elle faisait des soupirs, des soupirs en disant : « Lâche-moi, Eugène » d'une voix étouffée comme si elle avait eu ses jupes sur sa tête; et le gros Féfed avec sa « cavalière » étaient tombés par terre; ils riaient, ils riaient qu'ils n'en pouvaient plus se relever !

— Et toi avec Montassuy ?

Claire devint rouge d'une pudeur tardive :

— Ah ! justement voilà... Dans le premier moment, il a été si surpris de voir les lampes éteintes qu'il a gardé seulement ma main qu'il tenait; et puis, il m'a reprise par la taille et m'a dit tout bas : « N'ayez pas peur. » Je n'ai rien dit et j'ai senti qu'il se penchait, qu'il m'embrassait les joues tout doucement, à tâtons, et même il faisait si noir qu'il s'est trompé (petite Tartufe !) et qu'il m'a embrassé la bouche; ça m'a fait tant de plaisir, tant de bien et tant d'émotion que j'ai manqué tomber et qu'il m'a retenue en me serrant davantage. Oh ! Il est gentil, je l'aime.

— Et après, coureuse ?

— Après, la mère Trouillard a rallumé les lampes, en rechignant, et elle a juré que si une pareille chose recommençait jamais, elle porterait plainte, et on fermerait le bal.

— Le fait est que c'était tout de même un peu raide !... Houch ! tais-toi; qui vient là ?

Digitized by Google

Nous sommes assises derrière la haie de ronces, tout près de la route qui passe à deux mètres au-dessous de nous, avec un banc au bord du fossé, une merveilleuse cachette pour écouter sans être vues.

— C'est les sous-maîtres !

Oui, c'est Rabastens et le sombre Armand Duplessis qui marchent en causant, veine inespérée ! L'avantageux Antonin veut s'asseoir sur ce banc, à cause du soleil pâlot qui le tiédit un peu. Nous allons entendre leur conversation et nous frétillons de joie dans notre champ, au-dessus de leurs têtes.

— Ah ! soupire le méridional avec satisfaction, on se *choffe* un peu, ici. Vous ne trouvez pas ?

Armand grogne quelque chose d'indécis. Le Marseillais repart; il parlerait tout seul, j'en suis sûre !

— Moi, voyez-vous, je me trouve bien en ce pays : ces dames les institutrices sont très aimables, Mlle Sergent est laide, par exemple ! Mais la petite Mlle Aimée est si brave ! Je me sens plus fier quand elle me regarde.

Le faux Richelieu s'est redressé, sa langue se délie :

— Oui, elle est attrayante, et si mignonne ! Elle sourit toujours et bavarde comme une fauvette.

Mais il se repent tout de suite de son expansion et ajoute d'un autre ton : « C'est une gentille demoiselle, vous allez bien sûr lui tourner la tête, don Juan ! »

J'ai failli éclater. Rabastens en don Juan ! Je l'ai vu avec un feutre emplumé sur sa tête ronde et ses joues pleines... Là-haut, tendues vers la route, nous nous rions des yeux, toutes deux, sans bouger d'une ligne.

— Mais, ma foi, reprend le casse-cœurs de l'enseignement primaire, il y a d'autres jolies filles qu'elle, on dirait que vous ne les avez pas vues ! L'autre jour, dans la classe, Mlle Claudine vint chanter d'une façon charmante (je peux

Digitized by Google

dire que je m'y connais un peu, hé ?). Et elle n'est pas pour passer inaperçue, avec ses cheveux qui roulent sur ses épaules et partout autour d'elle et des yeux bruns d'une malice ! Mon cher, je crois que cette enfant sait plus de choses qu'elle devrait ignorer que de géographie !

J'ai eu un petit tressaut d'étonnement, et nous avons bien failli nous faire surprendre, parce que Claire a lâché un rire en fuite de gaz qui aurait pu être entendu. Rabastens s'agite sur son banc, près de Duplessis absorbé, et lui chuchote quelque chose à l'oreille, en riant d'un air égrillard. L'autre sourit; ils se lèvent; ils s'en vont. Nous deux, là-haut, nous sommes enchantées, et nous dansons la « chieuvre » de joie, autant pour nous réchauffer que pour nous congratuler de cet espionnage délicieux.

En rentrant, je rumine déjà des coquetteries pour allumer ce gros Antonin ultra-combustible, de quoi faire passer le temps en récréation quand il pleut. Moi qui le croyais en train de projeter la séduction de Mlle Lanthenay ! Je suis bien contente qu'il ne cherche pas à lui plaire, car cette petite Aimée me semble si aimeuse que même un Rabastens aurait pu réussir, qui sait ? Il est vrai que Richelieu est encore plus pincé par elle que je ne pensais.

Dès sept heures du matin, j'entre à l'école; c'est mon tour d'allumer le feu, zut ! Il va falloir casser du petit bois dans le hangar, et s'abîmer les mains, et porter des bûches, et souffler, et recevoir dans les yeux de la fumée piquante... Tiens, mais le premier bâtiment neuf s'élève déjà haut, et sur celui des garçons, symétrique, le toit est presque achevé; notre pauvre vieille école à moitié démolie semble une minime masure près de ces deux bâtiments qui sont si vite sortis de terre. La grande Anaïs me rejoint et nous allons casser du bois ensemble.

— Tu sais, Claudine, il vient une seconde ajdointe aujour-

Digitized by Google

d'hui, et nous allons être forcées de déménager toutes : on nous fera la classe dans l'école maternelle.

— Fameuse idée ! On y attrapera des puces et des poux : c'est d'une saleté là dedans.

— Oui, mais on est plus près de la classe des garçons, ma vieille.

(Quelle dévergondée, Anaïs ! Au fait, elle a raison.)

— Ça c'est vrai. Eh bien, feu de deux sous, prendras-tu ? Voilà dix minutes que je m'époumone. Ah ! que M. Rabastens doit flamber plus facilement !

Peu à peu, le feu se décide, les élèves arrivent, Mlle Sergent est en retard (pourquoi ? c'est la première fois). Elle descend enfin, nous répond « Bonjour » d'un air préoccupé, puis s'assied à son bureau en nous disant : « A vos places » sans nous regarder, et visiblement sans penser à nous. Je copie mes problèmes en me demandant quelles pensées la travaillent et je m'aperçois avec une surprise inquiète qu'elle me lance de temps en temps des regards rapides, à la fois furieux et vaguement satisfaits. Qu'est-ce qu'il y a donc ? Je ne suis pas tranquille du tout, du tout. Voyons, que je me rappelle... Je ne vois rien, sinon qu'elle nous a regardées partir pour notre leçon d'anglais, Mlle Lanthenay et moi, avec une colère presque douloureuse, à peine dissimulée. Ah ! la, la, la, la, on ne nous laissera donc pas tranquilles, ma petite Aimée et moi ? Nous ne faisons rien de mal, pourtant ! Notre dernière leçon d'anglais a été si douce ! Nous n'avons pas même ouvert le dictionnaire, ni le « choix de phrases usuelles », ni le cahier...

Je songe et je rage en copiant mes problèmes, d'une écriture échevelée; Anaïs me guette en dessous et devine qu'il y a « quelque chose ». Je regarde encore cette terrible rousse aux yeux jaloux, en ramassant le porte-plume que j'ai jeté à terre avec une heureuse maladresse. Mais, mais elle a

Digitized by Google

pleuré, je ne me trompe pas ! Alors pourquoi ces regards encolérés et presque contents ? Ça ne va pas du tout, il faut absolument que je questionne Aimée aujourd'hui. Je ne pense plus guère au problème à transcrire :

« ... *Un ouvrier plante des piquets pour faire une palissade. Il les enfonce à une distance telle les uns des autres que le seau de goudron dans lequel il trempe l'extrémité inférieure jusqu'à une hauteur de trente centimètres se trouve vide au bout de trois heures. Étant donné que la quantité de goudron qui reste au piquet égale dix centimètres cubes, que le seau est un cylindre de* 0 *m.* 15 *de rayon à la base et de* 0 *m.* 75 *de hauteur, plein aux* 3/4, *que l'ouvrier trempe quarante piquets par heure et se repose huit minutes environ dans le même temps, quel est le nombre de piquets et quelle est la surface de la propriété, qui a la forme d'un carré parfait ? Dire également quel serait le nombre de piquets nécessaires si on les plantait distants de dix centimètres de plus. Dire aussi le prix de revient de cette opération dans les deux cas, si les piquets valent trois francs le cent et si l'ouvrier est payé* 0 *fr.* 50 *de l'heure.* »

Faudrait-il pas, aussi, dire si l'ouvrier est heureux en ménage ? Oh ! quelle est l'imagination malsaine, le cerveau dépravé où germent ces problèmes révoltants dont on nous torture ? Je les exècre ! Et les ouvriers qui se coalisent pour compliquer la somme de travail dont ils sont capables, qui se divisent en deux escouades dont l'une dépense 1/3 de force de plus que l'autre, tandis que l'autre, en revanche, travaille deux heures de plus ! Et le nombre d'aiguilles qu'une couturière use en vingt-cinq ans quand elle se sert d'aiguilles à 0 fr. 50 le paquet pendant onze ans, et d'aiguilles à 0 fr. 75 pendant le reste du temps, mais que celles de 0 fr. 75 sont... etc..., etc... Et les locomotives qui compliquent diaboliquement leurs vitesses, leurs heures de départ et l'état

Digitized by Google

de santé de leurs chauffeurs ! Odieuses suppositions, hypothèses invraisemblables, qui m'ont rendue réfractaire à l'arithmétique pour toute ma vie !

— Anaïs, passez au tableau.

La grande perche se lève, et m'adresse en cachette une grimace de chat incommodé; personne n'aime « passer au tableau » sous l'œil noir et guetteur de Mlle Sergent.

— *Faites* le problème.

Anaïs le « fait » et l'explique. J'en profite pour examiner l'institutrice tout à mon aise : ses regards brillent, ses cheveux roux flamboient... Si, au moins, j'avais pu voir Aimée Lanthenay avant la classe ! Bon, le problème est fini. Anaïs respire et revient à sa place.

— Claudine, venez au tableau. Écrivez les fractions $\frac{3325}{5712}$, $\frac{806}{925}$, $\frac{14}{56}$, $\frac{302}{1052}$ (Mon Dieu ! préservez-moi des fractions divisibles par 7 et par 11, de même que celles par 5, par 9, et par 4 et 6, et par 1.127) et trouvez leur plus grand commun diviseur.

Voilà ce que je craignais. Je commence mélancoliquement; je lâche quelques bêtises parce que je n'ai pas la tête à ce que je fais. Qu'elles sont vite réprimandées d'un geste sec de la main ou d'un froncement de sourcils les petites bourdes que je m'accorde ! Enfin je m'en tire et reviens à ma place, emportant un : « Pas de traits d'esprit ici, n'est-ce pas ? » parce qu'à son observation : « Vous oubliez d'abaisser les zéros », j'ai répondu :

— Il faut toujours abaisser les zéros, ils le méritent.

Après moi, Marie Belhomme vient au tableau et accumule des énormités de la meilleure foi du monde, selon son habitude; volubile et sûre d'elle quand elle patauge, indécise et rouge quand elle se souvient de la leçon précédente.

La porte de la petite classe s'ouvre, Mlle Lanthenay entre. Je la regarde avidement : oh ! les pauvres yeux dorés qui ont pleuré et sont gonflés en dessous, les chers yeux qui me

Digitized by Google

lancent un regard effaré et se détournent vite ! Je reste consternée; mon Dieu, qu'est-ce qu'Elle a bien pu lui faire ? J'ai rougi de colère, de telle façon que la grande Anaïs le remarque et ricane tout bas. La dolente Aimée a demandé un livre à Mlle Sergent qui le lui a donné avec un empressement marqué et dont les joues sont devenues d'un carmin plus sombre. Qu'est-ce que tout ça veut dire ? Quand je pense que la leçon d'anglais n'a lieu que demain, je m'angoisse davantage. Mais quoi ? Je ne peux rien faire. Mlle Lanthenay rentre dans sa classe.

— Mesdemoiselles, annonce la mauvaise rousse, sortez vos livres et vos cahiers, nous allons être forcées de nous réfugier à l'école maternelle provisoirement.

Aussitôt toutes les gamines s'agitent comme si le feu était à leurs bas; on se pousse, on se pince, on remue les bancs, les livres tombent, nous les empilons dans nos grands tabliers. La grande Anaïs me regarde prendre ma charge, portant elle-même son bagage dans ses bras, puis elle tire lestement le coin de mon tablier et tout croule.

Elle conserve son air absent et considère attentivement trois maçons qui se lancent des tuiles dans la cour. On me gronde, pour ma maladresse, et deux minutes après, cette peste d'Anaïs recommence la même expérience sur Marie Belhomme qui, elle, s'exclame si bruyamment qu'elle reçoit quelques pages d'histoire ancienne à copier. Enfin, notre meute bavarde et piétinante traverse la cour et entre à l'école maternelle. Je fronce le nez : c'est sale, nettoyé à la hâte pour nous, ça sent encore l'enfant mal tenu. Pourvu que ce « provisoire » ne dure pas trop longtemps !

Anaïs a posé ses livres et s'est assurée immédiatement que les fenêtres donnent sur le jardin de l'instituteur. Moi je

Digitized by Google

n'ai pas le temps de contempler les sous-maîtres, trop inquiète des ennuis que je pressens.

Nous retournons à l'ancienne classe avec le bruit d'un troupeau de bœufs échappés, et nous transportons les tables si vieilles, si lourdes, que nous heurtons et accrochons un peu partout, dans l'espoir qu'une d'elles au moins se disloquera complètement et tombera en morceaux vermoulus. Vain espoir ! Elles arrivent entières; ce n'est pas notre faute.

On n'a pas beaucoup travaillé ce matin, c'est autant de gagné. A onze heures, quand nous sortons, je rôde pour apercevoir Mlle Lanthenay, mais sans succès. *Elle* l'enferme donc ? Je m'en vais déjeuner, si grondante de colère rentrée que papa lui-même s'en aperçoit et me demande si j'ai la fièvre... Puis je reviens très tôt, à midi un quart, et je m'énerve, parmi les rares élèves qui sont là, des gamines de la campagne déjeunant dans l'école avec des œufs durs, du lard, de la mélasse sur du pain, des fruits. Et j'attends inutilement, et je me tourmente !

Antonin Rabastens entre (une diversion comme une autre) et me salue avec des grâces d'ours dansant.

— Mille pardons, Mademoiselle; et autremint, ces dames ne sont pas encore descendues ?

— Non, Monsieur, je les attends; puissent-elles ne pas tarder, car « l'absence est le plus grand des maux ! » Voilà déjà sept fois que je commente cet aphorisme d'après La Fontaine, en des compositions françaises qui furent remarquées.

J'ai parlé avec une gravité douce; le beau Marseillais a écouté, de l'inquiétude sur sa bonne figure de lune. (Lui aussi, il va penser que je suis un peu folle.) Il change de conversation :

— Mademoiselle, on m'a dit que vous lisiez beaucoup. Monsieur votre père possède une nombreuse bibliothèque ?

Digitized by Google

— Oui, Monsieur, deux mille trois cent sept volumes, pas un de plus.

— Vous savez bien des choses intéressantes, sans doute, et j'ai vu tout de suite, l'autre jour — quand vous avez si gracieusement chanté — que vous aviez des idées bien au-dessus de votre âge.

(Dieu, quel idiot ! est-ce qu'il ne va pas s'en aller ? Ah ! j'oubliais qu'il est un peu amoureux de moi. Soyons plus gentille.)

— Mais vous-même, Monsieur, vous possédez une belle voix de baryton, m'a-t-on dit. Nous vous entendons quelquefois chanter dans votre chambre quand les maçons ne font pas rage.

Il devient ponceau de joie et proteste avec une modestie enchantée. Il se tortille :

— Oh ! Mademoiselle !... D'ailleurs vous pourrez en juger bientôt, car Mlle Sergent m'a demandé de donner des leçons de solfège aux grandes élèves du brevet, le jeudi et le dimanche, et nous commencerons la semaine prochaine.

Quelle chance ! Si je n'étais pas aussi préoccupée, je serais enchantée d'apprendre la nouvelle aux autres qui ne savent encore rien. Ce qu'Anaïs va s'inonder d'eau de Cologne, et mordre ses lèvres, jeudi prochain, et serrer sa ceinture de cuir, et roucouler en chantant !

— Comment ? Mais je n'en savais rien du tout ! Mlle Sergent ne nous en a pas dit un mot.

— Oh ! je n'aurais pas dû le dire, peut-être ? Soyez assez bonne pour feindre de l'ignorer !

Il me supplie avec des effets de torse, et moi je secoue la tête pour chasser des boucles qui ne me gênent pas du tout. Ce semblant de secret entre nous deux le met en joie, il va lui servir de thème à des coups d'œil d'intelligence, d'intelligence très ordinaire. Il se retire, portant beau, avec un adieu

Digitized by Google

déjà plus familier. « Adieu, Mademoiselle Claudine. — Adieu, Monsieur. »

Midi et demi, les élèves arrivent, et toujours pas d'Aimée ! Je refuse de jouer sous prétexte de migraine, et je me chauffe.

Oh ! oh ! Qu'est-ce que je vois ? Les voilà qui sont descendues, Aimée et sa redoutable supérieure; elles sont descendues et traversent la cour, et la Rousse a passé le bras de Mlle Lanthenay sous le sien, événement inouï ! Mlle Sergent parle, et très doucement à son adjointe, qui, encore un peu effarée, lève des yeux déjà rassurés et jolis vers l'autre bien plus grande qu'elle. Le spectacle de cette idylle tourne mon inquiétude en chagrin. Avant qu'elles soient tout près de la porte, je me précipite au dehors au milieu d'une folle partie de *loup* en criant : « Je joue ! » comme je crierais « au feu ! » Et, jusqu'à l'heure où l'on sonne la rentrée, je m'essouffle et je galope, poursuivie et poursuivante, me retenant de penser le plus que je peux.

Pendant la partie, j'ai aperçu la tête de Rabastens : il regarde par-dessus le mur et prend plaisir à voir courir ces grandes filles qui montrent inconsciemment, les unes comme Marie Belhomme, et très sciemment d'autres comme la grande Anaïs, des mollets jolis ou ridicules. L'aimable Antonin me dédie un gracieux sourire, extrêmement gracieux; je ne crois pas devoir y répondre à cause de mes camarades, mais je cambre ma taille et je secoue mes boucles. Il faut bien amuser ce garçon. (D'ailleurs, il me semble né gaffeur et metteur de pieds dans tous les plats.) Anaïs qui l'a, elle aussi, aperçu, court en donnant des coups de genoux dans ses jupes pour faire voir des jambes pourtant sans attraits, et rit, et pousse des cris d'oiseau. Elle ferait de la coquetterie devant un bœuf de labour.

Nous rentrons et nous ouvrons nos cahiers, encore essoufflées. Mais, au bout d'un quart d'heure, la mère Sergent

Digitized by Google

vient prévenir sa fille, en un patois sauvage, que deux pensionnaires arrivent. La classe ébullitionne; deux « nouvelles » à taquiner ! Et Mademoiselle sort en priant, à voix douce, Mlle Lanthenay de garder la classe. Aimée arrive, je cherche ses yeux pour lui sourire de toute ma tendresse anxieuse, mais elle me rend un regard assez mal assuré, et mon cœur se gonfle stupidement pendant que je me penche sur mon tricot diamant... Je n'ai jamais laissé tomber tant de mailles ! J'en laisse tomber un nombre si considérable que je suis obligée d'aller demander secours à Mlle Aimée. Pendant qu'elle cherche un remède à mes maladresses, je lui chuchote : « Bonjour, chère petite demoiselle mignonne, qu'est-ce qu'il y a donc, mon Dieu ? Je me ronge de ne pas pouvoir vous parler. » Elle jette des yeux inquiets autour d'elle, et me répond très bas :

— Je ne peux rien vous dire maintenant; demain à la leçon.

— Je ne pourrai jamais attendre jusqu'à demain ! Si je prétendais que papa a affaire dans sa bibliothèque demain, et si je demandais que vous me donniez ma leçon ce soir ?

— Non... oui... demandez-le. Mais retournez vite à votre place, les grandes nous regardent.

Je lui dis « Merci » tout haut et me rassieds. Elle a raison : la grande Anaïs nous guette, cherchant à deviner ce qui se passe depuis deux ou trois jours.

Mlle Sergent rentre enfin, accompagnée de deux jeunesses insignifiantes dont la venue provoque une petite rumeur sur les bancs.

Elle installe ces nouvelles à leurs places. Les minutes s'écoulent lentement.

Quand sonnent quatre heures, enfin, je vais tout de suite trouver Mlle Sergent, et lui demande d'un trait :

— Mademoiselle, vous seriez bien bonne de permettre

Digitized by Google

à Mlle Lanthenay de me donner ma leçon ce soir au lieu de demain, papa reçoit quelqu'un pour affaires, dans sa bibliothèque, et nous ne pourrions pas y rester.

Ouf ! J'ai débité ma phrase sans respirer. Mademoiselle fronce ses sourcils, me dévisage une seconde et se décide : « Oui, allez prévenir Mlle Lanthenay. »

J'y cours, elle met son chapeau, son manteau, et je l'emmène, trépignante de l'anxiété de savoir.

— Ah ! que je suis contente de vous avoir un peu ! Dites, vite, qu'est-ce qu'il y a de cassé ?

Elle hésite, tergiverse :

— Pas ici, attendez, c'est difficile de raconter ça dans la rue; dans une minute nous serons chez vous.

En attendant, je serre son bras sous le mien, mais elle n'a pas son sourire gentil des autres fois. La porte de la bibliothèque tirée sur nous, je la prends dans mes bras et je l'embrasse; il me semble qu'on l'a enfermée un mois loin de moi, cette pauvre petite Aimée aux yeux cernés, aux joues pâlies ! Elle a donc eu bien du chagrin ? Pourtant, ses regards me paraissent surtout embarrassés et elle est plus fébrile que triste. Et puis elle me rend mes baisers vite; je n'aime pas du tout qu'on m'embrasse à la six-quatre-deux !

— Allons, parlez, racontez depuis le commencement.

— Mais ce n'est pas bien long; il n'y a pas eu grand'chose, en somme. C'est Mlle Sergent, oui, qui voudrait... enfin elle aime mieux... elle trouve que ces leçons d'anglais m'empêchent de corriger les cahiers, et que je suis forcée de me coucher trop tard...

— Allons, voyons, ne perdez pas de temps, et soyez franche; elle ne veut plus que vous veniez ?

J'en tremble d'angoisse, je serre mes mains entre mes genoux pour les faire tenir tranquilles. Aimée tourmente la

Digitized by Google

couverture de la grammaire et la décolle, en levant sur moi ses yeux qui redeviennent effarés.

— Oui, c'est cela, mais elle ne l'a pas dit comme vous le dites, Claudine; écoutez-moi un peu...

Je n'écoute rien du tout, je me sens fondue de chagrin; je suis assise sur un petit tabouret par terre, et sa taille mince entourée de mon bras, je la supplie :

— Ma chérie, ne vous en allez pas; si vous saviez, j'aurais trop de chagrin ! Oh ! trouvez des prétextes, inventez quelque chose, revenez, ne me laissez pas ! Vous m'inondez de plaisir, rien qu'à être près de moi ! Ça ne vous fait donc pas plaisir, à vous ? Je suis donc comme une Anaïs ou une Marie Belhomme pour vous ? Ma chérie, revenez, revenez encore me donner des leçons d'anglais ! Je vous aime tant... je ne vous le disais pas, mais maintenant vous le voyez bien !... Revenez, je vous en prie. Elle ne peut pourtant pas vous battre, cette rousse de malheur !

La fièvre me brûle, et je m'énerve plus encore de sentir qu'Aimée ne vibre pas à l'unisson. Elle caresse ma tête qui repose sur ses genoux, et ne m'interrompt guère que par des tremblants « ma petite Claudine ! » A la fin, ses yeux se trempent et elle se met à pleurer en disant :

— Je vais tout vous raconter, c'est trop malheureux; vous me faites trop de chagrin ! Voilà : samedi dernier, j'ai bien remarqué qu'*elle* me faisait plus de gentillesses que de coutume, et moi, croyant qu'elle s'habituait à moi et qu'elle nous laisserait tranquilles toutes deux, j'étais contente et toute gaie. Et puis, vers la fin de la soirée, comme nous corrigions des cahiers sur la même table, tout d'un coup, en relevant la tête, je vois qu'elle pleurait, en me regardant avec des yeux si bizarres que j'en suis restée interdite; elle a tout de suite quitté sa chaise et est allée se coucher. Le lendemain, après une journée remplie de prévenances pour

Digitized by Google

moi, voilà que, le soir, seule avec elle, je me préparais à lui dire bonsoir, quand elle me demande : « Vous aimez donc bien Claudine ? Elle vous le rend, sans doute ? » Et avant que j'aie eu le temps de répondre elle était tombée assise près de moi en sanglotant. Et puis elle m'a pris les mains, et m'a dit toutes sortes de choses dont j'étais ébahie...

— Quelles choses ?

— Eh bien ! Elle me disait : « Ma chère petite, vous ne voyez donc pas que vous me crevez le cœur avec votre indifférence ? Oh ! ma chère mignonne, comment ne vous êtes-vous pas aperçue de la grande affection que j'ai pour vous ? Ma petite Aimée, je suis jalouse de la tendresse que vous témoignez à cette Claudine sans cervelle qui est sûrement un peu détraquée... Si vous vouliez seulement ne pas me détester, oh ! si vous vouliez seulement m'aimer un peu, je serais pour vous une amie plus tendre que vous ne pouvez l'imaginer... » Et elle me regardait jusqu'au fond de l'âme avec des yeux comme des tisons.

— Vous ne lui répondiez rien ?

— Bien sûr ! Je n'avais pas le temps ! Elle disait encore : « Croyez-vous que ce soit bien utile pour elle et bien gentil pour moi ces leçons d'anglais que vous lui donnez ? Je sais trop que vous ne faites guère d'anglais pendant les leçons et ça me déchire de vous voir partir chaque fois ! N'y allez pas, n'y allez plus ! Claudine n'y pensera plus au bout d'une semaine, et je vous donnerai plus d'affection qu'elle n'est capable d'en éprouver ! » Je vous assure, Claudine, je ne savais plus ce que je faisais, elle me magnétisait avec ses yeux fous, et tout à coup, la chambre tourne autour de moi, et ma tête chavire, et je n'ai plus rien vu pendant deux ou trois secondes, pas plus; j'entendais seulement qu'elle répétait tout effrayée : « Mon Dieu... Ma pauvre petite ! Je l'épouvante, elle est pâle, ma petite Aimée, ma chérie ! » Et tout

Digitized by Google

de suite après, elle m'a aidée à me déshabiller, avec des manières caressantes, et j'ai dormi comme si j'avais marché toute la journée... Ma pauvre Claudine, vous voyez si j'y puis quelque chose !

Je suis abasourdie. Elle a des amitiés plutôt violentes, cette rousse volcanique ! Au fond, je ne m'en étonne pas énormément; ça devait finir ainsi. En attendant, je reste là, atterrée, et devant Aimée, petite créature fragile ensorcelée par cette furie, je ne sais que dire. Elle s'essuie les yeux. Il me semble que son chagrin finit avec ses larmes. Je la questionne :

— Mais vous, vous ne l'aimez pas du tout ?

Elle répond sans me regarder :

— Non, bien sûr; mais réellement, elle semble m'aimer beaucoup et je ne m'en doutais pas.

Elle me glace, sa réponse, parce qu'enfin je ne suis pas encore idiote, et je comprends ce qu'on veut me dire. Je lâche ses mains que je tenais et je me relève. Il y a quelque chose de cassé. Puisqu'elle ne veut pas m'avouer franchement qu'elle n'est plus avec moi contre l'autre, puisqu'elle cache le fond de sa pensée, je crois que c'est fini. J'ai les mains gelées et les joues qui me brûlent. Après un silence désagréable, c'est moi qui reprends :

— Ma chère Aimée aux beaux yeux, je vous supplie de revenir encore une fois pour finir le mois; pensez-vous qu'Elle le veuille bien ?

— Oh ! oui, je le lui demanderai.

Elle a dit ça vite, spontanément, déjà sûre d'obtenir de Mlle Sergent, maintenant, tout ce qu'elle voudra. Comme elle s'éloigne vite de moi, et comme l'autre a vite réussi ! Lâche petite Lanthenay ! Elle aime le bien-être comme une chatte qui a froid, et comprend que l'amitié de sa supérieure lui sera plus profitable que la mienne ! Mais je ne veux pas

Digitized by Google

le lui dire, car elle ne reviendrait pas pour la dernière leçon, et je garde encore un vague espoir... L'heure est passée, je reconduis Aimée, et, dans le corridor, je l'embrasse violemment, avec un petit désespoir. Une fois seule, je m'étonne de ne pas me sentir aussi triste que je le croyais. Je m'attendais à une grosse explosion ridicule; non, c'est plutôt un froid qui me gèle...

A table, je coupe le rêve de papa :

— Tu sais, papa, mes leçons d'anglais ?

— Oui, je sais, tu as raison d'en prendre...

— Écoute-moi donc, je n'en prendrai plus.

— Ah ! ça te fatigue ?

— Oui, ça m'énerve.

— Tu as raison.

Et sa pensée revole vers les limaces; les a-t-elle quittées ?

Nuit traversée de rêves stupides, Mlle Sergent en Furie, des serpents dans ses cheveux roux, voulait embrasser Aimée Lanthenay qui se sauvait en criant. Je cherchais à la secourir, mais Antonin Rabastens me retenait, vêtu de rose tendre, et m'arrêtait par le bras en disant : « Écoutez, écoutez donc, voici une romance que je chante, et j'en suis vraiment ravi. » Alors il barytonnait :

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un *sole* au cimetière...

sur l'air « Ah ! qu'on est fier d'être Français, quand on regarde la colonne ! » Une nuit absurde et qui ne me repose guère !

J'arrive en retard à l'école et je considère Mlle Sergent avec une surprise secrète de penser que cette audacieuse

Digitized by Google

rousse a réussi. Elle me lance des regards malicieux, presque moqueurs; mais fatiguée, abattue, je n'ai pas le cœur à lui répondre.

A la sortie de la classe, je vois Mlle Aimée qui aligne en rang les petites (il me semble que j'ai rêvé la soirée d'hier). Je lui dis bonjour en passant; elle a l'air lasse elle aussi. Mlle Sergent n'est pas là; je m'arrête :

— Vous allez bien, ce matin ?

— Mais oui, merci. Vous avez les yeux battus, Claudine ?

— Possible. Quoi de nouveau ? La scène n'a pas recommencé ? On est toujours aussi aimable avec vous ?

Elle rougit et perd contenance :

— Oui, oui, il n'y a rien de nouveau et elle est très aimable. Je... je crois que vous la connaissez mal, elle n'est pas du tout comme vous pensez...

Écœurée un peu, je la laisse bafouiller; quand elle a bien emmêlé sa phrase, je l'arrête :

— Peut-être est-ce vous qui avez raison. Vous viendrez mercredi pour la dernière fois ?

— Oh ! certainement, je l'ai demandé, c'est une chose assurée.

Comme les choses changent vite ! Depuis la scène d'hier soir nous ne parlons déjà plus de la même façon, et je n'oserais pas aujourd'hui lui montrer le chagrin bruyant que j'ai laissé voir hier au soir. Allons ! Il faut la faire rire un peu :

— Et vos amours ? Il va bien, le beau Richelieu ?

— Qui donc ? Armand Duplessis ? Mais oui, il va bien; il reste quelquefois deux heures dans l'ombre sous ma fenêtre; mais hier soir, je lui ai fait comprendre que je m'en apercevais, et il est parti vite, sur ses jambes en compas. Et quand M. Rabastens a voulu l'amener avant-hier, il a refusé.

— Vous savez, Armand est sérieusement emballé sur vous, croyez-moi; j'ai entendu une conversation entre les

Digitized by Google

deux adjoints, dimanche dernier, par hasard sur une route, et... je ne vous dis que ça ! Armand est très pincé; seulement, tâchez de l'apprivoiser, c'est un oiseau sauvage.

Toute animée, elle voudrait des détails, mais je me sauve.

Tâchons de penser aux leçons de solfège du séduisant Antonin Rabastens. Elles commencent jeudi; je mettrai ma jupe bleue, avec la blouse à plis qui dessine ma taille, et mon tablier, pas le grand tablier noir de tous les jours à corsage ajusté (qui me va pourtant bien), mais le joli petit bleu clair, brodé, celui des dimanches à la maison. Et c'est tout; pas trop de frais pour ce monsieur, mes bonnes petites camarades s'en apercevraient.

Aimée, Aimée ! C'est vraiment dommage qu'elle se soit enfuie si vite, cette jolie oiselle qui m'aurait consolée de toutes ces oies ! Maintenant, je sens bien que la dernière leçon ne servira à rien du tout. Avec une petite nature comme la sienne, délicate, égoïste, et qui aime son plaisir en ménageant son intérêt, inutile de lutter contre Mlle Sergent. J'espère seulement que cette grosse déception ne m'attristera pas longtemps.

Aujourd'hui en récréation, je joue éperdument pour me secouer et me réchauffer. Anaïs et moi, tenant solidement Marie Belhomme par ses « mains de sage-femme », nous la faisons courir à perdre haleine jusqu'à ce qu'elle demande grâce; ensuite, sous peine d'être enfermée dans les cabinets, je la condamne à déclamer, à haute et intelligible voix, le récit de Théramène.

Elle clame ses alexandrins d'une voix de martyre, et se sauve après, les bras en l'air. Les sœurs Jaubert me semblent impressionnées. C'est bon, si elles n'aiment pas le classique, on leur servira du moderne à la prochaine occasion !

Digitized by Google

La prochaine occasion ne tarde guère; à peine rentrées, on nous attelle à des exercices de ronde et de bâtarde en vue des examens proches. Car nous avons des écritures en général détestables.

— Claudine, vous allez dicter les modèles pendant que je donne les places de la petite classe.

Elle s'en va chez les « seconde classe » qui, délogées à leur tour, vont être installées je ne sais où. Ça nous promet une bonne demi-heure de solitude. Je commence :

— Mes enfants, aujourd'hui, je vous dicte quelque chose de très amusant.

Chœur : « Ah ! »

— Oui, des chansons guillerettes, extraites des *Palais nomades*.

— Ça a l'air tout à fait gentil, rien que ce titre-là, remarque avec conviction Marie Belhomme.

— Tu as raison. Vous y êtes ? Allez.

Sur la même courbe lente,
Implacablement lente,
S'extasie, vacille et sombre
Le présent complexe des courbes lentes.

Je me repose. La grande Anaïs ne rit pas parce qu'elle ne comprend pas. (Moi non plus.) Et Marie Belhomme, toujours de bonne foi, s'exclame : « Mais tu sais bien qu'on a déjà fait de la géométrie ce matin ! Et puis celui-là a l'air trop difficile, je n'ai pas écrit la moitié de ce que tu as dit. »

Les jumelles roulent quatre yeux défiants. Je continue, impassible :

A l'identique automne les courbes s'homologuent,
Analogue ta douleur aux longs soirs d'automne,
Et détonne la lente courbe des choses et tes brefs sautillements.

Digitized by Google

Elles suivent péniblement, sans plus chercher à comprendre, et j'éprouve une satisfaction bien douce à entendre Marie Belhomme se plaindre encore et m'arrêter : « Attends donc, attends donc, tu vas trop vite... La lente courbe des quoi ? »

Je répète : « *La lente courbe des choses et tes brefs sautillements...* Maintenant, recopiez-moi ça en ronde d'abord et en bâtarde après. »

C'est ma joie, ces leçons d'écriture supplémentaires, à dessein de satisfaire aux examens de la fin de juillet. Je dicte des choses extravagantes, et j'ai un grand plaisir à entendre ces filles d'épiciers, de cordonniers et de gendarmes réciter et écrire docilement des pastiches de l'École romane, ou des berceuses murmurées par M. Francis Jammes, tout ça recueilli à l'intention de ces chères petites camarades, dans les revues et les bouquins que reçoit papa, et il en reçoit ! Depuis la *Revue des Deux Mondes* jusqu'au *Mercure de France*, tous les périodiques s'accumulent à la maison. Papa me confie le soin de les couper, je m'octroie celui de les lire. Il faut bien que quelqu'un les lise ! Papa y jette un œil superficiel et distrait, le *Mercure de France* ne traitant que bien rarement de malacologie. Moi, je m'y instruis, sans comprendre toujours, et j'avertis papa quand les abonnements touchent à leur fin. « Renouvelle, papa, pour garder la considération du facteur. »

La grande Anaïs qui manque de littérature — ce n'est pas sa faute — murmure avec scepticisme :

— Ces choses que tu nous dictes aux leçons d'écriture, je suis sûre que tu les inventes exprès.

— Si on peut dire ! C'est des vers dédiés à notre allié le tzar Nicolas, ainsi !...

Elle ne peut pas me blaguer et garde des yeux incrédules.

Rentrée de Mlle Sergent qui jette un coup d'œil sur nos écritures. Elle se récrie : « Claudine, vous n'avez pas honte

Digitized by Google

de leur dicter des absurdités semblables ? Vous feriez mieux de retenir par cœur des théorèmes d'arithmétique, ça vaudrait mieux pour tout le monde ! » Mais elle gronde sans conviction, car, tout au fond, ces fumisteries ne lui déplaisent pas. Pourtant, je l'écoute sans rire, et ma rancune revient, de sentir si près de moi celle qui a forcé la tendresse de cette petite Aimée si peu sûre... Mon Dieu ! Voilà qu'il est trois heures et demie, et dans une demi-heure elle viendra chez nous pour la dernière fois.

Mlle Sergent se lève et dit :

— Fermez vos cahiers. Les grandes du brevet, restez, j'ai à vous parler.

Les autres s'en vont, s'affublent de leurs capuchons et de leurs fichus avec lenteur, vexées de ne pas rester pour entendre le discours, évidemment formidable d'intérêt, qu'on va nous adresser. La rousse Directrice nous interpelle et malgré moi j'admire, comme toujours, la netteté de sa voix, la décision et la précision de ses phrases.

— Mesdemoiselles, je pense que vous ne vous faites pas d'illusions sur votre nullité en musique, toutes, sauf Mlle Claudine qui joue du piano et déchiffre couramment; je vous ferais bien donner des leçons par elle, mais vous êtes trop indisciplinées pour obéir à une de vos compagnes. A partir de demain, vous viendrez le dimanche et le jeudi à neuf heures, vous exercer au solfège et au déchiffrage sous la direction de M. Rabastens, l'instituteur-adjoint, puisque je ne suis pas, non plus que Mlle Lanthenay, en état de vous donner des leçons. M. Rabastens sera assisté de Mlle Claudine. Tâchez de ne pas vous tenir trop mal. Et soyez ici à neuf heures, demain. »

J'ajoute à voix basse, un « rompez ! » saisi par son oreille redoutable; elle fronce les sourcils, pour sourire malgré elle, après. Son petit discours a été débité d'un ton si péremptoire

Digitized by Google

qu'un salut militaire s'impose presque, elle s'en est aperçue. Mais vrai ! on dirait que je ne peux plus la fâcher; c'est décourageant; faut-il qu'elle soit sûre de son triomphe pour se montrer si bonne !

Elle part, et toutes éclatent en rumeurs. Marie Belhomme n'en revient pas :

— C'est égal, vrai, nous faire donner des leçons par un jeune homme, c'est un peu fort ! Mais ça sera amusant tout de même, crois-tu, Claudine ?

— Oui. Faut bien se distraire un peu.

— Ça ne va pas t'intimider, toi, de nous donner des leçons de chant avec le sous-maître ?

— Tu n'imagines pas ce que ça m'est égal.

Je n'écoute pas beaucoup et j'attends, en trépignant à l'intérieur, parce que Mlle Aimée Lanthenay ne vient pas tout de suite. La grande Anaïs, ravie, ricane, et se serre les côtes, comme si le rire la tordait, et houspille Marie Belhomme, qui gémit sans savoir se défendre : « Hein ! tu vas faire la conquête du bel Antonin Rabastens : il ne résistera pas longtemps à tes mains fines et longues, à tes mains de sage-femme, à ta taille mince, à tes yeux éloquents; hein ! ma chère, voilà une histoire qui finira par un mariage ! » Elle s'excite et danse devant Marie qu'elle a acculée dans un coin et qui cache ses malheureuses mains en criant à l'inconvenance.

Aimée n'arrive toujours pas ! Énervée, je ne tiens pas en place et vais rôder jusqu'à la porte de l'escalier qui conduit aux chambres « provisoires » (toujours !) des institutrices. Ah ! J'ai bien fait de venir voir ! En haut, sur le palier, Mlle Lanthenay est tout prête à partir. Mlle Sergent la tient par la taille et lui parle bas, avec l'air d'insister tendrement. Puis elle embrasse longuement la petite Aimée voilée, qui se laisse faire et se prête gentiment, et même s'attarde et se retourne en descendant l'escalier. Je me sauve sans qu'elles

Digitized by Google

m'aperçoivent, mais j'ai encore une fois un gros chagrin. Méchante, méchante petite, qui s'est vite détachée de moi pour donner ses tendresses et ses yeux dorés à celle qui était notre ennemie !... Je ne sais plus que penser... Elle me rejoint dans la classe où je suis restée figée dans mes songeries.

— Vous venez, Claudine ?

— Oui, Mademoiselle, je suis prête.

Dans la rue je n'ose plus la questionner; qu'est-ce qu'elle me répondrait ? J'aime mieux attendre d'être à la maison, et, dehors, lui parler banalement du froid, prédire qu'il va neiger encore, que les leçons de chant du dimanche et du jeudi nous amuseront... Mais je parle sans conviction et elle sent bien, elle aussi, que tout ce bavardage ne compte pas.

Chez nous, sous la lampe, j'ouvre mes cahiers et je la regarde : elle est plus jolie que l'autre soir, un peu plus pâle, avec des yeux cernés qui paraissent plus grands :

— Vous êtes fatiguée, on dirait ?

Elle s'embarrasse de toutes mes questions, pourquoi donc ? La voilà qui redevient rose, qui regarde autour d'elle. Je parie qu'elle se sent vaguement coupable envers moi. Continuons :

— Dites, elle vous témoigne toujours autant d'amitié, l'horrible rousse ? Est-ce que les rages et les caresses de l'autre soir ont recommencé ?

— Mais non... elle est très bonne pour moi... Je vous assure qu'elle me soigne beaucoup.

— Elle ne vous a pas « magnétisée » de nouveau ?

— Oh ! non, il n'est pas question de ça... Je crois que j'ai exagéré un peu, l'autre soir, parce que j'étais énervée.

Eh là ! la voilà tout près de perdre contenance ! Tant pis, je veux savoir. Je me rapproche d'elle et lui prends ses mains, ses toutes petites mains.

— Oh ! chérie, racontez-moi ce qu'il y a encore ! Vous

Digitized by Google

ne voulez donc plus rien dire à votre pauvre Claudine qui a eu tant de peine avant-hier ?

Mais on dirait qu'elle vient de se ressaisir, brusquement décidée à se taire; elle prend par degrés un petit air calme, faussement naturel, et me regarde de ses yeux de chat, menteurs et clairs.

— Non, Claudine, voyons, puisque je vous assure qu'elle me laisse tout à fait tranquille, et que même elle se montre très bonne. Nous la faisions plus mauvaise qu'elle ne l'est, vous savez...

Qu'est-ce que c'est que cette voix froide et ces yeux fermés, tout larges ouverts qu'ils sont ? C'est sa voix de classe, ça, je n'en veux pas ! Je renfonce mon envie de pleurer pour ne pas paraître ridicule. Alors quoi, c'est fini nous deux ? Et si je la tourmente de questions, nous nous quitterons brouillées ?... Je prends ma grammaire anglaise, il n'y a rien d'autre à faire; elle a un geste empressé pour ouvrir mon cahier.

C'est la première fois, et la seule, que j'ai pris avec elle une leçon sérieuse; le cœur tout gonflé et prêt à crever, j'ai traduit des pages entières de :

« *Vous aviez des plumes, mais il n'avait pas de cheval.*

« *Nous aurions les pommes de votre cousin s'il avait beaucoup de canifs.*

« *Avez-vous de l'encre dans votre encrier ? Non, mais j'ai une table dans ma chambre à coucher, etc., etc.* »

Vers la fin de la leçon, cette singulière Aimée me demande à brûle-pourpoint :

— Ma petite Claudine, vous n'êtes pas fâchée contre moi ?

Je ne mens pas tout à fait :

— Non, je ne suis pas *fâchée* contre vous.

Digitized by Google

C'est presque vrai, je ne me sens pas de colère, rien que du chagrin et de la fatigue. Je la reconduis, et je l'embrasse, mais elle me tend sa joue en tournant si fort la tête que mes lèvres touchent presque son oreille. La petite sans-cœur ! Je la regarde s'en aller sous le réverbère avec une vague envie de courir après elle; mais à quoi bon ?

J'ai dormi assez mal, mes yeux le prouvent, cernés jusqu'au milieu des joues; heureusement, ça me va plutôt bien, je le constate dans la glace en brossant rudement mes boucles (toutes dorées ce matin), avant de partir pour la leçon de chant.

J'arrive une demi-heure trop tôt, et je ne peux m'empêcher de rire en trouvant deux de mes camarades, sur quatre, déjà installées à l'école ! Nous nous inspectons mutuellement, et Anaïs a un sifflement approbateur pour ma robe bleue et mon tablier mignon. Elle a sorti pour la circonstance son tablier du jeudi et du dimanche, rouge, brodé de blanc (il la fait paraître encore plus pâle); coiffée en « casque » avec un soin méticuleux, la coque très avant, presque sur le front, elle se serre à étouffer dans une ceinture neuve. Charitablement, elle remarque tout haut que j'ai mauvaise mine; mais je réponds que l'air fatigué m'avantage. Marie Belhomme accourt, écervelée et éparse, à son ordinaire. Elle a fait des frais, elle aussi, quoique en deuil; sa fraise de crêpe ruché lui donne un air de pierrot noir, ahuri; avec ses longs yeux veloutés, son air naïf et éperdu, elle est toute gentille. Les deux Jaubert arrivent ensemble, comme toujours, pas coquettes, ou du moins pas tant que nous autres, prêtes à se tenir irréprochablement, à ne pas lever les yeux, et à dire du mal de chacune de nous, après la leçon. Nous nous chauffons, serrées autour du poêle, en blaguant par avance le bel Antonin. Attention, le voici... Un bruit de voix et de rires s'approche, Mlle Sergent ouvre la porte, précédant l'irrésistible adjoint.

Digitized by Google

Spendide, le Rabastens ! Casquetté de fourrure, vêtu de bleu foncé sous son pardessus, et il se décoiffe et se dévêt en entrant, après un profond « Mesdemoiselles ! » Il a décoré son veston d'un chrysanthème rouge rouille du meilleur goût et sa cravate impressionne, vert-de-gris avec semis d'anneaux blancs entrelacés. Une régate travaillée au miroir ! Tout de suite, nous sommes rangées et convenables, avec des mains qui tirent sournoisement les corsages pour effacer jusqu'aux velléités de plis disgracieux. Marie Belhomme s'amuse déjà de si bon cœur qu'elle pouffe bruyamment, et s'arrête effrayée d'elle-même. Mlle Sergent fronce ses terribles sourcils et s'agace. Elle m'a regardée en entrant : je parie que sa petite lui raconte tout, déjà ! Je me répète obstinément qu'Aimée ne vaut pas tant de chagrin, mais je ne me persuade guère.

— Mesdemoiselles, grasseye Rabastens, l'une de vous voudra-t-elle me passer son livre ?

La grande Anaïs tend vite son Marmontel pour se mettre en valeur et reçoit un « merci » d'amabilité exagérée. Ce gros garçon-là doit se faire des politesses devant son armoire à glace. Il est vrai qu'il n'a pas d'armoire à glace.

— Mademoiselle Claudine, me dit-il avec une œillade enchanteresse (enchanteresse pour lui, s'entend), je suis charmé et très honoré de devenir votre collègue; car vous donniez des leçons de chant à ces demoiselles, n'est-ce pas ?

— Oui, mais elles n'obéissent pas du tout à une de leurs compagnes, coupe brièvement Mlle Sergent que ce bavardage impatiente. Aidée par vous, Monsieur, elle obtiendra de meilleurs résultats, ou elles échoueront au brevet : car elles sont nulles en musique.

Bien fait ! ça lui apprendra à filer des phrases inutiles, au monsieur. Mes camarades écoutent, avec un étonnement non dissimulé; jamais on n'avait encore employé pour elles

Digitized by Google

tant de galanterie; surtout, elles restent stupéfaites des compliments que me prodigue le louangeur Antonin.

Mlle Sergent prend le « Marmontel » et indique à Rabastens l'endroit que ses nouvelles élèves refusent de franchir, par défaut d'attention, les unes, par incompréhension, les autres (sauf Anaïs à qui sa mémoire permet d'apprendre par cœur tous les exercices de solfège sans les « battre » et sans les décomposer). Comme c'est vrai, qu'elles sont « nulles en musique » ces petites cruches, et comme elles mettent une sorte de point d'honneur à ne pas m'obéir, elles se feraient sûrement octroyer des zéros au prochain examen. Cette perspective enrage Mlle Sergent qui chante faux et qui ne peut leur servir de professeur de chant, non plus que Mlle Aimée Lanthenay, mal guérie d'une laryngite ancienne.

— Faites-les d'abord chanter séparément, dis-je au méridional (tout épanoui de paonner au milieu de nous), elles font des fautes de mesure, toutes, mais pas les mêmes fautes et je n'ai pas pu les empêcher jusqu'à présent.

— Voyons, Mademoiselle ?...

— Marie Belhomme.

— Mademoiselle Marie Belhomme, veuillez me solfier cet exercice.

C'est une petite polka en *sol*, totalement dépourvue de méchanceté, mais la pauvre Marie, anti-musicienne au possible, n'a jamais pu la solfier correctement. Sous cette attaque directe, elle a tressailli, elle est devenue pourpre, et ses yeux tournent.

— Je bats une mesure à vide, et vous commencerez sur le premier temps : *Ré si si, la sol fa fa*... Pas bien difficile, n'est-ce pas ?

— Oui, Monsieur, répond Marie qui perd la tête à force de timidité.

— Bon, je commence... Un, deux, un...

Digitized by Google

— *Ré si si, la sol fa fa,* piaille Marie d'une voix de poule enrouée.

Elle n'a pas manqué l'occasion de commencer sur le second temps ! Je l'arrête :

— Non, écoute donc : Un, deux, *Ré si si...* comprends-tu ? Monsieur bat une mesure vide. Recommence.

— Un, deux, un...

— *Ré si si...* elle recommence avec ardeur, en faisant la même faute ! Dire que depuis trois mois, elle chante sa polka à contre-mesure ! Rabastens s'interpose, patient et discret.

— Permettez, Mademoiselle Belhomme, veuillez battre la mesure en même temps que moi.

Il lui a pris le poignet et lui conduit la main.

— Vous allez mieux comprendre ainsi : un, deux, un... Eh bien ! chantez donc !

Elle n'a pas commencé du tout, cette fois ! Cramoisie à cause de ce geste inattendu, elle a complètement perdu contenance. Je m'amuse beaucoup. Mais le beau baryton, très flatté du trouble de la pauvre linotte, se ferait scrupule d'insister. La grande Anaïs a les joues gonflées de rires retenus.

— Mademoiselle Anaïs, je vous prie de chanter cet exercice, pour montrer à M^lle^ Belhomme comment il doit être interprété.

Elle ne se fait pas prier celle-là ! Elle roucoule son petit machin « avec âme » en portant la voix aux notes élevées et pas trop en mesure. Mais quoi, elle le sait par cœur, et sa façon un peu ridicule de solfier comme si elle chantait une romance plaît au méridional qui la complimente. Elle essaie de rougir, ne peut pas, et se borne, faute de mieux, à baisser les yeux, se mordre les lèvres et pencher la tête.

Digitized by Google

Je dis à Rabastens : « Monsieur, voulez-vous faire répéter quelques exercices à deux voix ? Quoi que j'aie pu faire, elles ne les savent pas du tout. »

Je suis sérieuse, ce matin, d'abord parce que je n'ai pas grande envie de rire, ensuite parce que, si je batifolais trop pendant cette première leçon, Mlle Sergent supprimerait les autres. Et puis, je pense à Aimée. Elle ne descend donc pas ce matin ? Il y a seulement huit jours, elle n'aurait pas osé faire aussi tard la grasse matinée !

En songeant à tout cela, je distribue les deux parties : la première à Anaïs, aggravée de Marie Belhomme, l'autre aux pensionnaires. Pour moi, je viendrai au secours de celle qui faiblira le plus. Rabastens soutient la seconde.

Et nous exécutons le petit morceau à deux voix, moi à côté du bel Antonin qui barytonne des « ah ! ah ! » pleins d'expression en se penchant de mon côté. Nous devons former un petit groupe extrêmement risible. Ce méridional indécrottable est si préoccupé des grâces qu'il déploie, qu'il commet fautes sur fautes, sans que, d'ailleurs, personne s'en aperçoive. Le chrysanthème distingué qu'il porte à son veston se détache et tombe; son morceau fini, il le ramasse et le jette sur la table, en disant, comme s'il réclamait des compliments pour lui-même : « Eh bien, ça n'a pas trop mal marché, il me semble ? »

Mlle Sergent souffle sur son emballement en répondant :

— Oui, mais laissez-les chanter seules, sans vous, sans Claudine, et vous verrez.

(Je parierais, à sa mine déconfite, qu'il avait oublié pourquoi il est ici. Ça va être encore quelque chose de soigné comme professeur, ce Rabastens ! Tant mieux ! Quand la Directrice n'assistera pas aux leçons, on pourra tout se permettre avec lui.)

— Oui, évidemment, Mademoiselle, mais si ces demoiselles

Digitized by Google

veulent se donner un peu de peine, vous verrez qu'elles arriveront vite à en savoir assez pour répondre aux examens. On demande si peu de musique, vous le savez bien, n'est-ce pas ?

Tiens, tiens, il se rebiffe maintenant ? Impossible de mieux servir à la Rousse qu'elle n'est pas capable de chanter une gamme. Elle comprend la rosserie et ses sombres yeux se détournent. Antonin remonte un peu dans mon estime, mais il vient de mal disposer Mlle Sergent qui lui dit, sèchement :

— Si vous voulez bien faire étudier encore un peu ces enfants ? J'aimerais assez qu'elles chantassent séparément, pour prendre un peu d'aplomb et de sûreté.

C'est au tour des jumelles qui possèdent des voix inexistantes, incertaines, sans trop de sens du rythme, mais ces deux bêcheuses-là s'en tireront toujours, ça travaille d'une façon si exemplaire ! Je ne peux souffrir ces Jaubert, sages et modestes. Et je les vois d'ici travaillant chez elles, répétant soixante fois chaque exercice, avant de venir aux leçons du jeudi, irréprochables et sournoises.

Pour finir, Rabastens se « donne le plaisir », dit-il, de m'entendre et me prie de déchiffrer des choses fortement embêtantes, romances néfastes, ou airs à gargouillades dont les vocalises démodées lui paraissent le dernier mot de l'art. Par amour-propre, parce que Mlle Sergent est là, et Anaïs aussi, je chante de mon mieux. Et l'ineffable Antonin s'extasie ; il s'emberlificote dans des compliments tortueux, dans des phrases pleines d'embûches, dont je n'aurai garde de l'aider à se dépêtrer, trop heureuse de l'écouter, au contraire, avec des yeux attentifs et rivés aux siens. Je ne sais pas comment il aurait trouvé la fin d'une phrase bourrée d'incidentes, si Mlle Sergent ne se fût approchée :

— Vous avez donné à ces demoiselles des morceaux d'étude pour la semaine ?

Digitized by Google

Non, il n'a rien donné du tout. Il ne peut pas se mettre dans la tête qu'on ne l'a pas convoqué ici pour chanter à deux voix avec moi !

Mais que devient donc la petite Aimée ? Il faut que je sache. Donc, je renverse avec adresse un encrier sur la table, en prenant soin de me tacher les doigts abondamment. Et je pousse un « ah ! » de désolation, avec tous mes doigts écartés en araignées. Mlle Sergent prend le temps de remarquer que je n'en fais jamais d'autres et m'envoie me laver les mains à la pompe.

Une fois dehors, je m'essuie les mains à l'éponge du tableau noir pour ôter le plus gros, et je fouine, et je regarde dans tous les coins. Rien dans la maison. Je ressors et m'avance jusqu'au petit mur qui nous sépare du jardin de l'instituteur. Rien toujours. Mais, mais, on cause, là dedans ! Qui ? Je me penche par-dessus le petit mur pour regarder en bas, dans le jardin qui est plus bas de deux mètres, et là, sous des noisetiers défeuillés, dans le petit soleil pâlot qu'on sent à peine, je vois le sombre Richelieu qui cause avec Mlle Aimée Lanthenay. Il y a trois ou quatre jours, je me serais mise sur la tête pour m'étonner avec les pieds, devant ce spectacle, mais ma grosse déception de cette semaine m'a un peu cuirassée.

Ce sauvage de Duplessis ! Il trouve sa langue, à présent, et ne baisse plus les yeux. Il a donc brûlé ses vaisseaux ?

— Dites, Mademoiselle, vous ne vous en doutiez pas ? Oh ! dites que si !

Aimée, toute rose, frémit de joie, et ses yeux sont plus en or que jamais, ses yeux qui guettent et écoutent alertement pendant qu'il parle, tout autour. Elle rit gentiment en faisant signe qu'elle ne se doutait de rien, la menteuse !

— Si, vous vous en doutiez bien, quand je passais des soirées sous vos fenêtres. Mais je vous aime de toutes mes

Digitized by Google

forces, non pas pour coqueter pendant une saison et m'en aller aux vacances ensuite. Voulez-vous m'écouter sérieusement, comme je vous parle maintenant ?

— C'est si sérieux que cela ?

— Oui, je vous l'affirme. M'autorisez-vous à aller ce soir vous parler devant Mlle Sergent ?

Ah ! la la ! J'entends la porte de la classe qui s'ouvre; on vient voir ce que je deviens. En deux bonds je suis loin du mur et presque tout près de la pompe; je me jette à genoux par terre, et quand la Directrice accompagnée de Rabastens arrive près de moi, elle me voit en train de frotter énergiquement l'encre de mes mains avec du sable, «puisque ça ne s'en va pas avec de l'eau ».

Ça prend très bien.

— Laissez donc, dit Mlle Sergent, vous l'enlèverez chez vous à la pierre ponce.

Le bel Antonin m'adresse un « au revoir » à la fois joyeux et mélancolique. Je me suis relevée et lui envoie mon signe de tête le plus onduleux, qui fait rouler des boucles de cheveux mollement le long de mes joues. Derrière son dos, je ris : gros hanneton, il croit que c'est arrivé ! Je rentre dans la classe pour prendre mon capuchon, et je reviens chez nous rêvassant à la conversation surprise derrière le petit mur.

Quel dommage que je n'aie pas pu entendre la fin de leur amoureux dialogue ! Aimée aura consenti, sans se faire prier, à recevoir ce Richelieu inflammable mais honnête, et il est capable de la demander en mariage. Qu'est-ce qu'elle a donc dans la peau, cette petite femme même pas régulièrement jolie ? Fraîche, c'est vrai, avec des yeux magnifiques; mais enfin, il ne manque pas de beaux yeux dans de plus jolies figures, et celle-ci tous les hommes la regardent ! Les maçons cessent de gâcher

Digitized by Google

quand elle passe, en faisant l'un à l'autre des yeux clignés et des claquements de langue. (Hier, j'en ai entendu un dire à son camarade en la désignant : « Vrai, je m'abonnerais bien à être puce dans son lit ! ») Les gars, dans les rues, font les farauds pour elle, et les vieux habitués du café de la Perle, ceux qui prennent le vermouth tous les soirs, causent entre eux avec intérêt, « d'une petite fille, institutrice à l'école, qui fait *regipper* comme une tarte aux fruits pas assez sucrée ». Maçons, petits rentiers, directrice, instituteur, tous alors ? Moi, elle m'intéresse un peu moins depuis que je la découvre si traîtresse, et je me sens toute vide, vide de ma tendresse, vide de mon gros chagrin du premier soir.

On démolit, on finit de démolir l'ancienne école; pauvre vieille école ! On jette à bas le rez-de-chaussée, et nous assistons curieusement à la découverte de murs doubles, des murs qu'on croyait pleins et épais, et qui sont creux comme des armoires, avec une espèce de corridor noir, où on ne trouve rien que de la poussière et une affreuse odeur vieille et répugnante. Je me plais à terrifier Marie Belhomme en lui racontant que ces cachettes mystérieuses ont été aménagées au temps jadis pour y murer des femmes qui trompaient leurs maris, et que j'ai vu des os blancs traîner dans les gravats; elle ouvre des yeux effarés, demande : « C'est vrai ? » et s'approche vite pour « voir les os ». Elle revient près de moi tout de suite.

— Je n'ai rien vu, c'est encore une menterie que tu me fais !

— Que l'usage de la langue me soit ôté à l'instant si ces cachettes dans les murs n'ont pas été creusées dans un but criminel ! Et puis d'abord, tu sais, ça te va bien de dire que je mens, toi qui caches un chrysanthème dans ton Marmontel,

Digitized by Google

celui que M. Antonin Rabastens portait à sa boutonnière !

J'ai crié ça bien haut, parce que je viens d'apercevoir Mlle Sergent qui entre dans la cour, précédant Dutertre. Oh ! on le voit souvent celui-là, c'est une justice à lui rendre ! Et c'est un beau dévouement qu'il a, ce docteur, de quitter sa clientèle à chaque instant pour venir constater l'état satisfaisant de notre école, — qui s'en va par morceaux en ce moment, la première classe à l'École maternelle, la deuxième, là-bas dans la mairie. Il a peur, sans doute, que notre instruction ne souffre de ces déplacements successifs, le digne délégué cantonal !

Ils ont entendu, elle et lui, ce que je disais — pardi, je l'ai fait exprès ! — et Dutertre saisit cette occasion de s'approcher. Marie voudrait rentrer sous terre, et gémit en se voilant la figure de ses mains. Bon prince, il s'approche tout riant et frappe sur l'épaule de la nigaude qui tressaille et s'effare : « Petite, qu'est-ce que te dit cette Claudine endiablée ? Tu conserves les fleurs que porte notre bel adjoint ? Dites donc, Mademoiselle Sergent, vos élèves ont le cœur très éveillé, savez-vous ! Marie, veux-tu que j'en informe ta mère pour lui faire comprendre que sa fille n'est plus une gamine ? »

Pauvre Marie Belhomme ! Hors d'état de répondre un mot, elle regarde Dutertre, elle me regarde, elle regarde la Directrice avec des yeux de biche ahurie, et va pleurer... Mlle Sergent, qui n'est pas absolument enchantée de l'occasion qu'a trouvée le délégué cantonal de bavarder avec nous, le contemple avec des yeux jaloux et admiratifs; elle n'ose pas l'emmener (je le connais assez pour croire qu'il refuserait avec aisance). Moi, je jubile de la confusion de Marie, du mécontentement impatient de Mlle Sergent (et sa petite Aimée, elle ne lui suffit donc plus ?) et aussi de voir le plaisir qu'éprouve notre bon docteur à rester près de nous. Il faut

Digitized by Google

croire que mes yeux disent l'état de rage et de contentement où je suis, car il rit en montrant ses dents pointues :

— Claudine, qu'as-tu à pétiller ainsi ? C'est la méchanceté qui t'agite ?

Je réponds « oui » de la tête, en secouant mes cheveux, sans parler, irrévérence qui fait froncer les sourcils touffus de Mlle Sergent... Ça m'est bien égal. Elle ne peut pas tout avoir, cette mauvaise rousse, son délégué cantonal et sa petite adjointe, non, non... Plus sans-gêne que jamais, Dutertre vient à moi et passe son bras autour de mes épaules. La grande Anaïs, curieuse, nous regarde en rapetissant ses yeux.

— Tu vas bien ?

— Oui, docteur, je vous remercie beaucoup.

— Sois sérieuse. (Avec ça qu'il l'est, lui, sérieux !) Pourquoi as-tu toujours les yeux cernés ?

— Parce que le bon Dieu me les a faits comme ça.

— Tu ne devrais pas lire autant. Tu lis dans ton lit, je parie ?

— Un petit peu, pas beaucoup. Est-ce qu'il ne faut pas ?

— Heu... si, tu peux bien lire. Qu'est-ce que tu lis ? Voyons, dis-moi ça.

Il s'excite et m'a serré les épaules d'un geste brusque. Mais je ne suis pas si sotte que l'autre jour, et je ne rougis pas, pas encore. La Directrice a pris le parti d'aller gronder les petites qui jouent avec la pompe et s'inondent. Ce qu'elle doit bouillir à l'intérieur ! J'en danse !

— Hier, j'ai fini *Aphrodite ;* ce soir, je commencerai *La Femme et le Pantin.*

— Oui ? Tu vas bien, toi ! Pierre Louÿs ? Peste ! Pas étonnant que tu... je voudrais bien savoir ce que tu comprends là dedans ? Tout ?

(Je ne suis pas poltronne, je crois, mais je n'aimerais pas

Digitized by Google

continuer cette conversation, seule avec lui le long d'un bois ou sur un canapé, ses yeux brillent tellement ! Et puis, s'il se figure que je m'en vais lui faire des confidences polissonnes...)

— Non, je ne comprends pas tout, malheureusement, mais assez de choses tout de même. Et j'ai aussi lu, l'autre semaine, la *Suzanne*, de Léon Daudet. Je termine l'*Année de Clarisse*, un Paul Adam qui me ravit !

— Oui, et tu dors après ?... Mais tu te fatigueras avec ce régime-là ; ménage-toi un peu, ce serait dommage de t'abîmer, tu sais.

Qu'est-ce qu'il croit donc ? Il me regarde de si près, avec une si visible envie de me caresser, de m'embrasser, que voici le fâcheux fard brûlant qui m'envahit, et je perds mon assurance. Il craint peut-être aussi de perdre son sang-froid, lui, car il me laisse aller, en respirant profondément, et me quitte après une caresse sur mes cheveux, de la tête jusqu'à l'extrémité de mes boucles, comme sur le dos des chats. Mlle Sergent se rapproche, ses mains frémissent de jalousie, et ils s'éloignent tous deux ; je les vois se parler très vivement, elle avec un air d'imploration anxieuse ; lui, hausse légèrement l'épaule et rit.

Ils croisent Mlle Aimée, et Dutertre s'arrête, séduit par ses yeux câlins, il plaisante familièrement avec elle, toute rose, un peu embarrassée, contente ; et Mlle Sergent ne témoigne pas de jalousie cette fois, au contraire... Moi, le cœur me saute toujours un peu quand cette petite arrive. Ah ! tout ça s'est mal arrangé !

Je m'enfonce si loin dans mes pensées que je ne vois pas la grande Anaïs qui exécute une danse sauvage autour de moi :

— Veux-tu me laisser tranquille, sale monstre ! Je n'ai pas envie de jouer aujourd'hui.

— Voui, je sais, c'est le délégué cantonal qui te trotte...

Digitized by Google

Ah ! dame, tu ne sais plus auquel entendre, Rabastens, Dutertre, qui encore ? As-tu fait ton choix ? et Mlle Lanthenay ?

Elle tourbillonne, avec des yeux démoniaques dans sa figure immobile, furieuse au fond. Pour avoir la paix, je me jette sur elle et lui meurtris les bras de coups de poing ; elle crie tout de suite, lâchement, et se sauve, je la poursuis, et la bloque dans le coin de la pompe, où je lui verse un peu d'eau sur la tête, pas beaucoup, le fond du gobelet commun. Elle se fâche tout à fait.

— Tu sais, c'est stupide, c'est pas des choses à faire, justement, je suis enrhumée, je tousse !

— Tousse ! le docteur Dutertre te donnera une consultation gratuite, et encore quelque chose avec !

La venue de l'amoureux Duplessis coupe notre querelle ; il est transfiguré, depuis deux jours, cet Armand, et ses yeux rayonnants disent assez qu'Aimée lui a accordé sa main, avec son cœur et sa foi, tout ça dans le même sac. Mais il voit sa douce fiancée qui bavarde et rit, entre Dutertre et la Directrice, lutinée par le délégué cantonal, encouragée par Mlle Sergent, et ses yeux noircissent. Ah ! ah ! il n'est pas jaloux, non, c'est moi ! Je crois bien qu'il retournerait sur ses pas si la Rousse elle-même ne l'appelait. Il accourt à grandes enjambées et salue profondément Dutertre qui lui serre la main familièrement, avec un geste de félicitations. Le pâle Armand rougit, s'illumine, et regarde sa petite fiancée avec un tendre orgueil. Pauvre Richelieu, il me fait de la peine ! Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai idée que cette Aimée, qui joue à demi l'inconscience et s'engage si vite, ne lui donnera guère de bonheur. La grande Anaïs ne perd pas un geste du groupe, et en oublie de m'injurier.

— Dis donc, me souffle-t-elle très bas, qu'est-ce qu'ils font comme ça ensemble ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Digitized by Google

J'éclate :

— Il y a que M. Armand, le compas, Richelieu, oui, a demandé la main de Mlle Lanthenay, qu'elle la lui a accordée, qu'ils sont fiancés et que Dutertre les félicite, à l'heure qu'il est ! C'est ça qu'il y a !

— Ah !... Bien vrai, alors ! Comment, il lui a demandé sa main, *pour se marier ?*

Je ne peux pas m'empêcher de rire; elle a lâché le mot si naturellement, avec une naïveté qui ne lui est pas habituelle ! Mais je ne la laisse pas moisir dans sa stupéfaction : « Cours, cours, va chercher n'importe quoi dans la classe, entends ce qu'ils disent; de moi ils se méfieraient trop vite ! »

Elle s'élance; passant près du groupe, elle perd adroitement son sabot (nous portons toutes des sabots, l'hiver), et tend ses oreilles en s'attardant à le remettre. Puis elle disparaît et revient, portant ostensiblement ses mitaines qu'elle glisse sur ses mains en revenant près de moi.

— Qu'est-ce que tu as entendu ?

— M. Dutertre disait à Armand Duplessis : « Je ne forme pas pour vous de vœux de bonheur, Monsieur, ils sont inutiles quand on épouse une pareille jeune fille. » Et Mlle Aimée Lanthenay baissait les yeux, comme ça. Mais vrai, je n'aurais jamais cru que ça y était, aussi sûr que ça !

Moi aussi je m'étonne, mais pour une autre raison. Comment ! Aimée se marie, et ça ne produit pas plus d'effet à Mlle Sergent ? Sûrement il y a là-dessous quelque chose que j'ignore ! Pourquoi aurait-elle fait ces frais de conquête, et pourquoi ces scènes de larmes à Aimée, si elle la donne maintenant, sans plus de regrets, à un Armand Duplessis qu'elle connaît à peine ? Que le diable les emporte ! Il va falloir encore que je *m'arale*[1] à découvrir le fin mot de l'his-

1. Je me tourmente.

Digitized by Google

toire. Après tout, elle n'est sans doute jalouse que des femmes.

Pour me dégourdir les idées, j'organise une grande partie de « grue » avec mes camarades, et les « gobettes » de la deuxième division, qui deviennent assez grandes personnes pour que nous les admettions à jouer avec nous. Je trace deux raies distantes de trois mètres, me place au milieu pour faire la grue, et la partie commence, semée de cris pointus et de quelques chutes que je favorise.

On sonne; nous rentrons pour l'assommante leçon de travail à l'aiguille. Je prends ma tapisserie avec dégoût. Au bout de dix minutes, Mlle Sergent s'en va, sous prétexte d'aller distribuer des fournitures à la « petite classe », qui, de nouveau déménagée, se tient, provisoirement (bien entendu !) dans une salle vide de l'école maternelle, tout près de nous. Je parie qu'en fait de fournitures, la Rousse va surtout s'occuper de sa petite Aimée.

Après une vingtaine de points de tapisserie, je suis prise d'un accès soudain de stupidité qui m'empêche de savoir si je dois changer de nuance pour remplir une feuille de chêne, ou bien conserver la même laine avec laquelle j'ai terminé une feuille de saule. Et je sors, mon ouvrage à la main, pour demander conseil à l'omnisciente Directrice. Je traverse le corridor, j'entre dans la petite classe : les cinquante gamines enfermées là dedans piaillent, se tirent les cheveux, rient, dansent, dessinent des bonshommes au tableau noir, et pas la moindre Mlle Sergent, pas la moindre Mlle Lanthenay. Ça devient curieux ! Je ressors, je pousse la porte de l'escalier; rien dans l'escalier ! Si je montais ? Oui, mais qu'est-ce que je répondrai, si on me trouve là ? Bah ? je dirai que je viens chercher Mlle Sergent, parce que j'ai entendu sa vieille paysanne de mère qui l'appelait.

Houche ! Je monte sur mes chaussons, doucement, doucement, en laissant mes sabots en bas. Rien en haut de

Digitized by Google

l'escalier. Mais voici la porte d'une chambre qui bâille un peu, et je ne songe plus à rien autre qu'à regarder par l'ouverture. Mlle Sergent, assise dans son grand fauteuil, me tourne le dos, heureusement, et tient son adjointe sur ses genoux, comme un bébé; Aimée soupire doucement et embrasse de tout son cœur la Rousse qui la serre. A la bonne heure ! On ne dira pas que cette directrice rudoie ses subordonnées ! Je ne vois pas leurs figures parce que le fauteuil a un grand dossier assez haut, mais je n'ai pas besoin de les voir. Mon cœur me bat dans les oreilles, et tout d'un coup, je bondis dans l'escalier sur mes chaussons muets.

Trois secondes après je suis réinstallée à ma place, près de la grande Anaïs qui se délecte à la lecture et aux images du *Supplément*. Pour qu'on ne s'aperçoive pas de mon trouble, je demande à voir aussi, comme si ça m'intéressait ! Il y a un conte de Catulle Mendès, tout câlin, qui me plairait, mais je n'ai pas bien la tête à ce que je lis, encore toute pleine de ce que j'ai guetté là-haut ! Je n'en demandais pas tant, et je ne croyais certes pas leurs tendresses si vives...

Anaïs me montre un dessin de Gil Baër représentant un petit jeune homme sans moustaches, l'air d'une femme déguisée, et, entraînée par la lecture du *Carnet de Lyonnette* et des folichonneries d'Armand Sylvestre, elle me dit avec des yeux troublés : « J'ai un cousin qui ressemble à ça, il s'appelle Raoul, il est au collège et je vais le voir aux vacances tous les étés. » Cette révélation m'explique sa sagesse relative et nouvelle; elle écrit très peu aux gars en ce moment. Les sœurs Jaubert jouent les scandalisées à cause de ce journal polisson, Marie Belhomme renverse son encrier pour venir voir : quand elle a regardé les images et lu un peu, elle s'enfuit, ses longues mains en l'air, criant : « C'est abominable ! je ne veux pas lire le reste avant la récréation ! » Elle est à peine assise, en train d'éponger son encre renversée, que

Digitized by Google

Mlle Sergent rentre, sérieuse, mais avec des yeux enchantés, scintillants; je regarde cette rousse comme si je n'étais pas sûre que ce fût la même que l'embrasseuse de là-haut.

— Marie, vous me ferez une narration sur la maladresse, et vous me l'apporterez ce soir à cinq heures. Mesdemoiselles, demain arrive une nouvelle adjointe, Mlle Griset, vous n'aurez pas affaire à elle, elle s'occupera de la petite classe seulement.

J'ai failli demander : « Et Mlle Aimée, elle s'en va donc ? » Mais la réponse arrive toute seule.

— Mlle Lanthenay emploie trop peu son intelligence dans la seconde classe; désormais, elle vous donnera ici des leçons d'histoire, de travail à l'aiguille et de dessin, sous ma surveillance.

Je la regarde en souriant, et je hoche la tête comme pour la complimenter de cet arrangement vraiment assez réussi. Elle fronce les sourcils, tout de suite encolérée :

— Claudine, qu'avez-vous fait à votre tapisserie ? Tout ça ? Oh ! vous ne vous êtes vraiment pas fatiguée !

Je prends mon air le plus idiot pour répondre :

— Mais, Mademoiselle, je suis allée tout à l'heure à la petite classe pour vous demander s'il fallait prendre le vert no 2 pour la feuille de chêne et il n'y avait personne; je vous ai appelée dans l'escalier, il n'y avait personne non plus.

Je parle lentement, à haute voix, afin que tous les nez penchés sur les tricots et les coutures se lèvent; on m'écoute avidement; les plus grandes se demandent ce que la Directrice pouvait faire au loin, laissant ainsi les élèves à l'abandon. Mlle Sergent devient d'un cramoisi noircissant, et répond vivement : « J'étais allée voir où il serait possible de loger la nouvelle adjointe; le bâtiment scolaire est presque achevé, on le sèche avec de grands feux, et nous pourrons sans doute nous y installer bientôt. »

Digitized by Google

Je fais un geste de protestation et d'excuse qui veut dire : « Oh ! je n'ai pas à savoir où vous étiez, vous ne pouviez qu'être où vous appelait votre devoir. » Mais j'éprouve un contentement rageur à penser que je pourrais lui répliquer : « Non, zélée éducatrice, vous vous souciez aussi peu que possible de la nouvelle adjointe, c'est l'autre, Mlle Lanthenay, qui vous occupe, et vous étiez dans votre chambre, avec elle, en train de l'embrasser à pleine bouche. »

Pendant que je roule des pensées de révolte, la Rousse s'est ressaisie : très calme, à présent, elle parle d'une voix nette...

— Prenez vos cahiers. En titre : *Composition française.* Expliquez et commentez cette pensée : « Le temps ne respecte pas ce qu'on a fait sans lui. » Vous avez une heure et demie.

O désespoir et navrement ! Quelles inepties va-t-il falloir sortir encore ! Ça m'est égal que le temps respecte ou non ce qu'on fait sans l'inviter ! Toujours des sujets pareils ou pires ! Oui, pires, car nous voici à la veille du jour de l'an, presque, et nous n'échapperons pas à l'inévitable petit morceau de style sur les étrennes, coutume vénérable, joie des enfants, attendrissement des parents, bonbons, joujoux (avec un *x* au pluriel, comme bijou, caillou, chou, genou, hibou et pou) — sans oublier la note touchante sur les petits pauvres qui ne reçoivent pas d'étrennes et qu'il faut soulager en ce jour de fête, pour qu'ils aient leur part de joie ! — Horreur, horreur !

Pendant que je rage, les autres « brouillonnent » déjà; la grande Anaïs attend que je commence pour copier son début sur le mien; les deux Jaubert ruminent et réfléchissent sagement, et Marie Belhomme a déjà rempli une page d'inepties, de phrases contradictoires et de réflexions à côté du sujet. Après avoir bâillé un quart d'heure, je me décide, et j'écris tout de suite sur le « cahier-journal » sans brouillon, ce qui indigne les autres.

Digitized by Google

A quatre heures, en sortant, je constate sans douleur que c'est mon tour de balayage avec Anaïs. D'habitude cette corvée me dégoûte, mais aujourd'hui, ça m'est égal, j'aime mieux ça, même. En allant chercher l'arrosoir, je rencontre enfin Mlle Aimée qui a les pommettes rouges et les yeux brillants.

— Bonjour, Mademoiselle. A quand la noce ?

— Comment ! mais... ces gamines savent toujours tout ! Mais ce n'est pas encore décidé... la date, du moins. Ce sera pour les grandes vacances, sans doute... Vous ne le trouvez pas laid, dites, M. Duplessis ?

— Laid, Richelieu ? Non, par exemple ! Il est tellement mieux que l'autre, tellement ! Vous l'aimez ?

— Mais, dame, puisque je l'accepte comme mari !

— En voilà une raison ! Ne me faites donc pas des réponses semblables, croyez-vous parler à Marie Belhomme ? Vous ne l'aimez guère, vous le trouvez gentil et vous avez envie de vous marier, pour voir ce que c'est, et par vanité, pour embêter vos camarades de l'École Normale qui resteront vieilles filles, voilà tout ! Ne lui faites pas trop de farces, c'est tout ce que je peux lui souhaiter, car il mérite sans doute d'être aimé mieux que vous ne l'aimez.

Vlan ! Là-dessus, je tourne les talons, et je cours chercher de l'eau pour arroser. Elle est restée là plantée, décontenancée. Enfin, elle s'en va surveiller le balayage de la petite classe, ou bien raconter ce que je viens de dire à sa chère Mlle Sergent. Qu'elle y aille ! Je ne veux plus me soucier de ces deux folles, dont une ne l'est pas. Et toute excitée, j'arrose, j'arrose trop, j'arrose les pieds d'Anaïs, les cartes géographiques, puis je balaie à tour de bras. Ça me repose de me fatiguer ainsi.

Leçon de chant. Entrée d'Antonin Rabastens, cravaté de bleu ciel « Té, bel astre », comme disaient les Provençales à

Digitized by Google

Roumestan. Tiens, Mlle Aimée Lanthenay est là aussi, suivie d'une petite créature, plus petite qu'elle encore, à démarche singulièrement souple, et qui paraît treize ans, avec une figure un peu plate, des yeux verts, le teint frais, les cheveux soyeux et foncés. Cette gamine s'est arrêtée, toute sauvage, sur le seuil. Mlle Aimée se tourne vers elle en riant : « Allons, viens, n'aie pas peur; Luce, entends-tu ? »

Mais, c'est sa sœur ! J'avais complètement oublié ce détail. Elle m'avait parlé de cette sœur probable au temps où nous étions amies... Je trouve ça si drôle, cette petite sœur qu'elle amène, que je pince Anaïs qui glousse, je chatouille Marie Belhomme qui miaule, et j'esquisse un petit pas à deux temps derrière Mlle Sergent. Rabastens trouve ces folies charmantes; la petite sœur Luce me regarde de ses yeux bridés. Mlle Aimée se met à rire (elle rit de tout, maintenant, elle est si heureuse !) et me dit :

— Je vous en prie, Claudine, ne la rendez pas folle pour commencer; elle est bien assez timide naturellement.

— Mademoiselle, je veillerai sur elle comme sur ma personnelle vertu. Quel âge a-t-elle ?

— Quinze ans le mois dernier.

— Quinze ? Eh bien, maintenant, je n'ai plus confiance en personne ! Je lui en donnais treize, bien payés.

La petite, devenue toute rouge, regarde ses pieds, jolis d'ailleurs. Elle se tient contre sa sœur et lui serre le bras pour se rassurer. Attends, je vais lui donner du courage, moi !

— Viens, petite, viens ici avec moi. N'aie pas peur. Ce monsieur, qui arbore en notre honneur des cravates enivrantes, c'est notre bon professeur de chant, tu ne le verras que les jeudis et les dimanches, malheureusement. Ces grandes filles-là, c'est des camarades, tu les connaîtras assez tôt. Moi, je suis l'élève irréprochable, l'oiseau rare, on ne me gronde

Digitized by Google

jamais (s'pas, Mademoiselle ?) et je suis toujours sage comme aujourd'hui. Je serai pour toi une seconde mère !

Mlle Sergent s'amuse sans vouloir en avoir l'air, Rabastens admire, et les yeux de la nouvelle expriment des doutes sur mon état mental. Mais je la laisse, j'ai assez joué avec cette Luce; elle reste près de sa sœur qui l'appelle « petite bête », elle ne m'intéresse plus. Je demande sans me gêner :

— Où allez-vous la coucher, cette enfant, puisque rien n'est fini encore ?

— Avec moi, répond Aimée.

Je pince les lèvres, je regarde la Directrice bien en face et je dis nettement :

— Bien z'ennuyeux, ça !

Rabastens rit dans sa main (est-ce qu'il saurait quelque chose ?) et émet cette opinion qu'on pourrait peut-être commencer à chanter. Oui, on pourrait; et même on chante. La petite nouvelle ne veut rien savoir, et reste muette obstinément.

— Vous ne savez pas bien la musique, Mademoiselle Lanthenay *junior ?* demande l'exquis Antonin, avec des sourires de placier en vins :

— Si, Monsieur, un peu, répond la petite Luce d'une faible voix chantante, qui doit être douce à l'oreille quand la frayeur ne l'étrangle pas.

— Eh bien, alors ?

Eh bien, alors, rien du tout. Laisse donc cette enfant tranquille, galantin de la Canebière !

Dans le même instant, Rabastens me souffle : « Et autremint, je crois que si ces demoiselles sont fatiguées, les leçons de chant n'y seront pour rien ! »

Je jette les yeux autour de moi, toute surprise de son audace à me parler bas; mais il a raison, mes camarades sont occupées de la nouvelle, la cajolent et lui parlent dou-

Digitized by Google

cement; elle répond gentiment, toute rassurée de se voir bien accueillie; quant à la chatte Lanthenay et à son tyran aimé, blotties dans l'embrasure de la fenêtre qui donne sur le jardin, elles nous oublient profondément; Mlle Sergent a entouré de son bras la taille d'Aimée, elles parlent tout bas, ou ne parlent pas du tout, ça revient au même. Antonin qui a suivi mon regard, ne se retient pas de rire :

— Elles sont rudement bien ensemble !

— Plutôt, oui. C'est touchant, cette amitié, n'est-ce pas, Monsieur ?

Ce gros naïf ne sait pas cacher ses sentiments et s'exclame tout bas :

— Touchant ? dites que c'est embarrassant pour les otres ! Dimanche soir, je suis allé reporter des cahiers de musique, ces demoiselles étaient dans la classe ici, sans lumière. J'entre — n'est-ce pas, c'est un endroit public, cette classe — et, dans le crépuscule, j'entrevois Mlle Sergent avé Mlle Aimée, l'une près de l'otre, s'embrassant comme du pain. Vous croyez qu'elles se sont dérangées, peut-être ? Non, Mlle Sergent s'est retournée languissammint, en demandant : « Qui est là ? » Moi, je ne suis pas trop timide, pourtant, eh bien, je suis resté tout bette devant elles.

(Cause toujours, tu ne m'apprends rien, candide sous-maître ! Mais j'oubliais le plus important.)

— Et votre collègue, Monsieur, je le crois fort heureux, depuis que le voilà fiancé à Mlle Lanthenay ?

— Oui, le povre garçon, mais il me semble qu'il n'y a pas de quoi être si heureux.

— Oh ! pourquoi donc ?

— Hé ! la Direttrice fait tout ce qu'elle veut de Mlle Aimée, ce n'est pas bien agréable pour un futur mari. Moi ça m'ennuierait que ma femme fût dominée de cette façon par un otre que moi.

Digitized by Google

Je suis de son avis. Mais les autres ont fini d'interviewer la nouvelle venue, il est prudent de nous taire. Chantons... Non, inutile : voici Armand qui ose entrer, dérangeant le chuchotage tendre des deux femmes. Il reste en extase devant Aimée qui coquette avec lui et joue de ses paupières aux cils frisés, tandis que Mlle Sergent le contemple avec des yeux attendris de belle-mère qui a casé sa fille. Les conversations de nos camarades recommencent jusqu'à ce que l'heure sonne. Rabastens a raison, quelles drolles, pardon, quelles drôles de leçons de chant !

Je trouve ce matin à l'entrée de l'école une jeune fille pâle, — des cheveux ternes, des yeux gris, la peau déveloutée, — qui serre un fichu de laine sur ses épaules étroites avec l'aspect navrant d'un chat maigre qui a froid et peur. Anaïs me la désigne d'un geste de menton avec une moue mécontente. Je secoue la tête avec pitié, et je lui dis tout bas : « En voilà une qui sera malheureuse ici, ça se voit tout de suite; les deux autres sont trop bien ensemble pour ne pas la faire souffrir. »

Les élèves arrivent peu à peu. Avant d'entrer, je remarque que les deux bâtiments scolaires s'achèvent avec une rapidité prodigieuse; il paraît que Dutertre a promis une forte prime à l'entrepreneur si tout était prêt à une date qu'il a fixée. Il doit en manigancer des tripotages, cet être-là !

Leçon de dessin, sous la direction de Mlle Aimée Lanthenay. « Reproduction linéaire d'un objet usuel. » Cette fois, c'est une carafe taillée que nous devons dessiner, posée sur le bureau de Mademoiselle. Toujours gaies, ces séances de dessin, parce qu'elles fournissent mille prétextes pour se lever; on trouve des « impossibilités », on fait des taches d'encre de Chine partout où le besoin ne s'en fait pas sentir. Tout de suite, les réclamations commencent. J'ouvre le feu :

— Mademoiselle Aimée, je ne *peux* pas dessiner la carafe d'où je suis, le tuyau de poêle me la cache !

Digitized by Google

Mlle Aimée, fort occupée à chatouiller la nuque rousse de la Directrice qui écrit une lettre, se tourne vers moi :

— Penchez la tête en avant, vous la verrez, je pense.

— Mademoiselle, continue Anaïs, je ne *peux* pas du tout voir le modèle, parce que la tête de Claudine est devant !

— Oh ! que vous êtes agaçantes; tournez un peu votre table, alors vous verrez toutes les deux.

A Marie Belhomme, maintenant. Elle gémit :

— Mademoiselle, je n'ai plus de fusain, et puis la feuille que vous m'avez donnée a un défaut au milieu, et alors je ne *peux* pas dessiner la carafe.

— Oh ! grince Mlle Sergent, énervée, avez-vous fini, toutes, de nous ennuyer ? Voilà une feuille, voilà du fusain, et maintenant, que je n'entende plus personne, ou je vous fais dessiner tout un service de table !

Silence épouvanté. On entendrait respirer une mouche... pendant cinq minutes. A la sixième minute, un bourdonnement léger renaît, un sabot tombe, Marie Belhomme tousse, je me lève pour aller mesurer, à bras tendu, la hauteur et la largeur de la carafe. La grande Anaïs en fait autant, après moi, et profite de ce qu'on doit fermer un œil pour plisser sa figure en horribles grimaces qui font rire Marie. Je finis par esquisser la carafe au fusain, et je me lève pour aller prendre l'encre de Chine dans le placard derrière le bureau des deux institutrices. Elles nous ont oubliées, elles se parlent bas, elle rient et parfois Mlle Aimée se recule avec une moue effarouchée qui lui va très bien. Vrai, elles se gênent si peu devant nous, maintenant, que ce n'est pas la peine de nous gêner non plus. Attendez, mes enfants !

Je lance un « Psst » d'appel qui fait se lever toutes les

Digitized by Google

figures et, désignant à la classe le tendre couple Sergent-Lanthenay, j'étends au-dessus des deux têtes, par derrière, mes mains bénissantes. Marie Belhomme éclate de joie, les Jaubert baissent des nez réprobateurs, et sans avoir été vue des intéressées, je me replonge dans le placard d'où je rapporte la bouteille d'encre de Chine.

En passant, je regarde le dessin d'Anaïs : sa carafe lui ressemble, trop haute, avec un goulot trop mince et trop long. Je veux l'en prévenir, mais elle n'entend pas, tout occupée à préparer sur ses genoux du « gougnigougna » pour l'envoyer à la nouvelle dans une boîte à plumes, la grande chenille ! (Du gougnigougna, c'est du fusain pilé dans l'encre de Chine, de manière à faire un mortier presque sec, qui tache les doigts sans défiance, intensément, et les robes et les cahiers.) Cette pauvre petite Luce va noircir ses mains, salir son dessin en ouvrant la boîte, et sera grondée. Pour la venger, je m'empare du dessin d'Anaïs vivement, je dessine à l'encre une ceinture avec une boucle, qui enserre la taille de la carafe, et j'écris au-dessous : *Portrait de la Grande Anaïs*. Elle relève la tête à l'instant où je finis d'écrire, et pousse son gougnigougna en boîte à Luce, avec un gracieux sourire. La petite devient rouge et remercie. Anaïs se repenche sur son dessin et pousse un « oh » retentissant d'indignation, qui rappelle nos roucoulantes institutrices à la réalité :

— Eh bien ! Anaïs, vous devenez folle, je pense ?

— Mademoiselle, regardez ce que Claudine a fait sur mon dessin !

Elle le porte, gonflée de colère, sur le bureau ; M^lle^ Sergent y jette des yeux sévères et, brusquement, éclate de rire. Désespoir et rage d'Anaïs qui pleurerait de dépit si elle n'avait la larme si difficile. Reprenant son sérieux, la Directrice prononce : « Ce n'est pas ce genre de plaisanteries qui

Digitized by Google

vous aidera à passer un examen satisfaisant, Claudine; mais vous avez fait là une critique assez juste du dessin d'Anaïs qui était en effet trop étroit et trop long. » La grande bringue revient à sa place, déçue, ulcérée. Je lui dis :

— Ça t'apprendra à envoyer du gougnigougna à cette petite qui ne t'a rien fait !

— Oh ! oh ! tu voudrais donc te rattraper sur la petite de ton peu de succès auprès de sa sœur aînée, que tu la défends avec tant de zèle !

Pan !

Ça, c'est une gifle énorme qui sonne sur sa joue. Je la lui ai lancée à toute volée, avec un « Mêle-toi de ce qui te regarde » supplémentaire. La classe, en désordre, bourdonne comme une ruche; Mlle Sergent descend de son bureau pour une si grave affaire. Il y avait longtemps que je n'avais battu une camarade, on commençait à croire que j'étais devenue raisonnable. (Jadis j'avais la fâcheuse habitude de régler mes querelles toute seule, avec des calottes et des coups de poing, sans juger utile de rapporter comme les autres.) Ma dernière bataille date de plus d'un an.

Anaïs pleure sur la table.

— Mademoiselle Claudine, dit sévèrement la Directrice, je vous engage à vous contenir. Si vous recommencez à battre vos compagnes, je me verrai forcée de ne plus vous recevoir à l'école.

Elle tombe mal, je suis lancée; je lui souris avec tant d'insolence qu'elle s'emballe tout de suite :

— Claudine, baissez les yeux !

Je ne baisse rien du tout.

— Claudine, sortez !

— Avec plaisir, Mademoiselle !

Je sors, mais, dehors, je m'aperçois que je suis tête nue. Je rentre aussitôt pour prendre mon chapeau. La classe est

Digitized by Google

consternée et muette. Je remarque qu'Aimée, accourue près de Mlle Sergent, lui parle rapidement, tout bas. Je ne suis pas encore sur le seuil que la Directrice me rappelle :

— Claudine, venez ici; asseyez-vous à votre place. Je ne veux pas vous renvoyer, puisque vous quittez la classe après le brevet... Et puis enfin, vous n'êtes pas une élève médiocre, quoique vous soyez souvent une mauvaise élève, et je ne voudrais me priver de vous qu'à la dernière extrémité. Remettez votre chapeau à sa place.

Ce que ça a dû lui coûter ! Encore tout émue, les battements de son cœur font trembler les feuilles du cahier qu'elle tient. Je dis : « Merci, Mademoiselle », très sage. Et, rassise à ma place, à côté de la grande Anaïs silencieuse et un peu effrayée de la scène qu'elle a provoquée, je songe avec stupeur aux raisons qui ont pu décider cette rousse rancunière à me rappeler. A-t-elle eu peur de l'effet produit dans le chef-lieu de canton ? A-t-elle pensé que je bavarderais à tue-tête, que je raconterais tout ce que je sais (au moins), tout le désordre de cette École, le tripotage des grandes filles par le délégué cantonal et ses visites prolongées à nos institutrices, l'abandon fréquent des classes par ces deux demoiselles, tout occupées à échanger des câlineries à huis clos, les lectures plutôt libres de Mlle Sergent (*Journal Amusant*, Zolas malpropres et pis encore), le beau sous-maître galant et barytonneur qui flirte avec les demoiselles du brevet, — un tas de choses suspectes et ignorées des parents parce que les grandes qui s'amusent à l'École ne les leur raconteront jamais, et que les petites ne voient pas clair ? A-t-elle redouté un demi-scandale qui endommagerait singulièrement sa réputation et l'avenir de la belle École qu'on bâtit à grands frais ? Je le crois. Et puis, maintenant que mon emballement est tombé, comme le sien, j'aime mieux rester dans cette boîte où je m'amuse mieux que partout ailleurs. Assa-

Digitized by Google

gie, je regarde la joue marbrée d'Anaïs, et je lui murmure gaîment :

— Eh ben ! ma vieille, ça te tient chaud ?

Elle a eu si peur de mon renvoi, dont j'aurais pu l'accuser d'être la cause, qu'elle ne me tient pas rancune :

— Sûr, que ça tient chaud ! Mais, tu sais, tu as la main lourde ! T'es pas folle de te mettre en colère comme ça ?

— Allons, va, n'en parlons plus. Je crois que j'ai eu un mouvement nerveux un peu violent dans le bras droit.

Tant bien que mal, elle a effacé la « ceinture » de sa carafe; j'ai achevé la mienne, et Mlle Aimée, les doigts fébriles, corrige nos dessins.

Aujourd'hui, je trouve la cour vide ou presque. Dans l'escalier de l'école maternelle, on cause beaucoup, des voix s'appellent et crient des « Fais donc attention ! — C'est lourd, bon sang ! » Je m'élance :

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Tu vois bien, explique Anaïs, nous aidons ces demoiselles à déménager d'ici pour aller dans le bâtiment neuf.

— Vite, donnez-moi quelque chose à porter !

— Y en a là-haut, vas-y.

Je grimpe dans la chambre de la Directrice, la chambre où j'ai guetté à la porte... enfin ! Sa paysanne de mère, son bonnet de travers, me confie à porter, aidée de Marie Belhomme, une grande manne contenant les objets de toilette de sa fille. Elle se met bien, la Rousse ! Toilette fort minutieusement garnie, petits et grands flacons de cristal taillé, ongliers, vaporisateurs, brosses, pinces et houpettes, cuvette immense et « petit cheval », ce n'est pas là, pas du tout, la garniture de toilette d'une institutrice de campagne. Il n'y a qu'à regarder, pour en être sûr, la toilette de Mlle Aimée, celle aussi de cette pâle et silencieuse Griset, que nous transportons ensuite :

Digitized by Google

une cuvette, un pot à eau de dimensions restreintes, une petite glace ronde, une brosse à dents, du savon et c'est tout. Pourtant, cette petite Aimée est très coquette, surtout depuis quelques semaines, toute pomponnée et parfumée. Comment s'y prend-elle ? Cinq minutes après, je m'aperçois que le fond de son pot à eau est poussiéreux. C'est bon, on comprend.

Le bâtiment neuf, qui contient trois salles de classe, un dortoir au premier étage, et des petites chambres de sous-maîtresses, est encore trop frais pour mon goût, et sent désagréablement le plâtre. Entre les deux, on construit la maison principale, qui contiendra la mairie au rez-de-chaussée, les appartements privés au premier et reliera les deux ailes déjà achevées.

En redescendant, il me pousse l'idée merveilleuse de grimper sur les échafaudages, puisque les maçons sont encore à déjeuner. Et me voilà tout de suite en haut d'une échelle, puis vagabondant sur les « châfauds » où je m'amuse beaucoup. Aïe ! voilà des ouvriers qui reviennent ! Je me cache derrière un pan de maçonnerie, attendant de pouvoir redescendre; ils sont déjà sur l'échelle. Bah ! ils ne me dénonceront pas s'ils m'aperçoivent. C'est Houette-le-Rouge et Houette-le-Noir, je les connais bien de vue.

Leurs pipes allumées, ils causent :

— Bien sûr, c'est pas celle-là qui me rendra fou[1].

— Laquelle donc ?

— C'te nouvelle sous-maîtresse qu'est arrivée hier.

— Ah ! dame, elle n'a pas l'air heureuse, pas si tant que les deux autres.

— Les deux autres, m'en parle pas, j'en suis saoul, c'est pus rien à mon idée, on dirait l'homme et la femme. Tous les jours je les vois d'ici, tous les jours, c'est pareil : ça se

1. « Fou » signifie amoureux.

Digitized by Google

liche, ça ferme la fenêtre et on ne voit pus rien. M'en parle plus ! La petite est pourtant bien plaisante, arriée[1]; mais c'est fini. Et l'autre sous-maître qui va l'épouser ! Encore un qu'a rudement de la fiente dans les yeux pour faire un coup pareil !

Je m'amuse follement, mais, comme on sonne la rentrée, je n'ai que le temps de descendre à l'intérieur (il y a des échelles un peu partout), et j'arrive blanchie de mortier et de plâtre, heureuse d'en être quitte pour un sec : « D'où sortez-vous ? Si vous vous salissez tant, on ne vous permettra plus d'aider aux emménagements. » Je jubile d'avoir entendu les maçons parler d'elles avec autant de bon sens.

Lecture à haute voix. Morceaux choisis. Zut ! Pour me distraire, je déplie sur mes genoux un numéro de l'*Écho de Paris* apporté en cas de leçon ennuyeuse, et je savoure le chic *Mauvais Désir* de Lucien Muhlfeld, quand Mlle Sergent m'interpelle : « Claudine, continuez ! » Je ne sais pas du tout où on en est, mais je me dresse avec brusquerie, décidée à « faire un malheur » plutôt qu'à laisser pincer mon journal. Au moment où je songe à renverser un encrier, à déchirer la page de mon livre, à crier « Vive l'Anarchie ! » on frappe à la porte... Mlle Lanthenay se lève, ouvre, s'efface, et Dutertre paraît.

Il a donc enterré tous ses malades, ce médecin, qu'il a tant de loisirs ? Mlle Sergent court au-devant de lui, il lui serre la main en regardant la petite Aimée qui, devenue rose foncé, rit avec embarras. Pourquoi donc ? Elle n'est pas si timide ! Tous ces gens-là me fatiguent, en m'obligeant sans cesse à chercher ce qu'ils peuvent penser ou faire...

Dutertre m'a bien vue, puisque je suis debout; mais il se

1. Explétif intraduisible.

Digitized by Google

contente de me sourire de loin, et reste près de ces demoiselles; ils causent tous les trois à demi-voix; je me suis assise sagement, je regarde. Soudain, Mlle Sergent, — qui ne cesse de contempler amoureusement son beau délégué cantonal — élève la voix et dit : « Vous pouvez vous en rendre compte maintenant, Monsieur; je vais continuer la leçon de ces enfants, et Mlle Lanthenay vous conduira. Vous constaterez facilement la lézarde dont je vous parlais; elle sillonne le mur neuf, à gauche du lit, du haut en bas. C'est assez inquiétant dans une maison neuve, et je ne dors pas tranquille. » Mlle Aimée ne répond rien, esquisse un geste d'objection, puis se ravise et disparaît, précédant Dutertre qui tend la main à la Directrice et la serre vigoureusement, comme pour remercier.

Je ne regrette certes pas d'être revenue à l'École, mais, si habituée que je sois à leurs manières étonnantes, et à ces mœurs inusitées, je reste abasourdie et je me demande ce qu'elle espère en envoyant ce coureur de jupons et cette jeune fille, ensemble, constater dans sa chambre une lézarde qui, j'en jurerais, n'existe pas.

« En voilà une histoire de fissure ! » Je glisse cette réflexion tout bas dans l'oreille de la grande Anaïs qui se serre les flancs et mange de la gomme frénétiquement, pour montrer sa joie de ces aventures douteuses. Entraînée par l'exemple, je tire de ma poche un cahier de papier à cigarettes (*je ne mange que le Nil*) et je mâche avec enthousiasme.

— Ma vieille, dit Anaïs, j'ai trouvé quelque chose d'épatant à manger.

— Quoi ? des vieux journaux ?

— Non; la mine des crayons rouges d'un côté et bleus de l'autre, tu sais bien. Le côté bleu est un peu meilleur. J'en ai déjà chipé cinq dans le placard aux fournitures. C'est délicieux !

Digitized by Google

— Fais voir que j'essaie... Non, pas fameux. Je m'en tiendrai à mon Nil.

— T'es bête, tu sais pas ce qui est bon !

Pendant que nous bavardons tout bas, Mlle Sergent, absorbée, fait lire la petite Luce sans l'écouter. Une idée ! Qu'est-ce que je pourrais bien inventer pour qu'on place à côté de moi cette gamine ? J'essaierais de lui faire dire ce qu'elle sait de sa sœur Aimée, elle parlerait peut-être... d'autant plus qu'elle me suit, quand je traverse la classe, avec des yeux étonnés et curieux, un peu souriants, des yeux verts, d'un vert étrange qui brunit dans l'ombre, et bordés de cils noirs, longs.

Ce qu'ils restent longtemps, là-bas ! Est-ce qu'elle ne va pas venir nous faire réciter la géographie, cette petite dévergondée ?

— Dis donc, Anaïs, il est deux heures.

— Ben quoi, te plains pas ! Si on pouvait ne pas réciter la leçon aujourd'hui, ça serait pas si bête. Ta carte de France est faite, ma vieille ?

— Comme ça... les canaux ne sont pas finis. Tu sais, il ne faudrait pas que l'inspecteur passe aujourd'hui, il trouverait vraiment du désordre. Regarde si Mlle Sergent s'occupe de nous, avec sa figure collée à la fenêtre !

La grande Anaïs se tord subitement de rire.

— Qu'est-ce qu'ils peuvent faire ? Je vois d'ici M. Dutertre qui mesure la largeur de la fissure.

— Tu crois qu'elle est large, la fissure ? demande naïvement Marie Belhomme qui fignole ses chaînes de montagnes en roulant sur la carte un crayon à dessin taillé inégalement.

Tant de candeur m'arrache un éclat de rire. N'ai-je pas pouffé trop haut ? Non, la grande Anaïs me rassure.

— Tu peux être tranquille, va; Mademoiselle est tellement

Digitized by Google

absorbée, que nous pourrions danser dans la classe sans nous faire punir.

— Danser ? Veux-tu parier que je le fais ? dis-je en me levant doucement.

— Oh ! je te parie deux caïens[1], que tu ne danses pas sans attraper un verbe !

J'ôte mes sabots, délicatement, et je me place au milieu de la classe, entre les deux rangées de tables. Tout le monde lève la tête; évidemment le tour de force annoncé excite un vif intérêt. Allons-y ! Je jette en arrière mes cheveux qui me gênent, je pince ma jupe entre deux doigts, et je commence une « polka piquée » qui pour être muette n'en soulève pas moins l'admiration générale, Marie Belhomme exulte et ne peut retenir un glapissement d'allégresse; que le bon Dieu la patafiole ! Mlle Sergent tressaille et se retourne, mais je me suis déjà jetée sur mon banc à corps perdu, et j'entends la Directrice annoncer à la nigaude, d'une voix lointaine et ennuyée :

— Marie Belhomme, vous me copierez le verbe *rire*, en ronde moyenne. Il est vraiment fâcheux que de grandes filles de quinze ans ne puissent se bien conduire que lorsqu'on a les yeux sur elles.

La pauvre Marie a bonne envie de pleurer. Tiens, aussi, on n'est pas si bête ! Et je réclame immédiatement les deux « caïens » à la grande Anaïs, qui me les passe d'assez mauvaise grâce.

Que peuvent faire ces deux observateurs de fissure ? Mlle Sergent regarde toujours par la fenêtre; deux heures et demie sonnent, ça ne peut pas durer plus longtemps. Il faut qu'elle sache au moins que nous avons constaté

1. Biscaïens, grosses billes.

Digitized by Google

l'absence indue de sa petite favorite. Je tousse, sans succès; je retousse, et je demande d'une voix sage, la voix des Jaubert :

— Mademoiselle, nous avons des cartes à faire examiner par Mlle Lanthenay; est-ce qu'il y a une leçon de géographie aujourd'hui ?

La Rousse se retourne vivement et jette les yeux sur la pendule. Puis elle fronce les sourcils, contrariée et impatientée :

— Mlle Aimée va rentrer à l'instant, vous savez bien que je l'ai envoyée à la nouvelle école; repassez votre leçon en attendant, vous ne la saurez jamais trop bien.

Bon, ça ! On est capable de ne pas réciter aujourd'hui. Grande joie et bourdonnement d'activité, sitôt que nous savons qu'il n'y a rien à faire. Et la comédie du « repassage des leçons » commence : à chaque table, une élève prend son livre, sa voisine ferme le sien et doit réciter la leçon ou répondre aux questions que lui pose sa camarade. Sur douze élèves, il n'y a guère que ces jumelles de Jaubert qui repassent réellement. Les autres se posent des questions fantaisistes, en conservant la figure de leçon et la bouche qui semble réciter tout bas. La grande Anaïs a ouvert son atlas, et elle m'interroge :

— Qu'est-ce qu'une écluse ?

Je réponds comme si je récitais :

— Zut ! tu ne vas pas m'ennuyer avec tes canaux; regarde donc la tête de Mademoiselle, c'est plus drôle.

— Que pensez-vous de la conduite de Mlle Aimée Lanthenay ?

— Je pense qu'elle court le guilledou avec le délégué cantonal, constateur de fissures.

— Qu'appelle-t-on une « fissure » ?

— C'est une lézarde qui régulièrement, devrait se trouver

Digitized by Google

dans un mur, mais qu'on rencontre parfois ailleurs, et même dans les endroits les plus abrités du soleil.

— Qu'appelle-t-on une « fiancée » ?

— C'est une hypocrite petite coureuse qui fait des farces à un sous-maître amoureux d'elle.

— Que feriez-vous à la place dudit sous-maître ?

— Je lancerais mon pied dans la partie postérieure du délégué cantonal et une paire de gifles à la petite qui le mène constater des fissures.

— Qu'arriverait-il ensuite ?

— Il arriverait un autre sous-maître et une autre adjointe.

La grande Anaïs hausse son atlas de temps à autre pour pouffer derrière. Mais j'en ai assez. Je veux aller dehors, tâcher de *les* voir revenir. Employons le vulgaire moyen :

— Mmmselle ?...

Pas de réponse.

— Mmmselle, s'iou plaît, permett' sortir ?

— Oui; allez, et ne soyez pas longtemps.

Elle a dit ça sans accent, sans pensée; visiblement toute son âme est là-bas, dans la chambre où le mur neuf pourrait se lézarder. Je sors vivement, je cours du côté des cabinets « provisoires » (eux aussi), et je reste tout près de la porte trouée d'un losange, prête à me réfugier dans l'infect petit kiosque si quelqu'un survenait. Au moment où je vais rentrer dans la classe, désolée, — car le temps moral est écoulé, hélas ! — je vois Dutertre qui sort (tout seul), de l'école neuve, en remettant ses gants d'un air satisfait. Il ne vient pas ici, et s'en va directement en ville. Aimée n'est pas avec lui, mais ça m'est égal, j'en ai assez vu. Je me retourne pour rentrer en classe, mais je recule effrayée : à vingt pas de moi — derrière un mur neuf haut de six pieds qui protège le petit « édicule » des garçons (semblable au nôtre et également provisoire) — apparaît la tête d'Armand. Le pauvre

Digitized by Google

Duplessis, pâle et ravagé, regarde dans la direction de notre école neuve; je le vois pendant cinq secondes, et puis il disparaît, enfilant à toutes jambes le chemin qui mène aux bois. Je ne ris plus. Qu'est-ce que tout ça va devenir? Rentrons vite, sans flâner davantage.

La classe bouillonne toujours : Marie Belhomme a tracé sur la table un carré traversé de deux diagonales et de deux droites qui se coupent au centre du carré, la « caillotte », et joue gravement à ce jeu délicieux avec la nouvelle petite Lanthenay — pauvre petite Luce ! — qui doit trouver cette école fantastique. Et Mlle Sergent regarde toujours à la fenêtre.

Anaïs, en train de colorier aux crayons Conté les portraits des grands hommes les plus hideux de l'Histoire de France, m'accueille par un « quoi que t'as vu ? »

— Ma vieille, ne blague plus ! Armand Duplessis les guettait au-dessus du mur des cabinets; Dutertre est rentré en ville, et le Richelieu est parti en courant comme un fou !

— Va, je parie que c'est des mensonges que tu me colles !

— Non là, je te dis, c'est pas le jour, je l'ai vu, ma pure parole ! J'en ai le cœur qui me bat !

L'espoir du drame possible nous rend silencieuses un instant. Anaïs demande :

— Tu vas le raconter aux autres ?

— Non, ma foi, ces cruches le répéteraient. Rien qu'à Marie Belhomme, tiens.

Je narre tout à Marie, dont les yeux s'arrondissent encore, et qui pronostique : « Tout ça finira mal ! »

La porte s'ouvre, nous nous retournons d'un seul mouvement : c'est Mlle Aimée, le teint animé, un peu essoufflée. Mlle Sergent court à elle, et retient juste à temps le geste d'étreinte qu'elle ébauchait. Elle renaît, la Directrice, elle

Digitized by Google

entraîne la petite coureuse près de la fenêtre et la questionne avidement. (Et notre leçon de géographie ?)

L'enfant prodigue, sans émoi excessif, débite de petites phrases qui ne paraissent pas satisfaire la curiosité de sa digne supérieure. A une question plus anxieuse, elle répond « Non », en secouant la tête, avec un soupir malicieux; la Rousse, alors, pousse un soupir de soulagement. Nous trois, à la première table, nous observons, tendues d'attention. J'ai un peu de crainte pour cette immorale petite, et je l'avertirais bien de se méfier d'Armand, mais l'autre, sa despote, prétendrait tout de suite que je suis allée dénoncer sa conduite à Richelieu, au moyen de lettres anonymes, peut-être. Je m'abstiens.

Elles m'irritent avec leurs chuchotements ! Finissons-en... Je lance un « Houche ! » à demi-voix pour attirer l'attention des camarades, et nous commençons le bourdon. Le bourdon n'est d'abord qu'un murmure d'abeille continu; il s'enfle, grossit, et finit par entrer de force dans les oreilles de nos toquées d'institutrices, qui échangent un regard inquiet; mais Mlle Sergent, brave, prend l'offensive :

— Silence ! Si j'entends bourdonner, je mets la classe en retenue jusqu'à six heures ! Croyez-vous que nous puissions vous donner régulièrement des leçons tant que l'École neuve ne sera pas achevée ? Vous êtes assez grandes pour savoir que vous devez travailler seules, quand l'une de nous est empêchée de vous servir de professeur. Donnez-moi un atlas. L'élève qui ne saura pas sa leçon sans faute me fera des devoirs supplémentaires pendant huit jours !

Elle a de l'allure tout de même, cette femme laide, passionnée et jalouse, et toutes deviennent muettes aussitôt qu'elle élève la voix. La leçon est récitée tambour battant, et personne n'a envie de se « dissiper », parce qu'on sent souffler un vent menaçant de retenues et de pensums. Pendant ce

Digitized by Google

temps, je songe que je ne me consolerai pas, si je n'assiste à la rencontre d'Armand et d'Aimée; j'aime mieux me faire renvoyer (pour ce que ça me coûte) et voir ce qui se passera.

A quatre heures cinq, quand résonne à nos oreilles le quotidien : « Fermez les cahiers et mettez-vous en rangs », je m'en vais, bien à regret. Allons, ce n'est pas encore pour aujourd'hui la tragédie inespérée ! J'arriverai demain à l'école de bonne heure pour ne rien manquer de ce qui se passera.

Le lendemain matin, arrivée bien avant l'heure réglementaire, j'entame, pour tuer le temps, une conversation quelconque avec la timide et triste Mlle Griset, toujours pâle et craintive.

— Vous vous plaisez ici, Mademoiselle ?

Elle regarde autour d'elle avant de répondre :

— Oh ! pas beaucoup, je ne connais personne, je m'ennuie un peu.

— Mais votre collègue est aimable avec vous, ainsi que Mlle Sergent ?

— Je... je ne sais pas; non, vraiment, je ne sais pas si elles sont aimables; elles ne s'occupent jamais de moi.

— Par exemple !

— Oui..., à table elles me parlent un peu, mais une fois les cahiers corrigés, elles s'en vont et je reste toute seule avec la mère de Mlle Sergent, qui dessert et se renferme dans la cuisine.

— Et où vont-elles, toutes deux ?

— Dame, dans leurs chambres.

A-t-elle voulu dire *leur chambre*, ou *leurs chambres ?* Malheureuse, va ! Elle les gagne, ses soixante-quinze francs par mois !

— Voulez-vous que je vous prête des livres, Mademoiselle, si vous vous ennuyez le soir ?

(Quelle joie ! Elle en devient presque rose !)

Digitized by Google

— Oh ! je veux bien... Oh ! vous êtes bien aimable; est-ce que vous croyez que cela ne fâchera pas la Directrice ?

— Mlle Sergent ? Si vous croyez qu'elle le saura seulement, vous avez encore des illusions sur l'intérêt que vous porte cette rousse !

Elle sourit, presque avec confiance, et me demande si je veux lui prêter le *Roman d'un Jeune Homme Pauvre*, qu'elle a tant envie de lire ! Certes, elle l'aura demain, son Feuillet romanesque; elle me fait pitié, cette abandonnée ! Je l'élèverais bien au rang d'alliée, mais comment compter sur cette pauvre fille chlorotique, et trop peureuse ?

A pas silencieux, la sœur de la favorite s'avance, la petite Luce Lanthenay, contente et effarouchée de causer avec moi.

— Bonjour, petit singe; dis-moi « bonjour, Votre Altesse », dis-le tout de suite. Tu as bien dormi ?

Je lui caresse rudement les cheveux, ce qui ne paraît pas lui déplaire, et elle me rit de ses yeux verts pareils, tout à fait, aux yeux de Fanchette, ma belle chatte.

— Oui, Votre Altesse, j'ai bien dormi.

— Où couches-tu ?

— Là-haut.

— Avec ta sœur Aimée, bien entendu ?

— Non, elle a un lit dans la chambre de Mlle Sergent.

— Un lit ? tu l'as vu ?

— Non... oui... c'est un divan; il paraît qu'il se déplie en forme de lit, elle me l'a dit.

— Elle te l'a dit ? Gourde ! cruche obscure ! objet sans nom ! ramassis infect ! rebut du genre humain !

Elle fuit épouvantée, car je scande mes insultes de coups de courroie à livres (oh ! pas des coups bien forts), et, quand elle disparaît dans l'escalier, je lui jette cette suprême injure : « Graine de femme ! tu mérites de ressembler à ta sœur ! »

Digitized by Google

Un divan qui se déplie ! Je déplierais plutôt ce mur ! Ça ne voit rien ces êtres-là, ma parole ! Elle a pourtant l'air assez vicieuse, celle-là, avec ses yeux retroussés vers les tempes... La grande Anaïs arrive pendant que je souffle encore, et me demande ce que j'ai.

— Rien du tout, j'ai seulement battu la petite Luce pour la dégourdir un peu.

— Y a rien de nouveau ?

— Rien, personne n'est descendu encore. Veux-tu jouer aux billes ?

— A quel jeu ? j'ai pas de « neuf billes »[1].

— Mais moi, j'ai les caïens que je t'ai gagnés. Viens, on va faire une poursuite.

Poursuite très animée; les caïens reçoivent des chocs à les faire éclater. Pendant que je vise longuement pour un coup difficile : « Houche ! » fait Anaïs, « regarde ! »

C'est Rabastens qui entre dans la cour. Si tôt, nous pouvons nous en étonner. D'ailleurs, le plus beau des Antonin est déjà pomponné et luisant; — trop luisant. Sa figure s'éclaire à ma vue, et il vient droit à nous.

— Mesdemoiselles !... Que l'animation du jeu vous enlumine de belles couleurs, Mademoiselle Claudine !

Ce pataud est-il assez ridicule ! Toutefois, pour vexer la grande Anaïs, je le regarde avec complaisance et je cambre ma taille en faisant battre mes cils.

— Monsieur, qui vous amène si tôt chez nous ? Ces demoiselles sont encore dans leurs appartements.

— Justement, je ne sais pas bien ce que je viens dire, sinon que le fiancé de Mlle Aimée n'a pas dîné hier soir avé nous; des gens affirment l'avoir rencontré l'air souffrant, en tout cas, il n'est pas encore rentré; je le crois en mauvaise

1. Il faut neuf billes pour jouer au « carré ».

Digitized by Google

passe, et je voudrais avertir Mlle Lanthenay de l'état maladif de son fiancé.

« L'état maladif de son fi-ancé... » Il s'exprime bien ce Marseillais ! Il devrait s'établir « annonceur de morts et d'accidents graves ». Allons, la crise approche. Mais moi, qui songeais, hier, à mettre en garde la coupable Aimée, je ne veux plus, maintenant, qu'il aille la prévenir. Tant pis pour elle ! Je me sens méchante et avide d'émotions, ce matin, et je m'arrange de façon à retenir Antonin près de moi. Bien simple; il suffit d'ouvrir des yeux naïfs et de pencher la tête pour que mes cheveux tombent librement le long de ma figure. Il mord tout de suite à l'hameçon.

— Monsieur, dites-moi un peu si c'est vrai que vous faites des vers charmants ? Je l'ai entendu dire en ville.

C'est un mensonge, bien entendu. Mais j'inventerais n'importe quoi pour l'empêcher de monter chez les institutrices. Il rougit et bégaie, éperdu de joie et de surprise :

— Qui a pu vous dire ?... Mais non, mais je ne mérite pas, certes. C'est singulier, je ne croyais pas en avoir parlé à qui que ce soit !

— Vous voyez, la renommée trahit votre modestie ! (je vais parler comme lui, tout à l'heure). Serait-il indiscret de vous demander...

— Je vous en prie, Mademoiselle... vous me voyez confus... Je ne pourrais vous faire lire que de pauvres vers amoureux... mais chastes ! (il bafouille). Je n'aurais jamais, naturellement... osé me permettre...

— Monsieur, est-ce que la cloche ne sonne pas la rentrée chez vous ?

Qu'il s'en aille, qu'il s'en aille donc ! tout à l'heure Aimée va descendre, il la préviendra, elle se défiera et nous ne verrons rien !

— Oui... mais il n'est pas l'heure, ce sont ces diables de

Digitized by Google

gamins qui se pendent à la chaîne, on ne peut pas les laisser une seconde. Et mon collègue n'est toujours pas là. Ah ! c'est peunible d'être seul pour veiller à tout !

Il est candide, tout de même ! Cette façon de « veiller à tout », qui consiste à venir conter fleurette aux grandes filles, ne doit pas l'éreinter outre mesure.

— Vous voyez, Mademoiselle, il faut que j'aille sévir. Mais Mlle Lanthenay...

— Oh ! vous pourrez toujours prévenir à onze heures, si votre collègue est encore absent, — ce qui m'étonnerait. Peut-être va-t-il rentrer d'une minute à l'autre ?

Va sévir, va donc sévir, gros muid de gaffes. Tu as assez salué, assez souri; file, disparais ! Enfin !

La grande Anaïs, un peu vexée de l'inattention du sous-maître pour elle, me révèle qu'il est amoureux de moi. Je hausse les épaules : « Finissons donc notre partie, ça vaudra mieux que de dire des insanités. »

La partie finit pendant que les autres arrivent, et que les institutrices descendent au dernier moment. Elles ne se quittent pas d'une semelle ! Cette petite horreur d'Aimée prodigue à la Rousse des malices de gamine.

On rentre et Mlle Sergent nous laisse aux mains de sa favorite qui nous demande les résultats de nos problèmes de la veille.

— Anaïs, au tableau. Lisez l'énoncé.

C'est un problème assez compliqué, mais la grande Anaïs, qui a le don de l'arithmétique, se meut parmi les courriers, les aiguilles de montres, et les partages proportionnels avec une remarquable aisance. Aïe, c'est à mon tour.

— Claudine, au tableau. Extrayez la racine carrée de deux millions soixante-treize mille six cent vingt.

Je professe une insupportable horreur pour ces petites choses qu'il faut extraire. Et puis, Mlle Sergent n'étant pas

Digitized by Google

là, je me décide brusquement à jouer un tour à mon ex-amie; tu l'as voulu, lâcheuse ! Arborons l'étendard de la révolte ! Devant le tableau noir, je fais doucement : « Non » en secouant la tête.

— Comment, non ?

— Non, je ne veux pas extraire de racines aujourd'hui. Ça ne me dit pas.

— Claudine, vous devenez folle ?

— Je ne sais pas, Mademoiselle. Mais je sens que je tomberais malade si j'extrais cette racine ou toute autre analogue.

— Voulez-vous une punition, Claudine ?

— Je veux bien n'importe quoi, mais pas de racines. Ce n'est pas par désobéissance; c'est parce que je ne peux pas extraire de racines. Je regrette beaucoup, je vous assure.

La classe trépigne de joie; Mlle Aimée s'impatiente et rage.

— Enfin, m'obéirez-vous ? Je ferai mon rapport à Mlle Sergent et nous verrons.

— Je vous répète que je suis au désespoir.

Intérieurement, je lui crie : « Mauvaise petite rosse, je n'ai pas d'égards à montrer pour toi, et je te causerai plutôt tous les embêtements possibles. »

Elle descend les deux marches du bureau et s'avance sur moi, dans le vague espoir de m'intimider. Je m'empêche de rire à grand'peine, et je garde mon air respectueusement désolé... Cette toute petite ! Elle me vient au menton, ma parole ! La classe s'amuse follement; Anaïs mange un crayon, bois et mine, à grandes bouchées.

— Mademoiselle Claudine, obéirez-vous, oui ou non ?

Avec une douceur pointue, je recommence; elle est tout près de moi, et je baisse un peu le ton :

— Encore une fois, Mademoiselle, faites-moi ce que vous voudrez, donnez-moi des fractions à réduire au même dénominateur, des triangles semblables à construire,... *des fissures*

Digitized by Google

à constater,... tout, quoi, tout : mais pas ça, oh non, pas de racines carrées !

Les camarades, à l'exception d'Anaïs, n'ont pas compris, car j'ai lâché mon insolence vite, et sans appuyer : elles s'amusent seulement de ma résistance; mais Mlle Lanthenay a reçu une commotion. Toute rouge, la tête perdue, elle crie :

— C'est... c'est trop fort ! Je vais appeler Mlle Sergent... ah ! c'est trop fort !

Elle se jette vers la porte. Je cours après elle et la rattrape dans le corridor, pendant que les élèves rient à pleine gorge, crient de joie et grimpent debout sur leurs bancs. Je retiens Aimée par le bras, pendant qu'elle essaie, de toutes ses petites forces, de se défaire de mes mains, sans rien dire, sans me regarder, les dents serrées.

— Écoutez-moi donc quand je vous parle ! Nous n'en sommes plus à dire des *passe-temps*, entre nous : je vous jure que si vous me dénoncez à Mlle Sergent, je cours raconter à votre fiancé l'histoire de la fissure. Monterez-vous encore chez la Directrice, maintenant ?

Elle s'est arrêtée net, toujours sans rien dire, les yeux obstinément baissés, la bouche pincée.

— Allons, parlez ! Revenez-vous dans la classe avec moi ? Si vous n'y rentrez pas tout de suite, je n'y rentre pas non plus, moi; je vais prévenir votre Richelieu. Dépêchez-vous de choisir.

Elle ouvre enfin les lèvres pour murmurer sans me regarder : « Je ne dirai rien. Lâchez-moi, je ne dirai rien. »

— C'est sérieux ? Vous savez que si vous le racontez à la Rousse, elle ne sera pas capable de s'en cacher plus de cinq minutes et je le saurai vite. C'est sérieux ? c'est... promis ?

— Je ne dirai rien, lâchez-moi. Je rentrerai tout de suite dans la classe.

Je lui lâche le bras et nous rentrons sans rien dire. Le bruit

Digitized by Google

de la ruche tombe brusquement. Ma victime, au bureau, nous ordonne brièvement de transcrire au net les problèmes. Anaïs me demande tout bas : « Est-ce qu'elle est montée le dire ? »

— Non, je lui ai fait de modestes excuses. Tu comprends, je ne voulais pas pousser trop loin une blague pareille.

Mlle Sergent ne revient pas. Sa petite adjointe garde jusqu'à la fin de la classe sa figure fermée et ses yeux durs. A dix heures et demie, on songe déjà à la sortie proche; je prends quelques braises dans le poêle pour les fourrer dans mes sabots, excellent moyen de les chauffer, défendu formellement, cela va de soi; mais Mlle Lanthenay songe bien à la braise et aux sabots ! Elle rumine sourdement sa colère, et ses yeux dorés sont deux topazes froides. Ça m'est égal. Et même ça m'enchante.

Qu'est-ce que c'est que ça ? Nous dressons l'oreille : des cris, une voix d'homme qui injurie, mêlée à une voix qui cherche à la dominer... des maçons qui se battent ? Je ne crois pas, je flaire autre chose. La petite Aimée est debout, toute pâle, elle aussi sent venir autre chose. Soudain, Mlle Sergent se jette dans la classe, le cramoisi de ses joues s'est enfui :

— Mesdemoiselles, sortez tout de suite, il n'est pas l'heure, mais ça ne fait rien... Sortez, sortez, ne vous mettez pas en rang, entendez-vous, allez-vous-en !

— Qu'est-ce qu'il y a ? crie Mlle Lanthenay.

— Rien, rien,... mais faites-les donc sortir et ne bougez pas d'ici, il faut plutôt fermer la porte à clef... Vous n'êtes pas encore parties, petites emplâtres !

Il n'y a plus de ménagements à garder, décidément. Plutôt que de quitter l'école en un pareil moment, je me laisserais écorcher ! Je sors dans la bousculade des camarades abasourdies. Dehors, on entend clairement la voix qui vocifère... Bon Dieu ! c'est Armand, plus livide qu'un noyé, les yeux creux et égarés, tout verdi de mousse, avec des brindilles

Digitized by Google

dans les cheveux — il a couché dans le bois, sûr... Fou de rage après cette nuit passée à remâcher sa douleur, il veut se ruer dans la classe, hurlant, les poings tendus : Rabastens le retient à pleins bras et roule des yeux effarés. Quelle affaire ! Quelle affaire !

Marie Belhomme se sauve, terrifiée, la seconde division derrière elle; Luce disparaît et j'ai le temps de surprendre son méchant petit sourire : les Jaubert ont couru à la porte de la cour sans tourner la tête. Je ne vois pas Anaïs, mais je jurerais que, blottie dans un coin, elle ne perd rien du spectacle !

Le premier mot que j'entends distinctement, c'est « Garces ! » Armand a traîné son collègue essoufflé jusque dans la classe où nos institutrices muettes se serrent l'une contre l'autre, il crie : « Traînées ! Je ne veux pas m'en aller sans vous le dire, ce que vous êtes, quand j'y perdrais ma place ! Espèce de petite rosse ! Ah ! tu vas te faire tripoter pour de l'argent par ce cochon de délégué cantonal ! Tu es pire qu'une fille de trottoir, mais celle-ci vaut encore moins que toi, cette sacrée rousse qui te rend pareille à elle. Deux rosses, deux rosses, vous êtes deux rosses, cette maison est... » Je n'ai pas entendu quoi. Rabastens, qui doit avoir doubles muscles comme Tartarin, réussit à entraîner le malheureux qui s'étrangle d'injures. Mlle Griset, perdant la tête, refoule dans la petite classe les gamines qui en sortent, et je me sauve, le cœur un peu secoué. Mais je suis contente que Duplessis ait éclaté sans plus attendre, car Aimée ne pourra m'accuser de l'avoir averti.

En revenant l'après-midi nous trouvons en tout et pour tout, Mlle Griset qui répète la même phrase à chaque nouvelle arrivante : « Mlle Sergent est malade, et Mlle Lanthenay va partir dans sa famille; il ne faudra pas revenir avant une semaine. »

C'est bon, on s'en va; mais, vrai, cette École n'est pas banale !

Digitized by Google

CLAUDINE A L'ÉCOLE

DANS la semaine de vacances imprévues que nous valut cette bagarre, je pris la rougeole, ce qui me contraignit à trois semaines de lit, puis à quinze jours de convalescence, et l'on m'a tenue en quarantaine pendant quinze jours de plus, sous prétexte de « sécurité scolaire ». Sans les livres et sans Fanchette, que serais-je devenue ! Ce que je dis là n'est pas gentil pour papa et pourtant il m'a soignée comme une limace rare; persuadé qu'il faut donner à une petite malade tout ce qu'elle demande, il m'apportait des marrons glacés pour faire baisser ma température ! Fanchette s'est léchée de l'oreille à la queue, pendant une semaine, sur mon lit, jouant avec mes pieds à travers la couverture et nichée dans le creux de mon épaule dès que je n'ai plus senti la fièvre. Je retourne à l'école, un peu fondue et pâlie, très curieuse de retrouver cet extraordinaire « personnel enseignant ». J'ai eu si peu de nouvelles pendant ma maladie ! Personne ne venait me voir, pas plus Anaïs que Marie Belhomme, à cause de la contagion possible.

Sept heures et demie sonnent quand j'entre dans la cour de

Digitized by Google

récréation, par cette fin de février douce comme un printemps. On accourt, on me fait fête; les deux Jaubert me demandent soigneusement si je suis bien guérie avant de m'approcher. Je suis un peu étourdie de ce bruit. Enfin on me laisse respirer et je demande vite à la grande Anaïs les dernières nouvelles.

— Voilà; Armand Duplessis est parti, d'abord.

— Révoqué ou déplacé, le pauvre Richelieu ?

— Déplacé seulement. Dutertre s'est employé à lui trouver un autre poste.

— Dutertre ?

— Dame oui; si Richelieu avait bavardé, ça aurait empêché le délégué cantonal de passer jamais député. Dutertre a dit sérieusement dans la ville que le malheureux jeune homme avait eu un accès de fièvre chaude très dangereux, et qu'on l'avait appelé à temps, lui, médecin des écoles.

— Ah ! on l'a appelé à temps ? La Providence avait mis le remède à côté du mal... Et Mlle Aimée, déplacée aussi ?

— Mais non ! Ah ! pas de danger ! Au bout de huit jours il n'y paraissait plus; elle riait avec Mlle Sergent comme avant.

C'est trop fort ! L'étrange petite créature, qui n'a ni cœur ni cervelle, qui vit sans mémoire, sans remords et qui recommencera à enjôler un sous-maître, à batifoler avec le délégué cantonal, jusqu'à ce que ça casse encore une fois, et qui vivra contente avec cette femme jalouse et violente qui se détraque dans ces aventures. J'entends à peine Anaïs m'informer que Rabastens est toujours ici et qu'il demande souvent de mes nouvelles. Je l'avais oublié, ce pauvre gros Antonin !

On sonne, mais c'est dans la nouvelle école que nous rentrons maintenant, et l'édifice du milieu, qui relie les deux ailes, est bientôt achevé.

Digitized by Google

Mlle Sergent s'installe au bureau, tout luisant. Adieu les vieilles tables branlantes, tailladées, incommodes, nous nous asseyons devant de belles tables inclinées, munies de bancs à dossiers, de pupitres à charnières et l'on n'est plus que deux à chaque banc : au lieu de la grande Anaïs, j'ai maintenant pour voisine... la petite Luce Lanthenay. Heureusement les tables sont extrêmement rapprochées et Anaïs se trouve près de moi, sur une table parallèle à la mienne, de sorte que nous pourrons bavarder ensemble aussi commodément que jadis; on a logé Marie Belhomme à côté d'elle; car Mlle Sergent a placé intentionnellement deux « dégourdies » (Anaïs et moi), à côté de deux « engourdies » (Luce et Marie), pour que nous les secouions un peu. Sûr, que nous les secouerons ! Moi du moins, car je sens bouillir en moi des indisciplines comprimées pendant ma maladie. Je reconnais les lieux nouveaux, j'installe mes livres et mes cahiers, pendant que Luce s'assied et me regarde en coulisse, timidement. Mais je ne daigne pas lui parler encore; j'échange seulement des réflexions sur la nouvelle école, avec Anaïs qui croque avidement je ne sais quoi, des bourgeons verts, il me semble.

— Qu'est-ce que tu manges-là, des vieilles pommes de crocs[1] ?

— Des bourgeons de tilleul, ma vieille. Rien de si bon que ça, c'est le moment, vers le mois de mars.

— Donne-z'en un peu ?... Vrai, c'est très bon, c'est gommé comme du « coucou »[2]. J'en prendrai aux tilleuls de la cour. Et qu'est-ce que tu dévores encore d'inédit ?

— Heu ! rien d'étonnant. Je ne peux même plus manger de crayons Conté, ceux de cette année sont sableux, mauvais, de la camelote. En revanche, le papier buvard est excellent. Y a aussi une chose bonne à mâcher, mais pas à avaler, les

1. Fruits du pommier non greffé, effroyablement âcres.
2. Gomme des arbres fruitiers.

Digitized by Google

échantillons de toile à mouchoirs qu'envoient le Bon Marché et le Louvre.

— Pouah ! ça ne me dit rien... Écoute, jeune Luce, tu vas tâcher d'être sage et obéissante à côté de moi ? Sinon, je te promets des taraudées et des pinçons, gare !

— Oui, Mademoiselle, répond la petite, pas trop rassurée, avec ses cils baissés sur ses joues.

— Tu peux me tutoyer. Regarde-moi, que je voie tes yeux ? C'est bien. Et puis, tu sais que je suis folle, on te l'a sûrement dit; eh bien, quand on me contrarie, je deviens furieuse et je mords, et je griffe, surtout depuis ma maladie. Donne ta main : tiens, voilà comment je fais.

Je lui enfonce mes ongles dans la main, elle ne crie pas et serre les lèvres.

— Tu n'as pas hurlé, c'est bien. Je t'interrogerai à la récréation.

Dans la seconde classe dont la porte reste ouverte, je viens de voir entrer Mlle Aimée, fraîche, frisée et rose, les yeux plus veloutés et dorés que jamais, avec son air malicieux et câlin. Petite gueuse ! Elle envoie un radieux sourire à Mlle Sergent qui s'oublie une minute à la contempler, et sort de son extase pour nous dire brusquement :

— Vos cahiers. Devoir d'histoire : *La guerre de* 70. Claudine, ajoute-t-elle plus doucement, pourrez-vous faire cette rédaction, quoique n'ayant pas suivi les cours de ces deux derniers mois ?

— Je vais essayer, Mademoiselle; je ferai le devoir avec moins de développement, voilà tout.

J'expédie, en effet, un petit devoir, bref à l'excès, et, quand je suis arrivée vers la fin, je m'attarde et m'applique faisant durer les quinze dernières lignes, pour pouvoir à mon aise guetter et fureter autour de moi. La Directrice, toujours la

Digitized by Google

même, garde son air de passion concentrée et de bravoure jalouse. Son Aimée, qui dicte nonchalamment des problèmes dans l'autre classe, rôde et se rapproche tout en parlant. Tout de même, elle n'avait pas cette allure assurée et coquette de chatte gâtée l'autre hiver ! Elle est maintenant le petit animal adoré, choyé, et qui devient tyrannique, car je surprends des regards de Mlle Sergent l'implorant de trouver un prétexte pour venir près d'elle, et auxquels l'écervelée répond par des mouvements de tête capricieux et des yeux amusés qui disent non. La Rousse, décidément devenue son esclave, n'y tient plus et va la trouver en demandant très haut : « Mademoiselle Lanthenay, vous n'avez pas chez vous le registre des présences ? » Ça y est, elle est partie; elles jacassent tout bas. Je profite de cette solitude où on nous laisse pour interviewer rudement la petite Luce.

— Ah ! ah ! laisse un peu ce cahier et réponds-moi. Y a-t-il un dortoir là-haut ?

— Bien sûr, nous y couchons maintenant, les pensionnaires et moi.

— C'est bien, tu es une cruche.

— Pourquoi ?

— Ça ne te regarde pas. Vous prenez toujours des leçons de chant le jeudi et le dimanche ?

— Oh ! on a essayé d'en prendre une sans vous... sans toi, je veux dire, mais ça n'allait pas du tout; M. Rabastens ne sait pas nous apprendre.

— Bien. Le peloteur est-il venu, pendant que j'étais malade ?

— Qui ça ?

— Dutertre.

— Je ne me rappelle plus... Si, il est venu une fois, mais pas dans les classes, et il n'est resté que quelques minutes à causer dans la cour avec ma sœur et Mlle Sergent.

Digitized by Google

— Elle est gentille avec toi, la Rousse ?

Ses yeux obliques noircissent :

— Non... elle me dit que je n'ai pas d'intelligence, que je suis paresseuse... que ma sœur a donc pris toute l'intelligence de la famille, comme elle en a pris la beauté... D'ailleurs, ça a toujours été la même chanson partout où j'étais avec Aimée; on ne faisait attention qu'à elle, et moi, on me rebutait...

Luce est près de pleurer, furieuse contre cette sœur plus « gente », comme on dit ici, qui la relègue et l'efface. Je ne la crois pas, du reste, meilleure qu'Aimée; plus craintive et plus sauvage seulement, parce qu'habituée à rester seule et silencieuse.

— Pauvre gosse ! Tu as laissé des amies, là-bas où tu étais ?

— Non, je n'avais pas d'amies; elles étaient trop brutales et riaient de moi.

— Trop brutales ? Alors, ça t'embête, quand je te bats, quand je te bouscule ?

Elle rit sans lever les yeux :

— Non, parce que je vois bien que vous... que tu ne fais pas ça méchamment, par brutalité... enfin que c'est quelque chose comme des farces pas pour de vrai; c'est comme quand tu m'appelles « cruche », je sais que c'est pour rire. Au contraire, j'aime bien avoir un peu peur, quand il n'y a pas de danger du tout.

Tralala ! Pareilles toutes deux ces petites Lanthenay, lâches, naturellement perverses, égoïstes et si dénuées de tout sens moral, que c'en est amusant à regarder. C'est égal, celle-ci déteste sa sœur, et je crois que je pourrai lui extirper une foule de révélations sur Aimée, en m'occupant d'elle, en la gavant de bonbons, et en la battant.

— Tu as fini ton devoir ?

Digitized by Google

— Oui, j'ai fini... mais je ne savais pas du tout, j'aurai bien sûr une note pas fameuse...

— Donne ton cahier.

Je lis son devoir, très quelconque, et je lui dicte des choses oubliées; je lui retape un peu ses phrases; elle baigne dans la joie et la surprise, et me considère sournoisement, avec des yeux étonnés et ravis.

— Là, tu vois, c'est mieux comme ça... Dis donc, les garçons pensionnaires ont leur dortoir en face du vôtre?

Ses yeux s'allument de malice :

— Oui, et le soir ils vont se coucher à la même heure que nous, exprès, et tu sais qu'il n'y a pas de volets aux fenêtres; alors, les garçons cherchent à nous voir en chemise; nous levons les coins de rideaux pour les regarder, et Mlle Griset a beau nous surveiller jusqu'à ce que la lumière soit éteinte, nous trouvons toujours moyen de lever un rideau tout grand, tout d'un coup, et ça fait que les garçons reviennent tous les soirs guetter.

— Eh bien ! vous avez le déshabillage gai, là-haut !

— Dame !

Elle s'anime et se familiarise. Mlle Sergent et Mlle Lanthenay sont toujours ensemble dans la seconde classe. Aimée montre une lettre à la Rousse, et elles rient aux éclats, mais tout bas.

— Sais-tu où l'ex-Armand de ta sœur est allé cuver son chagrin, petite Luce?

— Je ne sais pas. Aimée ne me parle guère des choses qui la regardent.

— Je m'en doutais. Elle a sa chambre aussi là-haut?

— Oui; la plus commode et la plus gentille des chambres de sous-maîtresses, bien plus jolie et plus chaude que celle de Mlle Griset. Mademoiselle y a fait mettre des rideaux à fleurs roses et du linoléum par terre, ma chère, et une peau de

Digitized by Google

chèvre, et on a ripoliné le lit en blanc, Aimée a même voulu me faire croire qu'elle avait acheté ces belles choses sur ses économies. Je lui ai répondu : « Je demanderai à maman si c'est vrai. » Alors elle m'a dit : « Si tu en parles à maman, je te ferai renvoyer chez nous sous prétexte que tu ne travailles pas. » Alors, tu penses, je n'ai plus eu qu'à me taire.

— Houche ! Mademoiselle revient.

Effectivement, Mlle Sergent s'approche de nous, quittant son air tendre et riant pour sa figure d'institutrice :

— Vous avez fini, Mesdemoiselles ? Je vais vous dicter un problème de géométrie.

Des protestations douloureuses s'élèvent, demandant encore cinq minutes de grâce. Mais Mlle Sergent ne s'émeut pas de cette supplication, qui se renouvelle trois fois par jour, et commence tranquillement à dicter le problème. Le ciel confonde les triangles semblables !

J'ai soin d'apporter souvent des bonbons à dessein de séduire complètement la jeune Luce. Elle les prend sans presque dire merci, en remplit ses petites mains et les cache dans un ancien œuf à chapelet en nacre. Pour dix sous de pastilles de menthe anglaise, trop poivrées, elle vendrait sa grande sœur et encore un de ses frères par-dessus le marché. Elle ouvre la bouche, aspire l'air pour sentir le froid de la menthe et dit : « Ma langue gèle, ma langue gèle » avec des yeux pâmés. Anaïs me mendie effrontément des pastilles, s'en gonfle les joues, et redemande précipitamment avec une irrésistible grimace de prétendue répugnance :

— Vite, vite donne-m'en d'autres, pour ôter le goût, celles-là étaient « flogres »[1] !

Comme par hasard, tandis que nous jouons à la grue, Rabastens entre dans la cour, porteur de je ne sais quels

1. Blettes, — ne se dit que des fruits pourris.

Digitized by Google

cahiers-prétextes. Il feint une aimable surprise en me revoyant et profite de l'occasion pour me mettre sous les yeux une romance, dont il lit les amoureuses paroles d'une voix roucoulante. Pauvre nigaud d'Antonin, tu ne peux plus me servir à rien, maintenant, et tu ne m'as jamais servi à grand'chose. C'est tout au plus si tu seras encore bon à m'amuser pendant quelque temps et surtout à exciter la jalousie de mes camarades. Si tu t'en allais...

— Monsieur, vous trouverez ces demoiselles dans la classe du fond; je crois les avoir aperçues qui descendaient, n'est-ce pas, Anaïs ?

Il pense que je le renvoie à cause des yeux malins de mes compagnes, me lance un regard éloquent et s'éloigne. Je hausse les épaules aux « Hum ! » entendus de la grande Anaïs et de Marie Belhomme, et nous reprenons une émouvante partie de « tourne-couteau » au cours de laquelle la débutante Luce commet fautes sur fautes. C'est jeune, ça ne sait pas ! On sonne la rentrée.

Leçon de couture, épreuve d'examen; c'est-à-dire qu'on nous fait exécuter les échantillons de couture demandés à l'examen, en une heure. On nous distribue de petits carrés de toile, et Mlle Sergent écrit au tableau, de son écriture nette, pleine de traits en forme de massue :

Boutonnière. — Dix centimètres de surjet. Initiale G, au point de marque. Dix centimètres d'ourlet à points devant. Je grogne devant cet énoncé, parce que la boutonnière, le surjet, je m'en tire encore, mais l'ourlet à points devant et l'initiale au point de marque, je ne les « perle » pas, comme le constate avec regret Mlle Aimée. Heureusement je recours à un procédé ingénieux et simple : je donne des pastilles à la petite Luce qui coud divinement, et elle m'exécute un G mirifique. « Il se faut entr'aider. » (Justement nous avons commenté, pas plus tard qu'hier, cet aphorisme charitable.)

Digitized by Google

Marie Belhomme confectionne une lettre G qui ressemble à un singe accroupi, et, bonne toquée, s'esclaffe devant son œuvre. Les pensionnaires, têtes penchées et coudes serrés, cousent en causant imperceptiblement, et échangent avec Luce de temps à autre des regards éveillés du côté de l'école des garçons. Je soupçonne que, le soir, elles épient des spectacles amusants du haut de leur blanc dortoir paisible.

Mlle Lanthenay et Mlle Sergent ont changé de bureau; ici, c'est Aimée qui surveille la leçon de couture, pendant que la Directrice fait lire les élèves de la seconde classe. La favorite est occupée à écrire, en belle ronde, le titre d'un registre de présences, quand sa rousse l'interpelle de loin :

— Mademoiselle Lanthenay !

— *Qu'est-ce que tu veux ?* crie étourdiment Aimée.

Silence de stupeur. Nous nous regardons toutes : la grande Anaïs commence à se serrer les côtes pour rire davantage; les deux Jaubert penchent la tête sur leurs coutures; les pensionnaires se donnent des coups de coude sournoisement; Marie Belhomme éclate d'un rire comprimé qui sonne en éternuement; et moi, devant la figure consternée d'Aimée, je m'exclame tout haut :

— Ah ! elle est bien bonne !

La petite Luce rit à peine; on voit qu'elle a déjà dû entendre de pareils tutoiements; mais elle considère sa sœur avec des yeux narquois.

Mlle Aimée se retourne furieuse sur moi :

— Il peut arriver à tout le monde de se tromper, Mademoiselle Claudine ! Et je fais mes excuses de mon inadvertance à Mlle Sergent.

Mais celle-ci, remise de sa secousse, sent bien que nous ne gobons pas l'explication, et hausse les épaules en signe de découragement devant la gaffe irrémédiable. Cela finit gaî-

Digitized by Google

ment l'ennuyeuse leçon de couture. J'avais besoin de cet incident folâtre.

Après la sortie, à quatre heures, au lieu de m'en aller, j'oublie astucieusement un cahier et je reviens. Car je sais qu'à l'heure du balayage, les pensionnaires montent de l'eau à tour de rôle dans leur dortoir; je ne le connais pas encore, je veux le visiter, et Luce m'a dit : « Aujourd'hui, *je suis d'eau.* » A pas de chat, je grimpe là-haut, portant un broc plein en cas de rencontre fâcheuse. Le dortoir est blanc de murs et de plafond, meublé de huit lits blancs; Luce me montre le sien, mais je m'en moque pas mal, de son lit ! Je vais tout de suite aux fenêtres qui, effectivement, permettent de voir dans le dortoir des garçons. Deux ou trois grands de quatorze à quinze ans y rôdent et regardent de notre côté; sitôt qu'ils nous ont aperçues, ils rient, font des gestes et désignent leurs lits. Tas de vauriens ! Avec ça qu'ils sont tentants ! Luce, effarouchée ou feignant de l'être, ferme la fenêtre précipitamment, mais je pense bien que le soir, à l'heure du coucher, elle affiche moins de bégueulerie. Le neuvième lit, au bout du dortoir, est placé sous une sorte de dais qui l'enveloppe de rideaux blancs.

— Ça, m'explique Luce, c'est le lit de la surveillante. Les sous-maîtresses de semaine doivent se relayer pour coucher tour à tour dans notre dortoir.

— Ah ! Alors, c'est tantôt ta sœur Aimée, tantôt Mlle Griset ?

— Dame... ça devrait être ainsi... mais jusqu'à présent... c'est toujours Mlle Griset,... je ne sais pas pourquoi.

— Ah ! tu ne sais pas pourquoi ? Tartufe !

Je lui donne une bourrade dans l'épaule; elle se plaint sans conviction. Pauvre Mlle Griset !

Luce continue à me mettre au courant :

— Le soir, Claudine, tu ne peux pas te figurer comme

Digitized by Google

on s'amuse quand on se couche. On rit, on court en chemise, on se bat à coups de traversins. Il y en a qui se cachent derrière les rideaux pour se déshabiller parce qu'elles disent que ça les gêne; la plus vieille, Rose Raquenot, se lave si mal que son linge est gris au bout de trois jours qu'elle le porte. Hier, elles m'ont caché ma robe de nuit, et j'ai failli rester toute nue dans le cabinet de toilette, heureusement Mlle Griset est arrivée ! Et puis on se moque d'une, tellement grasse qu'elle est obligée de se poudrer d'amidon un peu partout pour ne pas se couper. Et Poisson, que j'oubliais, qui met un bonnet de nuit qui la fait ressembler à une vieille femme, et qui ne veut se déshabiller qu'après nous dans le cabinet de toilette. Ah ! on rit bien, va !

Le cabinet de toilette est sommairement meublé d'une grande table recouverte de zinc sur laquelle s'alignent huit cuvettes, huit savons, huit paires de serviettes, huit éponges, tous les objets pareils, le linge matriculé à l'encre indélébile. C'est proprement tenu.

Je demande :

— Est-ce que vous prenez des bains ?

— Oui, et c'est encore quelque chose de drôle, va ! Dans la buanderie neuve, on fait chauffer de l'eau plein une grande cuve à vendanges, grande comme une chambre. Nous nous déshabillons toutes et nous nous fourrons dedans pour nous savonner.

— Toutes nues ?

— Dame, comment ferait-on pour se savonner, sans ça ? Rose Raquenot ne voulait pas, bien sûr, parce qu'elle est trop maigre. Si tu la voyais, ajoute Luce en baissant la voix, elle n'a presque rien sur les os, et c'est tout plat sur sa poitrine, comme un garçon ! Jousse, au contraire, c'est comme une nourrice, *ils* sont gros comme ça ! Et celle qui met un bonnet

Digitized by Google

de nuit de vieille, tu sais, Poisson, elle est velue partout comme un ours, et elle a les cuisses bleues.

— Comment bleues ?

— Oui, bleues, comme quand il gèle et qu'on a la peau bleue de froid.

— Ça doit être engageant !

— Non, pour sûr, si j'étais garçon, ça ne me ferait pas grand'chose de me baigner avec elle !

— Mais elle, ça lui ferait peut-être plus d'effet, de se baigner avec un garçon ?

Nous pouffons; mais je bondis en entendant le pas et la voix de Mlle Sergent dans le corridor. Pour ne pas me faire pincer, je me blottis sous le dais réservé à la seule Mlle Griset; puis, le danger passé, je me sauve et je dégringole, en criant tout bas : « Au revoir. »

Ce matin, qu'il fait bon dans ce cher pays ! Que mon joli Montigny se chauffe gaîment par ce printemps précoce et chaud ! Dimanche dernier et jeudi, j'ai déjà couru les bois délicieux, tout pleins de violettes, avec ma sœur de première communion, ma douce Claire, qui me racontait ses amourettes... son « suiveux » lui donne des rendez-vous au coin de la Sapinière, le soir, depuis que le temps est doux. Qui sait si elle ne finira pas par faire des bêtises ! Mais ce n'est pas ce qui la tente : pourvu qu'on lui débite des paroles choisies, qu'elle ne comprend pas très bien, pourvu qu'on l'embrasse, qu'on se mette à ses genoux, que ça se passe *comme dans les livres*, enfin, ça lui suffit parfaitement.

Dans la classe, je trouve la petite Luce affalée sur une table, sanglotant à s'étrangler. Je lui lève la tête de force et je vois ses yeux gros comme des œufs, tant elle les a tamponnés.

— Oh ! vrai ! Tu n'es pas belle comme ça ! Qu'est-ce qu'il y a, petite ? Pourquoi *chougnes-tu ?*

— Elle... m'a... elle... m'a battue !

Digitized by Google

— Ta sœur, au moins ?

— Ouiii !

— Qu'est-ce que tu lui avais fait ?

Elle se sèche un peu et raconte :

— Voilà, je n'avais pas compris mes problèmes, alors je ne les avais pas faits; ça l'a mise en colère, alors elle m'a dit que j'étais une buse, que c'était bien la peine que notre famille paie ma pension, que je la dégoûtais, et tout ça... Alors je lui ai répondu : « Tu m'embêtes à la fin » : alors elle m'a battue, giflée sur la figure, elle est mauvaise comme la gale, je la déteste.

Nouveau déluge.

— Ma pauvre Luce, tu es une oie; il ne fallait pas te laisser battre, il fallait lui jeter au nez son ex-Armand...

Les yeux subitement effarés de la petite me font retourner; j'aperçois Mlle Sergent qui nous écoute sur le seuil. Patatras ! qu'est-ce qu'elle va dire ?

— Mes compliments, Mademoiselle Claudine, vous donnez à cette enfant de jolis conseils.

— Et vous de jolis exemples !

Luce est terrifiée de ma réponse. Moi, ça m'est bien égal, les yeux de braise de la Directrice scintillent de colère et d'émotion ! Mais cette fois, trop fine pour s'emballer, elle secoue la tête et dit simplement :

— Il est heureux que le mois de juillet approche, Mademoiselle Claudine; vous sentez, n'est-ce pas, que je peux de moins en moins vous garder ici ?

— Il me semble. Mais, vous savez, c'est faute de s'entendre, nos rapports ont été mal engagés.

— Allez en récréation, Luce, dit-elle sans me répondre.

La petite ne se le fait pas répéter deux fois, elle sort en courant et en se mouchant. Mlle Sergent continue :

— C'est bien votre faute, je vous assure. Vous vous êtes

Digitized by Google

montrée pleine de mauvais vouloir pour moi, à mon arrivée, et vous avez repoussé mes avances, car je vous en ai fait, bien que ce ne fût pas mon rôle. Vous m'aviez pourtant paru intelligente et assez jolie pour m'intéresser, moi qui n'ai ni sœur ni enfant.

Du diable si j'aurais jamais pensé... On ne peut pas me déclarer plus nettement que j'eusse été « sa petite Aimée » si j'avais voulu. Eh bien ! non, ça ne me dit rien, même rétrospectivement. Pourtant, c'est de moi que Mlle Lanthenay serait jalouse, à cette heure-ci... Quelle comédie !

— C'est vrai, Mademoiselle. Mais, fatalement, ça aurait mal tourné tout de même, à cause de Mlle Aimée Lanthenay; vous avez mis une telle ardeur à conquérir... son amitié, et à détruire celle qu'elle pouvait me porter !

Elle détourne les yeux :

— Je n'ai pas cherché, comme vous le prétendez, à détruire... Mlle Aimée aurait pu vous continuer ses leçons d'anglais sans que je l'en empêchasse...

— Ne dites donc pas ça ! Je ne suis pas encore idiote, et il n'y a que nous deux ici ! J'en ai été longtemps furieuse, désolée même, parce que je suis presque aussi jalouse que vous... Pourquoi l'avez-vous prise ? J'ai eu tant de peine, oui, là, soyez contente, j'ai eu tant de peine ! Mais j'ai vu qu'elle ne tenait pas à moi, à qui tient-elle ? J'ai vu aussi qu'elle ne valait réellement pas cher : ça m'a suffi. J'ai pensé que je ferais assez de bêtises sans commettre celle de vouloir l'emporter sur vous. Voilà. Maintenant tout ce que je désire, c'est qu'elle ne devienne pas trop la petite souveraine de cette école, et qu'elle ne tourmente pas exagérément cette petite, sa sœur qui, au fond, ne vaut pas mieux qu'elle, ni moins, je vous assure... Je ne raconte rien chez nous, jamais, de ce que je peux voir ici; je ne reviendrai plus après les vacances, et je me présenterai au brevet

Digitized by Google

parce que papa se figure qu'il y tient, et qu'Anaïs serait trop contente si je ne passais pas l'examen... Vous pouvez me laisser tranquille jusque-là, je ne vous tourmente guère maintenant...

Je pourrais parler longtemps, je crois, elle ne m'écoute plus. Je ne lui disputerai pas sa petite, c'est tout ce qu'elle a entendu; elle regarde en dedans, suit une idée, et se réveille pour me dire, subitement redevenue Directrice, au sortir de cette causerie sur pied d'égalité :

— Allez vite dans la cour, Claudine, il est huit heures passées, il faut vous mettre en rang.

— Qu'est-ce que tu causais si longtemps là dedans avec Mademoiselle ? me demande la grande Anaïs. Tu es donc bien avec elle, maintenant ?

— Une paire d'amies, ma chère !

En classe, la petite Luce se serre contre moi, me lance des regards affectueux et me prend les mains, mais ses caresses m'agacent; j'aime seulement la battre, la tourmenter, et la protéger quand les autres l'embêtent.

Mlle Aimée entre en coup de vent dans la classe en criant tout bas : « L'inspecteur ! l'inspecteur ! » Rumeur. Tout est prétexte à désordre ici; sous couleur de ranger nos livres irréprochablement, nous avons ouvert tous nos pupitres et nous bavardons avec rapidité derrière les couvercles. La grande Anaïs fait sauter en l'air les cahiers de Marie Belhomme toute désemparée, et enfouit prudemment dans sa poche un *Gil Blas Illustré* qu'elle abritait entre deux feuilles de son Histoire de France. Moi, je dissimule des histoires de bêtes merveilleusement contées par Rudyard Kipling (en voilà un qui connaît les animaux !) — c'est pourtant pas des lectures bien coupables. On bourdonne, on se lève, on ramasse les papiers, on retire les bonbons dissimulés dans

Digitized by Google

les pupitres, car ce père Blanchot, l'inspecteur, a des yeux louches mais qui fouinent partout.

Mlle Lanthenay, dans sa classe, bouscule les gamines, range son bureau, crie et voltige, et voici que, de la troisième salle, sort la pauvre Griset, effarée, qui demande aide et protection : « Mademoiselle Sergent, est-ce que M. l'inspecteur me demandera les cahiers des petites ? Ils sont bien sales, les toutes petites ne font que des bâtons... » La mauvaise Aimée lui rit au nez; la Directrice répond en haussant les épaules : « Vous montrerez ce qu'il vous demandera, mais si vous croyez qu'il s'occupera des cahiers de vos gamines ! » Et la triste ahurie rentre dans sa classe où ses petits animaux font un vacarme terrible, car elle n'a pas pour vingt-cinq centimes d'autorité !

Nous sommes prêtes, ou peu s'en faut. Mlle Sergent s'écrie : « Vite, prenez vos morceaux choisis ! Anaïs, crachez immédiatement le crayon à ardoise que vous avez dans la bouche ! Ma parole d'honneur, je vous mets à la porte devant M. Blanchot si vous mangez encore de ces horreurs-là ! Claudine, vous ne pourriez pas cesser un instant de pincer Luce Lanthenay ? Marie Belhomme, quittez tout de suite les trois fichus que vous avez sur la tête et au cou; et quittez aussi l'air bête qui est sur votre figure. Vous êtes pire que les petites de la troisième classe et vous ne valez pas chacune la corde pour vous pendre ! »

Il faut bien qu'elle dépense son énervement. Les visites de l'inspecteur la tracassent toujours parce que Blanchot est en bons termes avec le député, qui déteste à mort son remplaçant possible, Dutertre, lequel protège Mlle Sergent. (Dieu, que la vie est compliquée !) Enfin, tout se trouve à peu près en ordre; la grande Anaïs se lève, inquiétante de longueur, la bouche encore sale du crayon gris qu'elle croquait et commence *la Robe* du pleurard Manuel :

> Dans l'étroite mansarde où glisse un jour douteux
> La femme et le mari se disputaient tous deux...

Digitized by Google

Il était temps ! Une grande ombre passe sur les vitres du corridor, toute la classe frémit et se lève, — par respect — au moment où la porte s'ouvre devant le père Blanchot. Il a une figure solennelle entre deux grands favoris poivre-et-sel, et un redoutable accent franc-comtois. Il pontifie, il mâche ses paroles avec enthousiasme, comme Anaïs les gommes à effacer, il est toujours vêtu avec une correction rigide et démodée; quel vieux bassin ! En voilà pour une heure ! Il va nous poser des questions idiotes et nous démontrer que nous devrions toutes « embrasser la carrière de l'enseignement ». J'aimerais encore mieux ça que de l'embrasser, lui.

— Mesdemoiselles !... Mes enfants, asseyez-vous.

« Ses enfants » s'asseyent, modestes et douces. Je voudrais bien m'en aller. Mlle Sergent s'est empressée au-devant de lui d'un air respectueux et malveillant, pendant que son adjointe, la vertueuse Lanthenay, s'est enfermée dans sa classe.

M. Blanchot pose dans un coin sa canne à béquille d'argent, et commence par horripiler tout d'abord la Directrice (bien fait !) en l'entraînant près de la fenêtre, pour lui parler programmes de brevet, zèle, assiduité, et allez donc ! Elle l'écoute, elle répond : « Oui, Monsieur l'Inspecteur. » Ses yeux se reculent et s'enfoncent; elle a sûrement envie de le battre. Il a fini de la raser, c'est à notre tour.

— Que lisait cette jeune fille, quand je suis entré ?

La jeune fille, Anaïs, cache le papier buvard rose qu'elle mastiquait et interrompt le récit, évidemment scandaleux, qu'elle déversait dans les oreilles de Marie Belhomme qui, choquée, cramoisie, mais attentive, roule ses yeux d'oiseau avec un effarement pudique. Sale Anaïs ! Qu'est-ce que ça peut bien être que ces histoires-là ?

— Voyons, mon enfant, dites vouâr ce que vous lisiez.

Digitized by Google

— *La Robe*, Monsieur l'Inspecteur.

— Veuillez reprendre.

Elle recommence, avec des mines faussement intimidées, pendant que Blanchot nous examine de ses yeux vert sale. Il blâme toute coquetterie, et ses sourcils se froncent quand il voit un velours noir sur le cou blanc, ou des frisettes qui volent sur le front et les tempes. Moi, il m'attrape à chacune de ses visites, à cause des mes cheveux toujours défaits et bouclés, et aussi des grandes collerettes blanches, plissées, que je porte sur mes robes sombres. C'est pourtant d'une simplicité que j'aime, mais assez gentille pour qu'il trouve mes costumes affreusement répréhensibles. La grande Anaïs a terminé *la Robe* et il lui en fait analyser logiquement (oh ! la ! la !) cinq ou six vers. Puis il lui demande :

— Mon enfant, pourquoi avez-vous noué ce velours « nouâr » après (*sic*) votre cou ?

Ça y est ! Qu'est-ce que je disais ? Anaïs, démontée, répond bêtement que « c'est pour tenir chaud ». Gourde sans courage !

— Pour vous tenir chaud, dites-vous ? Mais ne pensez-vous point qu'un foulard remplirait mieux cet office ?

Un foulard ! Pourquoi pas un passe-montagne, antique rasoir ? Je ne peux pas m'empêcher de rire, ce qui attire son attention sur moi.

— Et vous, mon enfant, pourquoi êtes-vous ainsi décoâffée et les cheveux pendants, au lieu de les porter tordus sur la tête, et retenus par des épingles ?

— Monsieur l'Inspecteur, ça me donne des migraines.

— Mais vous pourriez au moins les tresser, je crois ?

— Oui, je le pourrais, mais papa s'y oppose.

Il me tanne, je vous dis ! Après un petit claquement de lèvres désapprobateur, il va s'asseoir et tourmente Marie sur la guerre de Sécession, une des Jaubert sur les côtes d'Espagne, et l'autre sur les triangles rectangles. Puis il

Digitized by Google

m'envoie au tableau noir, et m'enjoint de tracer un cercle. J'obéis. C'est un cercle... si on veut.

— Inscrivez dedans une rosace à cinq feuilles. Supposez qu'elle est éclairée de gauche, et indiquez par des traits forts les ombres que reçoivent les feuilles.

Ça, ça m'est égal. S'il avait voulu me faire chiffrer, je n'en sortais pas; mais les rosaces et les ombres, ça me connaît. Je m'en tire assez bien, au grand ennui des Jaubert qui espéraient sournoisement me voir grondée.

— C'est... bien. Oui, c'est assez bien. Vous subissez cette année l'examen du brevet ?

— Oui, Monsieur l'Inspecteur, au mois de juillet.

— Pis, ne voulez-vous point entrer à l'École Normale après ?

— Non, Monsieur l'Inspecteur, je rentrerai dans ma famille.

— Ah ? Je crois en effet que vous n'avez point la vocation de l'enseignement. C'est regrettâble.

Il me dit ça du même ton que : « Je crois que vous êtes une infanticide. » Pauvre homme, laissons-lui ses illusions ! Mais j'aurais seulement voulu qu'il puisse voir la scène d'Armand Duplessis, ou encore l'abandon dans lequel on nous laisse pendant des heures, quand nos deux institutrices sont là-haut à se becqueter...

— Montrez-moi votre seconde classe, je vous prie, Mademoiselle.

Mlle Sergent l'emmène dans la seconde classe, où elle reste avec lui pour protéger sa petite mignonne contre les sévérités inspectoriales. Profitant de son absence, j'esquisse au tableau noir une caricature du père Blanchot et de ses grands favoris, qui met les gamines en joie; je lui ajoute des oreilles d'âne, puis je l'efface vite et je regagne ma place où la petite Luce passe son bras sous le mien, câlinement, et tente de m'em-

Digitized by Google

brasser. Je la repousse d'une légère calotte, et elle prétend que je suis « bien méchante » !

— Bien méchante ? Je vais t'apprendre à avoir avec moi des libertés pareilles ! Tâche de museler tes sentiments, et dis-moi si c'est toujours Mlle Griset qui couche dans le dortoir.

— Non, Aimée y a couché deux fois deux jours de suite.

— Ça fait quatre fois. Tu es une cruche; même pas une cruche, un siau ! Est-ce que les pensionnaires se tiennent plus tranquilles quand c'est ta chaste sœur qui couche sous le dais ?

— Guère. Et même, une nuit, une élève a été malade, on s'est levées, on a ouvert une fenêtre, j'ai même appelé ma sœur pour qu'elle me donne des allumettes qu'on ne pouvait pas trouver, elle n'a pas remué, elle n'a pas plus soufflé que s'il n'y avait personne dans le lit ! Faut-il qu'elle ait le sommeil dur ?

— Sommeil dur ! Sommeil dur ! Quelle oie ! Mon Dieu, pourquoi avez-vous permis qu'il y ait sur cette terre des êtres aussi dépourvus de toute intelligence ? J'en pleure des larmes de sang !

— Qu'est-ce que j'ai encore fait ?

— Rien ! oh ! rien, voilà seulement des bourrades dans les épaules pour te former le cœur et l'esprit, et t'apprendre à ne pas croire aux alibis de la vertueuse Aimée.

Luce se roule sur la table avec un désespoir feint, ravie d'être rudoyée et meurtrie. Mais j'y pense :

— Anaïs, qu'est-ce que tu racontais donc à Marie Belhomme pour lui faire piquer des fards, que ceux de la Bastille sont pâles à côté !

— Quelle Bastille ?

— Ça n'a pas d'importance. Dis vite.

— Approche-toi un peu.

Digitized by Google

Sa figure vicieuse pétille; ça doit être des choses très vilaines.

— Eh bien, voilà. Tu ne sais pas ? au dernier réveillon, le maire avait chez lui sa maîtresse, la belle Julotte, et puis son secrétaire avait amené une femme de Paris; au dessert, ils les ont fait déshabiller toutes les deux, sans chemise, et ils en ont fait autant, et ils se sont mis à danser comme ça un quadrille, ma vieille !

— Pas mal ! Qui t'a dit ça ?

— C'est papa qui l'a raconté à maman; j'étais couchée, seulement, on laisse toujours la porte de la chambre ouverte, parce que je prétends que j'ai peur et alors j'entends tout.

— Tu ne t'embêtes pas. Il en raconte souvent comme ça, ton père ?

— Non, pas toujours d'aussi bien; mais quelquefois, je me roule de rire dans mon lit.

Elle me narre encore d'autres potins du canton assez sales; son père, employé à la mairie, connaît à fond la chronique scandaleuse du pays. Je l'écoute et le temps passe.

Mlle Sergent revient; nous n'avons que le temps de rouvrir nos livres au hasard : mais elle vient droit à moi sans regarder ce que nous faisons :

— Claudine, pourriez-vous faire chanter vos camarades devant M. Blanchot ? Elles savent maintenant ce joli chœur à deux voix : *Dans ce doux asile.*

— Moi, je veux bien; seulement, l'inspecteur a si mal au cœur de me voir les cheveux défaits qu'il n'écoutera pas !

— Ne dites pas de bêtises, ce n'est pas le jour; faites-les chanter vite. M. Blanchot paraît assez peu content de la deuxième classe; je compte sur la musique pour le dérider.

Je le crois sans peine qu'il doit être assez peu content de la deuxième classe : Mlle Aimée Lanthenay s'en occupe toutes

Digitized by Google

les fois qu'elle n'a pas autre chose à faire; elle gorge ses gosses de devoirs écrits, pour pouvoir, pendant qu'elles noircissent du papier, causer tranquillement avec sa chère Directrice. Moi, je veux bien faire chanter les élèves, pour ce que ça me coûte !

Mlle Sergent ramène l'odieux Blanchot; je range en demi-cercle notre classe et la première division de la seconde; je confie les dessus à Anaïs, les secondes à Marie Belhomme (infortunées secondes !). Et je chanterai les deux parties à la fois, c'est-à-dire que je changerai vite quand je sentirai faiblir un côté. Allez-y ! une mesure pour rien : Une, deux, trois.

Dans ce doux asile
Les sages sont couronnés,
Venez !
Aux plaisirs tranquilles
Ces lieux charmants sont destinés...

Veine ! Ce vieux normalien racorni rythme la musique de Rameau avec sa tête (à contre-mesure d'ailleurs), et paraît enchanté. Toujours l'histoire du compositeur Orphée apprivoisant les bêtes.

— C'est bien chanté. De qui est-ce ? De Gounod, je crois ?

(Pourquoi prononce-t-il *Gounode ?*)

— Oui, Monsieur. (Ne le contrarions pas.)

— Il me semblait bien. C'est un fort joli chœur.

(Joli chœur toi-même !)

En entendant cette attribution inattendue d'un air de Rameau à l'auteur de *Faust*, Mlle Sergent se pince les lèvres pour ne pas rire. Quant au Blanchot, rasséréné, il lâche quelques paroles aimables, et s'en va, après nous avoir dicté — la flèche du Parthe ! — ce canevas de composition française :

« Expliquer et commenter cette pensée de Franklin : *L'oisiveté est comme la rouille, elle use plus que le travail.* »

Digitized by Google

Allons-y ! A la clef brillante, aux contours arrondis, que la main vingt fois par jour polit et tourne dans la serrure, opposons la clef rongée de rouille rougeâtre. Le bon ouvrier qui travaille joyeusement, levé dès l'aube, dont les muscles solides, et tatatata... mettons-le en parallèle avec l'oisif qui, languissamment couché sur les divans orientaux, regarde défiler sur sa table somptueuse... et tatatata... les mets rares... et tatata... qui tentent vainement de réveiller son appétit... tatatata. Oh ! c'est bientôt bâclé !

Avec ça que ce n'est pas bon de paresser dans un fauteuil ! Avec ça que les ouvriers qui travaillent toute leur vie ne meurent pas jeunes et épuisés ! Mais quoi, faut pas le dire. Dans le « programme des examens » les choses ne se passent pas comme dans la vie.

La petite Luce manque d'idées et geint tout bas pour que je lui en fournisse. Je la laisse généreusement lire ce que j'ai écrit, elle ne me prendra pas grand'chose.

Enfin, quatre heures. On s'en va. Les pensionnaires montent prendre le goûter que prépare la mère de Mlle Sergent; je pars avec Anaïs et Marie Belhomme, après m'être mirée dans les vitres pour voir si mon chapeau n'est pas de travers.

En route, nous cassons un pain de sucre sur le dos de Blanchot. Il m'ennuie, ce vieux, qui veut toujours qu'on soit toujours habillées avec de la toile à sac et les cheveux tendus !

— Je crois qu'il n'est pas très content de la deuxième classe tout de même, remarque Marie Belhomme; si tu ne l'avais pas amadoué avec la musique !

— Dame, fait Anaïs, sa classe, Mlle Lanthenay s'en occupe un peu... par-dessous la jambe.

— Tu as des mots ! Elle ne peut pas tout faire, voyons ! Mlle Sergent l'a attachée à sa personne, c'est elle qui fait sa toilette le matin.

— Ça, c'est une blague ! s'écrient à la fois Anaïs et Marie.

Digitized by Google

— Pas le moins du monde ! Si jamais vous allez au dortoir et dans les chambres des sous-maîtresses (c'est très facile, on n'a qu'à monter de l'eau avec les pensionnaires), passez la main au fond de la cuvette de Mlle Aimée et ne craignez pas de vous mouiller, il n'y a que de la poussière.

— Non, c'est trop fort tout de même ! déclare Marie Belhomme.

La grande Anaïs n'ajoute rien, et s'en va songeuse; sans doute, elle racontera ces aimables détails au grand gamin avec lequel elle flirte cette semaine. Je sais très peu de choses de ses fredaines; elle reste fermée et narquoise quand je la tâte là-dessus.

Je m'ennuie à l'école, fâcheux symptôme, et tout nouveau. Je ne suis pourtant amoureuse de personne. (Au fait, c'est peut-être pour cela.) Je fais mes devoirs presque exactement, tant j'ai la flemme, et je vois paisiblement nos deux institutrices se caresser, se bécoter, se disputer pour le plaisir de s'aimer mieux après. Elles ont les gestes et la parole si libres l'une avec l'autre maintenant, que Rabastens, malgré son aplomb, s'en effarouche et bafouille avec entrain. Alors, les yeux d'Aimée braisillent de joie comme ceux d'une chatte en malice, et Mlle Sergent rit de la voir rire. Elles sont étonnantes, ma parole ! Ce que la petite est devenue « agouante »[1] on ne peut pas se le figurer ! L'autre change de visage sur un signe d'elle, sur un froncement de ses sourcils de velours.

Attentive devant cette intimité tendre, la petite Luce guette, flaire, s'instruit. Elle s'instruit même beaucoup, car elle saisit toutes les occasions d'être seule avec moi, me frôle, câline, ferme presque ses yeux verts et ouvre à demi sa petite bouche fraîche; non, elle ne me tente pas. Que ne s'adresse-t-elle à la grande Anaïs qui s'intéresse, elle aussi,

1. Exigeante.

Digitized by Google

aux jeux des deux colombelles qui nous servent d'institutrices à leurs moments perdus, et qui s'en étonne fort, car elle a des coins d'ingénuité assez curieux !

Ce matin, je l'ai battue comme plâtre, la petite Luce, parce qu'elle voulait m'embrasser dans le hangar où on range les arrosoirs; elle n'a pas crié et s'est mise à pleurer, jusqu'à ce que je la console en lui caressant les cheveux. Je lui ai dit :

— Bête, tu auras bien le temps d'épancher ton trop-plein de tendresse, plus tard, puisque tu vas entrer à l'École Normale !

— Oui, mais tu n'y entreras pas, toi !

— Non, par exemple ! Mais tu n'y seras pas depuis deux jours que deux « troisième année » se seront brouillées à cause de toi, dégoûtant petit animal !

Elle se laisse injurier voluptueusement, et me jette des regards de reconnaissance.

C'est peut-être parce qu'on m'a changé ma vieille école que je m'ennuie dans celle-ci ? Je n'ai plus les « rabicoins » où on se mussait dans la poussière, ni les couloirs de ce vieux bâtiment compliqué dans lequel on ne savait jamais si on se trouvait chez les instituteurs ou bien chez nous, et où on débouchait si naturellement dans une chambre de sous-maître, qu'on avait à peine besoin de s'excuser en rentrant à la classe.

C'est peut-être que je vieillis ? Je me ressentirais donc des seize ans que j'atteins ? Voilà une chose stupide, en vérité.

C'est peut-être le printemps ? Il est trop beau aussi, c'en est inconvenant ! Le jeudi et le dimanche, je file toute seule, pour retrouver ma sœur de communion, ma petite Claire, embarquée solidement dans une sotte aventure avec le secrétaire de la mairie qui ne veut pas l'épouser. Pardi, il en serait bien empêché; il paraît qu'il a subi, encore au collège, une opération pour une maladie bizarre, une de celles dont on

Digitized by Google

ne nomme jamais le « siège »; et on prétend que s'il a encore envie des filles, il ne peut plus guère « contenter ses désirs ». Je ne comprends pas très bien, je comprends même assez mal, mais je me tue à redire à Claire ce que j'ai vaguement appris. Elle lève au ciel des yeux blancs, secoue la tête, et répond, avec des mines extatiques : « Ah ! qu'est-ce que ça fait, qu'est-ce que ça fait ? Il est si beau, il a des moustaches si fines, et puis, les choses qu'il me dit me rendent assez heureuse ! Et puis, il m'embrasse dans le cou, il me parle de la poésie, des soleils couchants, qu'est-ce que tu veux que je demande jamais davantage ? » Au fait, puisque ça lui suffit...

Quand j'ai assez de ses divagations, je lui dis, pour qu'elle me laisse seule, que je rentre chez papa; et je ne rentre pas. Je reste dans les bois, je cherche un coin plus délicieux que les autres, et je m'y couche. Des armées de petites bêtes courent par terre, sous mon nez (elles se conduisent même quelquefois très mal, mais c'est si petit !) et ça sent un tas d'odeurs bonnes, ça sent les plantes fraîches qui chauffent... O mes chers bois !

A l'école où j'arrive en retard (je m'endors difficilement, mes idées dansent devant moi sitôt que j'ai éteint la lampe), je trouve Mlle Sergent au bureau, digne et froncée, et toutes les gamines arborent des figures convenables, pincées et cérémonieuses. Qu'est-ce que c'est que ça ? Ah ! la grande Anaïs affalée sur son pupitre fait de tels efforts pour sangloter que ses oreilles en sont bleues. On va s'amuser ! Je me glisse à côté de la petite Luce qui me souffle dans l'oreille : « Ma chère, on a trouvé dans le pupitre d'un garçon toutes les lettres d'Anaïs; l'instituteur vient de les apporter ici pour que la Directrice les lise. »

Elle les lit, en effet, mais tout bas, pour elle seule. Quel malheur, mon Dieu, quel malheur ! Je donnerais bien trois

Digitized by Google

ans de la vie de Rabastens (Antonin), pour parcourir cette correspondance. Oh ! qui inspirera à la Rousse de nous en lire tout haut deux ou trois passages bien choisis ! Hélas ! hélas ! Mlle Sergent a fini... Sans rien dire à Anaïs toujours vautrée sur sa table, elle se lève solennellement, marche à pas comptés vers le poêle, à côté de moi; elle l'ouvre, y dépose les papiers scandaleux, pliés en quatre, frotte une allumette et met le feu, puis referme la petite porte. En se redressant, elle dit à la coupable :

— Mes compliments, Anaïs, vous en savez plus long que bien des grandes personnes. Je vous garde ici jusqu'à l'examen, parce que vous êtes inscrite, mais je vais déclarer à vos parents que je me décharge de toute responsabilité à votre égard. Copiez vos problèmes, Mesdemoiselles, et ne vous occupez pas davantage de cette personne qui ne le mérite pas.

Incapable de supporter le tourment d'entendre brûler la littérature d'Anaïs, j'ai pris, pendant que la Directrice s'énonçait majestueusement, la règle plate qui me sert pour le dessin : je l'ai passée sous ma table et, au risque de me faire pincer, je m'en suis servie pour pousser la petite poignée qui fait mouvoir la rosace de tirage. On n'a rien vu; peut-être que la flamme, ainsi étouffée, ne brûlera pas tout; je le saurai après la classe. J'écoute; le poêle tait son ronflement au bout de quelques secondes. Est-ce qu'onze heures ne vont pas bientôt sonner ? Comme je pense peu à ce que je copie, aux « deux pièces de toile qui, après lessivage, se rétrécissent de 1/19 dans leur longueur et de 1/22 dans leur largeur », elles pourraient rétrécir encore bien davantage sans m'intéresser.

Mlle Sergent nous quitte et se rend dans la classe d'Aimée, sans doute pour lui raconter la bonne histoire et en rire avec elle. Aussitôt qu'elle a disparu, Anaïs relève la tête, nous la considérons avidement, elle a les joues marbrées, les yeux

Digitized by Google

gonflés à force de les frotter, et elle regarde son cahier obstinément. Marie Belhomme se penche vers elle et lui dit, avec une sympathie tumultueuse : « Bien, ma vieille, je crois qu'on va te râbâter chez toi. Tu disais-t-y beaucoup de choses dans tes lettres ? » Elle ne lève pas les yeux et répond à haute voix pour que nous entendions toutes : « Ça m'est bien égal, les lettres ne sont pas de moi. » Les gamines échangent des regards indignés : « Crois-tu, ma chère ! ma chère, ce qu'elle est menteuse ! »

Enfin l'heure sonne. Jamais sortie n'a été si lente à venir ! Je m'attarde à ranger mon pupitre pour rester la dernière. Dehors, après avoir marché pendant une cinquantaine de mètres, je prétends avoir oublié mon atlas et je quitte Anaïs pour voler à l'école : « Attends-moi, veux-tu ? »

Je me rue silencieusement dans la classe vide et j'ouvre le poêle : j'y trouve une poignée de papiers à demi brûlés, que je retire avec des précautions maternelles; quelle chance ! Le dessus et le dessous sont perdus, mais l'épaisseur du milieu est à peu près intacte; c'est bien l'écriture d'Anaïs. J'emporte le paquet dans ma serviette pour les lire chez nous à loisir, et je rejoins Anaïs, calme, qui flâne en m'attendant; nous repartons ensemble; elle me lorgne en dessous. Tout à coup, elle s'arrête net et soupire d'angoisse... Je vois ses regards fixés sur mes mains, anxieusement, et je m'aperçois qu'elles sont noires des papiers brûlés que j'ai touchés. Je ne vais pas lui mentir, bien sûr. Je prends l'offensive :

— Eh bien, quoi ?

— Tu y es allée, hein, chercher dans le poêle ?

— Bien sûr que j'y suis allée ! Pas de danger que je laisse perdre une occasion pareille de lire tes lettres !

— Elles sont brûlées ?

— Heureusement non; tiens, regarde là dedans.

Je lui montre les papiers, en les tenant solidement. Elle

Digitized by Google

darde sur moi des yeux vraiment meurtriers, mais n'ose pas sauter sur ma serviette, trop sûre que je la rosserais ! Je vais la consoler un peu; elle me fait presque de la peine.

— Écoute, je vais lire ce qui n'est pas brûlé parce que ça me fait trop envie; et puis je te rapporterai tout ce soir. Je ne suis pas encore trop mauvaise ?

Elle se méfie beaucoup.

— Ma pure parole ! Je te les remettrai à la récréation, avant de rentrer.

Elle s'en va, désemparée, inquiète, plus jaune et plus longue que de coutume.

A la maison, j'épluche enfin ces lettres. Grosse déception ! Ce n'est pas ce que je pensais. Un mélange de sentimentalités bébêtes et d'indications pratiques : « Je pense à toi toujours quand il fait clair de lune... Tu feras attention, jeudi, d'apporter au champ de Vrimes le sac à blé que tu avais pris la dernière fois; si maman voyait ma robe verdie, elle me ferait un raffut ! » Et puis des allusions peu claires, qui doivent rappeler au jeune Gangneau des épisodes polissons... En somme, oui, une déception. Je lui rendrai ses lettres, bien moins amusantes qu'elle-même qui est fantasque, froide et drôle.

Je les lui ai remises, elle n'en croyait pas ses yeux. Toute à la joie de les revoir, elle se moque pas mal que je les aie lues; elle a couru les jeter dans les cabinets, et maintenant, elle a repris sa figure close et impénétrable, aucune humiliation. Heureuse nature !

Zut, j'ai pincé un rhume ! Je reste dans la bibliothèque de papa, à lire la folle *Histoire de France* de Michelet, écrite en alexandrins. (J'exagère peut-être un peu ?) Je ne m'ennuie pas du tout, bien installée dans ce grand fauteuil, entourée de livres, avec ma belle Fanchette, cette chatte intelligente entre toutes, qui m'aime avec tant de désintéressement malgré

Digitized by Google

les misères que je lui inflige, mes morsures dans ses oreilles roses et le dressage compliqué que je lui fais subir.

Elle m'aime au point de comprendre ce que je dis, et de venir me caresser la bouche quand elle entend le son de ma voix. Elle aime aussi les livres comme un vieux savant, cette Fanchette, et me tourmente chaque soir après le dîner pour que je retire de leur rayon deux ou trois des gros Larousse de papa, le vide qu'ils laissent forme une espèce de petite chambre carrée où Fanchette s'installe et se lave; je referme la vitre sur elle, et son ronron prisonnier vibre avec un bruit de tambour voilé, incessant. De temps en temps, je la regarde, alors elle me fait signe avec ses sourcils, qu'elle lève, comme une personne. Belle Fanchette, que tu es intéressante et compréhensive ! (bien plus que Luce Lanthenay, cette chatte inférieure). Tu m'amuses depuis que tu es au monde; tu n'avais qu'un seul œil ouvert que, déjà, tu essayais des pas belliqueux dans ta corbeille, encore incapable de te tenir debout sur tes quatre allumettes; depuis, tu vis joyeusement, et tu me fais rire, par tes danses du ventre en l'honneur des hannetons et des papillons, par tes appels maladroits aux oiseaux que tu guettes, par tes façons de te disputer avec moi et de me donner des tapes sèches qui résonnent dur sur mes mains. Tu mènes la conduite la plus indigne; deux ou trois fois l'an, je te rencontre dans le jardin sur les murs, l'air fou, ridicule, une trôlée de matous autour de toi. Je connais même ton favori, perverse Fanchette, c'est un matou gris sale, long, efflanqué, dépoilé, des oreilles de lapin et les attaches canailles, comment peux-tu te mésallier avec cet animal de basse extraction, et si souvent ? Mais, même en ces temps de démence, quand tu m'aperçois, tu reprends un moment ta figure naturelle, tu me miaules amicalement quelque chose comme : « Tu vois, j'en suis là; ne me méprise pas trop, la nature a ses exigences, mais je rentrerai bientôt et je

Digitized by Google

me lècherai longtemps pour me purifier de cette existence dévergondée. » O belle Fanchette blanche, ça te va si bien de te mal conduire !

Mon rhume fini, je constate qu'on commence à s'agiter beaucoup à l'École, à cause des examens proches, nous voilà fin mai et « on passe » le 5 juillet ! Je regrette de n'être pas plus remuée, mais les autres le sont assez pour moi, surtout la petite Luce Lanthenay, qui a des crises de larmes quand elle reçoit une mauvaise note; quant à Mlle Sergent, elle s'occupe de tout, mais plus que de tout, de la petite aux beaux yeux qui la fait « tourner en chieuvre ». Elle a fleuri, cette Aimée, d'une façon surprenante ! Son teint merveilleux, sa peau de velours, et ses yeux, « qu'on y frapperait des effigies » ! comme dit Anaïs, en font une petite créature maligne et triomphante. Elle est tellement plus jolie que l'année dernière ! On ne prêterait plus attention maintenant au léger écrasement de sa figure, au petit cran de sa lèvre gauche, quand elle sourit; et quand même, elle a de si blanches dents pointues ! sa rousse amoureuse défaut rien qu'à la regarder, et ne résiste plus guère devant nous aux furieuses envies qui la saisissent d'embrasser sa mignonne toutes les trois minutes...

Cet après-midi chaud, la classe bourdonne un « morceau choisi » qu'on doit réciter à trois heures; je sommeille presque, écrasée de paresse nerveuse. Je n'en peux plus, et, tout d'un coup, j'ai des envies de griffer, de m'étirer violemment et d'écraser les mains de quelqu'un : ce quelqu'un se trouve être Luce, ma voisine. Elle a eu la nuque empoignée, et mes ongles enfoncés dedans; heureusement, elle n'a rien dit. Je retombe dans ma langueur agacée...

La porte s'ouvre sans qu'on ait même frappé : c'est Dutertre en cravate claire, les cheveux au vent, rajeuni et batailleur. Mlle Sergent, dressée, lui dit à peine bonjour et l'admire

Digitized by Google

passionnément, sa tapisserie « chutée » par terre. (L'aime-t-elle plus qu'Aimée ? ou Aimée plus que lui ? Drôle de femme !) La classe s'est levée. Par mauvaiseté, je reste assise, de sorte que Dutertre, quand il se retourne vers nous, me remarque tout de suite.

— Bonjour, Mademoiselle. Bonjour, les petites. Comme te voilà affalée, toi !

— Je suis flâ[1]. Je n'ai plus d'os.

— Tu es malade ?

— Non, je ne crois pas. C'est le temps, la flemme.

— Viens ici, qu'on te voie.

Ça va recommencer, ces prétextes médicaux à examens prolongés ? La Directrice me lance des regards enflammés d'indignation, pour la façon dont je me tiens, dont je parle à son chéri de délégué cantonal. Non, je vais me gêner ! D'ailleurs, il adore ces façons malséantes. Je me traîne paresseusement à la fenêtre.

— On n'y voit pas, ici, à cause de cette ombre verte des arbres. Viens dans le corridor, il y fait du soleil. Tu as une piètre mine, mon petit.

Triple extrait de mensonge ! J'ai bonne mine, je me connais; si c'est des yeux battus qu'il me croit malade, il se trompe, c'est bon signe, je me porte bien quand j'ai du bistre autour des yeux. Heureusement qu'il est trois heures de l'après-midi, sans cela je ne serais pas plus rassurée qu'il ne faut, d'aller, même dans le couloir vitré, avec cet individu dont je me défie comme du feu.

Quand il a refermé la porte derrière nous, je me retourne sur lui et je lui dis :

— Mais non, voyons, je n'ai pas l'air malade; pourquoi dites-vous ça ?

1. Inconsistante, molle.

Digitized by Google

— Non ? Et ces yeux battus jusqu'aux lèvres ?

— Eh bien, c'est la couleur de ma peau, voilà.

Il s'est assis sur le banc et me tient debout devant lui, contre ses genoux.

— Tais-toi, tu dis des bêtises. Pourquoi as-tu toujours l'air fâché contre moi ?

— ..... ?

— Si, tu me comprends bien. Tu as une frimousse, tu sais, qui vous trotte dans la tête quand on l'a vue !

Je ris stupidement. O Père Éternel, envoyez-moi de l'esprit, des reparties fines, car je m'en sens terriblement dénuée !

— Est-ce vrai que tu vas te promener toujours seule dans les bois ?

— Oui, c'est vrai. Pourquoi ?

— Parce que, coquine, tu vas trouver un amoureux, peut-être ? Tu es si bien surveillée !

Je hausse les épaules :

— Vous connaissez aussi bien que moi tous les gens d'ici; me voyez-vous un amoureux dedans ?

— C'est vrai. Mais tu aurais assez de vice...

Il me serre les bras, il fait briller ses yeux et ses dents. Quelle chaleur ici ! J'aimerais mieux qu'il me laissât rentrer.

— Si tu es mal portante, que ne viens-tu me consulter, chez moi ?

Je réponds trop vite « Non ! Je n'irai pas... » et je cherche à dégager mes bras, mais il me tient solidement et lève vers moi des yeux ardents et méchants, — beaux aussi, c'est vrai.

— O petite, petite charmante, pourquoi as-tu peur ? Tu as si tort d'avoir peur de moi ! Crois-tu que je sois un goujat ? Tu n'aurais rien à craindre, rien. O petite Claudine, tu me plais tant, avec tes yeux d'un brun chaud et tes boucles folles ! Tu es faite comme une petite statue adorable, je suis sûr...

Digitized by Google

Il se dresse brusquement, m'enveloppe et m'embrasse; je n'ai pas eu le temps de me sauver, il est trop fort et trop nerveux, et mes idées sont en salade dans ma tête... En voilà une aventure ! Je ne sais plus ce que je dis, ma cervelle tourne... Je ne peux pourtant pas rentrer en classe, rouge et secouée comme je suis, et je le sens derrière moi qui va vouloir m'embrasser encore, sûrement... J'ouvre la porte du perron, je dévale dans la cour jusqu'à la pompe où je bois un gobelet d'eau. Ouf !... Il faut remonter... Mais il doit s'être embusqué dans le couloir. Ah ! et puis zut ! Je crierai s'il veut me reprendre... C'est qu'il m'a embrassée sur le coin de la bouche, ne pouvant faire mieux, cet animal-là !

Non, il n'est plus dans le corridor, quelle chance ! Je rentre dans la classe, et je le vois debout, près du bureau, causant tranquillement avec Mlle Sergent. Je m'assieds à ma place, il me dévisage et demande :

— Tu n'as pas bu trop d'eau au moins ? Ces gosses, ça avale des gobelets d'eau froide, c'est détestable pour la santé.

Je suis plus hardie devant tout le monde.

— Non, je n'ai bu qu'une gorgée, c'est bien assez, je n'en reprendrai pas.

Il rit d'un air content :

— Tu es drôle, tu n'es pas trop bête.

Mlle Sergent ne comprend pas, mais l'inquiétude qui plissait ses sourcils s'efface peu à peu; elle n'a plus que du mépris pour la tenue déplorable que j'affiche avec son idole.

J'en ai chaud, moi; il est stupide ! La grande Anaïs flaire quelque chose de suspect et ne peut se tenir de me demander : « Il t'a donc auscultée de bien près, que tu es si émue ? » Mais ce n'est pas elle qui me fera parler : « Tu es bête ! Je te dis que je viens de la pompe. » La petite Luce, à son tour, se frotte contre moi comme une chatte énervée et se risque à me

Digitized by Google

questionner : « Dis, ma Claudine, qu'est-ce qu'il a donc à t'emmener comme ça ? »

— D'abord, je ne suis pas « ta » Claudine; et puis ça ne te regarde pas, petite *arnie*[1]. Il avait à me consulter sur l'unification des retraites. Parfaitement.

— Tu ne veux jamais rien me dire, et moi je te dis tout !

— Tout quoi ? Ça m'avance à grand'chose de savoir que ta sœur ne paie pas sa pension, ni la tienne, et que Mlle Olympe la couvre de cadeaux, et qu'elle porte des jupons en soie, et que...

— Houche ! Tais-toi, je t'en prie ! Je serais perdue si on savait que je t'ai raconté tout ça !

— Alors, ne me demande rien. Si tu es sage, je te donnerai ma belle règle en ébène, qui a des filets en cuivre.

— Oh ! tu es gentille. Je t'embrasserais bien, mais ça te déplaît...

— Assez; je te la donnerai demain — si je veux !

Car la passion des « articles de bureau » s'apaise en moi, ce qui est encore un bien mauvais symptôme. Toutes mes camarades (et j'étais naguère comme elles) raffolent des « fournitures scolaires », nous nous ruinons en cahiers de papier vergé, à couvertures de « moiré métallique », en crayons de bois de rose, en plumiers laqués, vernis à s'y mirer, en porte-plume de bois d'olivier, en règles d'acajou et d'ébène comme la mienne qui a ses quatre arêtes en cuivre, et devant laquelle pâlissent d'envie les pensionnaires trop peu fortunées pour s'en payer de semblables. Nous avons de grandes serviettes d'avocats en maroquin plus ou moins du Levant, plus ou moins écrasé. Et si les gamines ne font pas, pour leurs étrennes, gainer de reliures voyantes leurs bouquins de classe, si je ne le fais pas non plus, c'est uniquement parce

1. Terme de mépris : outil en mauvais état.

Digitized by Google

qu'ils ne sont pas notre propriété. Ils appartiennent à la commune, qui nous les fournit généreusement, sous obligation de les laisser à l'École quand nous la quittons pour n'y point revenir. Aussi, nous haïssons ces livres administratifs, nous ne les sentons pas à nous, et nous leur jouons d'horribles farces; il leur arrive des malheurs imprévus et bizarres; on en a vu prendre feu au poêle, l'hiver; on en a vu sur qui les encriers se renversaient avec une rare prédilection; ils attirent la foudre, quoi ! Et toutes les avanies qui surviennent aux tristes « Livres de la commune » sont le sujet de longues lamentations de Mlle Lanthenay et de terribles semonces de Mlle Sergent.

Dieu, que les femmes sont bêtes ! (Les petites filles, la femme, c'est tout un.) Croirait-on que depuis les « coupables tentatives » de cet enragé de Dutertre sur ma personne, j'éprouve comme qui dirait une vague fierté ? Bien humiliante pour moi, cette constatation. Mais je sais pourquoi; au fond, je me dis : « Puisque celui-là qui a connu des tas de femmes, à Paris et partout, me trouve plaisante, c'est donc que je ne suis pas très laide ! » Voilà. C'est plaisir de vanité. Je me doutais bien que je ne suis pas repoussante, mais j'aime à en être sûre. Et puis, je suis contente d'avoir un secret que la grande Anaïs, Marie Belhomme, Luce Lanthenay et les autres ne soupçonnent pas.

La classe est bien dressée, maintenant. Toutes les gosses, jusqu'à la troisième division incluse, savent qu'il ne faut jamais pénétrer pendant la récréation dans une classe où les institutrices se sont enfermées. Dame, l'éducation ne s'est pas faite en un jour ! On est entré plus de cinquante fois, l'une, l'autre, dans la classe où se cachait le tendre couple, mais on les trouvait si tendrement enlacées, ou si absorbées dans leur chuchotement, ou bien Mlle Sergent tenant sur

Digitized by Google

ses genoux sa petite Aimée avec tant d'abandon, que les plus bêtes en restaient interdites, et se sauvaient vite sur un « Qu'est-ce que vous voulez encore ? » de la Rousse, épouvantées par le froncement féroce de ses sourcils touffus. Moi comme les autres j'ai fait irruption souvent, et même sans intention, quelquefois : les premières fois, quand c'était moi, et qu'elles se trouvaient par trop rapprochées, on se levait vivement ou bien l'une feignait de retordre le chignon défait de l'autre, — puis elles ont fini par ne plus se gêner pour moi. Alors ça ne m'a plus amusée.

Rabastens ne vient plus; il s'est déclaré à maintes reprises « trop intimidé de cette intimité », et cette façon de dire lui semblait une sorte de jeu de mots qui l'enchantait. Elles, elles ne songent plus à autre chose qu'à elles-mêmes. L'une vit sur les pas de l'autre, marche dans son ombre, elles s'entr'aiment si absolument que je ne songe plus à les tourmenter, près d'envier leur délicieux oubli de tout le reste.

Là ! Ça y est; ça devait arriver ! Lettre de la petite Luce que je trouve en rentrant à la maison, dans une poche de ma serviette.

« Ma Claudine chérie,

« Je t'aime beaucoup, tu as l'air toujours de n'en rien savoir; et j'en dépéris de chagrin. Tu es bonne et méchante avec moi, tu ne veux pas me prendre au sérieux, tu es pour moi comme pour un petit chien; j'en ai une peine que tu ne peux pas te figurer. Vois pourtant comme on pourrait être contentes toutes les deux; regarde ma sœur Aimée avec Mademoiselle, elles sont si heureuses qu'elles ne pensent plus à rien. Je te prie, si tu n'es pas fâchée de cette lettre, de ne rien me dire demain matin à l'école, je serais trop embar-

Digitized by Google

rassée sur le moment. Je saurai bien, rien que par la manière que tu auras de me parler dans la journée, si tu veux ou si tu ne veux pas être ma grande amie.

« Je t'embrasse de tout mon cœur, ma Claudine chérie, et je compte aussi sur toi pour brûler cette lettre, car je sais que tu ne voudrais pas la montrer pour me faire arriver des ennuis, ce n'est pas ton habitude. Je t'embrasse encore bien tendrement et j'attends d'être à demain avec tant d'impatience !

« Ta petite Luce. »

Ma foi non, je ne veux pas ! Si ça me disait, ce serait avec quelqu'un de plus fort et de plus intelligent que moi, qui me meurtrirait un peu, à qui j'obéirais, et non pas avec une petite bête vicieuse qui n'est peut-être pas sans charme, griffante et miaulante rien que pour une caresse, mais trop inférieure. Je n'aime pas les gens que je domine. Sa lettre, gentille et sans malice, je l'ai déchirée tout de suite et j'ai mis les morceaux dans une enveloppe pour les lui rendre.

Le lendemain matin, je vois une petite figure soucieuse qui m'attend, collée aux vitres. Cette pauvre Luce, ses yeux verts sont pâlis d'anxiété ! Tant pis, je ne peux pourtant pas, rien que pour lui faire plaisir...

J'entre; elle est, par chance, toute seule.

— Tiens, petite Luce, voici les morceaux de ta lettre, je ne l'ai pas gardée longtemps, tu vois.

Elle ne répond rien et prend machinalement l'enveloppe.

— Toquée ! Aussi, qu'allais-tu faire dans cette galère, — je veux dire dans cette galerie du premier étage, — derrière les serrures de l'appartement de Mlle Sergent ? Voilà où ça te mène ! Seulement, moi, je ne peux rien pour toi.

— Oh ! fait-elle atterrée.

— Mais oui, mon pauvre petit. C'est pas par vertu, tu penses bien; ma vertu elle est encore trop petite, je ne la

Digitized by Google

sors pas. Mais, vois-tu, c'est que, dans ma verte jeunesse un grand amour m'a incendiée : j'ai adddoré un homme qui est décédé en me faisant jurer à son lit de mort de ne jamais...

Elle m'interrompt en gémissant :

— Voilà, voilà, tu te moques encore de moi, je ne voulais pas t'écrire, tu es sans cœur, oh ! que je suis malheureuse ! Oh ! que tu es méchante !

— Et puis tu m'étourdis à la fin ! En voilà un raffut ! Veux-tu parier que je t'allonge des calottes pour te ramener dans le droit chemin du devoir ?

— Ah ! qu'est-ce que ça me fait ! Ah ! j'ai bien l'idée à rire !...

— Tiens, graine de femme ! donne-moi un reçu.

Elle a encaissé une gifle solide qui a pour effet de la faire taire tout de suite; elle me regarde en dessous avec des yeux doux et pleure, déjà consolée en se frottant la tête. Comme elle aime être battue, c'est prodigieux.

— Voilà Anaïs et un tas d'autres, tâche de prendre un air à peu près convenable; on va rentrer, les deux tourterelles descendent.

Plus que quinze jours avant le brevet ! Juin nous accable; nous cuisons, ensommeillées, dans les classes, nous nous taisons de paresse, j'en lâche mon journal ! Et par cette température d'incendie, il nous faut encore apprécier la conduite de Louis XV, raconter le rôle du suc gastrique dans la digestion, esquisser des feuilles d'acanthe, et diviser l'appareil auditif en oreille interne, oreille moyenne et oreille externe. Il n'y a pas de justice sur la terre ! Louis XV a fait ce qu'il a voulu, ce n'est pas moi que ça regarde, oh ! Dieu non, moi moins que personne !...

La chaleur est telle qu'on en perd le sentiment de la coquetterie, — ou plutôt, que la coquetterie se modifie sen-

Digitized by Google

siblement, maintenant, on montre de la peau. J'inaugure des robes ouvertes en carré, quelque chose de moyenâgeux, avec des manches qui s'arrêtent au coude; on a des bras encore un peu minces, mais gentils tout de même, et pour le cou, je ne crains personne ! Les autres m'imitent : Anaïs ne porte pas de manches courtes, mais elle en profite pour retrousser les siennes jusqu'à l'épaule; Marie Belhomme montre des bras dodus imprévus au-dessus de ses mains maigres, un cou frais et destiné à l'empâtement. Ah ! Seigneur, qu'est-ce qu'on ne montrerait pas par une température semblable ! En grand secret, je remplace mes bas par des chaussettes. Au bout de trois jours, toutes le savent, se le répètent, et me prient tout bas de relever ma jupe.

— Fais-voir tes chaussettes, si c'est vrai ?

— Tiens !

— Veinarde ! C'est égal, je n'oserais pas, moi.

— Pourquoi, rapport aux convenances ?

— Dame...

— Laisse donc, je sais pourquoi, tu as du poil sur les jambes !

— Oh ! menteuse des menteuses ! on peut regarder, je n'en ai pas plus que toi; seulement, ça me ferait honte de sentir mes jambes toutes nues sous ma robe !

La petite Luce exhibe de la peau timidement, de la peau blanche et douce à émerveiller; et la grande Anaïs envie cette blancheur au point de lui faire aux bras des piqûres d'aiguilles, les jours de couture.

Adieu le repos ! L'approche des examens, l'honneur qui doit rejaillir sur cette belle école neuve, de nos succès possibles, ont enfin tiré nos institutrices de leur doux isolement. Elles nous enferment, nous, les six candidates, elles nous obsèdent de redites, nous forcent à entendre, à retenir, à comprendre

Digitized by Google

même, nous font venir une heure avant les autres et partir une heure après ! — Presque toutes, nous devenons pâles, fatiguées et bêtes; il y en a qui perdent l'appétit et le sommeil à force de travail et de souci; moi, je suis restée à peu près fraîche, parce que je ne me tourmente pas beaucoup, et que j'ai la peau mate; la petite Luce Lanthenay aussi qui possède, comme sa sœur Aimée, un de ces heureux teints blancs et roses inattaquables...

Nous savons que Mlle Sergent nous conduira toutes ensemble au chef-lieu, nous logera avec elle à l'hôtel, se chargera de toutes les dépenses et qu'on réglera les comptes au retour. Sans ce maudit examen, ce petit voyage nous enchanterait.

Ces derniers jours sont déplorables. Institutrices, élèves, toutes, atrocement énervées, éclatent à chaque instant. Aimée a jeté son cahier à la figure d'une pensionnaire qui commettait pour la troisième fois la même ineptie dans un problème d'arithmétique, et s'est sauvée ensuite dans sa chambre. La petite Luce a reçu des gifles de sa sœur et s'est venue jeter dans mes bras pour que je la console. J'ai battu Anaïs qui me taquinait mal à propos. Une Jaubert vient d'être prise d'une crise frénétique de sanglots, puis d'une non moins frénétique attaque de nerfs, parce que, criait-elle, « elle ne pourra jamais arriver à être reçue !... » (serviettes mouillées, fleur d'oranger, encouragements). Mlle Sergent, exaspérée elle aussi, a fait tourner comme une toupie, devant le tableau noir, la pauvre Marie Belhomme qui désapprend le lendemain, régulièrement, ce qu'elle a appris la veille.

Je ne me repose bien, le soir, qu'au sommet du gros noyer, sur une longue branche que le vent berce... le vent, la nuit, les feuilles... Fanchette vient me retrouver là-haut; j'entends chaque fois ses griffes solides qui grimpent, avec quelle

Digitized by Google

sûreté ! Elle miaule avec étonnement : « Qu'est-ce que tu peux bien chercher dans cet arbre ? Moi, je suis faite pour être là, mais toi, ça me choque toujours un peu ! » Puis elle vagabonde dans les petites branches, toute blanche dans la nuit, et parle aux oiseaux endormis, avec simplicité, dans l'espoir qu'ils vont venir se faire manger complaisamment; mais comment donc !

Veille du départ; pas de travail; nous avons porté nos valises à l'école (une robe et un peu de linge, on ne reste que deux jours).

Demain matin, rendez-vous à neuf heures et demie et départ dans l'omnibus malodorant du père Racalin, qui nous trimbale à la gare.

C'est fait, nous sommes revenues du chef-lieu hier, triomphantes, sauf (naturellement) la pauvre Marie Belhomme, recalée. Mlle Sergent se rengorge d'un tel succès. Il faut que je raconte.

Le matin du départ, on nous empile dans l'omnibus du père Racalin, ivre-mort comme par hasard, qui nous conduit follement, zigzaguant d'un fossé à l'autre, nous demandant si on nous mène toutes marier, et se congratulant de la maîtrise avec laquelle il nous cahote : « J'vons bramant[1], pas ?... » tandis que Marie pousse des cris aigus et verdit de terreur. A la gare, on nous parque dans la salle d'attente, Mlle Sergent prend nos billets et prodigue des adieux tendres à la chérie qui est venue l'accompagner jusqu'ici. La chérie, en robe de toile bise, coiffée d'un grand chapeau simplet sous lequel elle est plus fraîche qu'un liseron (petite rosse d'Aimée !), excite l'admiration de trois commis-voyageurs qui fument des cigares, et qui, amusés de ce départ d'un pensionnat, viennent dans

1. « Bramant » : confortablement à l'aise. De « bravement ».

Digitized by Google

la salle d'attente faire briller pour nous leurs bagues et leurs blagues, car ils trouvent charmant de lâcher d'énormes inconvenances. Je pousse le coude de Marie Belhomme pour l'avertir d'écouter; elle tend ses oreilles et ne comprend pas; je ne peux pourtant pas lui dessiner des figures à l'appui ! La grande Anaïs comprend bien, elle, et se fatigue en attitudes gracieuses avec d'inutiles efforts pour rougir.

Le train souffle, siffle; nous empoignons nos valises, et nous nous engouffrons dans un wagon de seconde, surchauffé, suffocant; heureusement, le voyage ne dure que trois heures ! Je me suis installée dans un coin pour respirer un peu, et tout le long du chemin, nous ne causons guère, amusées de regarder filer les paysages. La petite Luce, nichée à côté de moi, passe tendrement son bras sous le mien, mais je me dégage : « Laisse, il fait trop chaud. » J'ai pourtant une robe de tussor écru, toute droite, froncée comme celles des bébés, serrée à la taille par une ceinture de cuir plus large que la main, et ouverte en carré; Anaïs, ravivée par une robe de toile rouge, paraît à son avantage, de même que Marie Belhomme, en demi-deuil, toile mauve à bouquets noirs. Luce Lanthenay conserve son uniforme noir, chapeau noir à nœud rouge. Les deux Jaubert continuent à ne pas exister et tirent de leur poche des questionnaires que Mlle Sergent, dédaigneuse de ce zèle excessif, leur fait rengainer. Elles n'en reviennent pas !

Des cheminées d'usines, des maisons clairsemées et blanches qui se resserrent tout de suite et deviennent nombreuses, — voilà la gare, nous descendons. Mlle Sergent nous pousse vers un omnibus et nous roulons sur de douloureux pavés en têtes de chat, vers l'hôtel de la Poste. Dans les rues pavoisées, des oisifs badaudent, car c'est demain la Saint je

Digitized by Google

ne sais quoi — grande fête locale — et la Philharmonique sévira dans la soirée.

La gérante de l'hôtel, Mme Cherbay, une payse de Mlle Sergent, grosse femme trop aimable, s'empresse. Des escaliers sans fin, un corridor et... trois chambres pour six. Je n'avais pas songé à ça ! Avec qui va-t-on me loger ? c'est stupide; je déteste coucher avec des gens !

La gérante nous laisse, enfin. Nous éclatons en paroles, en questions, on ouvre les valises; Marie a perdu la clef de la sienne et se lamente; je m'assieds déjà lasse. Mademoiselle réfléchit : « Voyons, il faut que je vous case... » Elle s'arrête et cherche à nous appareiller de la meilleure façon; la petite Luce se coule silencieusement près de moi et me serre la main; elle espère qu'on nous fourrera dans le même lit. La Directrice se décide : « Les deux Jaubert, vous coucherez ensemble; vous, Claudine, avec... (elle me regarde d'une façon aiguë, mais je ne bronche, ni ne cille)... avec Marie Belhomme, et Anaïs avec Luce Lanthenay. Je crois que cela ira assez bien ainsi. » La petite Luce n'est pas du tout de cet avis ! Elle prend son paquet d'un air penaud et s'en va tristement avec la grande Anaïs dans la chambre en face de la mienne. Marie et moi nous nous installons; je me déshabille vivement pour laver la poussière du train, et derrière les volets, clos à cause du soleil, nous vagabondons en chemise avec volupté. Le voilà, le costume rationnel, le seul pratique !

Dans la cour, on chante, je regarde et je vois la grosse patronne assise à l'ombre avec des servantes, des jeunes gens et des jeunes filles; tout ça bêle des romances sentimentales : « Manon voici le soleil ! » en confectionnant des roses en papier et des guirlandes de lierre pour décorer la façade, demain. Des branches de pin jonchent la cour; la table de fer peint est chargée de bouteilles de bière et de verres; le paradis terrestre, quoi !

Digitized by Google

On frappe : c'est Mlle Sergent; elle peut entrer, elle ne me gêne pas. Je la reçois en chemise pendant que Marie Belhomme passe précipitamment un jupon, par respect. Elle n'a pas l'air de s'en apercevoir, d'ailleurs, et nous engage seulement à nous dépêcher; le déjeuner est servi. Nous descendons toutes. Luce se plaint de leur chambre, éclairée par en haut, pas même la ressource de se mettre à la fenêtre !

Mauvais déjeuner de table d'hôte.

L'examen écrit ayant lieu demain, Mlle Sergent nous enjoint de monter dans nos chambres et d'y repasser une dernière fois ce que nous savons le moins. Pas besoin d'être ici pour ça ! J'aimerais mieux rendre visite aux X..., des amis de papa charmants, excellents musiciens... Elle ajoute : « Si vous êtes sages, ce soir, vous descendrez avec moi, après dîner, et nous ferons des roses avec Mme Charbay et ses filles. » Murmures de joie; toutes mes camarades exultent. Pas moi ! Je ne ressens aucune ivresse à l'idée de confectionner des roses en papier dans une cour d'hôtel avec cette obèse gérante, en graisse blanche. Je le laisse voir probablement, car la Rousse reprend, tout de suite excitée :

— Je ne force personne, bien entendu; si Mademoiselle Claudine ne croit pas devoir se joindre à nous...

— C'est vrai, Mademoiselle, je préfère rester dans ma chambre, je crains vraiment d'être si inutile !

— Restez-y, nous nous passerons de vous. Mais je me verrai forcée, dans ce cas, de prendre avec moi la clef de votre chambre; je suis responsable de vous.

Je n'avais pas pensé à ce détail, et je ne sais que répondre. Nous remontons là-haut, et nous bâillons tout l'après-midi sur nos livres, énervées par l'attente du lendemain. Mieux aurait valu nous promener, car nous ne faisons rien de bon, rien...

Et dire que ce soir je serai enfermée, enfermée ! Tout ce

Digitized by Google

qui ressemble à un emprisonnement me rend enragée; je perds la tête, sitôt qu'on m'enferme. (On n'a jamais pu me mettre en pension, gamine, parce que des pâmoisons de rage me prenaient à sentir qu'on me défendait de franchir la porte. On a essayé deux fois; j'avais neuf ans; les deux fois, dès le premier soir, j'ai couru aux fenêtres comme un oiseau stupide, j'ai crié, mordu, griffé, je suis tombée suffoquée. Il a fallu me remettre en liberté, et je n'ai pu « durer » que dans cette invraisemblable école de Montigny, parce que là, au moins, je ne me sentais pas « prise » et je couchais dans mon lit, chez nous.)

Certes, je ne le montrerai pas aux autres, mais je suis malade d'agacement et d'humiliation. Je ne quémanderai pas mon pardon; elle serait trop contente, la mauvaise rousse ! Si elle voulait seulement me laisser la clef en dedans ! Mais je ne lui demanderai pas non plus, je ne veux pas ! puisse la nuit être courte...

Avant dîner, Mlle Sergent nous mène promener le long de la rivière; la petite Luce, tout apitoyée, veut me consoler de ma punition :

— Écoute, si tu lui demandais de te laisser descendre, elle voudrait bien, tu lui demanderais ça gentiment...

— Allons donc ! J'aimerais mieux être enfermée à triple tour pendant huit mois, huit jours, huit heures, huit minutes.

— Tu as bien tort de ne pas vouloir ! On va faire des roses, on chantera, on...

— Plaisirs purs ! Je vous verserai de l'eau sur la tête.

— Houche ! tais-toi ! Mais vrai, tu as gâté notre journée; je ne serai pas gaie, ce soir, puisque tu ne seras pas là !

— Ne t'attendris pas. Je dormirai, je prendrai des forces pour le « grand jour » qu'est demain.

Redîner à table d'hôte avec des commis-voyageurs et des marchands de chevaux. La grande Anaïs, possédée du désir

Digitized by Google

de se faire remarquer, prodigue les gestes et renverse sur la nappe blanche son verre d'eau rougie. A neuf heures, nous remontons. Mes camarades se munissent de fichus contre la fraîcheur qui pourrait tomber et moi... je rentre dans ma chambre. Oh ! je fais belle contenance, mais j'écoute sans bienveillance la clef que Mlle Sergent tourne dans la serrure et emporte dans sa poche... Voilà, on est toute seule... Presque tout de suite je les entends dans la cour, et je pourrais les voir très bien de ma fenêtre, mais pour rien au monde je n'avouerai mes regrets en montrant de la curiosité. Eh bien, quoi ? Je n'ai plus qu'à me coucher.

J'enlève ma ceinture, déjà, quand je tombe en arrêt devant la commode-toilette, devant la porte de communication qu'elle condamne. Cette porte s'ouvre sur la chambre voisine (le verrou est de mon côté) et la chambre voisine donne dans le corridor... Je reconnais là le doigt de la Providence, il n'y a pas à le nier... Tant pis, il arrivera ce qui arrivera, mais je ne veux pas que la Rousse puisse triompher et se dire : « Je l'ai enfermée ! » Je ragrafe ma ceinture, je remets mon chapeau. Je ne vais pas dans la cour, pas si bête, je vais chez les amis de papa, ces X..., hospitaliers et aimables qui m'accueilleront bien. Ouf ! Que cette commode est lourde ! J'en ai chaud. Le verrou est dur à pousser, il manque d'exercice, et la porte s'ouvre en grinçant, mais elle s'ouvre. La chambre où je pénètre, la bougie haute, est vide, le lit sans draps; je cours à la porte, la porte bénie qui n'est pas fermée, qui s'ouvre gentiment sur le délicieux corridor... Comme on respire bien, quand on n'est pas sous clef ! Ne nous faisons pas pincer; personne dans l'escalier, personne dans le bureau de l'hôtel, tout le monde fait des roses. Faites des roses, bonnes gens, faites des roses sans moi !

Dehors, dans la nuit tiède, je ris tout bas; mais je dois aller chez les X... L'ennui, c'est que je ne connais pas le

Digitized by Google

chemin, surtout la nuit. Bah ! je demanderai. Je remonte d'abord résolument le cours de la rivière, puis je me décide, sous un réverbère, à demander la « place du Théâtre, s'il vous plaît ? » à un monsieur qui passe. Il s'arrête, se penche pour me regarder : « Mais, ma belle enfant, permettez-moi de vous y conduire, vous ne sauriez trouver toute seule... » Quelle scie ! Je tourne les talons et je fuis prestement dans l'ombre. Ensuite, je m'adresse à un garçon épicier qui abaisse à grand bruit le rideau de fer de son magasin, et, de rue en rue, souvent poursuivie d'un rire ou d'un appel familier, j'arrive place du Théâtre. Je sonne à la maison connue.

Mon entrée interrompt le trio de violon, violoncelle et piano que jouent deux blondes sœurs et leur père; on se lève en tumulte : « C'est vous ? Comment ? Pourquoi ? Toute seule ! — Attendez, laissez-moi dire et excusez-moi. » Je leur conte mon emprisonnement, ma fuite, le brevet de demain; les blondines s'amusent comme de petites folles. « Ah ! que c'est drôle ! Il n'y a que vous pour inventer des tours pareils ! » Le papa rit aussi, indulgent : « Allez, n'ayez pas peur, on vous reconduira, on obtiendra votre grâce. » Braves gens !

Et nous musiquons, sans remords. A dix heures, je veux partir et j'obtiens qu'une seule vieille bonne me reconduise... Trajet dans les rues assez désertes, sous la lune levée... Tout de même, je me demande ce que la Rousse coléreuse va bien pouvoir me dire ?

La bonne entre avec moi à l'hôtel, et je constate que toutes mes camarades sont encore dans la cour occupées à chiffonner des roses, à boire de la bière et de la limonade. Je pourrais rentrer dans ma chambre, inaperçue, mais je préfère me payer un petit effet, et je me présente, modeste, devant Mademoiselle qui bondit sur ses pieds à ma vue : « D'où sortez-vous ? » Du menton, je désigne la bonne qui m'ac-

Digitized by Google

compagne et celle-ci débite sa leçon docilement : « Mademoiselle a passé la soirée chez Monsieur avec ces demoiselles. » Puis elle murmure un vague bonsoir et disparaît. Je reste seule (un, deux, trois) avec... une furie ! Ses yeux ragent, ses sourcils se touchent et se mêlent, mes camarades stupéfaites restent debout, des roses commencées dans les mains; je suppose à voir les regards brillants de Luce, les joues rouges de Marie, l'air fébrile de la grande Anaïs, qu'elles se sont un peu grisées; il n'y a pas de mal à ça, vraiment, Mlle Sergent ne prononce pas un mot; elle cherche sans doute; ou bien elle s'efforce pour ne pas éclater. Enfin, elle parle; pas à moi : « Montons, il est tard. » C'est dans ma chambre qu'elle fera explosion ? Soit... Dans l'escalier, toutes les gamines me regardent comme une pestiférée; la petite Luce me questionne de ses yeux suppliants.

Dans la chambre, il y a d'abord un silence solennel, puis la Rousse m'interroge avec une solennité pesante :

— Où étiez-vous ?

— Vous le savez bien, chez les X..., des amis de mon père.

— Comment avez-vous osé sortir ?

— Dame, vous voyez, j'ai tiré la commode qui barrait cette porte.

— C'est d'une effronterie odieuse ! J'apprendrai cette conduite extravagante à Monsieur votre père, il ne manquera pas d'y prendre un grand plaisir.

— Papa ? Il dira : « Mon Dieu, oui, cette enfant a un grand amour de la liberté », et attendra avec impatience la fin de votre histoire pour se replonger avidement dans la *Malacologie du Fresnois*.

Elle s'aperçoit que les autres écoutent, et vire sur ses talons. « Allez toutes vous coucher ! Si dans un quart d'heure vos bougies ne sont pas éteintes, vous aurez affaire à moi !

Digitized by Google

Quant à Mlle Claudine, elle cesse d'être sous ma responsabilité et peut se faire enlever cette nuit, si cela lui plaît ! »

Oh ! shocking ! Mademoiselle ! Les gamines ont disparu comme des souris effrayées, et je reste seule avec Marie Belhomme qui me déclare :

— C'est pourtant vrai qu'on ne peut pas t'enfermer ! Moi, je n'aurais pas eu l'idée de tirer la commode !

— Je ne me suis pas ennuyée. Mais « applette »[1] un peu, pour qu'elle ne revienne pas souffler la bougie.

On dort mal dans un lit étranger; et puis, je me suis collée toute la nuit contre le mur pour ne pas frôler les jambes de Marie.

Le matin, on nous réveille à cinq heures et demie; nous nous levons engourdies; je me noie dans l'eau froide pour me secouer un peu. Pendant que je barbote, Luce et la grande Anaïs viennent emprunter mon savon parfumé, quêter un tire-bouchon, etc., Marie me prie de lui commencer son chignon. Toutes ces petites, peu vêtues et ensommeillées, c'est amusant à voir.

Échange de vues sur les précautions ingénieuses à prendre contre les examinateurs : Anaïs a copié toutes les dates d'histoire dont elle n'est pas certaine sur le coin de son mouchoir (il me faudrait une nappe, à moi !). Marie Belhomme a confectionné un minuscule atlas qui tient dans le creux de la main; Luce a écrit sur ses manchettes blanches des dates, des lambeaux de règnes, des théorèmes d'arithmétique, tout un manuel; les sœurs Jaubert ont également consigné une foule de renseignements sur des bandes de papiers minces qu'elles roulent dans le tuyau de leurs porte-plume. Toutes s'inquiètent beaucoup des examinateurs eux-mêmes; j'entends

1. Appletter, faire vite.

Digitized by Google

Luce dire : « En arithmétique, c'est Lerouge qui interroge; en sciences physiques et en chimie, c'est Roubaud, une rosse à ce qu'il paraît; en littérature, c'est le père Sallé... »
J'interromps :

— Quel Sallé ? l'ancien principal du collège ?

— Oui, celui-là.

— Quelle chance !

Je suis ravie d'être interrogée par ce vieux monsieur très bon, que papa et moi nous connaissons beaucoup, il sera gentil pour moi.

Mlle Sergent paraît, concentrée et silencieuse en ce moment de bataille. « Vous n'oubliez rien ? Partons. »

Notre petit peloton passe le pont, grimpe des rues, des ruelles, arrive enfin devant un vieux porche endommagé, sur la porte duquel une inscription presque effacée annonce *Institution Rivoire ;* c'est l'ancienne pension de jeunes filles, abandonnée depuis deux ou trois ans pour cause de vétusté. (Pourquoi nous parque-t-on là dedans ?) Dans la cour à demi dépavée, une soixantaine de jeunes filles bavardent activement, en groupes bien scindés; les écoles ne se mêlent pas. Il y en a de Villeneuve, de Beaulieu, et d'une dizaine de chefs-lieux de canton; toutes, massées en petits groupes autour de leurs institutrices respectives, abondent en remarques dénuées de bienveillance sur les écoles étrangères.

Dès notre arrivée, nous sommes dévisagées, déshabillées; on me toise, moi surtout, à cause de ma robe blanche rayée de bleu, et de ma grande capeline de dentelles qui font tache sur le noir des uniformes; comme je souris avec effronterie aux concurrentes qui me regardent, on se détourne de la façon la plus méprisante qu'on sache. Luce et Marie rougissent sous les regards et rentrent dans leur coquille; la grande Anaïs exulte de se sentir ainsi épluchée. Les examinateurs ne sont pas encore arrivés; on piétine; je m'ennuie.

Digitized by Google

Une petite porte sans loquet bâille sur un corridor noir, percé, à l'extrémité, d'une baie lumineuse. Pendant que Mlle Sergent échange de froides politesses avec ses collègues, je m'insinue doucement dans le couloir : au bout, c'est une porte vitrée — ou qui le fut, du moins —, je lève le loquet rouillé, et je me trouve dans une petite courette carrée, près d'un hangar. Là, des jasmins ont poussé à l'abandon, et des clématites, avec un petit prunier sauvage, des herbes libres et charmantes; c'est vert, silencieux, au bout du monde. Par terre, trouvaille admirable, des fraises ont mûri et embaument.

Appelons les autres pour leur montrer ces merveilles ! Je rentre dans la cour sans attirer l'attention, et j'apprends à mes camarades l'existence de ce verger inconnu. Après des regards craintifs vers Mlle Sergent qui cause avec une institutrice mûre, vers la porte qui ne s'ouvre toujours pas sur les examinateurs (ils font la grasse matinée, ces gens-là), Marie Belhomme, Luce Lanthenay, et la grande Anaïs se décident, les Jaubert s'abstiennent. Nous mangeons les fraises, nous ravageons les clématites, nous secouons le prunier, quand, à un brouhaha plus haut dans la cour d'entrée, nous devinons l'arrivée de nos tourmenteurs.

A toutes jambes, nous repassons le couloir; nous arrivons à temps pour voir une file de messieurs noirs, pas beaux, pénétrer dans la vieille maison, solennels et muets. A leur suite, nous franchissons l'escalier avec un bruit d'escadron, soixante et quelques que nous sommes, mais, dès le premier étage, on nous arrête au seuil d'une salle d'étude délaissée : il faut laisser ces messieurs s'installer. Il s'asseyent à une grande table, s'épongent et délibèrent. Sur quoi ? l'utilité de nous laisser entrer ? Mais non, je suis sûre qu'ils échangent des considérations sur la température et causent de leurs petites affaires, pendant qu'on nous contient difficilement sur le palier et l'escalier où nous débordons.

Digitized by Google

Au premier rang, je puis considérer ces sommités : un long grisonnant, l'air doux et grand'papa — le bon père Sallé, tordu et goutteux, avec ses mains comme des sarments —; un gros court, le cou serré dans une cravate aux teintes chatoyantes, à l'instar de Rabastens lui-même, c'est Roubaud, le terrible, qui nous interrogera demain en « sciences ».

Enfin, ils se sont décidés à nous dire d'entrer. Nous emplissons cette vieille salle laide, aux murs de plâtre indiciblement sales, couturés d'inscriptions et de noms d'élèves; les tables sont affreuses aussi, tailladées, noires et violettes d'encriers renversés autrefois. C'est honteux de nous interner dans un pareil taudis.

Un de ces messieurs procède à notre placement; il tient à la main une grande liste et mêle soigneusement toutes les écoles, séparant le plus possible les élèves d'un même canton, pour éviter les communications. (Il ne sait donc pas qu'on peut toujours communiquer ?) Je me trouve à un bout de table, près d'une petite jeune fille en deuil, qui a de grands yeux graves. Où sont mes camarades ? Là-bas, j'aperçois Luce qui m'adresse des signes et des regards désespérés; Marie Belhomme s'agite devant elle à une table, elles pourront se passer des renseignements, ces deux faibles... Roubaud circule, distribuant de grandes feuilles timbrées de bleu au coin gauche, et des pains à cacheter. Nous connaissons toutes la manœuvre : il faut écrire au coin son nom, avec celui de l'école où nous avons fait nos études, puis replier et cacheter ce coin. (Histoire de rassurer tout le monde sur l'impartialité des appréciations.)

Cette petite formalité remplie, nous attendons qu'on veuille bien nous dicter quelque chose. Je regarde autour de moi les petites figures inconnues, dont plusieurs me font pitié, tant elles sont déjà tendues et anxieuses.

On sursaute, Roubaud a parlé dans le silence : « Épreuve

Digitized by Google

d'orthographe, Mesdemoiselles, veuillez écrire : je ne répète qu'une seule fois la phrase que je dicte. » Il commence la dictée en se promenant dans la classe.

Grand silence recueilli. Dame ! les cinq sixièmes de ces petites jouent leur avenir. Et penser que tout ça va devenir des institutrices, qu'elles peineront de sept heures du matin à cinq heures du soir, et trembleront devant une Directrice, la plupart du temps malveillante, pour gagner soixante-quinze francs par mois ! Sur ces soixante gamines, quarante-cinq sont filles de paysans ou d'ouvriers; pour ne pas travailler dans la terre ou dans la toile, elles ont préféré jaunir leur peau, creuser leur poitrine et déformer leur épaule droite. Elles s'apprêtent bravement à passer trois ans dans une École Normale (lever à 5 heures, coucher à 8 heures 1/2, deux heures de récréation sur vingt-quatre), et s'y ruiner l'estomac, qui résiste rarement à trois ans de réfectoire. Mais au moins, elles porteront un chapeau, ne coudront pas les vêtements des autres, ne garderont pas les bêtes, ne tireront pas les seaux du puits, et mépriseront leurs parents; elles n'en demandent pas davantage. Et qu'est-ce que je fais ici, moi Claudine ? Je suis ici parce que je n'ai pas autre chose à faire, parce que papa, pendant que je subis les interrogations de ces professeurs, peut tripoter en paix ses limaces; j'y suis aussi « pour l'honneur de l'École », pour lui obtenir un brevet de plus, de la gloire de plus, à cette École unique, invraisemblable et délicieuse...

Ils ont fourré des participes, tendu des embûches de pluriels équivoques, dans cette dictée qui arrive à n'avoir plus aucun sens, tant ils ont tortillé et hérissé toutes les phrases. C'est enfantin !

— Un point, c'est tout. Je relis.

Je crois bien ne pas avoir de fautes; je n'ai qu'à veiller aux accents, car ils vous comptent des demi-fautes, des quarts

Digitized by Google

de faute, pour des velléités d'accents qui traînent mal à propos au-dessus des mots. Pendant que je relis, une petite boule de papier, lancée avec une adresse extrême, tombe sur ma feuille; je la déroule dans le creux de ma main, c'est la grande Anaïs qui m'écrit : « Faut-il un *S* à *trouvés*, dans la seconde phrase ? » Elle ne doute de rien, cette Anaïs ! lui mentirai-je ? Non, je dédaigne les moyens dont elle se sert familièrement. Relevant la tête, je lui adresse un imperceptible « oui », et elle corrige, paisiblement.

— Vous avez cinq minutes pour relire, annonce la voix de Roubaud; l'épreuve d'écriture suivra.

Seconde boulette de papier, plus grosse. Je regarde autour de moi : elle vient de Luce dont les yeux anxieux épient les miens. Mais, mais, elle demande quatre mots ! Si je renvoie la boulette, je sens qu'on la pincera; une inspiration me vient, tout bonnement géniale : sur la serviette de cuir noir qui contient les crayons et les fusains (les candidates doivent tout fournir elles-mêmes), j'écris, un petit morceau de plâtre détaché du mur me servant de craie, les quatre mots qui inquiètent Luce, puis je lève brusquement la serviette au-dessus de ma tête, le côté vierge tourné vers les examinateurs qui, d'ailleurs, s'occupent assez peu de nous. La figure de Luce s'illumine, elle corrige rapidement; ma voisine en deuil qui a suivi la scène m'adresse la parole :

— Vrai, vous n'avez pas peur, vous.

— Pas trop, comme vous voyez. Faut bien s'entr'aider un peu.

— Ma foi... Oui. Mais je n'oserais pas. Vous vous appelez Claudine, n'est-ce pas ?

— Oui, comment le savez-vous ?

— Oh ! il y a longtemps qu'on « cause » de vous. Je suis de l'école de Villeneuve; nos maîtresses disaient de vous : « C'est une jeune fille intelligente, mais hardie comme un

Digitized by Google

page et dont il ne faut imiter ni les manières de garçon, ni la coiffure. Cependant, si elle veut s'en donner la peine, ce sera une concurrente redoutable pour l'examen. » A Bellevue aussi, on vous connaît, on dit que vous êtes un peu folle, et passablement excentrique...

— Elles sont gentilles, vos institutrices ! Mais elles s'occupent de moi plus que je ne m'occupe d'elles. Dites-leur donc qu'elles ne sont qu'un tas de vieilles filles enragées de monter en graine, n'est-ce pas, dites-leur ça de ma part !

Scandalisée, elle se tait. D'ailleurs Roubaud promène entre les tables son petit ventre rondelet et recueille nos copies qu'il porte à ses congénères. Puis il nous distribue d'autres feuilles pour l'épreuve d'écriture et s'en va mouler au tableau noir, d'une « belle main », quatre vers :

> Tu t'en souviens, Cinna, tant d'heur et tant de gloire,
> Etc., etc...

— Vous êtes priées, Mesdemoiselles, d'exécuter une ligne de grosse cursive, une de moyenne cursive, une de fine cursive, une de grosse ronde, une de moyenne ronde, une de ronde fine, une de grosse bâtarde, une de moyenne et une de fine. Vous avez une heure.

C'est un repos, cette heure-là. Un exercice pas fatigant, et on n'est pas très exigeant pour l'écriture. La ronde et la bâtarde, ça me va, car c'est du dessin, presque; ma cursive est détestable; mes lettres bouclées et mes majuscules arrivent difficilement à garder le nombre exigé de « corps » et de « demi-corps » d'écriture, tant pis ! Il fait faim quand on atteint le bout de l'heure !

Nous nous envolons de cette salle attristante et moisie pour retrouver, dans la cour, nos institutrices, inquiètes,

Digitized by Google

groupées dans l'ombre qui n'est pas même fraîche. Tout de suite, des flots de paroles jaillissent, des questions, des plaintes : « Ça a bien marché ? Quel sujet de dictée ? Vous rappelez-vous les phrases difficiles ? »

« — C'était ceci — cela — j'ai mis « *indication* » au singulier — moi au pluriel — le participe était invariable, n'est-ce pas, Mademoiselle ? — Je voulais corriger, et puis je l'ai laissé — une dictée si difficile !... »

Il est midi passé et l'hôtel est loin...

Je bâille d'inanition. Mlle Sergent nous emmène à un restaurant proche, notre hôtel étant trop loin pour aller jusque-là sous cette lourde chaleur. Marie Belhomme pleure et ne mange pas, désolée de trois fautes qu'elle a commises (et chaque faute diminue de deux points !). Je raconte à la Directrice — qui ne paraît plus songer à mon escapade d'hier — nos moyens de communiquer; elle en rit, contente, et nous recommande seulement de ne pas commettre trop d'imprudences. En temps d'examen, elle nous pousse aux pires tricheries; tout pour l'honneur de l'école.

En attendant l'heure de la composition française, nous sommeillons presque toutes sur nos chaises, accablées de chaleur. Mademoiselle lit les journaux illustrés, et se lève après un coup d'œil à l'horloge : « Allons, petites, il faut partir... Tâchez de ne pas vous montrer trop bêtes tout à l'heure. Et vous, Claudine, si vous n'êtes pas notée 18 sur 20 pour la composition française, je vous jette dans la rivière. »

— J'y serais plus fraîchement, au moins !

Quelles tourtes, ces examinateurs ! L'esprit le plus obtus aurait compris que, par ce temps écrasant, nous composerions en français plus lucidement le matin. Eux, non. De quoi sommes-nous capables, à cette heure-ci ?

Quoique pleine, la cour est plus silencieuse que ce matin, et ces messieurs se font attendre, encore ! Je m'en vais seule

Digitized by Google

dans le jardin clos, je m'assieds sous les clématites, dans l'ombre, et je ferme les yeux, ivre de paresse...

Des cris, des appels : « Claudine ! Claudine ! » Je sursaute, mal réveillée, car je dormais de tout mon cœur, et je trouve devant moi Luce effarée qui me secoue, m'entraîne : « Mais tu es folle ! mais tu ne sais pas ce qui se passe ! on est rentré, ma chère, depuis un quart d'heure ! On a dicté le sommaire de la composition, et puis j'ai osé enfin dire, avec Marie Belhomme, que tu n'étais pas là... on t'a cherchée, Mlle Sergent est aux champs, — et j'ai pensé que tu flânais peut-être ici... Ma chère, on va t'en dire, là-haut ! »

Je me jette dans l'escalier, Luce derrière moi; un brouhaha léger se lève à mon entrée, et ces messieurs, rouges d'un déjeuner qui s'est prolongé tard, se tournent vers moi : « Vous n'y pensiez plus, Mademoiselle ? où étiez-vous ? » C'est Roubaud qui m'a parlé, demi-aimable, demi-rosse : « J'étais dans le jardin, là-bas, je faisais la sieste. » Un battant de fenêtre ouverte me renvoie mon image assombrie, j'ai des pétales de clématites mauves dans les cheveux, des feuilles à ma robe, une petite bête verte et une coccinelle sur l'épaule, et mes cheveux roulent en désordre... Ensemble pas répugnant... Il faut le croire, du moins, car ces messieurs s'attardent à me considérer et Roubaud me demande à brûle-pourpoint :

— Vous ne connaissez pas un tableau qui s'appelle *Le Printemps*, de Botticelli ?

Pan ! je l'attendais :

— Si, Monsieur... on me l'a déjà dit.

Je lui ai coupé le compliment sous le pied et il pince les lèvres, vexé; il me revaudra ça. Les hommes noirs rient entre eux; je gagne ma place, escortée de cette phrase rassurante, mâchonnée par Sallé, brave homme qui, pourtant, ne me reconnaît pas, le pauvre myope : « Vous n'êtes pas en

Digitized by Google

retard, d'ailleurs, copiez le sommaire inscrit au tableau, vos compagnes n'ont pas encore commencé. » Eh là ! qu'il n'ait pas peur, je ne le gronde pas !

En avant la composition française ! Cette petite histoire m'a donné du cœur.

« *Sommaire.* — Exposez les réflexions et commentaires que vous inspirent ces paroles de Chrysale : « Qu'importe qu'elle manque aux lois de Vaugelas », etc.

Ce n'est pas un sujet trop idiot ni trop ingrat, par chance inespérée. J'entends autour de moi des questions anxieuses et désolées, car la plupart de ces petites filles ne savent pas ce que c'est que Chrysale ni les *Femmes Savantes*. Il va y avoir un joli gâchis ! Je ne peux pas m'empêcher d'en rire d'avance. Je prépare une petite élucubration pas trop sotte, émaillée de citations variées, pour montrer qu'on connaît un peu son Molière; ça marche assez bien, je finis par ne plus penser à ce qui se passe autour de moi.

En levant le nez pour chercher un mot rétif, j'aperçois Roubaud fort occupé à crayonner mon portrait sur un petit calepin. Moi, je veux bien; et je reprends la pose sans en avoir l'air.

Paf ! encore une boulette qui tombe. C'est de Luce : « Peux-tu m'écrire deux ou trois idées générales, je n'en sors pas, je suis désolée; je t'embrasse de loin. » Je la regarde, je vois sa pauvre petite figure toute marbrée, ses yeux rouges, et elle répond à mon regard par un hochement de tête désespéré. Je lui griffonne sur un papier calque tout ce que je peux et je lance la boulette, non en l'air — trop dangereux — mais par terre, dans l'allée qui sépare les deux rangées de tables; et Luce pose son pied dessus, lestement.

Je fignole ma conclusion; j'y développe des choses qui plairont et qui me déplaisent. Ouf ! fini ! Voyons ce que font les autres...

Digitized by Google

Anaïs travaille sans lever la tête, sournoise, le bras gauche arrondi sur sa feuille pour empêcher sa voisine de copier. Roubaud a terminé son esquisse et l'heure s'avance pendant que le soleil baisse à peine. Je suis éreintée; ce soir, je me coucherai sagement avec les autres, sans musique. Continuons à regarder la classe : tout un régiment de tables sur quatre files, qui s'en vont jusqu'au fond; des petites filles noires penchées dont on ne voit que des chignons lisses ou la natte pendante, serrée comme une corde, peu de robes claires, seulement celles des élèves d'écoles primaires comme la nôtre, — les rubans verts, au cou des pensionnaires de Villeneuve, font tache. Un grand silence, troublé par le bruit léger des feuillets qu'on tourne, par un soupir de fatigue... Enfin, Roubaud plie le *Moniteur du Fresnois* sur lequel il s'est un peu assoupi, et tire sa montre : « Il est l'heure, Mesdemoiselles, je relève les feuilles ! » Quelques faibles gémissements s'élèvent, les petites qui n'ont pas fini s'effarent, demandent cinq minutes de grâce qu'on leur accorde; puis ces messieurs ramassent les copies et nous lâchent. Toutes nous nous levons, on s'étire, on bâille, et les groupes se reforment immédiatement avant le bas de l'escalier; Anaïs se précipite vers moi :

— Qu'est-ce que tu as mis ? Comment as-tu commencé ?

— Tu m'*éluges*[1], crois-tu que j'aie retenu ces choses-là par cœur !

— Mais ton brouillon ?

— Je n'en ai pas fait; seulement quelques phrases que j'ai mises sur leurs pattes avant de les écrire.

— Ma chère, ce que tu vas être grondée ! Moi j'ai rapporté mon brouillon pour le montrer à Mademoiselle.

Marie Belhomme aussi rapporte son brouillon, et Luce, et les autres; et toutes d'ailleurs; ça se fait toujours.

1. Tu m'ennuies.

Digitized by Google

Dans la cour encore tiède du soleil retiré, Mlle Sergent lit un roman, assise sur un petit mur bas : « Ah ! vous voilà enfin ! Vos brouillons, tout de suite, que je voie si vous n'avez pas pondu trop de bêtises. »

Elle les lit, et décrète; celui d'Anaïs n'est « pas nul » paraît-il; Luce « a de bonnes idées » (pardi, les miennes) « pas assez développées »; Marie « a fait du délayage, comme toujours »; les Jaubert, compositions « très présentables ».

— Votre brouillon, Claudine ?

— Je n'en ai pas fait.

— Ma petite, il faut que vous soyez folle ! Pas de brouillon un jour d'examen ! Je renonce à obtenir de vous quoi que ce soit de raisonnable... Enfin, est-il mauvais, votre devoir ?

— Mais non, Mademoiselle, je ne le crois pas mauvais.

— Ça vaut quoi ? 17 ?

— 17 ? Oh ! Mademoiselle, la modestie m'empêche... 17, c'est beaucoup... Mais enfin ils me donneront bien 18 !

Mes camarades me regardent avec une envieuse malveillance : « Cette Claudine, a-t-elle une chance de pouvoir prédire sa note ! Disons bien vite qu'elle n'a aucun mérite, disposition naturelle et voilà tout; elle fait des compositions françaises comme on ferait un œuf sur le plat... et patati et patata ! »

Autour de nous, les candidates babillent sur le mode aigu, et exhibent leurs brouillons aux institutrices, et s'exclament, et poussent des *ah !* de regret d'avoir oublié une idée... un piaillement d'oisillons en volière.

Ce soir, au lieu de me sauver en ville, étendue dans le lit côte à côte avec Marie Belhomme, je cause avec elle de cette grande journée.

— Ma voisine de droite, me raconte Marie, vient d'une

Digitized by Google

pension religieuse; figure-toi, Claudine, que ce matin pendant qu'on distribuait les feuilles avant la dictée, elle avait sorti de sa poche un chapelet qu'elle égrenait sous la table, oui, ma chère, un chapelet avec des gros grains tout ronds, quelque chose comme un boulier-compteur de poche. C'était pour se porter bonheur.

— Bah ! Si ça ne fait pas de bien, ça ne fait pas de mal non plus... Qu'est-ce qu'on entend ?

On entend, il me semble, un grand *rabâtement* dans la chambre en face de la nôtre, celle où couchent Luce et Anaïs. La porte s'ouvre violemment, Luce, en chemise courte, se jette dans la chambre, éperdue :

— Je t'en prie, défends-moi, Anaïs est si méchante !...

— Elle t'a fait quoi ?

— Elle m'a versé de l'eau dans mes bottines, d'abord, et puis dans le lit elle m'a donné des coups de pied et m'a pincé les cuisses, et quand je me suis plainte, elle m'a dit que je pouvais coucher sur la descente de lit si je n'étais pas contente !

— Pourquoi n'appelles-tu pas Mademoiselle ?

— Oui ! appeler Mademoiselle ! Je suis allée à la porte de sa chambre, elle n'y est pas; et la fille qui passait dans le corridor m'a dit qu'elle était sortie avec la gérante... Maintenant, qu'est-ce que je vais faire ?

Elle pleure. Pauvre gosse ! Si menue dans sa chemise de jour qui montre ses bras fins et ses jolies jambes. Décidément, toute nue, et la figure voilée, elle serait bien plus séduisante. (Deux trous pour les yeux, peut-être ?) Mais le temps n'est pas de délibérer là-dessus : je saute à terre, je cours à la chambre d'en face. Anaïs occupe le milieu du lit, la couverture tirée jusqu'au menton; elle a sa plus mauvaise figure.

— Eh bien, qu'est-ce qui te prend ? Tu ne veux pas laisser Luce coucher avec toi ?

Digitized by Google

— Je ne dis pas ça; seulement, elle veut prendre toute la place, alors je l'ai poussée.

— Des blagues ! Tu la pinces, et tu lui as versé de l'eau dans ses bottines.

— Couche-la avec toi, si tu veux, moi je n'y tiens pas.

— Elle a pourtant la peau plus fraîche que toi ! Il est vrai que ce n'est pas difficile.

— Va donc, va donc, on sait que la petite sœur te plaît autant que la grande !

— Attends, ma fille, je vais te changer les idées.

Tout en chemise, je me jette sur le lit, j'arrache les draps, je saisis la grande Anaïs par les deux pieds, et malgré les ongles silencieux dont elle s'accroche à mes épaules, je la tire en bas du lit, sur le dos, avec ses pattes toujours dans les mains, et j'appelle : « Marie, Luce, venez voir ! »

Une petite procession de chemises blanches accourt sur des pieds nus, et on s'effare : « Eh ! là, séparez-les ! Appelez Mademoiselle ! » Anaïs ne crie pas, agite ses jambes et me jette des regards dévorants, acharnée à cacher ce que je montre en la traînant par terre : des cuisses jaunes, un derrière en poire. J'ai si envie de rire que j'ai peur de la lâcher. J'explique :

— Il y a que cette grande Anaïs que je tiens ne veut pas laisser la petite Luce coucher avec elle, qu'elle la pince, qu'elle lui met de l'eau dans ses chaussures, et que je veux la faire tenir tranquille.

Silence et froid. Les Jaubert sont trop prudentes pour donner tort à l'une de nous deux. Je lâche enfin les chevilles d'Anaïs qui se relève et baisse sa chemise précipitamment.

— Va te coucher, à présent, et tâche de laisser cette gosse tranquille, ou tu auras une taraudée... qui te cuira la peau.

Toujours muette et furieuse, elle court à son lit, s'y musse le nez au mur. Elle est d'une incroyable lâcheté et ne craint

Digitized by Google

au monde que les coups. Pendant que les petits fantômes blancs regagnent leurs chambres, Luce se couche timidement à côté de sa persécutrice, qui ne remue pas plus qu'un sac maintenant. (Ma protégée m'a dit le lendemain qu'Anaïs n'avait bougé, de toute la nuit, que pour faire sauter son oreiller par terre, de rage.)

Personne ne parla de l'histoire à Mlle Sergent. Nous étions bien assez occupées de la journée qui allait s'écouler ! Épreuves d'arithmétique et de dessin, et, le soir, affichage des concurrentes admises à l'oral.

Chocolat rapide, départ précipité. Il fait déjà chaud à sept heures. Plus familiarisées, nous prenons nos places nous-mêmes et nous jabotons, en attendant ces messieurs, avec décence et modération. On est déjà plus chez soi, on se faufile sans se cogner entre le banc et la table, on range devant soi les crayons, porte-plume, gommes et grattoirs d'un air d'habitude; c'est très bien porté d'ailleurs. Pour un peu nous afficherions des manies.

Entrée des maîtres de nos destinées. Ils ont déjà perdu une partie de leur prestige : les moins timides les regardent paisiblement, d'un air de connaissance. Roubaud, qui arbore un pseudo-panama sous lequel il se croit très chic, s'impatiente, tout frétillant : « Allons, Mesdemoiselles, allons ! Nous sommes en retard, ce matin, il faut rattraper le temps perdu. » J'aime bien ça ! Tout à l'heure, ce sera de notre faute, s'ils n'ont pas pu se lever de bonne heure. Vite, vite, les feuilles jonchent les tables; vite, nous cachetons le coin pour cacher notre nom; vite l'accéléré Roubaud rompt le sceau de la grande enveloppe jaune, timbrée de l'Inspection académique et en retire l'énoncé redoutable des problèmes :

« *Première question.* — Un particulier a acheté de la rente 3 1/2 % au cours de 94 fr. 60, etc. »

Digitized by Google

Puisse la grêle transpercer son pseudo-panama ! Les opérations de Bourse me navrent : il y a des courtages, des 1-800 °/₀ que j'ai toujours toutes les peines du monde à ne pas oublier.

« *Deuxième question.* — La divisibilité par 9. Vous avez une heure. »

Ce n'est pas trop, ma foi. Heureusement, la divisibilité par 9, je l'ai apprise si longtemps que j'ai fini par la retenir. Encore il faudra mettre en ordre toutes les conditions nécessaires et suffisantes, quelle scie !

Les autres concurrentes sont déjà absorbées, attentives; un léger chuchotement de chiffres, de calculs faits à voix basse, court au-dessus des nuques penchées.

... Il est fini, ce problème. Après avoir recommencé chaque opération deux fois (je me trompe si souvent !) j'obtiens un résultat de 22.850 francs, comme bénéfice du monsieur; un joli bénéfice ! J'ai confiance en ce nombre rond et rassurant, mais je veux tout de même m'étayer de Luce, qui joue avec les chiffres d'une façon magistrale. Plusieurs concurrentes ont fini, et je ne vois guère que des visage contents. La plupart de ces petites filles de paysans avides ou d'ouvrières adroites ont d'ailleurs le don de l'arithmétique à un point qui m'a souvent stupéfaite. Je pourrais interroger ma brune voisine, qui a fini aussi, mais je me méfie de ses yeux sérieux et discrets; je confectionne donc une boule, qui vole et tombe sous le nez de Luce, portant le chiffre 22.850. La gamine, joyeusement, m'envoie un « oui » de la tête; ça va bien. Satisfaite, je demande alors à ma voisine : « Vous avez combien ? » Elle hésite et murmure, réservée : « J'ai plus de 20.000 francs. »

— Moi aussi, mais combien plus ?

— Dame... plus de 20.000 francs...

— Eh ! Je ne vous demande pas de me les prêter ! Gardez vos 22.850 francs, vous n'êtes pas la seule à avoir le bon

Digitized by Google

résultat, vous ressemblez à une fourmi noire, pour diverses raisons !

Autour de nous, quelques-unes rient; mon interlocutrice, pas même offensée, croise ses mains et baisse les yeux.

— Vous y êtes, Mesdemoiselles ? clame Roubaud. Je vous rends votre liberté, soyez exactes pour l'épreuve de dessin.

Nous revenons à deux heures moins cinq à l'ex-Institution Rivoire. Quel dégoût, et quelle envie de m'en aller me communique la vue de cette geôle délabrée !

A l'endroit le plus éclairé de la classe, Roubaud a disposé deux cercles de chaises; au centre de chacun, une sellette. Que va-t-on poser là-dessus ? nous sommes tout yeux. L'examinateur factotum disparaît et revient porteur de deux cruches de verre à anse. Avant qu'il les pose sur les sellettes, toutes les élèves chuchotent : « Ma chère, ce que ça va être difficile, à cause de la transparence ! »

Roubaud parle :

— Mesdemoiselles, vous êtes libres, pour l'épreuve de dessin, de vous placer comme vous l'entendrez. Reproduisez ces deux vases (vase toi-même !) au trait, l'esquisse au fusain, le repassé au crayon Conté, avec interdiction formelle de se servir d'une règle ou de quoi que ce soit qui y ressemble. Les cartons que vous devez toutes avoir apportés vous serviront de planches à dessin.

Il n'a pas fini, que je me précipite déjà sur la chaise que je guigne, une place excellente, d'où l'on voit la cruche de profil, avec l'anse de côté; plusieurs m'imitent, et je me trouve entre Luce et Marie Belhomme. « Interdiction formelle de se servir d'une règle pour les lignes de construction ? » Bah ! on sait ce que ça veut dire ! Nous avons en réserve, mes camarades et moi, des bandes de papier raide, longues d'un

Digitized by Google

décimètre et divisées en centimètres, très faciles à cacher.

Il est permis de causer, on en use peu; on aime mieux faire des mines, le bras tendu, l'œil fermé, pour prendre des mesures avec le porte-fusain. Avec un peu d'adresse, rien de plus simple que de tracer à la règle les lignes de construction (deux traits qui coupent la feuille en croix et un rectangle pour enfermer le ventre de la cruche).

Dans l'autre cercle de chaises, une petite rumeur soudaine, des exclamations étouffées et la voix de Roubaud sévère : « Il n'en faudra pas davantage, Mademoiselle, pour vous faire exclure de l'examen ! » C'est une pauvre petite, étriquée et chétive, qui s'est fait pincer un double-décimètre entre les mains, et sanglote maintenant dans son mouchoir. Du coup, Roubaud devient très fouineur et nous épluche de près; mais les bandes de papier à divisions ont disparu comme par enchantement. D'ailleurs, on n'en a plus besoin.

Ma cruche vient à ravir, bien ventrue. Pendant que je la considère complaisamment, notre surveillant, distrait par l'entrée timide des institutrices qui viennent savoir « si les compositions sont bonnes en général », nous laisse seules, et Luce me tire doucement : « Dis-moi, je t'en prie, si mon dessin est bien; il me semble qu'il y a quelque chose qui cloche. »

Après examen, je lui explique :

— Pardi, elle a l'anse trop basse; ça lui donne l'air d'un chien fouetté qui baisse la queue.

— Et la mienne ? demande Marie de l'autre côté.

— La tienne, elle est bossue à droite; mets-lui un corset orthopédique.

— Un quoi ?

— Je dis que tu dois lui mettre du coton à gauche, elle n'a des « avantages » que d'un côté; demande à Anaïs de te prêter un de ses faux nénés (car la grande Anaïs introduit

Digitized by Google

deux mouchoirs dans les goussets de son corset, et toutes nos moqueries n'ont pu la décider à abandonner ce puéril rembourrage).

Ce bavardage jette mes voisines dans une gaîté immodérée : Luce se renverse sur sa chaise, riant de toutes les dents fraîches de sa petite gueule féline. Marie gonfle ses joues comme des poches de cornemuse, puis toutes deux s'arrêtent figées au milieu de leur joie — car la terrible paire d'yeux brasillants de Mlle Sergent les méduse du fond de la salle. Et la séance s'achève au milieu d'un silence irréprochable.

On nous met dehors, enfiévrées et bruyantes à l'idée que nous viendrons lire ce soir, sur une grande liste clouée à la porte, les noms des candidates admises à l'oral du lendemain. Mlle Sergent nous contient avec peine; nous bavardons insupportablement.

— Tu viendras voir les noms, Marie ?

— Non, tiens ! Si je n'y étais pas, les autres se moqueraient de moi.

— Moi, dit Anaïs, j'y viendrai ! Je veux voir les têtes de celles qui ne seront pas admises.

— Et si tu en étais, de celles-là ?

— Eh bien, je ne porte pas mon nom écrit sur mon front et je saurais faire une figure contente pour que les autres ne prennent pas des airs de pitié.

— Assez ! Vous me rompez la cervelle, fait brusquement Mlle Sergent; vous verrez ce que vous verrez, et prenez garde que je vienne seule, ce soir, lire les noms sur la porte. D'abord, nous ne rentrons pas à l'hôtel, je n'ai pas envie de faire deux fois de plus cette trotte; nous dînons au restaurant.

Elle demande une salle réservée. Dans l'espèce de cabine de bains qu'on nous assigne, où le jour tombe tristement

Digitized by Google

d'en haut, notre effervescence s'éteint; nous mangeons comme autant de petits loups, sans guère parler. Et, la fringale apaisée, nous demandons tour à tour, toutes les dix minutes, l'heure qu'il est. Mademoiselle essaie vainement de calmer notre énervement en assurant que les concurrentes sont trop nombreuses pour que ces messieurs aient pu lire toutes les compositions avant neuf heures; nous bouillonnons quand même.

On ne sait plus que faire dans cette cave ! Mlle Sergent ne veut pas nous mener dehors; je sais pourquoi : la garnison est en liberté, à cette heure-ci, et les pantalons rouges, farauds, ne se gênent pas. Déjà, en venant dîner, notre petite bande était escortée de sourires, de claquements de langue et de bruits de baisers jetés; ces manifestations exaspèrent la Directrice qui fusille de ses regards les audacieux fantassins; mais il en faudrait plus pour les faire rentrer dans le rang !

Le jour qui décroît, et notre impatience, nous rendent maussades et méchantes; Anaïs et Marie ont déjà échangé des répliques aigres, avec des attitudes hérissées de poules en bataille; les deux Jaubert semblent méditer sur les ruines de Carthage, et j'ai repoussé d'un coude pointu la petite Luce qui voulait se faire câliner. Heureusement, Mademoiselle, presque aussi agacée que nous-mêmes, sonne, et demande de la lumière et deux jeux de cartes. Bonne idée !

La clarté des deux becs de gaz nous remonte un peu le moral, et les jeux de cartes nous font sourire.

— Un trente-et-un, voyons !

Allons bon ! Les deux Jaubert ne savent pas jouer ! Eh bien, qu'elles continuent à réfléchir sur la fragilité de la destinée humaine; nous cartonnerons, nous autres, pendant que Mademoiselle lit les journaux.

On s'amuse, on joue mal. Anaïs triche. Et parfois nous nous arrêtons au milieu de la partie, les coudes sur la table, le

Digitized by Google

visage tendu, pour questionner : « Quelle heure peut-il être? »

Marie émet cette idée que, puisqu'il fait nuit, on ne pourra pas lire les noms; il faudrait emporter des allumettes.

— Bête ! il y aura des réverbères.

— Ah oui... Mais s'il n'y en avait pas à cet endroit-là, justement ?

— Eh bien, dis-je tout bas, je vais voler une bougie aux flambeaux de la cheminée, et tu porteras des allumettes. Jouons... Le misti et deux as !

Mlle Sergent tire sa montre; nous ne la quittons pas des yeux. Elle se lève; nous l'imitons si brusquement que des chaises tombent. Reprises d'emballement, nous dansons vers nos chapeaux, et en me regardant dans la glace pour coiffer le mien, je chipe une bougie.

Mlle Sergent se donne une peine inouïe pour nous empêcher de courir; des passants rient à cette ribambelle qui s'efforce de ne pas galoper, et nous rions aux passants. Enfin, la porte brille à nos yeux. Quand je dis brille, je fais de la littérature... c'est pourtant vrai qu'il n'y a pas de réverbère ! Devant cette porte fermée, une foule d'ombres s'agitent, crient, sautent de joie ou se lamentent, ce sont nos concurrentes des autres écoles; de brusques et courtes flambées d'allumettes, tôt éteintes, des flammes vacillantes de bougies éclairent une grande feuille blanche piquée sur la porte. Nous nous précipitons, déchaînées, poussant brutalement des coudes les petites silhouettes remuantes; on ne fait guère attention à nous.

Tenant la bougie volée aussi droite que je peux, je lis, je devine, guidée par les initiales, en ordre alphabétique : « Anaïs, Belhomme, Claudine, Jaubert, Lanthenay. » Toutes, toutes ! Quelle joie ! Et maintenant, vérifions le nombre des points. C'est 45 le minimum des points exigés; le total est écrit à côté des noms, les notes détaillées entre deux

Digitized by Google

parenthèses. Mlle Sergent, ravie, transcrit sur son calepin : « Anaïs 65, Claudine 68, combien les Jaubert ? 63 et 64, Luce 49, Marie Belhomme 44 1/2. Comment 44 1/2 ? Mais vous n'êtes pas reçue alors ? Qu'est-ce que vous me chantez là ? »

— Non, Mademoiselle, dit Luce qui vient d'aller vérifier, c'est 44 3/4, elle est admise avec une faute d'un quart, c'est une bonté de ces messieurs.

La pauvre Marie, tout essoufflée de la peur chaude qu'elle vient d'avoir, respire longuement. Ils ont bien fait, ces gens-là, de lui passer son quart de point, mais j'ai peur qu'elle ne bafouille à l'oral. Anaïs, la première joie passée, éclaire charitablement les nouvelles arrivantes en les arrosant de bougie fondue, la mauvaise fille !

Mademoiselle ne nous calme pas, même en nous douchant de cette prédiction sinistre : « Vous n'êtes pas au bout de vos peines, je voudrais vous voir demain soir après l'oral. »

Elle nous rentre difficilement à l'hôtel, sautillantes et chantonnantes sous la lune.

Et le soir, la Directrice couchée et endormie, nous sortons de nos lits pour danser, Anaïs, Luce, Marie et moi (sans les Jaubert, bien entendu), pour danser follement, les cheveux bondissants, pinçant la chemise courte comme pour un menuet.

Puis, pour un bruit imaginaire du côté de la chambre où repose Mademoiselle, les danseuses de l'inconvenant quadrille s'enfuient avec des frôlements de pattes nues et des rires étouffés.

Le lendemain matin, éveillée trop tôt, je cours « faire peur » au couple Anaïs-Luce qui dort d'un air absorbé et consciencieux : je chatouille avec mes cheveux le nez de Luce qui éternue avant d'ouvrir les yeux et son effarement

Digitized by Google

réveille Anaïs qui bougonne et s'assied en m'envoyant au diable. Je m'écrie avec un grand sérieux : « Mais tu ne sais pas l'heure qu'il est ? Sept heures, ma chère, et l'oral à 7 h. 30. » Je les laisse se précipiter au bas du lit, se chausser, et j'attends que leurs bottines soient boutonnées pour leur dire qu'il n'est que 6 heures, que j'avais mal vu. Ça ne les ennuie pas tant que j'avais espéré.

A 7 heures moins le quart, Mlle Sergent nous bouscule, presse le chocolat, nous engage à jeter un coup d'œil sur nos résumés d'histoire tout en mangeant nos tartines, nous pousse dans la rue ensoleillée tout étourdies, Luce munie de ses manchettes crayonnées, Marie de son tube de papier roulé, Anaïs de son atlas minuscule. Elles s'accrochent à ces petites planches de salut, plus encore qu'hier, car il faudra parler aujourd'hui, parler à ces messieurs qu'on ne connaît pas, parler devant trente paires de petites oreilles malveillantes. Seule Anaïs fait bonne contenance; elle ignore l'intimidation.

Dans la cour délabrée, les candidates sont aujourd'hui bien moins nombreuses; il en est tant resté en route, entre l'écrit et l'oral ! (Bon ça; quand on en reçoit beaucoup à l'écrit, on en refuse beaucoup à l'oral.) La plupart, pâlottes, bâillent nerveusement, et se plaignent, comme Marie Belhomme, d'avoir l'estomac serré... le fâcheux trac !

La porte s'ouvre sur les hommes noirs; nous les suivons silencieusement jusque dans la salle du haut, aujourd'hui débarrassée de toutes ses chaises; aux quatre coins, derrière des tables noires, ou qui le furent, un examinateur s'assied, grave, presque lugubre. Tandis que nous considérons cette mise en scène, curieuses et craintives, massées à l'entrée, gênées de la grande distance à franchir, Mademoiselle nous pousse : « Allez ! allez donc ! prendrez-vous racine ici ? » Notre groupe s'avance plus brave, en peloton, le père Sallé, noueux et recroquevillé, nous regarde sans nous voir, invrai-

Digitized by Google

semblablement myope; Roubaud joue avec sa chaîne de montre, les yeux distraits; le vieux Lerouge attend patiemment et consulte la liste des noms; et dans l'embrasure d'une fenêtre s'étale une grosse bonne dame, qui est d'ailleurs demoiselle, Mlle Michelot, des solfèges devant elle. J'allais oublier un autre, le grincheux Lacroix, qui ronchonne, hausse furieusement les épaules en feuilletant ses bouquins, et semble se disputer avec soi-même; les petites, effrayées, se disent qu'il doit être « rudement mauvais » ! C'est celui-là qui se décide à grogner un nom : « Mlle Aubert ! »

La nommée Aubert, une trop longue, pliante et penchée, tressaute comme un cheval, louche et devient stupide, immédiatement, dans son désir de bien faire elle se jette en avant en criant d'une voix de trompette, avec un gros accent paysan : « Et j' suis lâ, Môssieur ! » Nous éclatons de rire toutes, et ce rire que nous n'avons pas songé à retenir nous remonte et nous ragaillardit.

Ce bouledogue de Lacroix a froncé les sourcils quand la malheureuse a poussé son « Et j' suis là ! » de détresse, et lui a répondu : « Qui vous dit le contraire ? » De sorte qu'elle est dans un état à faire pitié.

— « Mademoiselle Vigoureux ! » appelle Roubaud, qui, lui, prend l'alphabet par la queue. Une boulotte se précipite, elle porte le chapeau blanc, enguirlandé de marguerites, de l'école de Villeneuve.

— « Mademoiselle Mariblom ! » glapit le père Sallé qui croit prendre le milieu de l'alphabet et lit tout de travers. Marie Belhomme s'avance cramoisie et s'assied sur la chaise en face du père Sallé, il la dévisage et lui demande si elle sait ce que c'est que l'*Iliade*. Luce, derrière moi soupire : « Au moins, elle a commencé, c'est le tout de commencer. »

Les concurrentes inoccupées, dont je suis, se dispersent

Digitized by Google

timidement, s'éparpillent et vont écouter leurs collègues placées sur la sellette. Moi, je vais assister à l'examen de la jeune Aubert pour me réjouir un peu. A l'instant où je m'approche, le père Lacroix lui demande : « Alors, vous ne savez pas qui avait épousé Philippe le Bel ? »

Elle a les yeux hors de la tête, la figure rouge et luisante de sueur; ses mitaines laissent passer des doigts comme des saucisses : « Il avait épousé..., non, il n'avait pas épousé... Môssieur, Môssieur, crie-t-elle tout à coup, j'ai oublié, tout ! » Elle tremble, elle a de grosses larmes qui roulent. Lacroix la regarde, mauvais comme la gale : « Vous avez tout oublié ? Avec ce qui vous reste, on a un joli zéro. »

— Oui, oui, bégaie-t-elle, mais ça ne fait rien, j'aime mieux m'en aller chez nous, ça m'est égal...

On l'emmène, hoquetante de gros sanglots, et, par la fenêtre, je l'entends dehors dire à son institutrice mortifiée : « Ma foi, voui, que j'aime mieux garder les vaches chez papa, et pis que je reviendrai plus ici, et pis que je prendrai le train de deux heures. »

Dans la classe, ses camarades parlent du « regrettable incident », sérieuses et blâmantes. « Ma chère, crois-tu qu'elle est bête ! Ma chère, on m'aurait demandé une question aussi facile, je serais trop contente, ma chère ! »

— Mademoiselle Claudine !

C'est le vieux Lerouge qui me réclame. Aïe ! l'arithmétique... Une chance qu'il a l'air d'un bon papa... Tout de suite je vois qu'il ne me fera pas de mal.

— Voyons, mon enfant, vous me direz bien quelque chose sur les triangles rectangles ?

— Oui, Monsieur, quoique, eux, ils ne me disent pas grand'chose.

— Bah ! bah ! vous les faites plus mauvais qu'ils sont. Voyons, construisez-moi un triangle rectangle sur ce tableau

Digitized by Google

noir, et puis vous lui donnerez des dimensions, et puis vous me parlerez gentiment du carré de l'hypoténuse...

Il faudrait y tenir pour se faire recaler par un homme comme ça ! Aussi je suis plus douce qu'un mouton à collier rose, et je dis tout ce que je sais. C'est vite fait, d'ailleurs.

— Mais ça va très bien ! Dites-moi encore comment on reconnaît qu'un nombre est divisible par 9, et je vous tiens quitte.

Je dégoise : « somme de ses chiffres... condition nécessaire... suffisante. »

— Allez, mon enfant, ça suffit.

Je me lève en soupirant d'aise, je trouve derrière moi Luce qui dit : « Tu as de la chance, j'en suis contente pour toi. » Elle a dit ça gentiment : pour la première fois je lui caresse le cou sans malice. Bon ! Encore moi ! On n'a pas le temps de respirer !

— Mademoiselle Claudine !

C'est le porc-épic Lacroix, ça va chauffer ! Je m'installe, il me regarde par-dessus son lorgnon et dit : « Ha ! qu'est-ce que c'était que la guerre des Deux-Roses ! »

Pan ! collée du premier coup ! Je ne sais pas quinze mots sur la guerre des Deux-Roses. Après les noms des deux chefs de partis, je m'arrête.

— Et puis ? Et puis ? Et puis ?

Il m'agace, j'éclate :

— Et puis, ils se sont battus comme des chiffonniers, pendant longtemps, mais ça ne m'est pas resté dans la mémoire.

Il me regarde stupéfait. Je vais recevoir quelque chose sur la tête, sûr !

— C'est comme ça que vous apprenez l'Histoire, vous ?

— Pur chauvinisme, Monsieur ! L'Histoire de France seule m'intéresse.

Chance inespérée : il rit !

Digitized by Google

— J'aime mieux avoir affaire à des impertinentes qu'à des ahuries. Parlez-moi de Louis XV (1742).

— Voici. C'était le temps où Mme de la Tournelle exerçait sur lui une influence déplorable...

— Sacrebleu ! on ne vous demande pas ça !

— Pardon, Monsieur, ce n'est pas de mon invention, c'est la vérité simple... Les meilleurs historiens...

— Quoi ? les meilleurs historiens...

— Oui, Monsieur, je l'ai lu dans Michelet, avec des détails !

— Michelet ! mais c'est de la folie ! Michelet, entendez bien, a fait un roman historique en vingt volumes et il a osé appeler ça l'*Histoire de France !* Et vous venez me parler de Michelet !...

Il est emballé, il tape sur la table; je lui tiens tête; les jeunes candidates sont figées autour de nous, n'en croyant pas leurs oreilles; Mlle Sergent s'est approchée, haletante, prête à intervenir. — Quand elle m'entend déclarer :

— Michelet est toujours moins embêtant que Duruy !...

Elle se jette contre la table et proteste avec angoisse :

— Monsieur, je vous prie de pardonner... cette enfant a perdu la tête : elle va se retirer à l'instant...

Il lui coupe la parole, s'éponge le front et souffle :

— Laissez, Mademoiselle, il n'y a pas de mal : je tiens à mes opinions, mais j'aime bien que les autres tiennent aux leurs; cette jeune fille a des idées fausses et de mauvaises lectures, mais elle ne manque pas de personnalité, — on voit tant de dindes ! — Seulement, vous, la lectrice de Michelet, tâchez de me dire comment vous iriez, en bateau, d'Amiens à Marseille, ou je vous flanque un 2 dont vous me direz des nouvelles !

— Partie d'Amiens en m'embarquant sur la Somme, je remonte... etc., etc... canaux... etc., et j'arrive à Marseille,

Digitized by Google

seulement au bout d'un temps qui varie entre six mois et deux ans.

— Ça, c'est pas votre affaire. Système orographique de la Russie, et vivement.

Heu ! je ne peux pas dire que je brille particulièrement par la connaissance du système orographique de la Russie, mais je m'en tire à peu près sauf quelques lacunes qui semblent regrettables à l'examinateur.

— Et les Balkans, vous les supprimez, alors ?

Cet homme parle comme un pétard.

— Que non pas, Monsieur, je les gardais pour la bonne bouche.

— C'est bon, allez-vous-en.

On s'écarte sur mon passage avec un peu d'indignation. Ces chères petites belles !

Je me repose, on ne m'appelle pas, et j'entends avec épouvante Marie Belhomme qui répond à Roubaud que « pour préparer de l'acide sulfurique, on verse de l'eau sur de la chaux, que ça se met à bouillonner; alors on recueille le gaz dans un ballon ». Elle a sa figure des vastes gaffes et des stupidités sans bornes, ses mains immenses, longues et étroites, s'appuient sur la table; ses yeux d'oiseau sans cervelle brillent et tournent; elle débite, avec une volubilité extrême, des inepties monstrueuses. Il n'y a rien à faire, on lui soufflerait dans l'oreille qu'elle n'entendrait pas ! Anaïs l'écoute aussi et s'amuse de toute sa bonne âme. Je lui demande :

— Tu as passé quoi, déjà ?

— Le chant, l'histoire, la jographie...

— Méchant, le vieux Lacroix ?

— Oui, qu'il est ch'tit ! Mais il m'a demandé des choses faciles, guerre de Trente ans, les Traités... Dis donc, Marie déraille !

Digitized by Google

— Dérailler est un mot qui semble faible.

La petite Luce, émue et ébouriffée, vient à nous :

— J'ai passé la jographie, l'histoire, j'ai bien répondu, ah ! que j'ai du goût[1] !

— Te voilà, arnie ? moi je vais boire à la pompe, je ne peux plus tenir, qui vient ac' moi ?

Personne; elles n'ont pas soif ou elles ont peur de manquer un appel. Dans une espèce de parloir, en bas, je trouve l'élève Aubert, les joues encore plaquées du rouge de son désespoir de tout à l'heure et les yeux en poches; elle écrit à sa famille sur une petite table, tranquille maintenant et contente de rentrer à la ferme. Je lui dis :

— Eh bien, vous n'avez rien voulu savoir tout à l'heure ?

Elle lève des yeux de veau :

— Moi, ça m' fait peur, tout ça, et ça me mange les sangs. Ma mère m'a mise en pension, mon père voulait pas, il disait que j'étais bonne à tenir la maison comme mes sœurs, et à faire la lessive et à pieucher le jardin, ma mère a pas voulu, c'est elle qu'on a écoutée. On m'a rendue malade à force de me faire apprendre, et vous voyez ce que ça fait aujourd'hui. Je l'avais prédit ! Ils me croiront à présent !

Et elle se remet à écrire paisiblement.

Là-haut, dans la salle, il fait chaud à mourir; ces petites, presque toutes rouges et luisantes (une chance que je ne suis pas une nature rouge !), sont affolées, tendues, elles guettent leur nom qu'on appellera, avec l'obsession de ne pas répondre de bêtises. Ne sera-t-il pas bientôt midi, qu'on s'en aille ?

Anaïs revient de la physique et chimie; elle n'est pas rouge, elle, comment serait-elle rouge ? Dans une chaudière bouillante, je crois qu'elle resterait jaune et froide.

1. Locution fresnoise : « Je suis contente ».

Digitized by Google

— Eh bien, ça va ?

— Ma foi, j'ai fini. Tu sais que Roubaud interroge en anglais par-dessus le marché; il m'a fait lire des phrases et traduire; je ne sais pas pourquoi il se tordait quand je lisais en anglais; est-il bête !

C'est la prononciation ! Dame, Mlle Aimée Lanthenay, qui donne des leçons, ne parle pas l'anglais avec une pureté excessive, je m'en doute. De sorte que, tout à l'heure, cet imbécile de professeur se paiera ma tête puisque je ne prononce pas mieux, moi ! Encore quelque chose de gai ! J'enrage de penser que cet idiot rira de moi.

Midi. Ces messieurs se lèvent et nous procédons au raffut du départ. Lacroix, hérissé et les yeux hors de la tête, annonce que la petite fête recommencera à 2 h. 30. Mademoiselle nous trie avec peine dans le remous de ces jeunesses bavardes et nous emmène au restaurant. Elle me tient encore rigueur, à cause de mon « odieuse » conduite avec le père Lacroix; mais ça m'est égal ! La chaleur pèse, je suis fatiguée et sans voix...

- Ah ! les bois, les chers bois de Montigny ! A cette heure-ci, je le sais bien, comme ils bourdonnent ! Les guêpes et les mouches qui pompent dans les fleurs des tilleuls et des sureaux, font vibrer toute la forêt comme un orgue; et les oiseaux ne chantent pas, car à midi ils se tiennent debout sur les branches, cherchent l'ombre, lissent leurs plumes, et regardent le sous-bois avec des yeux mobiles et brillants. Je serais couchée, au bord de la Sapinière d'où l'on voit toute la ville, en bas, au-dessous de soi, avec le vent chaud sur ma figure, à moitié morte d'aise et de paresse.

... Luce me voit partie, complètement absente, et me tire par la manche avec son sourire le plus aguicheur. Mademoiselle lit des journaux; mes camarades échangent

Digitized by Google

des bouts de phrase ensommeillés. Je geins et Luce proteste doucement :

— Tu ne me parles plus jamais, aussi ! Toute la journée on passe les examens, le soir on se couche, et à table tu es de si mauvaise humeur que je ne sais plus quand te trouver !

— Bien simple ! Ne me cherche pas !

— Oh ! que tu n'es pas gentille ! Tu ne vois même pas toute ma patience à t'attendre, à supporter tes façons de toujours me rebuter...

La grande Anaïs rit comme une porte mal graissée, et la petite s'arrête très intimidée. C'est vrai pourtant qu'elle a une patience solide. Et dire que tant de constance ne lui servira à rien, triste ! triste !

Anaïs suit son idée; elle n'a pas oublié les incohérentes réponses de Marie Belhomme, et, bonne rosse, demande gentiment à la malheureuse, hébétée et immobile :

— Quelle question t'a-t-on posée, en physique et chimie ?

— Ça n'a pas d'importance, grogne Mademoiselle, hargneuse; de toutes façons elle aura répondu des bêtises.

— Je ne sais plus, moi, fait la pauvre Marie démontée, l'acide sulfurique, je crois...

— Et qu'est-ce que vous avez raconté ?

— Oh ! heureusement je savais un peu, Mademoiselle; j'ai dit qu'on versait de l'eau sur de la chaux, que les bulles de gaz qui se formaient étaient de l'acide sulfurique...

— Vous avez dit cela ? articule Mademoiselle avec des envies de mordre...

Anaïs se dévore les ongles de joie. Marie foudroyée n'ouvre plus la bouche, et la Directrice nous emmène raide, rouge, marchant au pas accéléré; nous trottons derrière comme des petits chiens, et c'est tout juste si nous ne tirons pas la langue sous ce soleil écrasant.

Nous ne faisons plus guère attention à nos concurrentes

Digitized by Google

étrangères, qui ne nous regardent pas davantage. La chaleur et l'énervement nous ôtent toute coquetterie, toute animosité. Les élèves de l'école supérieure de Villeneuve, les « vert pomme » comme on les appelle — à cause du ruban vert dont elles sont colletées, cet affreux vert cru dont les pensionnats gardent la spécialité — affectent bien encore des airs prudes et dégoûtés en passant près de nous (pourquoi ? on ne saura jamais); mais tout ça se tasse et se calme; on songe déjà au départ du lendemain matin, on songe avec délices qu'on fera la « gnée »[1] aux camarades recalées, à celles qui n'ont pu se présenter pour cause de « faiblesse générale ». Ce que la grande Anaïs va se pavaner, parler de l'École Normale comme si c'était une propriété de rapport, peuh ! Je n'ai pas assez d'épaules pour les lever.

Les examinateurs reparaissent enfin, ils s'épongent, ils sont laids et luisants. Dieu ! Je n'aimerais pas être mariée par ce temps-là ! Rien que l'idée de coucher avec un monsieur qui aurait chaud comme eux... (D'ailleurs, l'été, j'aurai deux lits...) Et puis dans cette salle surchauffée, l'odeur est affreuse; beaucoup de ces petites filles sont mal tenues en dessous, sûrement. Je voudrais bien m'en aller.

Affalée sur une chaise, j'écoute vaguement les autres en attendant mon tour; je vois celle, heureuse entre toutes, qui « a fini » la première. Elle a subi toutes les questions, elle respire, elle traverse la salle, escortée des compliments, des envies, des « tu en as une chance ! » Bientôt une autre la suit, la rejoint dans la cour, où les « délivrées » se reposent et échangent leurs impressions.

Le père Sallé, détendu un peu par ce soleil qui chauffe sa goutte et ses rhumatismes, se repose, forcément, car l'élève qu'il attend est occupée ailleurs; si je risquais une tentative

1. Faire bisquer.

Digitized by Google

sur sa vertu ! Doucement, je m'approche et je m'assieds sur la chaise en face de lui.

— Bonjour, Monsieur Sallé.

Il me regarde, assure ses lunettes, clignote et ne me voit pas.

— Claudine, vous savez bien ?

— Ah !... comment donc ! Bonjour, ma chère enfant ! Votre père va bien ?

— Très bien, je vous remercie.

— Eh bien, ça marche l'examen ? Êtes-vous contente ? Avez-vous bientôt fini ?

— Hélas, je le voudrais ! Mais j'ai encore à passer la physique et chimie, la littérature, que vous représentez, l'anglais et la musique. M^me^ Sallé se porte bien ?

— Ma femme, elle se promène dans le Poitou; elle ferait bien mieux de me soigner, mais...

— Écoutez, Monsieur Sallé, puisque vous me tenez, débarrassez-moi de la littérature.

— Mais je n'en suis pas à votre nom, loin de là ! Revenez tout à l'heure...

— Monsieur Sallé, qu'est-ce que ça peut bien faire ?

— Ça fait, ça fait que je jouissais d'un instant de repos et que je l'avais bien mérité. Et puis ce n'est pas dans le programme, on ne doit pas rompre l'ordre alphabétique.

— Monsieur Sallé, soyez bon. Vous ne me demanderez presque rien. Vous savez que j'en sais plus que n'en exige le programme, sur les bouquins de littérature. Je suis souris dans la bibliothèque de papa.

— Heu... oui, c'est vrai. Je peux bien faire ça pour vous. J'avais l'intention de vous demander ce que c'étaient que les aèdes et les troubadours et le Roman de la Rose, etc.

— Reposez-vous, Monsieur Sallé. Les troubadours, ça me connaît : je les vois tous sous la forme du petit Chanteur Florentin, comme ça...

Digitized by Google

Je me lève et je prends la pose : le corps appuyé sur la jambe droite, l'ombrelle verte du père Sallé me servant de mandoline. Heureusement nous sommes seuls en ce coin ! Luce me regarde de loin et bée de surprise. Ce pauvre homme goutteux, ça le distrait un peu, il rit.

— ... Ils ont une toque en velours, les cheveux bouclés, souvent même un costume mi-parti (en bleu et jaune ça fait très bien); leur mandoline pendue à un cordon de soie, ils chantent la petite chose du *Passant* : « Mignonne, voici l'avril. » C'est ainsi, Monsieur Sallé, que je me représente les troubadours. Nous avons aussi le troubadour premier empire.

— Mon enfant, vous êtes un peu folle, mais je me délasse avec vous. Qu'est-ce que vous pouvez bien appeler les troubadours premier empire, Dieu juste ? Parlez tout bas, ma petite Claudine, si ces messieurs nous voyaient...

— Chut ! les troubadours premier empire, je les ai connus par des chansons que chantait papa. Écoutez bien.

Je fredonne tout bas :

Brûlant d'amour et partant pour la guerre,
Le casque en tête et la lyre à la main,
Un troubadour à sa jeune bergère
En s'éloignant répétait ce refrain :
Mon bras à ma patrie,
Mon cœur à mon amie,
Mourir content pour la gloire et l'amour,
C'est le refrain du joyeux troubadour !

Le père Sallé rit de tout son cœur :

— Mon Dieu ! que ces gens étaient ridicules ! Je sais bien que nous le serons autant qu'eux dans vingt ans, mais cette idée d'un troubadour avec un casque et une lyre !... Sauvez-vous vite, mon enfant, allez, vous aurez une bonne note,

Digitized by Google

mes amitiés à votre père, dites-lui que je l'aime bien, et qu'il apprend de belles chansons à sa fille !

— Merci, Monsieur Sallé, adieu, merci encore de ne m'avoir pas interrogée, je ne dirai rien, soyez tranquille !

Voilà un brave homme ! ça m'a rendu un peu de courage, et j'ai l'air si gaillard que Luce me demande :

— Tu as donc bien répondu ? Qu'est-ce qu'il t'a demandé ? Pourquoi prenais-tu son ombrelle ?

— Ah ! voilà ! Il m'a demandé des choses très difficiles sur les troubadours, sur la forme des instruments dont ils se servaient; une chance que je savais tous ces détails-là !

— La forme des instruments... non, vrai, je tremble en pensant qu'il pouvait me le demander ! La forme des... mais ce n'est pas dans le programme ! Je le dirai à Mademoiselle !

— Parfaitement, nous ferons une réclamation. Tu as fini, toi?

— Oui, merci ! J'ai fini. J'ai cent kilos de moins sur la poitrine, je t'assure; je crois qu'il n'y a plus que Marie à passer.

— Mademoiselle Claudine ! fait une voix derrière nous. Ah ! ah ! c'est Roubaud. Je m'assieds devant lui, réservée et convenable; il fait le gentil, il est le professeur mondain de l'endroit, je parle, mais il m'en veut encore, le rancunier, d'avoir trop vite écarté son madrigal botticellique. C'est d'une voix un peu grincheuse qu'il me demande :

— Vous ne vous êtes pas endormie sous les frondaisons, aujourd'hui, Mademoiselle ?

— Est-ce une question qui fait partie du programme, Monsieur ?

Il toussote. J'ai commis une grosse maladresse pour le vexer. Tant pis !

— Veuillez me dire comment vous vous y prendriez pour vous procurer de l'encre.

— Mon Dieu, Monsieur, il y a bien des manières; la

Digitized by Google

plus simple serait encore d'aller en demander chez le papetier du coin...

— La plaisanterie est aimable, mais ne suffirait pas à vous obtenir une note somptueuse... Tâchez de me dire avec quels ingrédients vous fabriqueriez de l'encre ?

— Noix de galle... tannin... oxyde de fer... gomme...

— Vous ne connaissez pas les proportions ?

— Non.

— Tant pis ! pouvez-vous me parler du mica ?

— Je n'en ai jamais vu ailleurs que dans les petites vitres des Salamandres.

— Vraiment ? Tant pis encore ! La mine de crayons, de quoi est-elle faite ?

— Avec de la plombagine, une pierre tendre qu'on scie en baguettes et qu'on enferme dans deux moitiés de cylindre en bois.

— C'est le seul usage de la plombagine ?

— Je n'en connais pas d'autres.

— Tant pis, toujours ! on ne fait que des crayons avec ?

— Oui, mais on en fait beaucoup; il y a des mines en Russie, je crois. On consomme dans le monde entier une quantité fabuleuse de crayons, surtout les examinateurs qui croquent des portraits de candidates sur leur calepin...

(Il rougit, et s'agite.)

— Passons à l'anglais.

Et ouvrant un petit recueil de Contes de Miss Edgeworth :

— Veuillez me traduire quelques phrases.

— Traduire, oui, mais lire... c'est autre chose !

— Pourquoi ?

— Parce que notre professeur d'anglais prononce d'une façon ridicule; je ne sais pas prononcer autrement.

— Bah ! qu'est-ce que ça fait ?

— Ça fait que je n'aime pas être ridicule.

Digitized by Google

— Lisez un peu, je vous arrêterai tout de suite.

Je lis mais tout bas, en esquissant à peine les syllabes, et je traduis les phrases avant d'avoir articulé les derniers mots. Roubaud, malgré lui, pouffe de tant d'empressement à ne pas montrer mon insuffisance en anglais, et j'ai envie de le griffer. Comme si c'était ma faute !

— C'est bien. Voulez-vous me citer quelques verbes irréguliers, avec leur forme au présent et au participe passé ?

— *To see*, voir, *I saw*, *seen*. *To be*, être. *I was*, *been*. *To drink*, boire. *I drank*, *drunk*. *To*...

— Assez, je vous remercie. Bonne chance, Mademoiselle.

— Vous êtes trop bon, Monsieur.

J'ai su le lendemain que ce tartufe bien mis m'avait collé une très mauvaise note, trois points au-dessous de la moyenne, de quoi me faire recaler, si les notes de l'écrit, la composition française surtout, n'avaient plaidé en ma faveur. Fiez-vous à ces sournois prétentieusement cravatés, qui lissent leurs moustaches et crayonnent votre portrait en vous coulant des regards ! Il est vrai que je l'avais vexé, mais c'est égal; les bouledogues francs, comme le père Lacroix, valent cent fois mieux !

Délivrée de la physique et chimie ainsi que de l'anglais, je m'assieds et m'occupe de mettre un peu d'art dans le désordre de mes cheveux. Luce vient me trouver, roule complaisamment mes boucles sur son doigt, toujours chatte et frôleuse ! Elle a du courage, par cette température.

— Où sont les autres, petite ?

— Les autres ? Elles ont fini toutes, elles sont en bas dans la cour avec Mademoiselle, et toutes celles des autres écoles qui ont fini sont là aussi.

Le fait est que la salle se vide rapidement.

Cette grosse bonne femme de M^lle^ Michelot m'appelle enfin. Elle est rouge et fatiguée à faire pitié à Anaïs elle-

Digitized by Google

même. Je m'assieds; elle me considère sans rien dire, d'un gros œil perplexe et débonnaire.

— Vous êtes... musicienne, m'a dit Mlle Sergent.

— Oui, Mademoiselle, je joue du piano.

Elle s'exclame en levant les bras :

— Mais alors, vous en savez bien plus que moi.

Ça lui est parti du cœur; je ne peux pas m'empêcher de rire.

— Ma foi, écoutez, je vais vous faire déchiffrer et puis voilà tout. Je vais vous chercher quelque chose de difficile, vous vous en tirerez toujours.

Ce qu'elle a trouvé de difficile, c'est un exercice assez simple, qui, tout en doubles croches, avec sept bémols à la clef, lui a semblé « noir » et redoutable. Je le chante *allegro vivace*, entourée d'un cercle admiratif de petites filles qui soupirent d'envie. Mlle Michelot hoche la tête et m'adjuge, sans insister davantage, un 20 qui fait loucher l'auditoire.

Ouf ! C'est donc fini ! On va rentrer à Montigny, on va retourner à l'école, courir les bois, assister aux ébats de nos institutrices (pauvre petite Aimée, elle doit languir, toute seule !). Je dévale dans la cour, Mlle Sergent n'attendait plus que moi et se lève à ma vue.

— Eh bien ! c'est terminé ?

— Oui, Dieu merci ! J'ai 20 en musique.

— Vingt en musique !

Les camarades ont crié ça en chœur, n'en croyant pas leurs oreilles.

— Il ne manquerait plus que ça, que vous n'eussiez pas 20 en musique, dit Mademoiselle d'un air détaché, flattée au fond.

— C'est égal, dit Anaïs, ennuyée et jalouse, 20 en musique, 19 en composition française... si tu as beaucoup de notes comme celles-là !

Digitized by Google

— Rassure-toi, douce enfant, l'élégant Roubaud m'aura chichement notée !

— Parce que ? demande Mademoiselle, tout de suite inquiète.

— Parce que je ne lui ai pas dit grand'chose. Il m'a demandé de quel bois on fait les flûtes, non, les crayons, quelque chose comme ça, et puis des histoires sur l'encre... et sur Botticelli, enfin, ça ne « cordait » pas nous deux.

La Directrice s'est rembrunie.

— Je m'étonnerais bien si vous n'aviez pas fait quelque bêtise ! Vous ne vous en prendrez pas à d'autres qu'à vous si vous échouez.

— Hé, qui sait ? Je m'en prendrai à M. Antonin Rabastens; il m'avait inspiré une violente passion et mes études en ont singulièrement souffert.

Sur ce, Marie Belhomme déclare, en joignant ses mains de sage-femme, que si elle avait un amoureux, elle ne le dirait pas si effrontément. Anaïs me regarde en coin pour savoir si je plaisante ou non, et Mademoiselle, haussant les épaules, nous rentre à l'hôtel, traînardes, égrenées, si musardes qu'elle doit toujours en attendre quelqu'une au détour des rues. On dîne, on bâille; — à neuf heures la fièvre nous reprend d'aller lire le nom des élues, à la porte de ce laid paradis. « Je n'emmène personne, déclare Mademoiselle, j'irai seule, vous attendrez. » Mais un tel concert de gémissements s'élève qu'elle s'attendrit et nous laisse venir.

Nous nous sommes encore précautionnées de bougies, inutiles cette fois, une main bienveillante ayant accroché une grosse lanterne au-dessus de l'affiche blanche où sont inscrits nos noms... eh ! là ! je m'avance un peu trop en disant *nos*... si le mien allait ne pas se trouver sur la liste ? Anaïs s'évanouirait de bonheur ! Au milieu des exclamations, des poussées, des battements de mains, je lis, heu-

Digitized by Google

reusement : Anaïs, Claudine, etc... Toutes, donc ! Hélas, non, pas Marie : « Marie est refusée », murmure Luce. « Marie n'y est pas », chuchote Anaïs, qui cache difficilement sa joie mauvaise.

La pauvre Marie Belhomme reste plantée, toute pâle, devant la méchante feuille, qu'elle considère de ses yeux brillants d'oiseau, agrandis et ronds; puis, les coins de sa bouche se tirent et elle éclate en pleurs bruyants... Mademoiselle l'emmène, ennuyée; nous suivons, sans songer aux passants qui se retournent, Marie gémit et sanglote tout haut.

— Voyons, voyons, ma petite fille, dit Mademoiselle, vous n'êtes pas raisonnable. Ce sera pour le mois d'octobre, vous serez plus heureuse... Quoi donc, ça vous fait deux mois à travailler encore...

— Heu ! se lamente l'autre, inconsolable.

— Vous serez reçue, je vous dis ! Tenez, je vous promets que vous serez reçue ! Êtes-vous contente ?

Effectivement cette affirmation produit un heureux effet. Marie ne pousse plus que des petits grognements de chien d'un mois qu'on empêche de téter, et marche en se tamponnant les yeux.

Son mouchoir est à tordre, et elle le tord ingénument, en passant sur le pont. Cette rosse d'Anaïs dit à demi-voix : « Les journaux annoncent une forte crue de la Lisse... » Marie, qui entend, éclate d'un fou rire mêlé d'un reste de sanglots, et nous pouffons toutes. Et voilà, et la tête mobile de la retoquée a girouetté du côté de la joie; elle songe qu'elle va être reçue au mois d'octobre, elle s'égaie, et nous ne trouvons rien de plus opportun, par cette soirée accablante, que de sauter à la corde, sur la place (toutes, oui, même les Jaubert !) jusqu'à dix heures, sous la lune.

Le lendemain, Mademoiselle vient nous secouer dans nos

Digitized by Google

lits dès six heures; pourtant, le train ne part qu'à dix ! « Allons, allons, petites louaches[1], il faut refaire les valises, déjeuner, vous n'aurez pas trop de temps ! » Elle vibre, dans un état de trépidation extraordinaire, ses yeux aigus brillent et pétillent, elle rit, bouscule Luce qui chancelle de sommeil, bourre Marie Belhomme qui se frotte les yeux, en chemise, les pieds dans ses pantoufles, sans reprendre la conscience nette des choses réelles. Nous sommes toutes éreintées, nous, mais qui reconnaîtrait en Mademoiselle la duègne qui nous chaperonna ces trois jours ? Le bonheur la transfigure, elle va revoir sa petite Aimée, et, d'allégresse, ne cesse de sourire aux anges, dans l'omnibus qui nous ramène à la gare. Marie semble un peu mélancolique de son échec, mais je pense que c'est par devoir qu'elle affiche une mine contrite. Et nous jacassons éperdument, toutes à la fois, chacune racontant son examen à cinq autres qui n'écoutent pas.

— Ma vieille ! s'écrie Anaïs, quand j'ai entendu qu'il me demandait les dates des...

— J'ai défendu cent fois qu'on s'appelle « ma vieille », interrompt Mademoiselle.

— Ma vieille, recommence tout bas Anaïs, je n'ai eu que le temps d'ouvrir mon petit calepin dans ma main; le plus fort, c'est qu'il l'a vu, ma pure parole, et qu'il n'a rien dit !

— Menteuse des menteuses ! crie l'honnête Marie Belhomme, les yeux hors de la tête, j'étais là, je regardais, il n'a rien vu du tout; il te l'aurait ôté, on a bien ôté le décimètre à une des Villeneuve.

— Je te conseille de parler ! va donc raconter à Roubaud que la Grotte du Chien est pleine d'acide sulfurique !

Marie baisse la tête, devient rouge, et recommence à pleurer au souvenir de ses infortunes : je fais le geste d'ouvrir un

1. Chique, parasite du chien.

Digitized by Google

parapluie et Mademoiselle sort une fois encore de son « espoir charmant » :

— Anaïs, vous êtes une gale ! Si vous tourmentez une seule de vos compagnes, je vous fais voyager seule dans un wagon à part.

— Celui des fumeurs, parfaitement, affirmai-je.

— Vous, on ne vous demande pas ça. Prenez vos valises, vos collets, ne soyez pas les éternelles engaudres[1] !

Une fois dans le train, elle ne s'occupe pas plus de nous que si nous n'existions pas; Luce s'endort, la tête sur mon épaule; les Jaubert s'absorbent dans la contemplation des champs qui filent, du ciel pommelé et blanc; Anaïs se ronge les ongles; Marie s'assoupit, elle et son chagrin.

A Bresles, la dernière station avant Montigny, on commence à s'agiter un peu; dix minutes encore et nous serons là-bas. Mademoiselle tire sa petite glace de poche et vérifie l'équilibre de son chapeau, le désordre de ses rudes cheveux roux crespelés, la pourpre cruelle de ses lèvres — absorbée, palpitante, et l'air quasi dément; Anaïs se pince les joues dans le fol espoir d'y amener une ombre de rose, je coiffe mon tumultueux et immense chapeau. Pour qui faisons-nous tant de frais ? Pas pour Mlle Aimée, nous autres, bien sûr... Eh bien ! pour personne, pour les employés de la gare, pour le conducteur de l'omnibus, le père Racalin, ivrogne de soixante ans, pour l'idiot qui vend les journaux, pour les chiens qui trotteront sur la route.

Voilà la Sapinière, et le bois de Bel Air, et puis le pré communal, et la gare des marchandises, et enfin les freins geignent ! Nous sautons à terre, derrière Mademoiselle qui a couru déjà à sa petite Aimée, joyeuse et sautillante sur le quai. Elle l'a serrée d'une étreinte si vive que la

1. Emplâtres au figuré.

Digitized by Google

frêle adjointe en a brusquement rougi, suffoquée. Nous accourons près d'elle et lui souhaitons la bienvenue de l'air des écolières sages : « ...jour, Mmmselle !... zallez bien, Mmmselle ? »

Comme il fait beau, comme rien ne presse, nous fourrons nos valises dans l'omnibus et nous revenons à pied, flânant le long de la route entre les haies hautes où fleurissent les polygalas, bleus et rose vineux, et les *Ave Maria* aux fleurs en petites croix blanches. Joyeuses d'être lâchées, de ne pas avoir d'histoire de France à repasser ni de cartes à mettre en couleur, nous courons devant et derrière ces demoiselles, qui marchent bras sur bras, unies et rythmant leur pas. Aimée a embrassé sa sœur, lui a donné une tape sur la joue en lui disant : « Tu vois bien, petite serine, qu'on s'en tire tout de même ? » Et maintenant elle n'a d'yeux, d'oreilles que pour sa grande amie.

Désappointée une fois de plus, la pauvre Luce s'attache à ma personne et me suit comme une ombre, en murmurant des moqueries et des menaces : « C'est vraiment la peine qu'on se brège[1] la cervelle pour recevoir des compliments comme ça !... Elles ont bonne touche toutes les deux; ma sœur pendue à l'autre comme un panier !... Devant tous les gens qui passent, si ça fait pas soupirer ! » Elles s'en fichent pas mal des gens qui passent.

Rentrée triomphale ! Tout le monde sait d'où nous venons, et le résultat de l'examen, télégraphié par Mademoiselle; les gens se trouvent sur leurs portes et nous font des signes amicaux... Marie sent croître sa détresse et disparaît le plus qu'elle peut.

D'avoir quelques jours quitté l'École, nous la voyons mieux en la retrouvant : achevée, parachevée, léchée, blanche,

1. Endommage.

Digitized by Google

la mairie au milieu, flanquée des deux écoles, garçons et filles, la grande cour dont on a respecté les cèdres, heureusement, et les petits massifs réguliers à la française, et les lourdes portes de fer — beaucoup trop lourdes et trop redoutables — qui nous enferment, et les water-closets à six cabines, trois pour les grandes, trois pour les petites (par une touchante et pudique attention, les cabines des grandes ont des portes pleines, celles des petites des demi-portes), les beaux dortoirs du premier étage, dont on aperçoit au dehors les vitres claires et les rideaux blancs. Les malheureux contribuables la paieront longtemps. On dirait une caserne, tant c'est beau !

Les élèves font une réception bruyante; Mlle Aimée ayant bonnement confié la surveillance de ses élèves et celle de la première classe à la chlorotique Mlle Griset, pendant sa petite promenade à la gare, les classes sont semées de papiers, hérissées de sabots-projectiles, de trognons de pommes de moisson... Sur un froncement des sourcils roux de Mlle Sergent, tout rentre dans l'ordre, des mains rampantes ramassent les trognons de pommes, des pieds s'allongent et, silencieusement, réintègrent les sabots épars.

Mon estomac crie et je vais déjeuner, charmée de retrouver Fanchette, et le jardin, et papa; — Fanchette blanche qui se cuit et se fait maigrir au soleil, et m'accueille avec des miaulements brusques et étonnés; — le jardin vert, négligé et envahi de plantes qui se hissent et s'allongent pour trouver le soleil que leur cachent les grands arbres; et papa qui m'accueille d'une bonne bourrade tendre au défaut de l'épaule :

— Qu'est-ce que tu deviens donc ? Je ne te vois plus !

— Mais, papa, je viens de passer mon examen.

— Quel examen ?

Je vous dis qu'il n'y en a pas deux comme lui ! Complaisamment, je lui narre les aventures de ces derniers jours,

Digitized by Google

pendant qu'il tire sa grande barbe rousse et blanche. Il paraît content. Sans doute, ses croisements de limaces lui auront fourni des résultats inespérés.

Je me suis payé quatre ou cinq jours de repos, de vagabondage aux Matignons, où je trouve Claire, ma sœur de communion, ruisselante de larmes parce que son amoureux vient de quitter Montigny sans daigner même l'en prévenir. Dans huit jours elle possédera un autre promis qui la lâchera au bout de trois mois, pas assez rusée pour retenir les gars, pas assez pratique pour se faire épouser; et comme elle s'entête à rester sage... ça peut durer longtemps.

En attendant, elle garde ses vingt-cinq moutons, petite bergère un peu opéra-comique, un peu ridicule, avec le grand chapeau cloche qui protège son teint et son chignon (le soleil fait jaunir les cheveux, ma chère !), son petit tablier bleu brodé de blanc, et le roman blanc à titre rouge *En Fête !* qu'elle cache dans son panier. (C'est moi qui lui ai prêté les œuvres d'Auguste Germain pour l'initier à la grande vie ! Hélas, toutes les horreurs qu'elle commettra, j'en serai peut-être responsable.) Je suis sûre qu'elle se trouve poétiquement malheureuse, triste fiancée abandonnée, et qu'elle se plaît, toute seule, à prendre des poses nostalgiques, « les bras jetés comme de vaines armes », ou bien la tête penchée, à demi ensevelie sous ses cheveux épars. Pendant qu'elle me raconte les maigres nouvelles de ces quatre jours, et ses malheurs, c'est moi qui m'occupe des moutons et pousse la chienne vers eux : « Amène-les, Lisette ! Amène-les là-bas ! » c'est moi qui roule les « prrr... ma guéline ! » pour les empêcher de toucher à l'avoine; j'ai l'habitude.

— Quand j'ai appris par quel train il partait, soupire Claire, je me suis arrangée pour laisser mes moutons à Lisette et je suis descendue au passage à niveau. A la barrière, j'ai attendu le train, qui ne va pas trop vite là parce que ça monte.

Digitized by Google

Je l'ai aperçu, j'ai agité mon mouchoir, j'ai envoyé des baisers, je crois qu'il m'a vue... Écoute, je ne suis pas sûre, mais il m'a semblé que ses yeux étaient rouges. Peut-être que ses parents l'ont forcé de revenir... Peut-être qu'il m'écrira...

Va toujours, petite romanesque, ça ne coûte rien d'espérer. Si j'essayais de te détourner, tu ne me croirais pas.

Au bout de cinq jours de trôleries dans les bois, à me griffer les bras et les jambes aux ronces, à rapporter des brassées d'œillets sauvages, de bluets et de silènes, à manger des merises amères et des groseilles à maquereau, la curiosité et le mal de l'École me reprennent. J'y retourne.

Je les trouve toutes, les grandes, assises sur des bancs à l'ombre, dans la cour, travaillant paresseusement aux ouvrages « d'exposition »; les petites, sous le préau, en train de barboter à la pompe; Mademoiselle dans un fauteuil d'osier, son Aimée à ses pieds sur une caisse à fleurs renversée, flânant et chuchotant. A mon arrivée, Mlle Sergent bondit et pivote sur son siège :

— Ah ! vous voilà ! ce n'est pas malheureux ! Vous prenez du bon temps ! Mlle Claudine court les champs, sans songer que la distribution des prix approche, et que les élèves ne savent pas une note du chœur qu'on doit y chanter !

— Mais... Mlle Aimée n'est donc pas professeur de chant ? ni M. Rabastens (Antonin) ?

— Ne dites pas de bêtises ! Vous savez fort bien que Mlle Lanthenay ne peut pas chanter, la délicatesse de sa voix ne le lui permet pas; quant à M. Rabastens, on a jasé en ville sur ses visites et ses leçons de chant, à ce qu'il paraît. Ah ! Dieu ! votre sale pays de cancans ! Enfin, il ne reviendra plus. On ne peut pas se passer de vous pour les chœurs et vous en abusez. Ce soir, à quatre heures, nous diviserons les parties et vous ferez copier les couplets au tableau.

Digitized by Google

— Je veux bien, moi. Qu'est-ce que c'est, le chœur de cette année ?

— L'*Hymne à la Nature*. Marie, allez le chercher sur mon bureau, Claudine va commencer à le seriner.

C'est un chœur à trois parties, très chœur de pension. Les sopranos piaillent avec conviction :

Là-bas au lointain,
L'hymne du matin
S'élève en un doux murmure...

Cependant que les mezzos, faisant échos aux rimes, en *tin*, répètent *tin tin tin*, pour imiter la cloche de l'Angelus. Ça plaira beaucoup.

Elle va commencer, cette douce vie, qui consiste à m'égosiller, à chanter trois cents fois le même air, à rentrer aphone à la maison, à m'enrager contre ces petites, réfractaires à tout rythme. Si on me faisait un cadeau, au moins.

Anaïs, Luce, quelques autres, ont heureusement une bonne mémoire de l'oreille, et me suivent de la voix dès la troisième fois. On cesse parce que Mademoiselle a dit : « Assez pour aujourd'hui », ce serait trop de cruauté de nous faire chanter longtemps par cette température sénégalienne.

— Et puis, vous savez, ajouta Mademoiselle, défense de fredonner l'*Hymne à la Nature* entre les leçons ! Sinon, vous l'estropierez, vous le déformerez et vous ne serez pas capables de le chanter proprement à la distribution. Travaillez, maintenant, et que je n'entende pas causer trop haut.

On nous garde dehors, les grandes, pour que nous exécutions plus à l'aise les mirifiques travaux destinés à l'exposition des *ouvrages de mains !* (Est-ce que les ouvrages peuvent être autres que « de main » ? Je n'en connais pas de « pied ».) Car, après la distribution des prix, la ville entière vient admi-

Digitized by Google

rer nos travaux exposés, emplissant deux classes : dentelles, tapisseries, broderies, lingeries enrubannées, déposées sur les tables d'étude. Les murs sont tendus de rideaux ajourés, de jetés de lit au crochet sur transparents de couleur, de descentes de lit en mousse de laine verte (du tricot détricoté) piquée de fleurs fausses rouges et roses, toujours en laine; de dessus de cheminée en peluche brodée... Ces grandes petites filles, coquettes des dessous qu'elles montrent, exposent surtout une quantité de lingeries somptueuses, des chemises en batiste de coton à fleurettes, empiècements merveilleux, des pantalons forme sabot, jarretés de rubans, des cache-corsets festonnés en haut et en bas, tout ça sur transparent de papier bleu, rouge et mauve, avec pancartes où le nom de l'auteur ressort, en belle ronde. Le long des murs s'alignent des tabourets au point de croix où repose soit l'horrible chat dont les yeux sont faits de quatre points verts, un noir au milieu, soit le chien, à dos rouge et à pattes violâtres, qui laisse pendre une langue couleur d'andrinople.

Bien entendu, la lingerie, plus que tout le reste, intéresse les gars qui viennent visiter l'exposition comme tout le monde; ils s'attardent aux chemises fleuries, aux pantalons enrubannés, se poussent de l'épaule, rient et chuchotent des choses énormes.

Il est juste de dire que l'École des garçons possède aussi son exposition, rivale de la nôtre. S'ils n'offrent pas à l'admiration des lingeries excitantes, ils montrent d'autres merveilles : des pieds de table habilement tournés, des colonnes torses (ma chère ! c'est le plus difficile), des assemblages de menuiserie en « queue d'aronde », des cartonnages ruisselants de colle, et surtout des moulages en terre glaise — joie de l'instituteur, qui baptise cette salle « *Section de sculpture* », modestement — des moulages, dis-je, qui ont la prétention de reproduire des frises du Parthénon et autres bas-reliefs,

Digitized by Google

noyés, empâtés, piteux. La *Section de dessin* n'est pas plus consolante : les têtes des Brigands des Abruzzes louchent, le roi de Rome a une fluxion, Néron grimace horriblement, et le président Loubet dans un cadre tricolore, menuiserie et cartonnage combinés, a envie de vomir (c'est qu'il songe à son ministère, explique Dutertre, toujours enragé de n'être pas député). Aux murs des lavis mal lavés, des plans d'architecture et la « vue générale anticipée (*sic*) de l'Exposition de 1900 », aquarelle qui mérite le prix d'honneur.

Et pendant le temps qui nous sépare encore des vacances, on laissera au rancart tous les livres, on travaillera mollement dans l'ombre des murs, en se lavant les mains à toutes les heures — prétexte à rôderie — pour ne pas tacher de moiteur les laines claires et les linges blancs; j'expose seulement trois chemises de linon, roses, forme bébé, avec les pantalons pareils, fermés, détail qui scandalise mes camarades, unanimes à trouver cela « inconvenant », parole d'honneur !

Je m'installe entre Luce et Anaïs, voisine elle-même de Marie Belhomme, car nous nous tenons, par habitude, en un petit groupe. Pauvre Marie ! Il lui faut retravailler pour l'examen d'octobre... Comme elle s'ennuyait à périr dans la classe, Mademoiselle la laisse par pitié venir avec nous; elle lit dans les Altas, dans des Histoires de France; quand je dis qu'elle lit... son livre est ouvert sur ses genoux, elle penche la tête et glisse des regards vers nous, tendant l'oreille à ce que nous disons. Je prévois le résultat de l'examen d'octobre !

— Je sèche de soif ! As-tu ta bouteille ? me demande Anaïs.

— Non, pas pensé à l'apporter, mais Marie doit avoir la sienne.

Encore une de nos coutumes immuables et ridicules, ces

Digitized by Google

bouteilles. Dès les premiers jours de grosse chaleur, il est convenu que l'eau de la pompe devient imbuvable (elle l'est en tout temps), et chacune apporte au fond du petit panier, — quelquefois dans la serviette de cuir ou le sac de toile — une bouteille pleine de boisson fraîche. C'est à qui réalisera le mélange le plus baroque, les liquides les plus dénaturés. Pas de coco, c'est pour la petite classe ! A nous l'eau vinaigrée qui blanchit les lèvres et tiraille l'estomac, les citronnades aiguës, les menthes qu'on fabrique soi-même avec les feuilles fraîches de la plante, l'eau-de-vie chipée à la maison et empâtée de sucre, le jus des groseilles vertes qui fait *regipper*[1]. La grande Anaïs déplore amèrement le départ de la fille du pharmacien, qui nous fournissait jadis des flacons pleins d'alcool de menthe trop peu additionné d'eau, ou encore d'eau de Botot sucrée; moi qui suis une nature simple, je me borne à boire du vin blanc coupé d'eau de Seltz, avec du sucre et un peu de citron. Anaïs abuse du vinaigre et Marie du jus de réglisse, si concentré qu'il tourne au noir. L'usage des bouteilles étant interdit, chacune, je le répète, apporte la sienne, fermée d'un bouchon que traverse un tuyau de plume, ce qui nous permet de boire en nous penchant, sous prétexte de ramasser une bobine, sans déplacer la bouteille couchée dans le panier, le bec dehors. A la petite récréation d'un quart d'heure (à neuf heures et à trois heures), tout le monde se précipite à la pompe pour inonder les bouteilles et les rafraîchir un peu. Il y a trois ans, une petite est tombée avec sa bouteille, s'est crevé un œil; son œil est tout blanc, maintenant. A la suite de cet accident, on a confisqué tous les récipients, tous, pendant une semaine... et puis quelqu'une a rapporté le sien, exemple suivi par une autre le jour suivant... le mois d'après, les bouteilles fonctionnaient régulièrement.

1. Mot intraduisible indiquant l'impression produite par les saveurs astringentes.

Digitized by Google

Mademoiselle ignore peut-être cet accident qui date d'avant son arrivée, — ou bien elle préfère fermer les yeux pour que nous la laissions tranquille.

Rien ne se passe, en vérité. La chaleur nous ôte tout entrain : Luce m'assiège moins de ses importunes câlineries; des velléités de querelles s'éveillent à peine pour tomber tout de suite; c'est la flemme, quoi, et les orages brusques de juillet, qui nous surprennent dans la cour, nous balaient sous des trombes de grêle. — Une heure après, le ciel est pur.

On a joué une méchante farce à Marie Belhomme qui s'était vantée de venir à l'École sans pantalon, à cause de la chaleur.

Nous étions quatre, un après-midi, assises sur un banc dans l'ordre que voici :

Marie — Anaïs — Luce — Claudine.

Après s'être fait dûment expliquer mon plan, tout bas, mes deux voisines se lèvent pour se laver les mains, et le milieu du banc reste vide, Marie à un bout, moi à l'autre. Elle dort à moitié sur son arithmétique. Je me lève brusquement; le banc bascule : Marie, réveillée en sursaut, tombe les jambes en l'air, avec un de ces cris de poule égorgée dont elle a le secret, et nous montre... qu'effectivement elle ne porte pas de pantalon. Des huées, des rires énormes éclatent; la Directrice veut tonner et ne peut pas, prise elle-même d'un fou rire; et Aimée Lanthenay préfère s'en aller, pour ne pas offrir à ses élèves le spectacle de ses tortillements de chatte empoisonnée.

Dutertre ne vient plus depuis des temps. On le dit aux bains de mer, quelque part, où il lézarde et flirte (mais où prend-il de l'argent ?). Je le vois, en flanelle blanche, en

Digitized by Google

chemises molles, avec des ceintures trop larges et des souliers trop jaunes; il adore ces costumes un peu rasta, très rasta lui-même sous ces teintes claires, trop hâlé et d'yeux trop brillants, les dents pointues et la moustache d'un noir roussi comme si on l'avait flambée. Je n'ai guère pensé à sa brusque attaque dans le couloir vitré, l'impression a été vive mais courte — et puis, avec lui, on sait si bien que ça ne tire pas à conséquence ! Je suis peut-être la trois centième petite fille qu'il tente d'attirer chez lui, l'incident n'a d'intérêt ni pour lui ni pour moi. Ça en aurait si le coup avait réussi, voilà tout.

Déjà nous songeons beaucoup aux toilettes de la distribution des prix. Mademoiselle se fait broder une robe de soie noire par sa mère, fine travailleuse qui exécute dessus, au plumetis, de grands bouquets, des guirlandes minces qui suivent le bas de la jupe, des branches qui grimpent sur le corsage, tout cela en soies violettes nuancées, passées — quelque chose de très distingué, un peu « dame âgée » peut-être, mais de coupe impeccable; toujours sombrement et simplement vêtue, le chic de ses jupes éclipse toutes les notairesses, receveuses, commerçantes et rentières d'ici ! C'est sa petite vengeance de femme laide et bien faite.

Mlle Sergent s'occupe aussi d'habiller gentiment sa petite Aimée pour ce grand jour. On a fait venir des échantillons du Louvre, du Bon Marché, et les deux amies choisissent ensemble, absorbées, devant nous, dans la cour où nous travaillons à l'ombre. Je pense que voilà une robe qui ne coûtera pas cher à Mlle Aimée; de vrai, elle aurait bien tort d'agir autrement, ce n'est pas avec ses soixante-quinze francs par mois — desquels il faut retrancher trente francs, sa pension (qu'elle ne paie pas), autant pour celle de sa sœur (qu'elle économise) et vingt francs qu'elle envoie à ses parents, je le sais par Luce — ce n'est pas avec ces appointe-

Digitized by Google

ments, je dis, qu'elle paierait la gentille robe de mohair blanc dont j'ai vu l'échantillon.

Parmi les élèves, c'est très bien porté de ne point paraître s'occuper de sa toilette de distribution. Toutes y réfléchissent un mois à l'avance, tourmentent les mamans pour obtenir des rubans, des dentelles, ou seulement des modifications qui moderniseront la robe de l'an passé, — mais il est de bon goût de n'en rien dire; on se demande avec une curiosité détachée, comme par politesse : « Comment sera ta robe ? » Et on semble à peine écouter la réponse, faite sur le même ton négligent et dédaigneux.

La grande Anaïs m'a posé la question d'usage, les yeux ailleurs, la figure distraite. Le regard perdu, la voix indifférente, j'ai expliqué : « Oh ! rien d'étonnant... de la mousseline blanche... le corsage en fichu croisé ouvert en pointe... et les manches Louis XV avec un sabot de mousseline, arrêtées au coude... C'est tout. »

Nous sommes toutes en blanc pour la distribution; mais les robes sont ornées de rubans clairs, choux, nœuds, ceintures, dont la nuance, que nous tenons à changer tous les ans, nous préoccupe beaucoup.

— Les rubans ? demanda Anaïs du bout des lèvres.

(J'attendais ça.)

— Blancs aussi.

— Ma chère, une vraie mariée, alors ! Tu sais, il y en a beaucoup qui seraient noires, dans tout ce blanc-là, comme des puces sur un drap.

— C'est vrai. Par bonheur, le blanc me va assez bien.

(Rage, chère enfant. On sait qu'avec ta peau jaune tu es forcée de mettre des rubans rouges ou orange à ta robe blanche pour ne pas avoir l'air d'un citron.)

— Et toi ? rubans orange ?

— Non, voyons ! J'en avais l'année dernière ! Des rubans

Digitized by Google

Louis XV pékinés, faille et satin, ivoire et coquelicot. Ma robe est en lainage crème.

— Moi, annonce Marie Belhomme, à qui on ne demande rien, c'est de la mousseline blanche, et les rubans couleur pervenche, d'un bleu mauve, très joli !

— Moi, fait Luce, toujours nichée dans mes jupes ou tapie dans mon ombre, j'ai la robe, seulement je ne sais quels rubans y mettre; Aimée les voudrait bleus...

— Bleus ? ta sœur est une gourde, sauf le respect que je lui dois. Avec des yeux verts comme les tiens, on ne prend pas de rubans bleus, ça fait grincer des dents. La modiste de la place vend des rubans très jolis, en glacé vert et blanc... ta robe est blanche ?

— Oui, en mousseline.

— Bon ! Maintenant, tourmente ta sœur pour qu'elle t'achète les rubans verts.

— Pas besoin, c'est moi qui les achète.

— C'est encore mieux. Tu verras que tu seras gentille; il n'y en aura pas trois qui oseront risquer des rubans verts, c'est trop difficile à porter.

Cette pauvre gosse ! Pour la moindre amabilité que je lui dis sans le faire exprès, elle s'illumine...

Mlle Sergent, à qui l'exposition proche inspire des inquiétudes, nous bouscule, nous presse; les punitions pleuvent, punitions qui consistent à faire après la classe vingt centimètres de dentelle, un mètre d'ourlet ou vingt rangs de tricot. Elle travaille aussi, elle, à une paire de splendides rideaux de mousseline qu'elle brode fort joliment, quand son Aimée lui en laisse le temps. Cette gentille fainéante d'adjointe, paresseuse comme une chatte qu'elle est, soupire et s'étire, pour cinquante points de tapisserie, devant toutes les élèves, et Mademoiselle lui dit, sans oser la gronder, que « c'est un exemple déplorable pour nous ». Là-dessus l'insu-

Digitized by Google

bordonnée jette son ouvrage en l'air, regarde son amie avec des yeux scintillants, et se jette sur elle pour lui mordiller les mains. Les grandes sourient et se poussent du coude, les petites ne sourcillent pas.

Un grand papier, estampillé de la Préfecture, timbré de la mairie, trouvé par Mademoiselle dans la boîte aux lettres, a troublé singulièrement cette matinée, fraîche par hasard; toutes les têtes travaillent, et toutes les langues. La Directrice ouvre le pli, le lit, le relit et ne dit rien. Sa toquée de petite compagne, impatientée de ne rien savoir, jette dessus des pattes vives et exigeantes et pousse des « Ah ! » et des « Ça va en faire des embarras ! » si fort que, violemment intriguées, nous palpitons.

— Oui, lui dit Mademoiselle, j'étais avertie, mais j'attendais la feuille officielle; c'est un des amis du docteur Dutertre...

— Mais ce n'est pas tout ça, il faut le dire aux élèves, puisqu'on va pavoiser, puisqu'on va illuminer, puisqu'il y aura un banquet... Regardez-les donc, elles cuisent d'impatience !

Si nous cuisons !

— Oui, il faut leur annoncer... Mesdemoiselles, tâchez de m'écouter et de comprendre ! Le ministre de l'Agriculture, M. Jean Dupuy, viendra au chef-lieu à l'occasion du prochain comice agricole, et en profitera pour inaugurer les écoles neuves; la ville sera pavoisée, illuminée, il y aura réception à la gare... et puis vous m'ennuyez, vous saurez bien tout ça puisque le tambour de ville le criera, tâchez seulement d'*appletter* plus que ça, que vos ouvrages soient prêts.

Un silence profond. Et puis nous éclatons ! Des exclamations partent, se mêlent, et le tumulte croît, troué d'une petite voix pointue : « Est-ce que le ministre va nous interroger ? » On hue Marie Belhomme, la cruche, qui a demandé ça.

Mademoiselle nous fait mettre en rang, quoique l'heure

Digitized by Google

ne soit pas encore venue, et nous lâche, criardes, et bavardes, pour aller éclaircir ses idées et prendre des dispositions en vue de l'événement inouï qui se prépare.

— Ma vieille, qu'est-ce que tu dis de ça ? me demande Anaïs dans la rue.

— Je dis que nos vacances commenceront huit jours plus tôt, ça ne me fait pas rire; ça m'ennuie quand je ne peux pas venir à l'école.

— Mais il va y avoir des fêtes, des bals, des jeux sur les places.

— Oui, et beaucoup de gens devant qui parader, je t'entends bien ! Tu sais, nous serons très en vue; Dutertre, qui est l'ami particulier du nouveau ministre (c'est à cause de lui que cette Excellence de fraîche date se risque dans un trou comme Montigny), nous mettra en avant...

— Non ? tu crois ?

— Sûr ! C'est un coup qu'il a monté pour dégommer le député !

Elle s'en va radieuse, rêvant de fêtes officielles pendant lesquelles dix mille paires d'yeux la contempleront !

Le tambour de ville a crié la nouvelle : on nous promet des joies sans fin : arrivée du train ministériel à neuf heures, les autorités municipales, les élèves des deux Écoles, enfin tout ce que la population de Montigny compte de plus remarquable attendra le ministre près de la gare, à l'entrée de la ville, et le conduira, à travers les rues pavoisées, au sein des Écoles. Là, sur une estrade, il parlera ! Et dans la grande salle de la mairie il banquettera en nombreuse compagnie. Puis, distribution des prix aux grandes personnes (car M. Jean Dupuy apporte quelques petits rubans violets et verts aux obligés de son ami Dutertre, qui réussit là un coup de maître). Le soir, grand bal dans la salle du banquet. La fanfare du chef-

Digitized by Google

lieu (quelque chose de propre !) prêtera son gracieux concours. Enfin le maire invite les habitants à pavoiser leurs demeures et à les décorer de verdure. Ouf ! Quel honneur pour nous !

Ce matin, en classe, Mademoiselle nous annonce solennellement — on voit tout de suite que de grandes choses se préparent — la visite de son cher Dutertre, qui nous donnera, avec sa complaisance habituelle, d'amples détails sur la façon dont on réglera la cérémonie.

Là-dessus, il ne vient pas.

L'après-midi seulement, vers quatre heures, à l'instant où nous plions dans les petits paniers nos tricots, dentelles et tapisseries, Dutertre entre, comme toujours, en coup de vent, sans frapper. Je ne l'avais pas revu depuis son « attentat », il n'a pas changé : vêtu avec son habituelle négligence recherchée, — chemise de couleur, vêtements presque blancs, une grande régate claire prise dans la ceinture qui lui sert de gilet — Mlle Sergent, comme Anaïs, comme Aimée Lanthenay, comme toutes, trouvent qu'il s'habille d'une façon suprêmement distinguée.

En parlant à ces demoiselles, il laisse errer ses yeux de mon côté, des yeux allongés, tirés sur les tempes, des yeux d'animal méchant, qu'il sait rendre doux. Il ne m'y prendra plus à me laisser emmener dans le couloir, c'est fini, ce temps-là !

— Eh bien, petites, s'écrie-t-il, vous êtes contentes de voir un ministre ?

On répond par des murmures indistincts et respectueux.

— Attention ! Vous allez lui faire à la gare une réception soignée, toutes en blanc ! Ce n'est pas tout, il faut lui offrir des bouquets, trois grandes, dont l'une récitera un petit compliment; ah, mais !

Nous échangeons des regards de timidité feinte et d'effarouchement menteur.

Digitized by Google

— Ne faites pas les petites dindes ! il en faut une en blanc pur, une en blanc avec rubans bleus, une en blanc avec rubans rouges, pour figurer un drapeau d'honneur, eh ! eh ! un petit drapeau pas vilain du tout ! Tu en es, bien entendu, du drapeau, toi (c'est moi, ça), tu es décorative, et puis j'aime qu'on te voie. Comment sont tes rubans pour la distribution des prix ?

— Dame, cette année, c'est blanc partout.

— C'est bon, espèce de petite vierge, tu feras le milieu du drapeau. Et tu réciteras un speech à mon ministre d'ami, il ne s'embêtera pas à te regarder, sais-tu ?

(Il est complètement fou de lâcher ici de pareilles choses ! Mlle Sergent me tuera !)

— Qui a des rubans rouges ?

— Moi, crie Anaïs qui palpite d'espérance.

— Bon, toi, je veux bien.

C'est un demi-mensonge de cette enragée, puisque ses rubans sont pékinés.

— Qui a des bleus ?

— Moi, Mon... sieur, bégaie Marie Belhomme, étranglée de peur.

— Ça va bien, vous ne serez pas répugnantes toutes trois. Et puis, vous savez, pour les rubans, allez-y gaîment, faites des folies, c'est moi qui paie ! (Hum !) Des belles ceintures, des nœuds ébouriffants, et je vous commande des bouquets à vos couleurs !

— Si loin ! dis-je. Ils auront le temps de se faner.

— Tais-toi, gamine, tu n'auras jamais la bosse du respect. J'aime à croire que tu en possèdes déjà d'autres plus agréablement situées ?

Toute la classe s'esclaffe avec entraînement; Mademoiselle rit jaune. Quant à Dutertre, je jurerais qu'il est ivre.

On nous met à la porte avant son départ. Ce que j'entends

Digitized by Google

de « Ma chère, on peut le dire que tu as de la chance ! Pour toi tous les honneurs, quoi ! Ça ne serait pas tombé sur une autre, pas de danger ! » Je ne réponds rien, mais je m'en vais consoler cette pauvre petite Luce, toute triste de n'avoir pas été choisie dans le drapeau : « Va, le vert t'ira mieux que tout... et puis c'est ta faute, pourquoi ne t'es-tu pas mise en avant comme Anaïs ? »

— Oh ! soupire la petite, ça ne fait rien. Je perds la tête devant le monde et j'aurais fait quelque bêtise. Mais je suis contente que tu récites le compliment et pas la grande Anaïs.

Papa, averti de la part glorieuse que je prendrai à l'inauguration des écoles, a froncé son nez bourbon pour demander : « Mille dieux ! va-t-il falloir que je me montre là-bas ? »

— Pas du tout, papa, tu restes dans l'ombre !

— Alors, parfait, je n'ai pas à m'occuper de toi ?

— Bien sûr que non, papa, ne change pas tes habitudes !

La ville et l'école sont sens dessus dessous. Si ça continue, je n'aurai plus le temps de rien raconter. Le matin nous arrivons en classe dès sept heures, et il s'agit bien de classe ! La Directrice a fait venir du chef-lieu des ballots énormes de papier de soie, rose, bleu tendre, rouge, jaune, blanc; dans la classe du milieu nous les éventrons — les plus grandes constituées en commis principaux — et allez, allez compter les grandes feuilles légères, les plier en six dans leur longueur, les couper en six bandes, et attacher ces bandes en petits monceaux qui sont portés au bureau de Mademoiselle. Elle les découpe sur les côtés, en dents rondes à l'emporte-pièce, Mlle Aimée les distribue ensuite à toute la première classe, à toute la seconde classe. Rien à la troisième, ces gosses trop petites gâcheraient le papier, le joli papier, dont chaque bande deviendra une rose chiffonnée et gonflée, au bout d'une tige en fil d'archal.

Digitized by Google

Nous vivons dans la joie ! Les livres et les cahiers dorment sous les pupitres fermés, et c'est à qui se lèvera la première pour courir tout de suite à l'École transformée en atelier de fleuriste.

Je ne paresse plus au lit, non, et je me presse tant d'arriver tôt que j'attache ma ceinture dans la rue. Quelquefois nous sommes déjà toutes réunies dans les classes quand ces demoiselles descendent enfin, et elles en prennent à leur aise aussi, au point de vue toilette ! Mlle Sergent s'exhibe en peignoir de batiste rouge (sans corset, fièrement); sa câline adjointe la suit, en pantoufles, les yeux ensommeillés et tendres. On vit en famille; avant-hier matin Mlle Aimée, s'étant lavé la tête, est descendue les cheveux défaits et encore humides, des cheveux dorés doux comme de la soie, assez courts, annelés mollement à l'extrémité; elle ressemblait à un polisson de petit page, et sa Directrice, sa bonne Directrice, la buvait des yeux.

La cour est désertée; les rideaux de serge, tirés, nous enveloppent d'une atmosphère bleue et fantastique. Nous nous mettons à l'aise, Anaïs quitte son tablier et retrousse ses manches comme une pâtissière; la petite Luce, qui saute et court derrière moi tout le long du jour, a relevé en laveuse sa robe et son jupon, prétexte pour montrer ses mollets ronds et ses chevilles fragiles. Mademoiselle, apitoyée, a permis à Marie Belhomme de fermer ses livres; en blouse de toile à rayures noires et blanches, l'air toujours un peu pierrot, elle voltige avec nous, coupe les bandes de travers, se trompe, s'accroche les pieds dans les fils d'archal, se désole et se pâme de joie dans la même minute, inoffensive et si douce qu'on ne la taquine même pas.

Mlle Sergent se lève et tire le rideau d'un geste brusque, du côté de la cour des garçons. On entend, dans l'école en face, des braiments de jeunes voix rudes et mal posées : c'est

Digitized by Google

M. Rabastens qui enseigne à ses élèves un chœur républicain. Mademoiselle attend un instant, puis fait un signe du bras, les voix se taisent là-bas, et le complaisant Antonin accourt, nu-tête, la boutonnière fleurie d'une rose de France.

— Soyez donc assez aimable pour envoyer deux de vos élèves à l'atelier, vous leur ferez couper ce fil d'archal en bouts de vingt-cinq centimètres.

— Incontinint, Mademoiselle. Vous travaillez toujours à vos fleurs ?

— Ce n'est pas fini de sitôt; il faut cinq mille roses rien que pour l'école seule, et nous sommes encore chargées de décorer la salle du banquet !

Rabastens s'en va, courant nu-tête sous le soleil féroce. Un quart d'heure après, on frappe à notre porte, qui s'ouvre devant deux grands nigauds de quatorze à quinze ans; ils rapportent les fils de fer, ne savent que faire de leurs longs corps, rouges et stupides, excités de tomber au milieu d'une cinquantaine de fillettes qui, les bras nus, le cou nu, le corsage ouvert, rient méchamment des deux gars. Anaïs les frôle en passant, j'accroche doucement à leurs poches des serpents de papier, ils s'échappent enfin, contents et malheureux, tandis que Mademoiselle prodigue des «Cht ! » qu'on écoute peu.

Avec Anaïs je suis plieuse et coupeuse, Luce empaquette et porte à la Directrice, Marie met en tas. A onze heures du matin, on laisse tout et on se groupe pour répéter l'*Hymne à la Nature*. Vers cinq heures, on s'attife un peu, les petites glaces sortent des poches; des gamines de la deuxième classe, complaisantes, nous tendent leur tablier noir derrière les vitres d'une fenêtre ouverte; devant ce sombre miroir nous remettons nos chapeaux, j'ébouriffe mes boucles, Anaïs rehausse son chignon affaissé, et l'on s'en va.

La ville commence à se remuer autant que nous; songez

Digitized by Google

donc, M. Jean Dupuy arrive dans six jours ! Les gars partent le matin dans des carrioles, chantant à pleine gorge et fouettant à tour de bras la rosse qui les traîne; ils vont dans le bois de la commune — et dans les bois privés aussi, j'en suis sûre — choisir leurs arbres et les marquer; des sapins surtout, des ormes, des trembles aux feuilles veloutées périront par centaines, il faut bien faire honneur à ce récent ministre ! Le soir, sur la place, sur les trottoirs, les jeunes filles chiffonnent des roses de papier et chantent pour attirer les gars qui viennent les aider. Grand Dieu, qu'ils doivent donc hâter la besogne ! Je vois ça d'ici, ils s'y emploient des deux mains.

Des menuisiers enlèvent les cloisons mobiles de la grande salle de la mairie où l'on banquettera; une grande estrade pousse dans la cour. Le médecin-délégué cantonal Dutertre fait de courtes et fréquentes apparitions, approuve tout ce qu'on édifie, tape sur les épaules des hommes, pince les mentons féminins, paie à boire et disparaît pour revenir bientôt. Heureux pays ! Pendant ce temps-là on ravage les bois, on braconne jour et nuit, on se bat dans les cabarets, et une vachère du Chêne-Fendu a donné son nouveau-né à manger aux cochons. (Au bout de quelques jours on a mis fin aux poursuites, Dutertre ayant réussi à prouver l'irresponsabilité de cette fille... On ne s'occupe déjà plus de l'affaire.) Grâce à ce système-là il empoisonne le pays, mais il s'est constitué, de deux cents chenapans, des âmes damnées qui tueraient et mourraient pour lui. Il sera nommé député. Qu'importe le reste !

Nous, mon Dieu ! nous faisons des roses. Cinq ou six mille roses, ce n'est pas une petite affaire. La petite classe s'occupe tout entière à fabriquer des guirlandes de papier plissé, de couleurs tendres, qui flotteront un peu partout au gré de la brise. Mademoiselle craint que ces préparatifs ne soient pas terminés à temps, et nous donne à emporter chaque soir une

Digitized by Google

provision de papier de soie et de fil de fer; nous travaillons chez nous après dîner, avant dîner, sans repos; les tables, dans toutes les maisons, s'encombrent de roses blanches, bleues, rouges, roses et jaunes, gonflées, raides et fraîches au bout de leurs tiges. Ça tient tant de place, qu'on ne sait où les mettre; elles débordent partout, fleurissent en tas multicolores, et nous les rapportons le matin en bottes, avec l'air d'aller souhaiter la fête à des parents.

La Directrice, bouillonnante d'idées, veut encore faire construire un arc de triomphe à l'entrée des écoles; les montants s'épaissiront de branches de pins, de feuillages échevelés, piqués de roses en foule. Le fronton portera cette inscription, en lettres de roses roses, sur un fond de mousse :

SOYEZ LES BIENVENUS !

C'est gentil, hein ?

Moi aussi, j'ai eu ma trouvaille : j'ai suggéré l'idée de couronner de fleurs le drapeau, c'est-à-dire nous.

— Oh ! oui, ont crié Anaïs et Marie Belhomme.

— Ça va. (Pour ce que ça nous coûte !) Anaïs, tu seras couronnée de coquelicots; Marie, tu te diadèmeras de bluets, et moi, blancheur, candeur, pureté, je mettrai...

— Quoi ? des fleurs d'oranger ?

— Je les mérite encore, Mademoiselle ! Plus que vous-même sans doute !

— Les lis te semblent-ils assez immaculés ?

— Tu m'*arales !* Je prendrai des marguerites; tu sais bien que le bouquet tricolore est composé de marguerites, de coquelicots, et de bluets. Allons chez la modiste.

D'un air dégoûté et supérieur, nous choisissons, la modiste mesure notre tour de tête et nous promet « ce qui se fait de mieux ».

Digitized by Google

Le lendemain, nous recevons trois couronnes qui me navrent : des diadèmes renflés au milieu comme ceux des mariées de campagne; le moyen d'être jolie avec ça ! Marie et Anaïs, ravies, essaient les leurs au milieu d'un cercle admirant de gosses; moi, je ne dis rien, mais j'emporte mon ustensile à la maison où je le démolis commodément. Puis, sur la même armature de fil de fer, je reconstruis une couronne fragile, mince, les grandes marguerites en étoiles posées comme au hasard, prêtes à se détacher; deux ou trois fleurs pendent en grappes près des oreilles, quelques-unes roulent par derrière dans les cheveux; j'essaie mon œuvre sur ma tête; je ne vous dis que ça ! Pas de danger que j'avertisse les deux autres !

Un surcroît de besogne nous arrive : les papillotes ! Vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir. Apprenez qu'à Montigny une élève n'assisterait pas à une distribution de prix, à une solennité quelconque, sans être dûment frisée ou ondulée. Rien d'étrange à cela, certes, quoique ces tire-bouchons raides et ces torsions excessives donnent plutôt aux cheveux l'aspect de balais irrités; mais les mamans de toutes ces petites filles, couturières, jardinières, femmes d'ouvriers et boutiquières, n'ont pas le temps, ni l'envie, ni l'adresse de papilloter toutes ces têtes. Devinez à qui revient ce travail, parfois peu ragoûtant ? Aux institutrices et aux élèves de la première classe ! Oui, c'est fou, mais quoi, c'est l'habitude, et ce mot-là répond à tout. Une semaine avant la distribution de prix, des petites nous harcèlent et s'inscrivent sur nos listes. Cinq ou six pour chacune de nous, au moins ! Et pour une tête propre aux jolis cheveux souples, combien de tignasses grasses — sinon habitées !

Aujourd'hui nous commençons à papilloter ces gamines de huit à onze ans; accroupies à terre, elle nous abandonnent

Digitized by Google

leurs têtes, et, comme bigoudis, nous employons des feuilles de nos vieux cahiers. Cette année, je n'ai voulu accepter que quatre victimes, et choisies dans les propres encore; chacune des autres grandes frise six petites ! Besogne peu facile, car les filles de ce pays possèdent presque toutes des crinières abondamment fournies. A midi, nous appelons le troupeau docile; je commence par une blondinette aux cheveux légers qui bouclent mollement, de façon naturelle.

— Comment ? qu'est-ce que tu viens faire ici ? avec des cheveux comme ça, tu veux que je te les frise ? C'est un massacre !

— Tiens ! mais bien sûr que je veux qu'on me les frise ! Pas frisée, un jour de Prix, un jour de Ministre ? On n'aurait jamais vu ça !

— Tu seras laide comme les quatorze péchés capitaux ! Tu auras des cheveux raides, une tête de loup...

— Ça m'est égal, je serai frisée, au moins.

Puisqu'elle y tient ! Et dire que toutes pensent comme celle-ci ! Je parie que Marie Belhomme elle-même...

— Dis donc, Marie, toi qui tire-bouchonnes naturellement, je pense bien que tu restes comme tu es ?

Elle en crie d'indignation :

— Moi ? Rester comme ça ? Tu n'y songes pas ! J'arriverais à la distribution avec une tête plate !

— Mais moi, je ne me frise pas.

— Toi, ma chère, tu « boucles » assez serré, et puis tes cheveux font le nuage assez facilement... et puis on sait que tes idées ne sont jamais pareilles à celles des autres.

En parlant, elle roule avec animation — avec trop d'animation, — les longues mèches couleur de blé mûr de la fillette assise devant elle et ensevelie dans sa chevelure, — une broussaille d'où sortent parfois des gémissements pointus.

Anaïs malmène, non sans méchanceté, sa patiente, qui hurle.

Digitized by Google

— Aussi, elle a trop de cheveux, celle-là ! dit-elle en guise d'excuse. Quand on croit avoir fini, on est à moitié; tu l'as voulu, tu y es, tâche de ne pas crier !

On frise, on frise... le couloir vitré s'emplit des bruissements du papier plié qu'on tord sur les cheveux... Notre travail achevé, les gamines se relèvent en soupirant et nous exhibent des têtes hérissées de copeaux de papier où l'on peut lire encore : « Problèmes... morale... duc de Richelieu... » Pendant ces quatre jours, elles se promènent, ainsi fagotées, par les rues, en classe, sans honte. Puisqu'on vous dit que c'est l'habitude.

... On ne sait plus comment on vit; tout le temps dehors, trottant n'importe où, portant ou rapportant des roses, quêtant — nous quatre Anaïs, Marie, Luce et moi — réquisitionnant partout des fleurs, naturelles celles-là, pour orner la salle du banquet, nous entrons (envoyées par Mademoiselle qui compte sur nos jeunes frimousses pour désarmer les formalistes) chez des gens que nous n'avons jamais vus; ainsi, chez Paradis, le receveur de l'enregistrement, parce que la rumeur public l'a dénoncé comme le possesseur de rosiers nains en pots, de petites merveilles. Toute timidité perdue, nous pénétrons dans son logis tranquille et « Bonjour, Monsieur ! Vous avez de beaux rosiers, nous a-t-on dit, c'est pour les jardinières de la salle du banquet, vous savez bien, nous venons de la part, etc., etc. » Le pauvre homme balbutie quelque chose dans sa grande barbe, et nous précède armé d'un sécateur. Nous repartons chargées, des pots de fleurs dans les bras, riant, bavardant, répondant effrontément aux gens qui travaillent tous à dresser, au débouché de chaque rue, les charpentes des arcs de triomphe et nous interpellent. « Hé ! les gobettes, si vous avez besoin de quelqu'un, on vous trouverait encore ça... heullà t'y possible ! en v'là justement qui tombent ! Vous perdez quelque

Digitized by Google

chose, ramassez-le donc ! » Tout le monde se connaît, tout le monde se tutoie...

Hier et aujourd'hui, les gars sont partis à l'aube, dans des carrioles, et ne reviennent qu'à la tombée du jour, ensevelis sous les branches de buis, de mélèzes, de thuyas, sous des charretées de mousse verte qui sent le marais; et après ils vont boire, comme de juste. Je n'ai jamais vu en semblable effervescence cette population de bandits qui, d'ordinaire, se fichent de tout, même de la politique; ils sortent de leurs bois, de leurs taudis, des taillis où ils guettent les gardeuses de vaches, pour fleurir Jean Dupuy ! C'est à n'y rien comprendre ! La bande à Louchard, six ou sept vauriens dépeupleurs de forêts, passent en chantant, invisibles sous des monceaux de lierre en guirlandes, qui traînent derrière eux avec un chuchotement doux.

Les rues luttent entre elles, la rue du Cloître édifie trois arcs de triomphe, parce que la Grande-Rue en promettait deux, un à chaque bout. Mais la Grande-Rue se pique au jeu et construit une merveille, un château moyen âge tout en branches de pin égalisées aux ciseaux avec des tours en poivrières. La rue des Fours-Banaux, tout près de l'école, subissant l'influence artistico-champêtre de Mlle Sergent, se borne à tapisser complètement les maisons qui la bordent en branches chevelues et désordonnées, puis à tendre des lattes, d'une maison à l'autre, et à couvrir ce toit de lierres retombants et enchevêtrés; résultat : une charmille obscure et verte, délicieuse, où les voix s'étouffent comme dans une chambre étoffée; les gens passent et repassent dessous par plaisir. Furieuse alors, la rue du Cloître perd toute mesure et relie l'un à l'autre ses trois arcs triomphaux par des faisceaux de guirlandes moussues, piquées de fleurs, pour avoir, elle aussi, sa charmille. Là-dessus, la Grande-Rue se met tranquillement à dépaver ses trottoirs, et dresse un bois, mon Dieu, oui, un

Digitized by Google

vrai petit bois de chaque côté, avec de jeunes arbres déracinés et replantés. Il ne faudrait pas plus de quinze jours de cette émulation batailleuse pour que tout le monde s'entr'égorgeât.

Le chef-d'œuvre, le bijou, c'est notre École, ce sont nos Écoles. Quand tout sera fini, on ne verra pas transparaître un pouce carré de muraille sous les verdures, les fleurs et les drapeaux. Mademoiselle a réquisitionné une armée de gars; les plus grands élèves, les sous-maîtres, elle dirige tout ça, les mène à la baguette, ils lui obéissent sans souffler. L'arc de triomphe de l'entrée a vu le jour; grimpées sur des échelles, Mesdemoiselles et nous quatre avons passé trois heures à « écrire » en roses roses :

SOYEZ LES BIENVENUS

au fronton, pendant que les gars se distrayaient à reluquer nos mollets. De là-haut, des toits, des fenêtres, de toutes les aspérités des murs, s'échappe et ruisselle un tel flot de branches, de guirlandes, d'étoffes tricolores, de cordages masqués sous le lierre, de roses pendantes, de verdures traînantes, que le vaste bâtiment semble, au vent léger, onduler de la base au faîte, et se balancer doucement. On entre à l'école en soulevant un rideau bruissant de lierre fleuri, et la féerie continue : des cordons de roses suivent les angles, relient les murs, pendent aux fenêtres; c'est adorable.

Malgré notre activité, malgré nos invasions audacieuses chez les propriétaires de jardins, nous nous sommes vues sur le point de manquer de fleurs, ce matin. Consternation générale ! Des têtes papillotées se penchent, s'agitent autour de Mademoiselle qui réfléchit les sourcils froncés.

— Tant pis, il m'en faut ! s'écria-t-elle. Toute l'étagère de gauche en manque, il faudrait des fleurs en pot. Les promeneuses, ici, tout de suite !

Digitized by Google

— Voilà, Mademoiselle !

Nous jaillissons, toutes quatre (Anaïs, Marie, Luce, Claudine), nous jaillissons du remous bourdonnant, prêtes à courir.

— Écoutez-moi. Vous allez trouver le père Caillavaut...

— Oh ! ! !...

Nous ne l'avons pas laissée achever. Dame, écoutez donc : le père Caillavaut est un vieil Harpagon, détraqué, mauvais comme la peste, riche démesurément, qui possède une maison et des jardins splendides, où personne n'entre que lui et son jardinier. Il est redouté comme fort méchant, haï comme avare, respecté comme mystère vivant. Et Mademoiselle voudrait que nous lui demandions des fleurs ! Elle n'y songe pas !

— ... Ta ta ta ! on dirait que je vous envoie à l'abattoir ! Vous attendrirez son jardinier, et vous ne le verrez seulement pas, lui, le père Caillavaut. Et puis, quoi ? vous avez des jambes pour vous sauver, en tous cas ? Trottez !

J'emmène les trois autres qui manquent d'enthousiasme, car je sens une envie ardente, mêlée d'une vague appréhension, de pénétrer chez le vieux maniaque. Je les stimule : « Allons, Luce, allons, Anaïs ! on va voir des choses épatantes, nous raconterons tout aux autres... vous savez, ça se compte, les personnes qui sont entrées chez le père Caillavaut ! »

Devant la grande porte verte, où débordent par-dessus le mur des acacias fleuris et trop parfumés, aucune n'ose tirer la chaîne de la cloche. Je me pends après, déchaînant ainsi un tocsin formidable; Marie a fait trois pas pour fuir, et Luce tressaillante se cache bravement derrière moi. Rien, la porte reste close. Une seconde tentative n'a pas plus de succès. Je soulève alors le loquet qui cède, et, comme des souris, une à une, nous entrons, inquiètes, laissant la porte entre-bâillée. Une grande cour sablée, très bien tenue, devant la belle mai-

Digitized by Google

son blanche aux volets clos sous le soleil; la cour s'élargit en un jardin vert, profond et mystérieux à cause des bosquets épais... Plantées là nous regardons sans oser bouger; toujours personne, et pas un bruit. A droite de la maison, les serres fermées et pleines de plantes merveilleuses... L'escalier de pierre s'évase doucement jusqu'à la cour sablée, chaque degré supporte des géraniums enflammés, des calcéolaires aux petits ventres tigrés, des rosiers nains qu'on a forcés à trop fleurir.

L'absence évidente de tout propriétaire me rend courage : « Ah ! çà, viendra-t-on ? nous n'allons pas prendre racine dans les jardins de l'Avare-au-Bois-dormant ! »

— Chut ! fait Marie effrayée.

— Quoi, chut ? Au contraire, il faut appeler ! Hé, là-bas, Monsieur ! Jardinier !

Pas de réponse, silence toujours. Je m'avance contre les serres, et le nez collé aux vitres, je cherche à deviner l'intérieur; une espèce de forêt d'émeraude sombre, piquée de taches éclatantes, des fleurs exotiques sûrement...

La porte est fermée.

— Allons-nous-en, chuchote Luce mal à l'aise.

— Allons-nous-en, répète Marie plus troublée encore. Si le vieux sortait de derrière un arbre !

Cette idée les fait s'enfuir vers la porte, je les rappelle de toute ma force.

— Que vous êtes cruches ! Vous voyez bien qu'il n'y a personne. Écoutez-moi : vous allez choisir chacune deux ou trois pots, des plus beaux sur l'escalier, nous les emporterons là-bas, sans rien dire, et je crois que nous aurons un vrai succès !

Elles ne bougent pas, tentées, sûrement, mais craintives. Je m'empare de deux touffes de « sabots-de-Vénus » piquetés comme des œufs de mésange, et je fais signe que j'attends.

Digitized by Google

Anaïs se décide à m'imiter, se charge de deux géraniums doubles, Marie imite Anaïs, Luce aussi, et toutes les quatre, nous marchons prudemment. Près de la porte la peur nous ressaisit, absurde, nous nous pressons comme des brebis dans l'ouverture étroite de la porte, et nous courons jusqu'à l'École, où Mademoiselle nous accueille avec des cris de joie. Toutes à la fois, nous racontons l'odyssée. La Directrice, étonnée, reste un instant perplexe, et conclut avec insouciance : « Bah ! nous verrons bien ! Ce n'est qu'un prêt, en somme, — un peu forcé. » Nous n'avons jamais, jamais, entendu parler de rien, mais le père Caillavaut a hérissé de tessons et de fers de lance ses murs (ce vol nous a valu une certaine considération, ici on se connaît en brigandage). Nos fleurs furent placées au premier rang, et puis, ma foi, dans le tourbillon de l'arrivée ministérielle, on oublia complètement de les rendre; elles embellirent le jardin de Mademoiselle.

Ce jardin est depuis pas mal de temps l'unique sujet de discorde entre Mademoiselle et sa grosse femme de mère; celle-ci, restée tout à fait paysanne, bêche, désherbe, traque les escargots dans leurs derniers retranchements, et n'a pas d'autre idéal que de faire pousser des carrés de choux, des carrés de poireaux, des carrés de pommes de terre, — de quoi nourrir toutes les pensionnaires sans rien acheter, enfin. Sa fille, nature affinée, rêve de charmilles épaisses, de fleurs en buissons, de tonnelles enguirlandées de chèvrefeuille, — des plantes inutiles, quoi ! De sorte qu'on peut voir tantôt la mère Sergent donner des coups de pioche méprisants aux petits vernis du Japon, aux bouleaux pleureurs, tantôt Mademoiselle danser d'un talon irrité sur les bordures d'oseille et les ciboulettes odorantes. Cette lutte nous tord de joie. Il faut être juste et reconnaître aussi que, partout ailleurs qu'au jardin et à la cuisine, Mme Sergent s'efface complètement, ne paraît jamais en visite, ne donne pas son

Digitized by Google

avis dans les discussions, et porte bravement le bonnet tuyauté.

Le plus amusant, en ce peu d'heures qui nous reste, c'est d'arriver à l'École et de repartir à travers les rues méconnaissables, transformées en allées de forêt, en décors de parc, tout embaumées de l'odeur pénétrante des sapins coupés. On dirait que les bois qui cernent Montigny l'ont envahi, sont venus, presque, l'ensevelir... On n'aurait pas rêvé, pour cette petite ville perdue dans les arbres, une parure plus jolie, plus seyante... Je ne peux pourtant pas dire plus « adéquate », c'est un mot que j'ai en horreur.

Les drapeaux, qui enlaidiront et banaliseront ces allées vertes, seront tous en place demain, et aussi les lanternes vénitiennes et les veilleuses de couleur. Tant pis !

On ne se gêne pas avec nous, les femmes et les gars nous appellent au passage : « Eh ! vous qui avez l'habitude, allons, venez nous *ainder*, un peu, à piquer des roses ! »

On « ainde » volontiers, on grimpe aux échelles; mes camarades se laissent — mon Dieu ! pour le ministre ! — chatouiller un peu la taille et quelquefois les mollets; je dois dire que jamais on ne s'est permis ces facéties sur la fille du « Monsieur aux limaces ». Aussi bien, avec ces gars qui n'y songent plus la main tournée, c'est inoffensif et pas même blessant; je comprends que les élèves de l'École se mettent au diapason. Anaïs permet toutes les libertés et soupire après les autres; Féfed la descend de dessus l'échelle en la portant dans ses bras. Touchart, dit Zéro, lui fourre sous les jupes des branches de pin piquantes; elle pousse des petits cris de souris prise dans une porte et ferme à demi des yeux pâmés, sans force pour même simuler une défense.

Mademoiselle nous laisse un peu reposer, de peur que nous ne soyons trop défraîchies pour le grand jour. Je ne sais pas d'ailleurs ce qui resterait à faire, tout est fleuri, tout

Digitized by Google

est en place; les fleurs coupées trempent à la cave dans des seaux d'eau fraîche, on les sèmera un peu partout au dernier moment. Nos trois bouquets sont arrivés ce matin dans une grande caisse fragile; Mademoiselle n'a pas voulu même qu'on la déclouât complètement, elle a enlevé une planche, soulevé un peu les papiers de soie qui enlinceulent les fleurs patriotiques, et l'ouate d'où sortait une odeur mouillée : tout de suite la mère Sergent a descendu à la cave la caisse légère où roulent des cailloux d'un sel que je ne connais pas, qui empêche les fleurs de se flétrir.

Soignant ses premiers sujets, la Directrice nous envoie, Anaïs, Marie, Luce et moi, nous reposer au jardin, sous les noisetiers. Affalées à l'ombre sur le banc vert, nous ne songeons pas à grand'chose; le jardin bourdonne. Comme piquée par une mouche, Marie Belhomme sursaute et se met soudain à dérouler une des grosses papillotes qui grelottent depuis trois jours autour de sa tête :

— ... s'tu fais ?

— Voir si c'est frisé, tiens !

— Et si ce n'était pas assez frisé ?

— Dame, j'y mettrais de l'eau ce soir, en me couchant. Mais tu vois, c'est très frisé, c'est bien !

Luce imite son exemple et pousse un petit cri de déception :

— Ah ! C'est comme si je n'avais rien fait ! Ça tire-bouchonne au bout, et rien du tout en haut, ou presque rien !

Elle a en effet de ces cheveux souples et doux comme de la soie qui fuient et glissent sous les doigts, sous les rubans, et ne font que ce qu'ils veulent.

— C'est tant mieux, lui dis-je, ça t'apprendra. Te voilà bien malheureuse de n'avoir pas la tête comme un rince-bouteilles !

Mais elle ne se console pas, et comme leurs voix m'ennuient, je m'en vais plus loin me coucher sur le sable,

Digitized by Google

dans l'ombre que font les marronniers. Je ne me sens pas trois idées nettes, la chaleur, la fatigue...

Ma robe est prête, elle va bien... je serai jolie demain, plus que la grande Anaïs, plus que Marie : ce n'est pas difficile, ça fait plaisir tout de même... Je vais quitter l'école, papa m'enverra à Paris chez une tante riche et sans enfants, je ferai mon entrée dans le monde, et mille gaffes en même temps... Comment me passer de la campagne, avec cette faim de verdure qui ne me quitte guère ? Ça me paraît insensé de songer que je ne viendrai plus ici, que je ne verrai plus Mademoiselle, sa petite Aimée aux yeux d'or, plus Marie la toquée, plus Anaïs la rosse, plus Luce, gourmande de coups et de caresses... j'aurai du chagrin de ne plus vivre ici... Et puis, pendant que j'ai le temps, je peux bien me dire quelque chose : c'est que Luce me plaît, au fond, plus que je ne veux me l'avouer : j'ai beau me répéter son peu de beauté vraie, sa câlinerie animale et traîtresse, la fourberie de ses yeux, n'empêche qu'elle possède un charme à elle, d'étrangeté, de faiblesse, de perversité encore naïve, — et la peau blanche, et les mains fines au bout des bras ronds, et les pieds mignons. Mais jamais elle n'en saura rien ! Elle pâtit à cause de sa sœur que M^lle^ Sergent m'a enlevée de vive force. Plutôt que de rien avouer, je m'arracherais la langue !

Sous les noisetiers, Anaïs décrit à Luce sa robe de demain; je me rapproche, en veine de mauvaiseté, et j'entends :

— Le col ? Il n'y en a pas, de col ! C'est ouvert en V devant et derrière, entouré d'une chicorée de mousseline de soie et fermé par un chou de ruban rouge...

— « Les choux rouges, dits frisés, demandent un terrain maigre et pierreux », nous enseigne l'ineffable Bérillon; ça fera bien l'affaire, hein Anaïs ? De la chicorée, des choux, c'est pas une robe, c'est un potager.

Digitized by Google

— Mademoiselle Claudine, si vous venez ici pour dire des choses aussi spirituelles, vous pouviez rester sur votre sable, on n'attendait pas après vous !

— Ne t'échauffe pas; dis-nous comment est faite la jupe, de quels légumes on l'assaisonnera ? Je la vois d'ici, il y a une frange de persil autour !

Luce s'amuse de tout son cœur; Anaïs se drape dans sa dignité et s'en va; comme le soleil baisse, nous nous levons aussi.

A l'instant où nous fermons la barrière du jardin, des rires clairs jaillissent, se rapprochent, et Mlle Aimée passe, courant, pouffant, poursuivie par l'étonnant Rabastens qui la bombarde de fleurs de bignonier égrenées. Cette inauguration ministérielle autorise d'aimables libertés dans les rues, et à l'École aussi, paraît-il ! Mais Mlle Sergent vient derrière, pâlissante de jalousie et les sourcils froncés; plus loin nous l'entendons appeler : « Mademoiselle Lanthenay, je vous ai demandé deux fois si vous aviez donné rendez-vous à vos élèves pour sept heures et demie. » Mais l'autre folle, ravie de jouer avec un homme et d'irriter son amie, court sans s'arrêter et les fleurs de pourpre s'accrochent à ses cheveux, glissent dans sa robe... Il y aura une scène ce soir.

A cinq heures, ces demoiselles nous rassemblent à grand'peine, éparses que nous sommes dans tous les coins de la maison. La Directrice prend le parti de sonner la cloche du déjeuner, et interrompt ainsi un galop furieux que nous dansions, Anaïs, Marie, Luce et moi, dans la salle du banquet, sous le plafond fleuri.

— Mesdemoiselles, crie-t-elle de sa voix des grands jours, vous allez rentrer chez vous tout de suite et vous coucher de bonne heure ! Demain matin, à sept heures et demie, vous serez toutes réunies ici, habillées, coiffées, de façon qu'on n'ait plus à s'occuper de vous ! On vous remettra des ban-

Digitized by Google

deroles et des bannières; Mlles Claudine, Anaïs et Marie prendront leurs bouquets... Le reste... vous le verrez quand vous y serez. Allez-vous-en, n'abîmez pas les fleurs en passant par les portes, et que je n'entende plus parler de vous jusqu'à demain matin !

Elle ajoute :

— Mademoiselle Claudine, vous savez votre compliment ?

— Si je le sais ! Anaïs me l'a fait répéter trois fois aujourd'hui.

— Mais... et la distribution des prix ! risque une voix timide.

— Ah ! la distribution des prix, on la fera quand on pourra ! Il est probable d'ailleurs que je vous donnerai simplement les livres ici, et qu'il n'y aura pas cette année de distribution publique, à cause de l'inauguration.

— Mais... les chœurs, l'*Hymne à la Nature ?*

— Vous les chanterez demain, devant le ministre. Disparaissez !

Cette allocution a consterné pas mal de petites filles qui attendaient la distribution des prix comme une fête unique dans l'année; elles s'en vont perplexes et pas contentes sous les arceaux de verdure fleurie.

Les gens de Montigny, fatigués et fiers, se reposent assis sur les seuils et contemplent leur œuvre; les jeunes filles usent le reste du jour qui s'éteint à coudre un ruban, à poser une dentelle au bord d'un décolletage improvisé, pour le grand bal de la Mairie, ma chère !

Demain matin, au jour, les gars sèmeront la jonchée sur le parcours du cortège, des herbes coupées, des feuilles vertes, mêlées de fleurs et de roses effeuillées. Et si le ministre Jean Dupuy n'est pas content, c'est qu'il sera trop difficile, zut pour lui !

Mon premier mouvement, en ouvrant ce matin les yeux, c'est de courir à la glace; — dame, on ne sait pas, s'il m'était

Digitized by Google

poussé une fluxion cette nuit ? Rassurée, je me toilette soigneusement : temps admirable, il n'est que six heures; j'ai le temps de me fignoler. Grâce à la sécheresse de l'air, mes cheveux font bien « le nuage ». Petite figure toujours un peu pâlotte et pointue, mais je vous assure, mes yeux et ma bouche ne sont pas mal. La robe bruit légèrement; la jupe de dessus, en mousseline sans empois, ondule au rythme de la marche et caresse les souliers aigus. La couronne maintenant : ah ! qu'elle me va bien ! Une petite Ophélie toute jeunette, avec des yeux cernés si drôlement !... Oui, on me disait, quand j'étais petite, que j'avais des yeux de grande personne; plus tard, c'étaient des yeux « pas convenables »; on ne peut pas contenter tout le monde et soi-même. J'aime mieux me contenter d'abord...

L'ennui, c'est ce gros bouquet serré et rond, qui va m'enlaidir. Bah ! puisque je le refile à Son Excellence...

Toute blanche, je m'en vais, à l'École, par les rues fraîches; les gars, en train de « joncher », crient de gros, d'énormes compliments à la « petite mariée » qui s'enfuit, sauvage.

J'arrive en avance, et pourtant je trouve déjà une quinzaine de gamines, des petites de la campagne environnante, des fermes lointaines; c'est habitué à se lever à quatre heures en été. Risibles et attendrissantes, la tête énorme à cause des cheveux gonflés en tortillons raides, elles restent debout pour ne pas chiffonner leurs robes de mousseline, trop passées au bleu, qui se boursouflent, rigides, nouées à la taille par des ceintures groseille ou indigo; et leurs figures hâlées paraissent toutes noires dans ce blanc. A mon arrivée, elles ont poussé un petit « ah ! » vite contenu, et se taisent maintenant, très intimidées de leurs belles toilettes et de leur frisure, roulant dans leurs mains gantées de fil blanc un beau mouchoir où leur mère a versé du « senti-bon ».

Ces demoiselles ne paraissent pas, mais à l'étage supérieur,

Digitized by Google

j'entends des petits pas courir... Dans la cour débouchent des nuages blancs, enrubannés de rose, de rouge, de vert et de bleu; toujours et toujours plus nombreuses, les gamines arrivent, — silencieuses pour la plupart, parce que fort occupées à se toiser, à se comparer, et à pincer la bouche d'un air dédaigneux. On dirait un camp de Gauloises, ces chevelures flottantes, bouclées, crêpées, débordantes, presque toutes blondes... Une galopade dévale l'escalier, ce sont les pensionnaires, — troupeau toujours isolé et hostile — à qui les robes de communiantes servent encore; derrière elles descend Luce, légère comme un angora blanc, gentille avec ses boucles molles et mobiles, son teint de rose fraîche. Ne lui faudrait-il, comme à sa sœur, qu'une passion heureuse pour l'embellir tout à fait ?

— Comme tu es belle, Claudine ! Et ta couronne n'est pas du tout pareille aux deux autres. Ah ! que tu es heureuse d'être si jolie !

— Mais, mon petit chat, sais-tu que je te trouve, toi, tout à fait amusante et désirable avec tes rubans verts ? Tu es vraiment un bien curieux petit animal ! Où est ta sœur et sa Mademoiselle ?

— Pas prêtes encore; la robe d'Aimée s'attache sous le bras, tu penses ! C'est Mademoiselle qui la lui agrafe.

— Oui, ça peut durer quelque temps.

D'en haut, la voix de la sœur aînée appelle : « Luce, viens chercher les banderoles ! »

La cour s'emplit de petites et de grandes fillettes, et tout ce blanc, sous le soleil, blesse les yeux. (D'ailleurs trop de blancs différents qui se tuent les uns les autres.)

Voici Liline, avec son sourire inquiétant de Joconde sous ses ondulations dorées, et ses yeux glauques; et cette jeune perche de « Maltide », couverte jusqu'aux reins d'une cascade de cheveux blé mûr; la lignée des Vignale, cinq filles de huit

Digitized by Google

à quatorze ans, toutes secouant des tignasses foisonnantes, comme teintes au henné — Jeannette, petite futée aux yeux malins, marchant sur deux tresses aussi longues qu'elle, blond foncé, pesantes comme de l'or sombre, — et tant, et tant d'autres; et sous la lumière éclatante ces toisons flamboient.

Marie Belhomme arrive, appétissante dans sa robe crème, rubans bleus, drôlette sous sa couronne de bluets. Mais, bon Dieu, que ses mains sont grandes sous le chevreau blanc !

Enfin, voici Anaïs, et je soupire d'aise à la voir si mal coiffée, en plis cassants; sa couronne de coquelicots pourpres, trop près du front, lui fait un teint de morte. Avec un touchant accord, Luce et moi, nous accourons au-devant d'elle, nous éclatons en concert de compliments : « Ma chère, ce que tu es bien ! Tu sais, ma chère, décidément, rien ne te va comme le rouge, c'est tout à fait réussi ! »

Un peu défiante d'abord, Anaïs se dilate de joie, et nous opérons une entrée triomphale dans la classe où les gamines, au complet maintenant, saluent d'une ovation le vivant drapeau tricolore.

Un religieux silence s'établit : nous regardons descendre ces demoiselles posément, marche à marche, suivies de deux ou trois pensionnaires chargées de légers drapeaux au bout de grandes lances dorées. Aimée, dame, je suis forcée de le reconnaître, on la mangerait toute vive, tant elle séduit dans sa robe blanche en mohair brillant (une jupe sans couture derrière, rien que cela !), coiffée de paille de riz et de gaze blanche. Petit monstre, va !

Et Mademoiselle la couve des yeux, moulée dans la robe noire, brodée de branches mauves, que je vous ai décrite. Elle, la mauvaise rousse, elle ne peut être jolie, mais sa robe la serre comme un gant, et l'on ne voit que des yeux qui scin-

Digitized by Google

tillent sous les ondes ardentes coiffées d'un chapeau noir extrêmement chic.

— Où est le drapeau ? demande-t-elle tout de suite.

Le drapeau s'avance, modeste et content de soi.

— C'est bien ! c'est... très bien ! Venez ici, Claudine... je savais bien que vous seriez à votre avantage. Et maintenant séduisez-moi ce ministre-là !

Elle examine rapidement tout son bataillon blanc, range une boucle ici, tire un ruban là, ferme la jupe de Luce, qui bâillait, renfonce dans le chignon d'Aimée une épingle glissante, et ayant tout scruté de son œil redoutable, saisit le faisceau des inscriptions variées : *Vive la France ! Vive la République ! Vive la Liberté ! Vive le Ministre !...* etc., en tout vingt drapeaux qu'elle distribue à Luce, aux Jaubert, à des élues qui s'empourprent d'orgueil, et tiennent la hampe comme un cierge, enviées des simples mortelles qui enragent.

Nos trois bouquets noués de flots tricolores, on les tire précieusement de leur ouate comme des bijoux. Dutertre a bien employé l'argent des fonds secrets; je reçois une botte de camélias blancs, Anaïs une de camélias rouges; à Marie Belhomme échoit le gros bouquet de bluets larges et veloutés, — car la nature n'ayant point prévu les réceptions ministérielles, a négligé de produire des camélias bleus. Les petites se poussent pour voir, et des bourrades s'échangent déjà, ainsi que des plaintes aigres.

— Assez ! crie Mademoiselle. Croyez-vous que j'ai le temps de faire la police ? Ici, le drapeau ! Marie à gauche, Anaïs à droite, Claudine au milieu, et marchez, descendez dans la cour un peu vite ! Il ferait beau voir que nous manquions l'arrivée du train ! Les porteuses d'oriflammes, suivez, quatre par quatre, les plus grandes en tête...

Nous descendons le perron, nous n'entendons plus; Luce

Digitized by Google

et les plus grandes marchent derrière nous, les banderoles de leurs fanions claquent légèrement sur nos têtes; suivies d'un piétinement de moutons nous passons sous l'arc de verdure... SOYEZ LES BIENVENUS !

Toute la foule qui nous attendait dehors, foule endimanchée, emballée, prête à crier « Vive n'importe quoi ! » pousse à notre vue un grand *Ah !* de feu d'artifice. Fières comme de petits paons, les yeux baissés, et crevant de vanité dans notre peau, nous marchons doucement, le bouquet dans nos mains croisées, foulant la jonchée qui abat la poussière; c'est seulement au bout de quelques minutes que nous échangeons des regards de côté et des sourires enchantés, tout épanouies.

— On a du goût[1] ! soupire Marie en contemplant les allées vertes où nous passons lentement, entre deux haies de spectateurs béants, sous les voûtes du feuillage qui tamisent le soleil, laissant filtrer un jour faux et charmant de sous-bois.

— Je te crois qu'on est bien ! On dirait que la fête est pour nous !

Anaïs ne souffle mot, trop absorbée dans sa dignité, trop occupée de chercher, parmi la foule qui s'écarte devant nous, les gars qu'elle connaît et qu'elle pense éblouir. Pas belle aujourd'hui, pourtant, dans tout ce blanc, — non, pas belle ! mais ses yeux minces pétillent d'orgueil quand même. Au carrefour du Marché, on nous crie : « Halte ! » Il faut nous laisser rejoindre par l'école des garçons, toute une file sombre qu'on a une peine infinie à maintenir en rangs réguliers, les gamins nous semblent aujourd'hui fort méprisables, hâlés et gauches dans leurs beaux habits; leurs grosses mains pataudes lèvent des drapeaux.

Pendant la halte, nous nous sommes retournées toutes les

1. On s'amuse : locution spéciale au Fresnois.

Digitized by Google

trois, en dépit de notre importance : derrière nous, Luce et ses congénères s'appuient belliqueusement aux hampes de leurs fanions; la petite rayonne de vanité et se tient droite comme Fanchette quand elle fait la belle; elle rit tout bas de joie, incessamment ! Et jusqu'à perte de vue, sous les arceaux verts, robes bouffantes et chevelures gonflées, s'enfonce et se perd l'armée des Gauloises.

« En marche ! » Nous repartons, légères comme des roitelets, nous descendons la rue du Cloître et nous franchissons enfin cette muraille verte, faite d'ifs taillés aux ciseaux qui représente un château fort, et comme, sur la route, le soleil tape dur, on nous arrête dans l'ombre du petit bois d'acacias tout près de la ville; nous attendrons là les voitures ministérielles. On se détend un peu.

— Ma couronne tient ? questionne Anaïs.

— Oui... juge toi-même.

Je lui passe une petite glace de poche, prudemment apportée, et nous vérifions l'équilibre de nos coiffures... La foule nous a suivies, mais, trop serrée dans le chemin, elle a éventré les haies qui la bordent, et piétine les champs sans souci du regain. Les gars en délire portent des bottes de fleurs, des drapeaux, et aussi des bouteilles ! (Parfaitement, car je viens d'en voir un s'arrêter, renverser la tête et boire au goulot d'un litre.)

Les dames de la « Société » sont restées aux portes de la ville, assises qui sur l'herbe, qui sur des pliants, toutes sous des ombrelles. Elles attendront là, c'est plus distingué; il ne sied pas de montrer trop d'empressement.

Là-bas flottent des drapeaux sur les toits rouges de la gare, vers où court la foule; et son tumulte s'éloigne. Mlle Sergent toute noire et son Aimée toute blanche, déjà essoufflées de nous surveiller et de trotter à côté de nous, en avant, en arrière, s'asseyent sur le talus, les jupes relevées par crainte

Digitized by Google

de se verdir. Nous attendons debout, sans envie de parler, — je repasse dans ma tête le petit compliment un peu zozo, œuvre d'Antonin Rabastens, que je réciterai tout à l'heure :

Monsieur le Ministre,

Les enfants des écoles de Montigny, parés des fleurs de leur terre natale...

(Si jamais on a vu ici des champs de camélias, qu'on le dise !)

... viennent à vous pleins de reconnaissance...

Poum ! ! ! une fusillade qui éclate à la gare met debout nos institutrices.

Les cris du populaire nous arrivent en rumeur assourdie qui grandit tout de suite et se rapproche, avec un bruit confus de clameurs joyeuses, de piétinements multiples et de galopades de chevaux... Toutes tendues, nous guettons le détour de la route... Enfin, enfin, débouche l'avant-garde; des gamins poussiéreux qui traînent des branches et braillent, puis des flots de gens, puis deux coupés qui miroitent au soleil, deux ou trois landaus d'où se lèvent des bras agitant des chapeaux... Nous n'avons plus que des yeux pour regarder... D'un trot ralenti les voitures se rapprochent, elles sont là, devant nous, avant que nous ayons eu le temps de nous reconnaître, quand s'ouvre à dix pas de nous la portière du premier coupé.

Un jeune homme en habit noir saute à terre et tend son bras sur lequel s'appuie le Ministre de l'Agriculture. Pas distinguée pour deux sous, l'Excellence, malgré le mal qu'elle se donne pour nous paraître imposante. Même je le trouve un peu ridicule, ce rogue petit monsieur à ventre de bouvreuil, qui éponge son front quelconque, et ses yeux durs, et sa courte barbe roussâtre, car il dégoutte de sueur. Dame, il

Digitized by Google

n'est pas vêtu de mousseline blanche, lui, et le drap noir sous ce soleil !...

Une minute de silence curieux l'accueille, et tout de suite des cris extravagants de « Vive le Ministre ! Vive l'Agriculture ! Vive la République !... » M. Jean Dupuy remercie d'un geste étriqué, mais suffisant. Un gros monsieur, brodé d'argent, coiffé d'un bicorne, la main sur la poignée de nacre d'une petite épée, vient se placer à la gauche de l'illustre, un vieux général à barbiche blanche, haut et voûté, le flanque du côté droit. Et l'imposant trio s'avance, grave, escorté d'une troupe d'habits noirs, à cordons rouges, à brochettes, à Medjidiés. Entre des épaules et des têtes, je distingue la figure triomphante de cette canaille de Dutertre, acclamé par la foule qui le choie en tant qu'ami du Ministre, en tant que futur député.

Je cherche des yeux Mademoiselle, je lui demande du menton et des sourcils : « Faut-il y aller du petit speech ? » Elle me fait signe que oui, et j'entraîne mes deux acolytes. Un silence surprenant s'établit soudain; — mon Dieu ! Comment vais-je oser parler devant tout ce monde ? Pourvu que le sale trac ne m'étrangle pas ! — D'abord, bien ensemble, nous plongeons dans nos jupes, en une belle révérence qui fait faire « fuiiiiii » à nos robes, et je commence, les oreilles tellement bourdonnantes que je ne m'entends pas :

Monsieur le Ministre,

Les enfants des écoles de Montigny, parés des fleurs de leur terre natale, viennent à vous, pleins de reconnaissance...

Et puis, je m'affermis tout de suite et je continue, détaillant la prose où Rabastens se porte garant de notre « inébranlable attachement aux institutions républicaines », aussi tranquille, maintenant, que si je récitais, en classe, *La Robe*, d'Eugène Manuel. D'ailleurs, le trio officiel ne m'écoute pas;

Digitized by Google

le Ministre songe qu'il meurt de soif, les deux autres grands personnages échangent tout bas des appréciations :

— Monsieur le Préfet, d'où sort donc ce petit portrait ?

— N'en sais rien, mon général, elle est gentille comme un cœur.

— Un petit primitif (lui aussi !), si elle ressemble à une fille du Fresnois, je veux qu'on me...

« *Veuillez accepter ces fleurs du sol maternel !* » terminai-je en tendant mon bouquet à Son Excellence.

Anaïs, pincée comme toutes les fois qu'elle vise à la distinction, passe le sien au Préfet, et Marie Belhomme, pourpre d'émoi, offre le sien au général.

Le Ministre bredouille une réponse où je saisis les mots de « République... sollicitude du gouvernement... confiance dans l'attachement »; il m'agace. Puis il reste immobile, moi aussi; tout le monde attend, quand Dutertre se penchant à son oreille lui souffle : « Faut l'embrasser, voyons ! »

Alors il m'embrasse, mais maladroitement (sa barbe rêche me pique). La fanfare du chef-lieu rugit la *Marseillaise*, et, faisant volte-face, nous marchons vers la ville, suivies des porte-fanions; le reste des écoles s'écarte pour nous laisser passer, et, devançant le cortège majestueux, nous passons sous le « château fort », nous rentrons sous les voûtes de verdure; on crie, autour de nous, d'une manière aiguë, forcenée, nous ne semblons vraiment rien entendre ! Droites et fleuries, c'est nous trois qu'on acclame, autant que le Ministre... Ah ! si j'avais de l'imagination, je nous verrais tout de suite les trois filles du roi, entrant avec leur père dans une « bonne ville » quelconque; les gamines en blanc sont nos dames d'honneur, on nous mène au tournoi, où les preux chevaliers se disputeront l'honneur de... Pourvu que ces gars de malheur n'aient pas trop rempli d'huile les veilleuses de couleur dès ce matin ! Avec les secousses que donnent aux mâts les

Digitized by Google

gamins grimpés et hurlants, nous serions propres ! Nous ne nous parlons pas, nous n'avons rien à nous dire, assez occupées de cambrer nos tailles à l'usage des gens de Paris, et de pencher la tête dans le sens du vent, pour faire voler nos cheveux...

On arrive dans la cour des écoles, on fait halte, on se masse, la foule reflue de tous côtés, bat les murs et les escalade. Du bout des doigts, nous écartons assez froidement les camarades trop disposées à nous entourer, à nous noyer; on échange d'aigres « Fais donc attention ! — Et toi, fais donc pas tant ta sucrée ! on t'a assez remarquée depuis ce matin ! » La grande Anaïs oppose aux moqueries un silence dédaigneux; Marie Belhomme s'énerve, je me retiens tant que je peux d'ôter un de mes souliers découverts pour l'appliquer sur la figure de la plus rosse des Jaubert qui m'a sournoisement bousculée.

Le ministre, escorté du général, du préfet, d'un tas de conseillers, de secrétaires, de je ne sais pas bien quoi (je connais mal ce monde-là) qui fendent la foule, a gravi l'estrade et s'installe dans le beau fauteuil trop doré que le maire a tiré de son salon tout exprès. Maigre consolation pour le pauvre homme cloué chez lui par la goutte en ce jour inoubliable ! M. Jean Dupuy sue et s'éponge; qu'est-ce qu'il ne donnerait pas pour être à demain ! Au fait, on le paie pour ça... Derrière lui, en demi-cercles concentriques, s'asseyent les conseillers généraux, le conseil municipal de Montigny... tous ces gens en nage, ça ne doit pas sentir très bon... Eh ! bien, et nous ? C'est fini, notre gloire ? On nous laisse là en bas, sans que personne nous offre seulement une chaise ? Trop fort ! « Venez, vous autres, on va s'asseoir. » Non sans peine nous nous ouvrons un passage jusqu'à l'estrade, nous, le drapeau, et toutes les porte-fanions. Là, la tête levée, je hèle à demi-voix Dutertre qui bavarde, penché au dossier de M. le Préfet,

Digitized by Google

tout au bord de l'estrade : « Monsieur ! Hé, Monsieur ! Monsieur Dutertre, voyons !... Docteur ! » Il entend cet appel-là mieux que les autres et se penche souriant, montrant ses crocs : « C'est toi ! Qu'est-ce que tu veux ? Mon cœur ? Je te le donne ! » Je pensais bien qu'il était déjà ivre.

— Non, Monsieur, j'aimerais bien mieux une chaise pour moi et d'autres pour mes camarades. On nous abandonne là toutes seules, avec les simples mortelles, c'est navrant.

— Ça crie justice, tout simplement ! Vous allez vous échelonner, assises sur les degrés, que les populations puissent au moins se rincer l'œil pendant que nous les embêterons avec nos discours. Montez toutes !

On ne se le fait pas répéter. Anaïs, Marie et moi, nous grimpons les premières, avec Luce, les Jaubert, les autres porte-bannières derrière nous, embarrassées de leurs lances qui s'accrochent, s'enchevêtrent, et qu'elles tirent rageusement, les dents serrées et les yeux en dessous, parce qu'elles pensent que la foule s'amuse d'elles. Un homme — le sacristain — les prend en pitié et rassemble complaisamment les petits drapeaux qu'il emporte; bien sûr, les robes blanches, les fleurs, les bannières, ont donné à ce brave homme l'illusion qu'il assistait à une Fête-Dieu un peu plus laïque, et obéissant à une longue habitude, il nous enlève nos cierges, je veux dire nos drapeaux, à la fin de la cérémonie.

Installées et trônantes, nous regardons la foule à nos pieds et les écoles devant nous, ces écoles aujourd'hui charmantes sous les rideaux de verdure, sous les fleurs, sous toute cette parure frissonnante qui dissimule leur aspect sec de casernes. Quant au vil peuple des camarades restées en bas debout, qui nous dévisage envieusement, se pousse du coude, et rit jaune, nous le dédaignons.

Sur l'estrade, on remue des chaises, on tousse, et nous nous

Digitized by Google

détournons à demi pour voir l'orateur. C'est Dutertre, qui, debout au milieu, souple et agité, se prépare à parler, sans papier, les mains vides. Un silence profond s'établit. On entend, comme à la grand'messe, les pleurs aigus d'un mioche qui voudrait bien s'en aller, et, comme à la grand'messe, ça fait rire. Puis :

Monsieur le Ministre,

. . . . . .

Il ne parle pas plus de deux minutes; son discours adroit et brutal, plein de compliments grossiers, de rosseries subtiles (dont je n'ai compris que le quart, probablement) est terrible contre le député et gentil pour tout le reste des humains; pour son glorieux Ministre et cher ami — ils ont dû faire de sales coups ensemble — pour ses chers concitoyens, pour l'institutrice, « si indiscutablement supérieure, Messieurs, que le nombre des brevets, des certificats d'études obtenus par les élèves, me dispense de tout autre éloge »... (Mlle Sergent, assise en bas, modestement, baisse la tête sous son voile), pour nous-mêmes, ma foi : « fleurs portant des fleurs, drapeau féminin, patriotique et séduisant ». Sous ce coup inattendu, Marie Belhomme perd la tête et se cache les yeux de sa main, Anaïs renouvelle de vains efforts pour rougir, et je ne peux pas m'empêcher d'onduler sur mes reins. La foule nous regarde et nous sourit, et Luce cligne vers moi...

... de la France et de la République !

Les applaudissements et les cris durent cinq minutes, violents à faire *bzii* dans les oreilles; pendant qu'on se calme, la grande Anaïs me dit :

— Ma chère, tu vois Monmond ?

Digitized by Google

— Où donc ?... oui, je le vois. Eh ! bien, quoi ?

— Il regarde tout le temps la Joublin.

— Ça te donne des cors aux pieds ?

— Non, mais vrai ! Faut avoir de drôles de goûts ! Regarde-le donc ! Il la fait monter sur un banc, et il la soutient ! Je parie qu'il tâte si elle a les mollets fermes.

— Probable. Cette pauvre Jeannette, je ne sais pas si c'est l'arrivée du ministre qui lui donne tant d'émotion ! Elle est rouge, comme tes rubans, et elle tressaille...

— Ma vieille, sais-tu à qui Rabastens fait la cour ?

— Non.

— Regarde-le, tu le sauras.

De vrai, le beau sous-maître considère obstinément quelqu'un... Et ce quelqu'un, c'est mon incorrigible Claire, vêtue de bleu pâle, dont les beaux yeux un peu mélancoliques se tournent complaisamment vers l'irrésistible Antonin... Bon ! Encore une fois pincée, ma sœur de communion ! Sous peu, j'entendrai des récits romanesques de rencontres, de joies, d'abandons... Dieu, que j'ai faim !

— Tu n'as pas faim, Marie ?

— Si, un peu.

— Moi, je meurs d'inanition. Tu l'aimes, toi, la robe neuve de la modiste ?

— Non, je trouve que c'est criard. Elle croit que tant plus que ça se voit, tant plus que c'est beau. La mairesse a commandé la sienne à Paris, tu sais ?

— Ça lui fait une belle jambe ! Elle porte ça comme un chien habillé. L'horlogère met encore son corsage d'il y a deux ans.

— Tiens ! Elle veut faire une dot à sa fille, elle a raison, c'te femme !

Le petit père Jean Dupuy s'est levé et commence la réplique d'une voix sèche, avec un air d'importance tout à fait réjouissant. Heureusement, il ne parle pas longtemps. On applaudit,

Digitized by Google

nous aussi tant que nous pouvons. C'est amusant, toutes ces têtes qui s'agitent, toutes ces mains qui battent en l'air, à nos pieds, toutes ces bouches noires qui crient... Et quel joli soleil là-dessus ! un peu trop chaud...

Remuement de chaises sur l'estrade, tous ces messieurs se lèvent, on nous fait signe de descendre, on mène manger le ministre, allons déjeuner !

Difficilement, ballottées dans la foule qui se pousse en remous contraires, nous finissons par sortir de la cour, sur la place où la cohue se desserre un peu. Toutes les petites filles blanches s'en vont, seules ou avec les mamans très fières qui les attendaient; nous trois, aussi, nous allons nous séparer.

— Tu t'es amusée ? demande Anaïs.

— Sûr ! Ça s'est très bien passé, c'était joli !

— Eh bien ! moi, je trouve... Enfin, je croyais que ce serait plus drôle... Ça manquait un peu d'entrain, voilà !

— Tais-toi, tu me fais mal ! Je sais ce qui te manque, tu aurais voulu chanter quelque chose, toute seule sur l'estrade, la fête t'aurait tout de suite paru plus gaie.

— Va toujours, tu ne m'offenses pas; on sait ce que ces compliments valent dans ta bouche !

— Moi, confesse Marie, jamais je ne me suis tant amusée. Oh ! ce qu'il a dit pour nous... Je ne savais plus où me musser !... A quelle heure revenons-nous ?

— A deux heures précises. Ça veut dire deux heures et demie, tu comprends bien que le banquet ne sera pas fini avant. Adieu, à tout à l'heure.

A la maison, papa me demande avec intérêt :

— Il a bien parlé, Méline ?

— Méline ! Pourquoi pas Sully ? C'est Jean Dupuy, voyons, papa !

— Oui, oui.

Digitized by Google

Mais il trouve sa fille jolie et se complaît à la regarder.

Après avoir déjeuné, je me relisse, je redresse les marguerites de ma couronne, je secoue la poussière de ma jupe de mousseline et j'attends patiemment deux heures, résistant de mon mieux à une forte envie de siester. Qu'il fera chaud là-bas, grand Dieu ! — Fanchette, ne touche pas à ma jupe, c'est de la mousseline. Non, je ne te prends pas de mouches, tu ne vois donc pas que je reçois le Ministre ?

Je ressors; les rues bourdonnent déjà et sonnent du bruit des pas qui, tous, descendent vers les écoles. On me regarde beaucoup, ça ne me déplaît pas. Presque toutes mes camarades sont déjà là quand j'arrive; figures rouges, jupes de mousseline déjà froissées et aplaties, ça n'a plus le neuf de ce matin. Luce s'étire et bâille; elle a déjeuné trop vite, elle a sommeil, elle a trop chaud, elle « se sent pousser des griffes ». Anaïs, seule, reste la même, aussi pâle, aussi froide, sans mollesse et sans émoi.

Ces demoiselles descendent enfin. Mlle Sergent, les joues cuites, gronde Aimée qui a taché le bas de sa jupe avec du jus de framboise; la petite gâtée boude et remue les épaules, et se détourne sans vouloir voir la tendre prière des yeux de son amie. Luce guette tout cela, rage et se moque.

— Voyons, y êtes-vous toutes ? gronde Mademoiselle qui, comme toujours, fait éclater sur nos têtes innocentes ses rancunes personnelles. Tant pis, partons, je n'ai pas envie de faire le pied de... d'attendre une heure ici. En rangs, et plus vite que ça !

La belle avance ! Sur cette énorme estrade, nous piétinons longtemps, car le Ministre n'en finit pas de prendre son café et les accessoires. La foule moutonne en bas et nous regarde en riant, des faces suantes de gens qui ont beaucoup déjeuné... Ces dames ont apporté des pliants; l'aubergiste de la rue du Cloître a posé des bancs qu'il loue deux sous la

Digitized by Google

place, les gars et les filles s'y empilent et s'y poussent; tous ces gens-là, gris, grossiers et rieurs, attendent patiemment en échangeant de fortes gaillardises, qu'ils s'envoient à distance avec des rires formidables. De temps en temps une petite fille blanche se fraie un passage jusqu'aux degrés de l'estrade, grimpe, se fait bousculer et reléguer aux derniers rangs par Mademoiselle, crispée de ces retards et qui ronge son frein sous sa voilette, — enragée davantage à cause de la petite Aimée qui joue de ses longs cils et de ses beaux yeux pour un groupe de calicots, venus de Villeneuve à bicyclette.

Un grand « Ah ! » soulève la foule vers les portes de la salle du banquet qui viennent de s'ouvrir devant le ministre plus rouge, plus transpirant encore que ce matin, suivi de son escorte d'habits noirs. On s'écarte sur son passage avec déjà plus de familiarité, des sourires de connaissance; il resterait ici trois jours que le garde champêtre lui taperait sur le ventre, en lui demandant un bureau de tabac pour sa bru qui a trois enfants, la pauv' fille, et pas de mari.

Mademoiselle nous masse sur le côté droit de l'estrade, car le ministre et ses comparses vont s'asseoir sur ce rang de sièges, pour nous mieux entendre chanter. Ces messieurs s'installent; Dutertre, couleur cuir de Russie, rit et parle trop haut, ivre, comme par hasard. Mademoiselle nous menace tout bas de châtiments effroyables si nous chantons faux, et allons-y de l'*Hymne à la Nature :*

Déjà l'horizon se colore
Des plus éclatantes lueurs;
Allons, debout; voici l'aurore !
Et le travail veut nos sueurs !

(S'il ne se contente pas des sueurs du cortège officiel, le travail, c'est qu'il est exigeant.)

Les petites voix se perdent un peu en plein air; je m'évertue

Digitized by Google

à surveiller à la fois la « seconde » et la « troisième ». M. Jean Dupuy suit vaguement la mesure en dodelinant de la tête, il a sommeil, il rêve au *Petit Parisien*. Des applaudissements convaincus le réveillent; il se lève, s'avance et complimente gauchement Mlle Sergent qui devient aussitôt farouche, regarde à terre et rentre dans sa coquille... Drôle de femme !

On nous déloge, on nous remplace par les élèves de l'école des garçons, qui viennent braire un chœur imbécile :

Sursum corda ! Sursum corda !
Haut les cœurs ! que cette devise
Soit notre cri de ralliement.
Éloignons tout ce qui divise
Pour marcher au but sûrement !
Arrière le froid égoïsme
Qui, mieux que les traîtres vendus,
Étouffe le patriotisme..., etc., etc...

Après eux, la fanfare du chef-lieu « l'Amicale du Fresnois » vient tapager. C'est bien ennuyeux, tout ça ! Si je pouvais trouver un coin tranquille... Et puis, comme on ne s'occupe plus du tout de nous, ma foi, je m'en vais sans le dire à personne, je rentre à la maison, je me déshabille et je m'étends jusqu'au dîner. Tiens, je serai plus fraîche au bal, donc !

A neuf heures, je respire la fraîcheur qui tombe enfin, debout sur le perron. En haut de la rue, sous l'arc de triomphe, mûrissent les ballons de papier en gros fruits de couleur. J'attends, toute prête et gantée, un capuchon blanc sous le bras, l'éventail blanc aux doigts, Marie et Anaïs qui viendront me chercher... Des pas légers, des voix connues descendent la rue, ce sont elles... Je proteste :

— Vous n'êtes pas folles ! Partir à neuf heures et demie pour le bal ! Mais la salle ne sera pas seulement allumée, c'est ridicule !

— Ma chère, Mademoiselle a dit : « Ça commencera à huit

Digitized by Google

heures et demie, dans ce pays, ils sont ainsi, on ne peut pas les faire attendre, ils se précipitent au bal sitôt la bouche essuyée ! » Voilà ce qu'elle a dit.

— Raison de plus pour ne pas imiter les gars et les gobettes d'ici ! Si les « habits noirs » dansent ce soir, ils arriveront vers onze heures, comme à Paris, et nous serons déjà défraîchies de danser ! Venez un peu dans le jardin avec moi.

Elles me suivent à contre-cœur dans les allées sombres où ma chatte Fanchette, comme nous en robe blanche, danse après les papillons de nuit, cabriolante et folle... Elle se méfie en entendant des voix étrangères et grimpe dans un sapin, d'où ses yeux nous suivent, comme deux petites lanternes vertes. D'ailleurs, Fanchette me méprise : l'examen, l'inauguration des écoles, — je ne suis plus jamais là, je ne lui prends plus de mouches, des quantités de mouches que j'enfilais en brochette sur une épingle à chapeau et qu'elle débrochait délicatement pour les manger, toussant parfois à cause d'une aile gênante arrêtée dans la gorge; je ne lui donne plus que rarement du chocolat cru et des corps de papillons qu'elle adore, et il m'arrive d'oublier le soir de lui « faire sa chambre » entre deux Larousse. — Patience, Fanchette chérie ! J'aurai tout le temps de te tourmenter et de te faire sauter dans le cerceau, puisque, hélas ! je ne retournerai plus à l'École...

Anaïs et Marie ne tiennent pas en place, ne me répondent que par des *oui* et *non* distraits, — les jambes leur fourmillent. Allons, partons donc puisqu'elles en ont tant envie ! « Mais vous verrez que ces demoiselles ne seront pas seulement descendues ! »

— Oh ! tu comprends, elles n'ont que le petit escalier intérieur à descendre pour se trouver dans la salle de bal; elles jettent de temps en temps un coup d'œil par la petite porte, pour voir si c'est le vrai moment de faire leur entrée.

Digitized by Google

— Justement, si nous arrivons trop tôt, nous aurons l'air cruches, toutes seules avec trois chats et un veau dans cette grande salle !

— Oh ! que tu es ennuyeuse, Claudine ! Tiens ! s'il n'y a pas de monde, nous monterons chercher les pensionnaires par le petit escalier et nous redescendrons quand les danseurs seront arrivés !

— Comme ça, je veux bien.

Et moi qui redoutais le désert de cette grande salle ! Elle est déjà plus qu'à demi pleine de couples qui tournoient, aux sons d'un orchestre mixte (juché sur l'estrade enguirlandée dans le fond de la salle), un orchestre composé de Trouillard et d'autres violoneux, pistons et trombones locaux, mêlés à des parcelles de l'« Amicale du Fresnois », en casquettes galonnées. Tout ça souffle, racle et tape avec peu d'ensemble, mais énormément d'entrain.

Il faut nous frayer un passage à travers la haie des gens qui regardent et encombrent la porte d'entrée, ouverte à deux battants, car vous savez, le service d'ordre, ici !... C'est là que s'échangent les remarques désobligeantes et les caquets sur les toilettes des jeunes filles, sur les appareillages fréquents des mêmes danseurs et danseuses :

— Ma chère, montrer sa peau comme ça ! c'est une petite catiche !

— Oui, et montrer quoi ? des os !

— Quatre fois, quatre fois qu'elle danse de suite avec Monmond ! Si j'étais que de sa mère, je te la « resouperais »[1], je te l'enverrais se coucher, moi !

— Ces messieurs de Paris, ça danse pas comme par ici.

— Ça, c'est vrai ! On dirait que ça a peur de se casser, si

1. *Resouper*, châtier, remettre dans le bon chemin.

Digitized by Google

peu que ça remue. A la bonne heure, les gars d'ici, ils se donnent du plaisir sans regarder à leur peine !

C'est la vérité, encore que Monmond, brillant danseur, se retienne de voltiger les jambes en X, « rapport à » la présence des gens de Paris. Beau cavalier, Monmond, et qu'on s'arrache ! Clerc de notaire, un visage de fille et des cheveux noirs bouclés, comment voulez-vous qu'on résiste ?

Nous opérons une entrée timide, entre deux figures de quadrille, et nous traversons posément la salle pour aller nous asseoir, trois petites filles bien sages, sur une banquette.

Je pensais bien, je voyais bien que ma toilette me seyait, que mes cheveux et ma couronne me faisaient une petite figure pas méprisable du tout, — mais les regards sournois, les physionomies soudainement figées des jeunes filles qui se reposent et s'éventent m'en rendent certaine et je me sens mieux à mon aise. Je peux examiner la salle sans crainte.

Les « habits noirs », ah ! ils ne sont pas nombreux ! Tout le cortège officiel a pris le train de six heures; adieu ministre, général, préfet et leur suite. Il reste juste cinq ou six jeunes gens, secrétaires quelconques, gentils d'ailleurs et de bonne façon, qui, debout dans un coin, paraissent s'amuser prodigieusement de ce bal comme, à coup sûr, ils n'en virent jamais. Le reste des danseurs ? Tous les gars et les jeunes gens de Montigny et des environs, deux ou trois en habit mal coupé, les autres en jaquette; piètres accoutrements pour cette soirée qu'on a voulu faire croire officielle.

Comme danseuses rien que des jeunes filles, car, en ce pays primitif, la femme cesse de danser sitôt mariée. Elles se sont mises en frais, ce soir, les jeunesses ! Robes de gaze bleue, de mousseline rose, qui font paraître tout noirs ces teints vigoureux de petites campagnardes, cheveux trop lisses et pas assez bouffants, gants de fil blanc, et, quoi que prétendent les commères de la porte, pas assez de décolletage;

Digitized by Google

les corsages s'arrêtent trop tôt, là où ça devient blanc, ferme et rebondi.

L'orchestre avertit les couples de se joindre et, dans les coups d'éventail des jupes qui nous frôlent les genoux, je vois passer ma sœur de communion Claire, alanguie et toute gentille, aux bras du beau sous-maître Antonin Rabastens, qui valse avec furie, un œillet blanc à la boutonnière.

Ces demoiselles ne sont pas encore descendues (je surveille assidûment la petite porte de l'escalier dérobé, par où elles apparaîtront) quand un monsieur, un des « habits noirs », s'incline devant moi. Je me laisse emmener; il n'est pas déplaisant, trop grand pour moi, solide, et il valse bien, sans trop me serrer, en me regardant d'en haut d'un air amusé...

Comme je suis bête ! Je n'aurais dû songer qu'au plaisir de danser, à la joie pure d'être invitée avant Anaïs qui lorgne mon cavalier d'un œil d'envie... et, de cette valse-là, je ne retire que du chagrin, une tristesse, niaise peut-être, mais si aiguë que je retiens mes larmes à grand'peine... Pourquoi ? Ah ! parce que... — non, je ne peux pas être sincère absolument, jusqu'au bout, je peux seulement indiquer... — je me sens l'âme tout endolorie parce que, moi qui n'aime guère danser, j'aimerais danser avec quelqu'un que j'adorerais de tout mon cœur, parce que j'aurais voulu avoir là ce quelqu'un, pour me détendre à lui dire tout ce que je ne confie qu'à Fanchette ou à mon oreiller (et même pas à mon journal), parce que ce quelqu'un-là me manque follement, et que j'en suis humiliée, et que je ne me livrerai qu'au quelqu'un que j'aimerai et que je connaîtrai tout à fait, — des rêves qui ne se réaliseront jamais, quoi !

Mon grand valseur ne manque pas de me demander :

— Vous aimez la danse, Mademoiselle ?

— Non, Monsieur.

— Mais alors... pourquoi dansez-vous ?

Digitized by Google

— Parce que j'aime encore mieux ça que rien.

Deux tours en silence, et puis il reprend :

— Est-ce qu'on peut constater que vos deux compagnes vous servent admirablement de repoussoirs ?

— Oh ! mon Dieu, oui, on peut. Marie est pourtant assez gentillle.

— Vous dites ?

— Je dis que celle en bleu n'est pas laide.

— Je... ne goûte pas beaucoup ce genre de beauté... Me permettez-vous de vous inviter dès maintenant pour la prochaine valse ?

— Je veux bien.

— Vous n'avez pas de carnet ?

— Ça ne fait rien; je connais tout le monde ici, je n'oublierai pas.

Il me ramène à ma place et n'a pas plus tôt tourné le dos qu'Anaïs me complimente par un « Ma chère ! » des plus pincés.

— Oui, c'est vrai qu'il est gentil, n'est-ce pas ? Et puis il est amusant à entendre parler, si tu savais !

— Oh ! on sait que tu as toutes les veines aujourd'hui ! Moi, je suis invitée pour la prochaine, par Féfed.

— Et moi, dit Marie qui rayonne, par Monmond ! Ah ! voilà Mademoiselle !

En effet, voilà même Mesdemoiselles. Dans la petite porte du fond de la salle elles s'encadrent tour à tour : d'abord la petite Aimée qui a mis seulement un corsage de soirée tout blanc, tout vaporeux, d'où sortent des épaules délicates et potelées, des bras fins et ronds, dans les cheveux, près de l'oreille, des roses blanches et jaunes avivent encore les yeux dorés — qui n'avaient pas besoin d'elles pour briller !

Mlle Sergent, toujours en noir, mais pailleté, très peu décolletée sur une chair ambrée et solide, les cheveux mousseux

Digitized by Google

faisant ombre ardente sur la figure disgraciée et laissant luire les yeux, n'est pas mal du tout. Derrière elle, serpente la file des pensionnaires, blanches, en robes montantes, quelconques; Luce accourt vers moi me raconter qu'elle s'est décolletée, « en rentrant le haut de son corsage » malgré l'opposition de sa sœur. Elle a bien fait. Presque en même temps, Dutertre entre par la grande porte, rouge, excité et parlant trop haut.

A cause des bruits qui circulent en ville, on surveille beaucoup, dans la salle, ces entrées simultanées du futur député et de sa protégée. Ça ne fait pas un pli : Dutertre va droit à Mlle Sergent, la salue, et, comme l'orchestre commence une polka, il l'entraîne hardiment avec lui. Elle, rouge, les yeux demi-clos, ne dit mot et danse, gracieusement, ma foi ! Les couples se reforment et l'attention se détourne.

La Directrice reconduite à sa place, le délégué cantonal vient à moi, — attention flatteuse, très remarquée. Il mazurke violemment, sans valser, mais en tournant trop, en me serrant trop, en me parlant trop dans les cheveux :

— Tu es jolie comme les amours !

— D'abord, Docteur, pourquoi me tutoyez-vous ? Je suis assez grande.

— Non, je vais me gêner ? Voyez-moi cette grande personne !... Oh ! tes cheveux et cette couronne ! J'aimerais tant te l'enlever !

— Je vous jure que ce n'est pas vous qui me l'enlèverez.

— Tais-toi, ou je t'embrasse devant tout le monde !

— Ça n'étonnerait personne, on vous en a vu faire tant d'autres...

— C'est vrai. Mais pourquoi ne viens-tu pas me voir ? Ce n'est que la peur qui te retient, tu as des yeux de vice !... Va, va, je te rattraperai quelque jour; ne ris pas, tu me fâcherais à la fin !

Digitized by Google

— Bah ! Ne vous faites pas si méchant, je ne vous crois pas.

Il rit en montrant les dents, et je pense en moi-même : « Cause toujours : l'hiver prochain, je serai à Paris, et tu ne m'y rencontreras guère ! »

Après moi, il s'en va tourner avec la petite Aimée, tandis que Monmond, en jaquette d'alpaga, m'invite. Je ne refuse pas, ma foi non ! Pourvu qu'ils aient des gants, je danse très volontiers avec les gars du pays (ceux que je connais bien), qui sont gentils avec moi, à leur façon. Et puis je redanse avec mon grand « habit noir » de la première valse, jusqu'au moment où je souffle un peu pendant un quadrille, pour ne pas devenir rouge et aussi parce que le quadrille me paraît ridicule. Claire me rejoint et s'assied, douce et languissante, attendrie ce soir d'une mélancolie qui lui sied. Je l'interroge :

— Dis donc, on parle beaucoup de toi, à propos des assiduités du beau sous-maître ?

— Oh ! tu crois ?... On ne peut rien dire, puisqu'il n'y a rien.

— Voyons ! tu ne prétends pas faire de cachotteries avec moi ?

— Dieu non ! mais c'est la vérité qu'il n'y a rien... Tiens, nous nous sommes rencontrés deux fois, celle-ci, c'est la troisième, il parle d'une façon... captivante ! Et tout à l'heure il m'a demandé si je me promenais parfois le soir du côté de la Sapinière.

— On sait ce que ça veut dire. Tu vas répondre quoi ?

Elle sourit, sans parler, d'un air hésitant et convoiteur. Elle ira. C'est drôle, ces petites filles ! En voilà une qui, depuis l'âge de quatorze ans, jolie et douce, sentimentale et docile, se fait lâcher successivement par une demi-douzaine d'amoureux. Elle ne sait pas s'y prendre. Il est vrai que

Digitized by Google

je ne saurais guère m'y prendre non plus, moi qui construis de si beaux raisonnements...

Un vague étourdissement me gagne, de tourner, et surtout de voir tourner. Presque tous les habits noirs sont partis, mais Dutertre qui tourbillonne avec emportement, danse avec toutes celles qu'il trouve gentilles, ou seulement très jeunes. Il les entraîne, les roule, les pétrit et les laisse ahuries, mais extrêmement flattées. A partir de minuit, le bal devient de minute en minute plus familier; les « étrangers » partis, on se retrouve entre amis, le public de la guinguette à Trouillard, les jours de fête, — seulement on est plus à l'aise dans cette grande salle gaîment décorée, et le lustre éclaire mieux que les trois lampes à pétrole du cabaret. La présence du docteur Dutertre n'est pas pour intimider les gars, bien au contraire, et déjà Monmond ne contraint plus ses pieds à glisser sur le parquet. Ils volent, ses pieds, ils surgissent au-dessus des têtes, ou s'éloignent follement l'un de l'autre, en « grands écarts » prodigieux. Les filles l'admirent et pouffent dans leurs mouchoirs parfumés d'eau de Cologne à bon marché. « Ma chère, qu'il est tordant ! Il n'y en a pas un pareil ! »

Tout d'un coup, cet enragé passe, avec une brutalité de cyclone, emportant sa danseuse comme un paquet, car il a parié « un siau de vin blanc », payable au buffet installé dans la cour, qu'il « ferait » la longueur de la salle en six pas de galop; on s'attroupe, on l'admire. Monmond a gagné, mais sa danseuse — Fifine Baille, une petite traînée qui porte en ville du lait et tout ce qu'on veut — le quitte furieuse, et l'injurie.

— Espèce de grande armelle[1] ! t'aurais pu aussi ben bréger ma robe ! Reviens m'inviter, je te resouperai !

L'assistance se tord, et les gars profitent du rassemblement

1. Invective intraduisible.

Digitized by Google

pour pincer, chatouiller et caresser ce qu'ils trouvent à portée de la main. On devient trop gai, je vais bientôt aller me coucher. La grande Anaïs, qui a pu enfin conquérir un « habit noir » retardataire, se promène avec lui dans la salle, s'évente, rit haut en roucoulant, ravie de voir le bal s'animer et les gars s'exciter; il y en aura au moins un qui l'embrassera dans le cou, ou ailleurs !

Où a bien pu passer Dutertre ? Mademoiselle a fini par acculer sa petite Aimée dans un coin et lui fait une scène de jalousie, redevenue, en quittant son beau délégué cantonal, impérieuse et tendre; l'autre écoute en secouant les épaules, les yeux au loin et le front têtu. Quant à Luce, elle danse éperdument, — « je n'en manque pas une » — passant de bras en bras sans s'essouffler; les gars ne la trouvent pas jolie, mais quand ils l'ont invitée une fois, ils y reviennent tant ils la sentent souple, petite, et blottie et légère comme un flocon.

Mlle Sergent a disparu, à présent, peut-être vexée de voir sa favorite valser, malgré ses objurgations, avec un grand faraud blond qui la serre, qui l'effleure de ses moustaches et de ses lèvres, sans qu'elle bronche. Il est une heure, je ne m'amuse plus guère et je vais aller me coucher. Pendant l'interruption d'une polka (ici, la polka se danse en deux parties, entre lesquelles les couples se promènent à la queue leu leu autour de la salle, bras sur bras), j'arrête Luce au passage et la force à s'asseoir une minute :

— Tu n'en es pas fatiguée, de ce métier-là ?

— Tais-toi ! Je danserais pendant huit jours ! Je ne sens pas mes jambes...

— Alors, tu t'amuses bien ?

— Est-ce que je sais ? Je ne pense à rien, j'ai la tête engourdie, c'est tellement bon ! Pourtant j'aime bien quand ils me serrent... Quand ils me serrent et qu'on valse vite, ça donne envie de crier !

Digitized by Google

Qu'est-ce qu'on entend tout à coup ? Des piétinements, des piaillements de femme qu'on gifle, des injures criées... Est-ce que les gars se battent ? Mais non, ça vient de là-haut, ma parole ! Les cris deviennent tout de suite si aigus que la promenade des couples s'arrête; on s'inquiète, et une bonne âme, le brave et ridicule Antonin Rabastens se précipite à la porte de l'escalier intérieur, l'ouvre... le tumulte croît, je reconnais avec stupeur la voix de la mère Sergent, cette voix criarde de vieille paysanne qui hurle des choses épouvantables. Tous écoutent, figés sur place, dans un absolu silence, les yeux fixés sur cette petite porte d'où sort tant de bruit.

— Ah ! garce de fille ! tu ne l'as pas volé ! Hein, j'y ai t'y cassé mon manche à balai sur le dos, à ton cochon de médecin ! Hein, je te l'ai t'y flanquée c'te fessée ! Ah ! il y avait longtemps que je flairais quelque chose ! Non, non, ma belle, je ne me tairai pas, je m'en fiche, moi, des gens du bal ! Qu'ils entendent donc, ils entendront quelque chose de propre ! Demain matin, non, pas demain, tout de suite, je fais mon ballot, je couche pas dans une maison pareille, moi ! Saleté, t'as profité de ce qu'il était saoul, hors d'état (*sic*) pour le mettre dans ton lit, ce fumellier-là[1] ! c'est donc ça que ton traitement avait raugmenté, chienne en folie ! Si je t'avais fait tirer les vaches comme j'ai fait, t'en serais pas là ! Mais t'en porteras la peine, je le crierai partout, je veux qu'on te montre dans les rues, je veux qu'on rie de toi ! Il ne peut rien me faire, ton salaud de délégué cantonal malgré qu'il tutoie le minisse, j'y ai fichu une frottée qu'il s'en est sauvé, il a peur de moi ! Ça vient faire des cochonneries ici, dans une chambre que je borde le lit tous les matins, et ça s'enferme même pas ! Ça se sauve moitié en chemise, nu-pieds, que ses

1. Coureur « de fumelles ».

Digitized by Google

sales bottines y sont encore ! Tiens, v'là ses bottines, qu'on les voie donc !

On entend les chaussures jetées dans l'escalier, rebondissantes; une retombe jusqu'en bas, sur le seuil, dans la lumière, une bottine vernie, toute luisante et fine... Personne n'ose y toucher. La voix exaspérée diminue, s'éloigne au long des corridors, dans les claquements des portes, s'éteint; on se regarde alors, chacun n'en croyant pas ses oreilles. Les couples encore unis demeurent perplexes, aux aguets, et peu à peu des rires sournois se dessinent sur les bouches narquoises, courent en goguenardant jusque sur l'estrade où les musiciens se font du bon sang, tout comme les autres.

Je cherche des yeux Aimée, je la vois pâle comme son corsage, les yeux agrandis, fixés sur la bottine, point de mire de tous les regards. Un jeune homme s'approche charitablement d'elle, lui offrant de sortir un peu pour se remettre... Elle promène autour d'elle des regards affolés, éclate en sanglots et se jette dehors en courant. (Pleure, pleure, ma fille, ces moments pénibles te feront trouver les heures de joie plus douces.) Après cette fuite, on ne se gêne plus pour s'amuser de meilleur cœur, échanger des coups de coude, des « T'as-t'y ben vu ça ! »

J'entends alors près de moi un fou rire, un rire perçant, suffocant, vainement étouffé dans un mouchoir, c'est Luce qui se tord sur une banquette, pliée en deux, pleurant de joie, et, sur la figure, une telle expression de bonheur sans ombre, que le rire me gagne, moi aussi.

— Tu n'es pas folle, Luce, de rire comme ça ?

— Ah ! Ah !... oh ! laisse-moi... c'est trop bon... ah ! je n'aurais jamais osé espérer ça ! ah ! ah ! je peux partir, j'ai *du goût* pour longtemps... Dieu, que ça fait du bien !...

Je l'emmène dans un coin pour la calmer un peu. Dans la salle, on bavarde ferme, et personne ne danse plus... Quel

Digitized by Google

scandale, le matin venu !... Mais un violon lance une note égarée, les cornets à piston et les trombones le suivent, un couple esquisse timidement un pas de polka, deux couples l'imitent, puis tous; quelqu'un ferme la petite porte pour cacher la scandaleuse bottine, et le bal recommence, plus joyeux, plus échevelé d'avoir assisté à un spectacle tellement drôle, tellement inattendu ! Moi, je vais me coucher, pleinement heureuse de couronner par cette nuit mémorable mes années scolaires.

Adieu, la classe; adieu, Mademoiselle et son amie; adieu, féline petite Luce et méchante Anaïs ! Je vais vous quitter pour entrer dans le monde; — ça m'étonnera bien si je m'y amuse autant qu'à l'École.

Digitized by Google

Digitized by Google

CLAUDINE A PARIS

Digitized by Google

Paru en 1901 sous la signature Willy, à la librairie Paul Ollendorff. Il a été tiré 2 exemplaires sur japon, 15 exemplaires sur hollande. Éditeur actuel Albin Michel.

Digitized by Google

CLAUDINE A PARIS

AUJOURD'HUI, je recommence à tenir mon journal forcément interrompu pendant ma maladie, ma grosse maladie, — car je crois vraiment que j'ai été très malade !

Je ne me sens pas encore trop solide à présent, mais la période de fièvre et de grand désespoir m'a l'air passée. Bien sûr, je ne conçois pas que des gens vivent à Paris pour leur plaisir, sans qu'on les y force, non, mais je commence à comprendre qu'on puisse s'intéresser à ce qui se passe dans ces grandes boîtes à six étages.

Il va falloir, pour l'honneur de mes cahiers, que je raconte pourquoi je me trouve à Paris, pourquoi j'ai quitté Montigny, l'École si chère et si fantaisiste où Mlle Sergent, insoucieuse des qu'en-dira-t-on, continue à chérir sa petite Aimée pendant que les élèves font les quatre cents coups, pourquoi papa a quitté ses limaces, tout ça, tout ça !... Je serai bien fatiguée quand j'aurai fini ! Parce que, vous savez, je suis plus maigre que l'année dernière, et un peu plus longue; malgré mes dix-sept ans, échus depuis avant-hier, c'est tout

Digitized by Google

juste si j'en parais seize. Voyons que je me regarde dans la glace. Oh, oui !

Menton pointu, tu es gentil, mais n'exagère pas, je t'en supplie, ta pointe. Yeux noisette, vous persévérez à être noisette, et je ne saurais vous en blâmer; mais ne vous reculez pas sous mes sourcils avec cet excès de modestie. Ma bouche, vous êtes toujours ma bouche, mais si blême, que je ne résiste pas à frotter sur ces lèvres courtes et pâlottes les pétales arrachés au géranium rouge de la fenêtre. (Ça fait, d'ailleurs, un sale ton violacé que je mange tout de suite.) O vous, mes pauvres oreilles ! Petites oreilles blanches et anémiques, je vous cache sous les cheveux en boucles, et je vous regarde de temps en temps à la dérobée, et je vous pince pour vous faire rougir. Mais ce sont mes cheveux, surtout ! Je ne peux pas y toucher sans avoir envie de pleurer... On me les a coupés, coupés sous l'oreille, mes copeaux châtain roussi, mes beaux copeaux bien roulés ! Pardi, les dix centimètres qui m'en restent font tout ce qu'ils peuvent, et bouclent, et gonflent et se dépêcheront de grandir mais je suis si triste tous les matins, quand je fais involontairement le geste de relever ma toison, avant de me savonner le cou.

Papa à la belle barbe, je t'en veux presque autant qu'à moi-même. On n'a pas idée d'un père comme celui-là ! Écoutez plutôt.

Son grand traité sur la *Malacologie du Fresnois* presque terminé, papa envoya une grosse partie de son manuscrit chez l'éditeur Masson, à Paris, et fut dévoré dès ce jour d'une épouvantable fièvre d'impatience. Comment ! Ses « placards » corrigés, expédiés boulevard Saint-Germain le matin (huit heures de chemin de fer) n'étaient pas de retour à Montigny le soir même ? Ah ! le facteur Doussine en entendit de raides. « Sale bonapartiste de facteur qui ne m'apporte

Digitized by Google

pas d'épreuves ! Il est cocu, il ne l'a pas volé ! » Et les typographes, ah, la la ! Les menaces de scalp à ces faiseurs de « coquilles » scandaleuses, les anathèmes sur ce « gibier de Sodome » ronflaient toute la journée. Fanchette, ma belle chatte, qui est une personne bien, levait des sourcils indignés. Novembre était pluvieux, et les limaces, délaissées, crevaient l'une après l'autre. Si bien qu'un soir papa, une main dans sa barbe tricolore, me déclara : « Mon bouquin ne marche pas du tout; les imprimeurs se fichent de moi; le plus raisonnable (*sic*) serait d'aller nous installer à Paris. » Cette proposition me bouleversa. Tant de simplicité, unie à tant de démence, m'exaltèrent, et je ne demandai que huit jours pour réfléchir. « Dépêche-toi, ajouta papa, j'ai quelqu'un pour notre maison, Machin veut la louer. » O la duplicité des pères les plus ingénus ! Celui-ci avait déjà tout arrangé en sous-main, et je n'avais pas pressenti la menace de ce départ !

Deux jours après, à l'École, où, sur le conseil de Mademoiselle, je songeais vaguement à préparer mon brevet supérieur, la grande Anaïs s'affirma plus teigne encore que d'habitude; je n'y tins plus et je lui dis en haussant les épaules : « Va, va, ma vieille, tu ne m'élugeras[1] plus longtemps, je vais habiter Paris dans un mois. » La stupéfaction qu'elle n'eut pas le temps de déguiser me jeta dans une extrême joie. Elle courut à Luce : « Luce ! Tu vas perdre ta grande amie ! Ma chère, tu pleureras du sang quand Claudine partira pour Paris. Vite, coupe-toi une mèche de cheveux, échangez vos derniers serments, vous n'avez que juste le temps ! » Luce, médusée, écarta ses doigts en feuille de palmier, ouvrit tout grands ses yeux verts et paresseux, et, sans pudeur, fondit en larmes bruyantes. Elle m'agaçait. « Pardié oui, je m'en vais ! Et je ne vous regretterai guère, toutes ! »

1. Embêter, en patois du Fresnois.

Digitized by Google

A la maison, décidée, je dis à papa le « oui » solennel. Il peigna sa barbe avec satisfaction et prononça :

— Pradeyron est déjà en train de nous chercher un appartement. Où ? Je n'en sais rien. Pourvu que j'aie de la place pour mes bouquins, je me fous du quartier. Et toi ?

— Moi aussi, je m'en... ça m'est égal.

Je n'en savais rien du tout, en réalité. Comment voulez-vous qu'une Claudine, qui n'a jamais quitté la grande maison et le cher jardin de Montigny, sache ce qu'il lui faut à Paris, et quel quartier on doit choisir ? Fanchette non plus n'en sait rien. Mais je devins agitée, et, comme dans toutes les grandes circonstances de ma vie, je me mis à errer pendant que papa soudainement pratique, — non, je vais trop loin, — soudainement actif, s'occupait, à grand fracas, des emballages.

J'aimai mieux, pour cent raisons, fuir dans les bois et ne point écouter les plaintes rageuses de Mélie.

Mélie est blonde, paresseuse et fanée. Elle a été fort jolie. Elle fait la cuisine, m'apporte de l'eau et soustrait les fruits de notre jardin, pour les donner à de vagues « connaissances ». Mais papa assure qu'elle m'a nourrie, jadis, avec un lait « superbe » et qu'elle continue à m'aimer bien. Elle chante beaucoup, elle garde en sa mémoire un recueil varié de chansons grivoises, voire obscènes, dont j'ai retenu un certain nombre. (Et on dit que je ne cultive pas les arts d'agrément !) Il y en a une très jolie :

Il a bu cinq ou six coups
Sans vouloir reprendre haleine,
Trou la la...
Et comm' c'était de son goût
Il n'épargnait pas sa peine,
Trou la la... etc., etc.

Digitized by Google

Mélie choie avec tendresse mes défauts et mes vertus. Elle constate avec exaltation que je suis « gente », que j'ai « un beau corps » et conclut : « C'est dommage que t'ayes pas un galant. » Ce besoin ingénu et désintéressé de susciter et de satisfaire d'amoureux desseins, Mélie l'étend sur toute la nature. Au printemps, quand Fanchette miaule, roucoule et se traîne sur le dos dans les allées, Mélie appelle complaisamment les matous, et les attire au moyen d'assiettes remplies de viandre crue. Puis elle contemple, attendrie, les idylles qui en résultent, et, debout dans le jardin, en tablier sale, elle laisse « attacher » le... derrière de veau ou le lièvre en salmis, songeuse, en soupesant dans ses paumes ses seins sans corset, d'un geste fréquent qui a le don de m'agacer. Malgré moi, ça me dégoûte vaguement de songer que je les ai tétés.

Tout de même, si je n'étais qu'une petite niaise et non une fille bien sage, Mélie, obligeante, ferait tout le nécessaire pour que je faute. Mais je ris seulement d'elle, quand elle me parle d'un amoureux, — ah ! non, par exemple, — et je la bourre, et je lui dis : « Va donc porter ça à Anaïs, tu seras mieux reçue qu'ici. »

Mélie a juré, sur le sang de sa mère, qu'elle ne viendrait pas à Paris. Je lui ai répondu : « Je m'en fiche. » Alors elle a commencé ses préparatifs, en prophétisant mille effroyables catastrophes.

J'errai donc dans les chemins pattés[1], dans les bois rouillés, parfumés de champignons et de mousses mouillées, récoltant des girolles jaunes, amies des sauces crémeuses et du veau à la casserole. Et peu à peu, je compris que cette installation à Paris sentait la folie de trop près. Peut-être qu'en suppliant

1. Boueux.

Digitized by Google

papa, ou plutôt en l'intimidant ? Mais que dirait Anaïs ? Et Luce qui pourrait croire que je reste à cause d'elle ? Non. Zut ! Il sera bien temps d'aviser, si je me trouve trop mal là-bas.

Un jour, à la lisière du bois des Vallées, comme je regardais au-dessous de moi, et les bois, les bois qui sont ce que j'aime le plus au monde, et les prés jaunes, et les champs labourés, leur terre fraîche presque rose, et la tour sarrasine, au-dessus, qui baisse tous les ans, je vis nettement, si clairement la bêtise, le malheur de partir, que je faillis courir et dévaler jusqu'à la maison, pour supplier, pour ordonner qu'on déclouât les caisses de livres et qu'on désentortillât les pieds des fauteuils.

Pourquoi ne l'ai-je pas fait ? Pourquoi suis-je restée là, toute vide, avec mes mains froides sous ma capeline rouge ? Les châtaignes tombaient sur moi dans leur coque et me piquaient un peu la tête, comme des pelotons de laine où l'on a oublié des aiguilles à repriser...

J'abrège. Adieux à l'École; froids adieux à la Directrice (étonnante Mademoiselle ! Sa petite Aimée dans ses jupes, elle me dit « au revoir » comme si je devais rentrer le soir même); adieux narquois d'Anaïs : « Je ne te souhaite pas bonne chance, ma chère, la chance te suit partout, tu ne daigneras sans doute m'écrire que pour m'annoncer ton mariage »; adieux angoissés et sanglotants de Luce, qui m'a confectionné une petite bourse en filet de soie jaune et noir, d'un mauvais goût parfait, et qui me donne encore une mèche de ses cheveux dans un étui à aiguilles en bois de Spa. Elle a fait « empicasser » ces souvenirs pour que je ne les perde jamais.

(Pour ceux qui ignorent le sortilège d'empicassement, voici : vous posez à terre l'objet o à empicasser, vous l'enfermez entre deux parenthèses dont les bouts rejoints (X o)

Digitized by Google

se croisent et où vous inscrivez, à gauche de l'objet, un X. Après ça, vous pouvez être tranquille, l'empicassement est infaillible. On peut aussi cracher sur l'objet, mais ce n'est pas absolument indispensable.)

La pauvre Luce m'a dit : « Va, tu ne crois pas que je serai malheureuse. Mais tu verras, tu verras ce que je suis capable de faire. J'en ai assez, tu sais, de ma sœur et de sa Mademoiselle. Il n'y avait que toi ici, je *n'avais du goût* qu'à cause de toi. Tu verras ! » J'ai embrassé beaucoup la désolée, sur ses joues élastiques, sur ses cils mouillés, sur sa nuque blanche et brune, j'ai embrassé ses fossettes et son irrégulier petit nez trop court. Elle n'avait jamais eu de moi autant de caresses et le désespoir de la pauvre gobette a redoublé. J'aurais pu, pendant un an, la rendre peut-être très heureuse. (Il ne t'en aurait pas coûté tant que ça, Claudine, je te connais !) Mais je ne me repens guère de ne pas l'avoir fait.

L'horreur physique de voir déplacer les meubles et emballer mes petites habitudes me rendit frileuse et mauvaise comme un chat sous la pluie. D'assister au départ de mon petit bureau d'acajou taché d'encre, de mon étroit lit-bateau en noyer et du vieux buffet normand qui me sert d'armoire à linge, je faillis avoir une crise de nerfs. Papa, plus faraud que jamais, déambulait au milieu du désastre, et chantait : « Les Anglais pleins d'arrogance, Sont venus assiéger Lorient. Et les Bas-Bretons... » (on ne peut pas citer le reste, malheureusement). Je ne l'ai jamais détesté comme ce jour-là.

Au dernier moment, je crus perdre Fanchette, qui, autant que moi horrifiée, avait piqué une fuite éperdue dans le jardin, et s'était réfugiée dans la soupente à charbon. J'eus mille peines à la capturer pour l'enfermer dans un panier de voyage, crachante et noire, jurant comme un diable. Elle n'admet, en fait de paniers, que celui à viande.

Digitized by Google

Le voyage, l'arrivée, le commencement de l'installation se perdent dans une brume de détresse. L'appartement sombre, entre deux cours, de cette rue Jacob triste et pauvre, me laissa dans une torpeur navrée. Sans bouger, je vis arriver, une à une, les caisses de livres, puis les meubles dépaysés; je vis papa, excité et remuant, clouer des rayons, pousser son bureau de coin en coin, se gaudir à voix haute de la situation de l'appartement : « A deux pas de la Sorbonne, tout près de la Société de géographie, et la bibliothèque Sainte-Geneviève à la portée de la main ! », j'entendis Mélie geindre sur la petitesse de sa cuisine — qui est pourtant, de l'autre côté du palier, une des plus belles pièces de l'appartement — et je souffris qu'elle nous servît, sous l'excuse de l'emménagement incomplet et difficile, des mangeailles... incomplètes et difficiles à ingérer. Une seule idée me rongeait : « Comment, c'est moi qui suis ici, c'est moi qui ai laissé s'accomplir cette folie ? » Je refusai de sortir, je refusai obstinément de m'occuper de quoi que ce fût d'utile, j'errai d'une chambre à l'autre, la gorge rétrécie et l'appétit absent. Je pris, au bout de dix

Digitized by Google

jours, une si étrange mine, que papa lui-même s'en aperçut et s'affola tout de suite, car il fait toutes choses à fond et sans mesure. Il m'assit sur ses genoux, contre sa grande barbe tricolore, me berça dans ses mains noueuses qui sentaient le sapin à force d'installer des rayons... Je ne dis rien, je serrai les dents, car je lui gardais une farouche rancune... Et puis, mes nerfs tendus cédèrent dans une belle crise, et Mélie me coucha, toute brûlante.

Après ça, il se passa beaucoup de temps. Quelque chose comme une fièvre cérébrale avec des allures de typhoïde. Je ne crois pas avoir beaucoup déliré, mais j'étais tombée dans une nuit lamentable et je ne sentais plus que ma tête, qui me faisait si mal ! Je me souviens d'avoir, pendant des heures, couchée sur le côté gauche, suivi du bout de mon doigt, contre le mur, les contours d'un des fruits fantastiques imprimés sur mes rideaux; une espèce de pomme avec des yeux. Il suffit encore à présent que je la regarde pour voguer tout de suite dans un monde de cauchemars et de songes tourbillonnants où il y a de tout : Mademoiselle, et Aimée, et Luce, un mur qui va tomber sur moi, la méchante Anaïs, et Fanchette qui devient grosse comme un âne et s'assied sur ma poitrine. Je me souviens aussi que papa se penchait sur moi, sa barbe et sa figure me semblaient énormes, et je le poussais avec mes deux bras faibles, et je retirais mes mains tout de suite parce que le drap de son pardessus me semblait si rude et si pénible à toucher ! Je me souviens enfin d'un médecin doux, un petit blond avec une voix de femme et des mains froides qui me faisaient frémir partout.

Pendant deux mois on n'a pas pu me peigner, et, comme le feutrage de mes boucles me faisait souffrir quand je roulais ma tête sur l'oreiller, Mélie m'a coupé les cheveux, avec ses ciseaux, tout contre la tête, comme elle a pu, en escaliers !

Digitized by Google

Mon Dieu, quelle chance que la grande Anaïs ne me voie pas ainsi garçonnisée, elle qui jalousait tant mes boucles châtaines et me les tirait sournoisement pendant la récréation !

J'ai repris goût à la vie, petit à petit. Je me suis aperçue un matin, quand on a pu m'asseoir sur mon lit, que le soleil levant entrait dans ma chambre, que le papier pékiné blanc et rouge égayait les murs, et j'ai commencé à songer aux pommes de terre frites.

— Mélie, j'ai faim. Mélie, qu'est-ce que ça sent dans ta cuisine ? Mélie, ma petite glace. Mélie, de l'eau de Cologne pour me laver les oreilles. Mélie, qu'est-ce qu'on voit par la fenêtre ? Je veux me lever.

— Oh ! ma petite compagnie, que tu redeviens *agouante !* C'est que tu vas mieux. Mais tu ne te tiendrais seulement pas debout à quatre pattes, et le médecin l'a défendu.

— C'est comme ça ? Attends, marche, bouge pas ! Tu vas voir.

Hop ! Malgré les objurgations désolées, et les « Ma France adorée, tu vas te flanquer par terre; ma petite servante, je le dirai au médecin ! » d'un gros effort je tire mes jambes de mon lit... Misère ! Qu'est-ce qu'on a fait de mes mollets ? Et mes genoux, comme ils paraissent gros ! Sombre, je rentre dans mon lit, n'en pouvant plus déjà.

Je consens à rester assez sage, bien que je trouve aux « œufs frais » de Paris un singulier goût de papier imprimé. Il fait bon dans ma chambre; on y brûle du bois, je prends plaisir à en regarder le papier pékiné rouge et blanc (je l'ai déjà dit), mon buffet normand à deux portes, avec mon petit trousseau dedans; la tablette est usée et écornée, je l'ai un peu tailladée et tachée d'encre. Il voisine avec mon lit, sur la plus longue paroi de ma chambre rectangulaire, mon lit-bateau, en noyer, à rideaux de perse (on est vieux jeu) à fond

Digitized by Google

blanc, fleurs et fruits rouges et jaunes. En face de mon lit, mon petit bureau d'acajou démodé. Pas de tapis; en guise de descente de lit, une grande peau de caniche blanc. Un fauteuil crapaud, en tapisserie un peu usée aux bras. Une chaise basse en vieux bois, paillée rouge et jaune; une autre, tout aussi basse, en ripolin blanc. Et une petite table en rotin, carrée, qui fut vernie en ton naturel. Voilà une salade! Mais cet ensemble m'a toujours paru exquis. Une des parois étroites est occupée par deux portes d'alcôve, qui ferment dans le jour mon cabinet de toilette obscur. Ma table de toilette est une console Louis XV à dessus de marbre rose. (C'est du gaspillage, c'est de l'imbécillité; elle serait infiniment mieux à sa place dans le salon, je le sais, mais on n'est pas pour rien la fille à papa.) Complétons l'énumération : une grande cuvette banale, un fougueux coursier, et pas de *tub*, non; à la place du *tub*, qui gèle les pieds, ridicule avec ses bruits de tonnerre de théâtre, un baquet en bois, un cuveau, là! Un bon cuveau de Montigny, en hêtre cerclé, où je m'accroupis en tailleur, dans l'eau chaude, et qui râpe agréablement le derrière.

Je mange donc docilement des œufs, et, comme on me défend absolument de lire, je ne lis que peu (la tête me tourne tout de suite). Je ne parviens pas à m'expliquer comment la joie de mes réveils s'assombrit graduellement, dans le jour tombant, jusqu'à la mélancolie et au recroquevillement farouche, malgré les agaceries de Fanchette.

Fanchette, heureuse fille, a pris gaîment l'internat. Elle a, sans protestation, accepté, pour y déposer ses petites horreurs, un plat de sciure dissimulé dans ma ruelle, et je m'amuse, penchée, à suivre sur sa physionomie de chatte les phases d'une opération importante. Fanchette se lave les pattes de

Digitized by Google

derrière, soigneuse, entre les doigts. Figure sage et qui ne dit rien. Arrêt brusque dans le washing : figure sérieuse et vague souci. Changement soudain de pose; elle s'assied sur son séant. Yeux froids et quasi sévères. Elle se lève, fait trois pas et se rassied. Puis, décision irrévocable, on saute du lit, on court à son plat, on gratte... et rien du tout. L'air indifférent reparaît. Mais pas longtemps. Les sourcils angoissés se rapprochent; elle regratte fiévreusement la sciure, piétine, cherche la bonne place et pendant trois minutes, l'œil fixe et sorti, semble songer âprement. Car elle est volontiers un peu constipée. Enfin, lentement, on se relève et, avec des précautions minutieuses, on recouvre le cadavre, de l'air pénétré qui convient à cette funèbre opération. Petit grattement superfétatoire *autour* du plat, et sans transition, cabriole déhanchée et diabolique, prélude à une danse de chèvre, le pas de la délivrance. Alors je ris et je crie : « Mélie, vite, viens changer le plat de la chatte ! »

J'ai commencé à m'intéresser aux bruits de la cour. Une grande cour maussade; au bout le revers d'une maison noire. Dans la cour, des petits bâtiments sans noms à toits de tuiles, des tuiles... comme à la campagne. Une porte basse, obscure, ouvre, me dit-on, sur la rue Visconti. Cette cour, je ne l'ai vu traverser que par des ouvriers en blouse et des femmes en cheveux, tristes, avec cet affaissement du buste sur les hanches, à chaque pas, spécial aux créatures éreintées. Un enfant y joue, silencieux, toujours tout seul, appartenant, je pense, à la concierge de ce sinistre immeuble. En bas, chez nous — si j'ose appeler « chez nous » cette maison carrée pleine de gens que je ne connais pas et qui me sont antipathiques — une sale bonne à coiffe bretonne corrige tous les matins un pauvre toutou qui sans doute se conduit malproprement pendant la nuit, dans la cuisine, et qui crie et qui pleure; cette fille-là,

Digitized by Google

attendez seulement que je sois guérie, elle ne périra que de ma main ! Enfin, tous les jeudis, un orgue de barbarie moud d'infâmes romances de dix à onze, et tous les vendredis, un pauvre (on dit ici un pauvre et non « un malheureux » comme à Montigny), un grand pauvre classique, à barbe blanche, vient déclamer pathétiquement : « Messieurs et Mesdames — n'oubliez pas — un povr' malheureux ! — A peine s'il voit clair ! — Il se recomman'de — à votre bonn'té ! — S'il vous plaît, Messieurs et Mesdames ! (un, deux, trois...) ... s s s s'il vous plaît ! » Le tout sur une petite mélopée mineure qui se termine en majeur. Ce vénérable-là, je lui fais jeter quatre sous par Mélie, qui grogne et dit que je gâte le métier.

Papa, tiré d'inquiétude et rayonnant de me savoir en vraie convalescence, en profite pour ne plus paraître à la maison que vers l'heure des repas. O les Bibliothèques, les Archives, les Nationale et les Cardinale qu'il arpente, poussiéreux, barbu et bourbonien !

Pauvre papa, n'a-t-il pas failli remettre tout en question un matin de février, en m'apportant un bouquet de violettes ! L'odeur des fleurs vivantes, leur toucher frais, ont tiré d'un coup brusque le rideau d'oubli que ma fièvre avait tendu devant le Montigny quitté... J'ai revu les bois transparents et sans feuilles, les routes bordées de prunelles bleues flétries et de gratte-culs gelés, et le village en gradins, et la tour au lierre sombre qui seule demeure verte, et l'École blanche sous un soleil doux et sans reflet; j'ai respiré l'odeur musquée et pourrie des feuilles mortes, et aussi l'atmosphère viciée, d'encre, de papier et de sabots mouillés, dans la classe. Et papa qui empoignait frénétiquement son nez Louis XIV, et Mélie qui tripotait ses nénés avec angoisse ont cru que j'allais recommencer à être bien malade. Le médecin doux, à voix féminine, a grimpé les trois étages en hâte et affirmé que ce n'était rien du tout.

Digitized by Google

(Je déteste cet homme blond à lunettes légères. Il me soigne bien, pourtant; mais à sa vue, je rentre mes mains sous le drap, je me plie en chien de fusil, je ferme mes doigts de pieds, comme fait Fanchette quand je veux lui regarder les ongles de près, sentiment parfaitement injuste, mais que je ne ferai, certes, rien pour détruire. Je n'aime pas qu'un homme que je ne connais pas me touche et me tripote, et me mette la tête sur la poitrine pour écouter si je respire comme il faut. Et puis, bon sang, il pourrait bien se chauffer les mains !)

Ce n'était rien du tout, en effet bientôt j'ai pu me lever. Et de ce jour-là mes préoccupations prennent un autre tour :

— Mélie, qui donc va me faire mes robes, à présent ?

— J'en sais rien de rien, ma guéline. Pourquoi que tu demandes pas une adresse à Maame Cœur ?

Mais, elle a raison, Mélie !

Ça, par exemple, c'est roide de ne pas y avoir plus tôt songé, car « Maame » Cœur, mon Dieu, ce n'est pas une parente éloignée, c'est la sœur de papa, mais cet admirable père s'est toujours libéré, avec une aisance parfaite, de toute espèce de liens et de devoirs familiaux. Je crois bien que je l'ai vue une fois en tout, ma tante Cœur. J'avais neuf ans et papa m'apportait à Paris, avec lui. Elle ressemblait à l'impératrice Eugénie; je pense que c'est pour embêter son frère qui ressemble, lui, au roi Soleil. Famille souveraine ! Elle est veuve, cette aimable femme, et je ne lui connais pas d'enfants.

Chaque jour, je déambule un peu plus par l'appartement, perdue, toute maigre, dans ma robe de chambre flottante, froncée aux épaules, en velours de coton aubergine passé. Dans le salon sombre, papa a fait porter les meubles de son fumoir et ceux du salon de Montigny.

Digitized by Google

Le voisinage me paraît blessant des petits fauteuils Louis XVI bas et larges, un peu éventrés, avec les deux tables arabes, le fauteuil mauresque en bois incrusté et le sommier couvert d'un tapis oriental. Claudine, il faudra arranger ça...

Je touche des bibelots, je tire un tabouret marocain, je replace sur la cheminée la petite vache sacrée (bibelot japonais très ancien et recollé deux fois grâce à Mélie), et puis je tombe tout de suite assise sur le sommier-divan, contre la glace où mes yeux trop grands et mes joues rentrées, et surtout, surtout, mes pauvres cheveux en marches inégales, me jettent dans le regret noir. Hein, ma vieille, s'il te fallait à présent monter sur le gros noyer du jardin de Montigny ! Où est ta belle prestesse, où sont tes jambes agiles et tes mains de singe qui faisaient *flac* si net sur les branches quand tu montais là-haut en dix secondes ? Tu as l'air d'une petite fille de quatorze ans qu'on aurait martyrisée.

Un soir à table, tout en grignotant — sans en avoir l'air — des croûtes de pain encore interdites, j'interroge l'auteur de la *Malacologie du Fresnois :*

— Pourquoi n'avons-nous pas encore vu ma tante, est-ce que tu ne lui as pas écrit ? Tu n'es pas allé la voir ?

Papa, avec la condescendance qu'on a pour les fous, me demande, doucement, l'œil clair et la voix suave :

— Quelle tante, mon mignon ?

Habituée à ces candides absences, je lui fais comprendre qu'il s'agit de sa sœur.

— Tu penses à tout ! s'écria-t-il alors plein d'admiration. Mille troupeaux de cochons ! Cette brave fille, elle va être contente de savoir que nous sommes à Paris ! Elle va bougrement me cramponner, ajouta-t-il en s'assombrissant.

Progressivement j'étends mes promenades jusqu'au trou à livres, papa a fait rayonner les trois parois de la chambre

Digitized by Google

qui reçoit le jour par une grande fenêtre (la seule pièce un peu claire de l'appartement, c'est la cuisine, — bien que Mélie prétende, pittoresque, qu' « on n'y voit ni de la tête ni du... contraire »), et il a planté au milieu son secrétaire, thuya et cuivres, muni de roulettes, qui se balade dans tous les coins suivi péniblement d'un vieux fauteuil Voltaire, en cuir rouge, blanchi aux coins et fendu aux deux bras. La petite échelle volante, pour atteindre les dictionnaires haut perchés, une table sur tréteaux, c'est tout.

Plus solide de jour en jour, je viens me réchauffer aux titres connus des bouquins, et rouvrir de temps en temps le Balzac déshonoré par Bertall, ou le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire. Que viens-je faire dans ce dictionnaire ? M'ennuyer, et... apprendre quelques vilaines choses, presque toujours choquantes (les vilaines choses ne sont pas toujours choquantes; au contraire). Mais, depuis que je sais lire, je suis « souris chez papa » et, si je ne m'effarouche guère, je ne me passionne pas trop non plus.

J'explore la « turne » de papa. Ce papa ! Il a dans sa chambre, tendue de papier à bouquets champêtres, un papier pour jeunes filles, un lit-bateau également, le matelas incliné en pente vertigineuse. Papa ne veut dormir qu'assis. Je vous fais grâce des meubles empire, des grands fauteuils d'osier coussinés de brochures et de revues scientifiques, des planches en couleur pendues un peu partout, semées de limaces, de millepattes, de saletés d' « arnies » de petites bêtes ! Sur la cheminée, des rangées de fossiles, qui furent mollusques il y a un bon bout de temps. Et par terre, à côté du lit, deux ammonites grandes comme des roues de voitures. Vive la Malacologie ! Notre maison est le sanctuaire d'une belle science, et pas galvaudée j'ose le dire.

Pas intéressante, la salle à manger. N'était le buffet bourguignon et les grosses chaises, aussi bourguignonnes, je la

Digitized by Google

trouverais bien banale. Le dressoir trop rustique n'a plus pour fond les boiseries brunes de Montigny. Mélie a planté là, faute de place, la grande armoire à linge, belle avec ses panneaux Louis XV à attributs de musique, mais ainsi que tout le reste triste et dépaysée. Elle pense à Montigny, comme moi.

Quand le médecin antipathique me dit, avec un air de triomphe modeste, que je peux sortir, je crie : « Jamais de la vie ! » pleine d'une si belle indignation qu'il en demeure, c'est le mot, stupide.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai les cheveux coupés ! je ne sortirai que quand j'aurai les cheveux longs !

— Eh bien, mon enfant, vous redeviendrez malade. Vous avez besoin, absolument besoin d'oxygène.

— Vous « m'aralez », vous ! J'ai absolument besoin de cheveux.

Il s'en va, toujours doux. Que ne se fâche-t-il ? Je lui dirais des choses pénibles pour me soulager...

Ulcérée, je m'étudie dans les glaces. Je constate que ce n'est pas le court de mes cheveux qui aggrave mon air de chat triste, mais surtout leur inégalité. A nous les ciseaux du bureau ! Ils sont trop grands et émoussés. Les ciseaux de ma boîte à ouvrage ? Ils sont trop courts. Il y a bien les ciseaux de Mélie... mais elle s'en sert pour couper les tripes de poulet et pour fendre les gésiers, ils me dégoûtent.

— Mélie, tu m'achèteras demain matin des ciseaux de couturière.

C'est une besogne longue et difficile. Un coiffeur ferait mieux et plus vite; mais ma misanthropie à l'égard de tout ce qui tient à Paris frémit, trop vive encore. O les pauvres, coupés tous à la hauteur de l'oreille ! Ceux du front, drôlement

Digitized by Google

roulés, ne font pas encore trop mauvaise contenance, mais j'ai un gros chagrin rageur à mirer dans deux glaces cette nuque blanche et amincie sous les petits cheveux raides et qui ne se décident que lentement à spiraler, comme les cosses des graines de balsamines qui, après avoir lâché leurs semences, se roulent petit à petit en colimaçon, et sèchent là.

Avant que je consente à mettre un pied dehors, le genre humain fait irruption chez moi, représenté par la concierge. Exaspérée d'entendre la servante bretonne battre injustement son malheureux toutou en bas, chaque matin, je l'ai guettée et lui ai versé la moitié de mon broc sur sa coiffe.

Cinq minutes après, entre la portière, ancienne belle femme, sale et phraseuse. Papa absent, elle regarde avec une certaine surprise cette petite fille pâle et rogue. « Mademoiselle, la Bretonne a dit qu'on avait versé un siau... — C'est moi. Après ? — Elle dit comme ça qu'une supposition qu'elle porte plainte... — Elle me porte surtout sur les nerfs. Et puis, si elle recommence à battre le chien, c'est autre chose que de l'eau qu'elle recevra. Est-ce que je raconte à ses patrons qu'elle crache dans les tasses du déjeuner et qu'elle se mouche dans les serviettes ? Si elle préfère ça, qu'elle le dise ! » Et la Bretonne a enfin laissé ce pauvre chien tranquille. D'ailleurs, vous savez, je ne l'ai jamais vue cracher dans les tasses, ni se moucher dans les serviettes. Mais elle a bien une tête à le faire. Et puis, comme on dit chez nous, elle me *rebute*. Est-ce que ce n'est pas ça qu'on appelle un « généreux mensonge » ?

Ma première sortie a eu lieu en mars. Un soleil pointu et un vent acide; papa et moi dans un fiacre à pneumatiques. Avec ma cape rouge de Montigny et mon polo d'astrakan, j'ai l'air d'un pauvre petit garçon en jupe. (Et toutes mes chaussures devenues si larges !) Promenade à pas lents au

Digitized by Google

Luxembourg, où mon noble père m'entretient des mérites comparés de la Nationale et de la bibliothèque Sainte-Geneviève. Le vent m'étourdit, et le soleil. Je trouve vraiment belles les grandes allées plates, mais l'abondance des enfants et l'absence des mauvaises herbes me choquent, l'une autant que l'autre.

— En relisant les épreuves de mon grand *Traité*, me dit papa, j'ai vu qu'il y avait encore beaucoup à creuser. Je m'étonne moi-même de la superficialité de certaines parties. Tu ne trouves pas étrange qu'avec la précision de mon esprit, j'aie pu seulement effleurer certains points importants, — passionnants, j'ose le dire — relatifs aux espèces minuscules ? Mais ce ne sont pas des histoires pour petite fille.

Petite fille ! Il ne consentira donc pas à s'apercevoir que je file bon train, laissant derrière moi mes dix-sept ans ? Quant aux espèces minuscules, ah ! la la, ce que je m'en fiche ! Et des majuscules itou !

Que d'enfants, que d'enfants ! Est-ce que j'aurai un jour tant d'enfants que ça ? Et quel est le monsieur qui m'inspirera l'envie d'en commettre avec lui ? Pouah, pouah ! C'est curieux comme, depuis ma maladie, j'ai l'imagination et les nerfs chastes. Que penserait-on d'un *Grand Traité* — moi aussi — *de l'influence moralisatrice des fièvres cérébrales chez la jeune fille ?* Ma pauvre petite Luce... Comme les arbres sont avancés ici ! Les lilas dardent des feuilles tendres. Là-bas, là-bas... on ne doit voir encore que des bourgeons bruns et vernis, tout au plus des anémones des bois, et encore !

En rentrant de ma promenade, je constate que la rue Jacob conserve opiniâtrément son aspect graillonneux. Indifférente aux louanges de ma fidèle Mélie, prétendant que la promenade a rosi les joues de sa « petite servante » (elle ment effrontément, ma fidèle Mélie), et attristée par ce printemps de Paris qui me fait trop songer à l'autre, au vrai, je m'étends

Digitized by Google

sur mon lit, fatiguée, et je me relève pour écrire à Luce. Ma lettre fermée, je songe trop tard que la pauvre gobette n'y comprendra rien du tout. Ça lui est bien égal à elle que Machin, le nouveau locataire de notre maison de Montigny, ait coupé les branches du gros noyer parce qu'elles traînaient par terre, et que le bois de Fredonnes soit déjà embué (on le voit de l'École) du brouillard vert des jeunes pousses ! Luce ne saura pas me dire non plus si les blés s'annoncent bien, ou si les violettes, au versant ouest du chemin creux qui mène au Vrimes, sont en retard ou en avance sur leurs feuilles. Elle ne verra que le ton peu tendre de ma lettre, ne comprendra pas que je lui donne si peu de détails sur ma vie de Paris, et que les nouvelles de ma santé se bornent à ceci : « J'ai été malade deux mois, mais je vais mieux. » C'est à Claire, ma petite sœur de communion, qu'il fallait écrire ! Elle garde ses moutons, aujourd'hui, au champ des Vrimes ou près du bois des Matignons, une grande cape sur les épaules, et sa petite tête ronde aux yeux doux protégée par un fichu coquettement épinglé en mantille. Ses moutons errent, difficilement contenus par Lisette, la chienne sage, et Claire s'absorbe dans un roman à couverture jaune, un de ceux que je lui ai laissés en partant.

J'écris donc à Claire une affectueuse et banale bonne lettre. Narration française : *Lettre d'une jeune fille à son amie pour lui annoncer son arrivée à Paris.* O Mademoiselle ! Rousse et vindicative Mademoiselle, j'entends, un peu enfiévrée encore, j'entends votre voix coupante, habile à réprimer tout désordre. Que faites-vous de votre petite Aimée, à cette heure ? Je l'imagine, je l'imagine assez bien : et ça me fait monter ma « température », de l'imaginer....

Digitized by Google

PAPA, que j'ai orienté sur ma tante Cœur, exprime les jours suivants des velléités de m'emmener chez elle en visite. Je jette de grands cris pour l'effrayer :

— Aller chez ma tante ? Ben, voilà une idée ! Avec les cheveux que j'ai, et la figure que j'ai, et pas de robes neuves ! Papa, il y a de quoi compromettre mon avenir et faire rater un mariage !

(Il n'en fallait pas tant. Le facies du grand siècle se rassérène.)

— Trente-six troupeaux de cochons ! Ça me fait bougrement plaisir que tu aies les cheveux coupés ! Non, enfin, je veux dire... C'est que je retape en ce moment un chapitre difficile. Il me faut encore une bonne semaine.

(Ça va bien.)

— Houche, Mélie, grande « louache » paresseuse, dégrouille-toi, « rabâte », fais du « raffut » ! Il me faut une couturière.

On en découvre une, qui vient « prendre mes ordres ». Elle habite la maison, c'est une femme d'âge, qui s'appelle

Digitized by Google

Poullanx, qui a des scrupules, qui est timorée, qui n'aime pas les jupes collantes et qui affiche une honnêteté démodée. Quand elle a terminé une robe de drap bleu toute simple, un corsage à petits plis pincés, un col cerclé de piqûres qui enferme jusqu'aux oreilles mon cou (on le montrera plus tard, quand j'aurai renforci), elle me rapporte les fausses coupes, les biais, les petits coupassons de trois centimètres. Terrible femme, avec sa façon janséniste de réprouver les « robes immodestes » qu'on se plaît en ce moment à porter !

Rien de tel qu'une robe neuve pour donner envie de sortir ! Mais j'ai beau brosser mes cheveux, ils n'allongent pas vite. L'activité de l'ancienne Claudine reparaît tout doucement. L'abondance des bananes contribue d'ailleurs à me rendre la vie supportable. En les achetant mûres et les laissant pourrir un petit peu, les bananes, c'est le bon Dieu en culotte de velours liberty ! Fanchette trouve que ça sent mauvais.

Je reçois entre temps (il y a quinze jours), une réponse de Luce, une lettre au crayon qui me méduse, je l'avoue.

« Ma Claudine chérie, c'est bien tard que tu penses à moi ! Tu aurais bien fait d'y penser plus tôt, pour me donner un peu la force de supporter mes tourments. J'ai raté mon examen d'entrée à Normale, ma sœur me le fait payer depuis ce jour-là. Pour un oui, pour un non, c'est des gifles à me faire démancher la tête, et elle me refuse des chaussures. Je je ne peux pas demander à ma mère de retourner chez nous, elle me battrait trop. Ce n'est pas Mademoiselle qui me soutiendra, elle est toujours aussi affolée après ma sœur qui l'a fait tourner en chieuvre. Je t'écris en cinq ou six fois, je ne veux pas qu'elle prenne ma lettre. Quand tu étais ici, elles avaient un peu peur de toi. A présent c'est fini, tout est parti

Digitized by Google

avec toi, et c'est adieu que je dirais à ce monde, si je n'avais pas si peur pour me tuer. Je ne sais pas ce que je vais faire, mais ça ne peut pas durer ainsi. Je me sauverai, j'irai je ne sais où. Ne te moque pas de moi, ma Claudine. Hélas, si je t'avais ici rien que pour me battre, ça serait encore bien bon. Les deux Jaubert et Anaïs sont à Normale, Marie Belhomme est demoiselle dans un magasin, il y a quatre nouvelles pensionnaires qui sont des arnies, et quant aux violettes je ne sais pas si elles sont en avance, il y a longtemps que je ne me suis promenée. Adieu, ma Claudine, si tu trouves un moyen de me rendre moins malheureuse ou de venir me voir, fais-le, c'est une charité. J'embrasse tes beaux cheveux et tes chers yeux qui ne m'aimaient guère, et toute ta figure, et ton cou blanc; ne ris pas de moi, ce n'est pas de la misère pour rire qui fait pleurer ta

« LUCE. »

Qu'est-ce qu'elles lui font, ces deux mauvaises ? Ma pauvre petite Luce sans consistance, trop méchante pour être bonne, trop lâche pour être méchante, je ne pouvais pourtant pas t'apporter avec moi ! (d'ailleurs je n'en avais pas envie). Mais tu n'as plus de pastilles de menthe, plus de chocolat, et plus de Claudine. L'école neuve, l'inauguration par le ministre, le Dr Dutertre... Comme je suis loin de tout ça ! Docteur Dutertre, vous êtes jusqu'ici le seul homme qui ait osé m'embrasser, et sur le coin de la bouche encore. Vous m'avez donné chaud et vous m'avez fait peur; est-ce là tout ce que je dois espérer, en plus grand, de l'homme qui m'emmènera définitivement ? Comme notions pratiques de l'amour, c'est un peu bref. Heureusement, chez moi, la théorie est beaucoup plus complète, avec des plaques d'obscurité. Car la bibliothèque même de papa ne saurait tout m'apprendre.

Digitized by Google

Voilà le résumé de mes premiers mois de Paris, à peu près. Mon « cahier au net », comme nous disions à l'École, est au courant, il ne me sera pas difficile de l'y maintenir. Je n'ai pas grand'chose à faire ici : coudre des petites chemises gentilles pour mon trousseau toujours à court, et des petits pantalons (fermés); brosser mes cheveux, — c'est si vite fait maintenant — peigner Fanchette blanche, qui n'a presque plus de puces depuis qu'elle se parisianise, et l'installer avec son coussin plat sur le rebord extérieur de la fenêtre pour qu'elle prenne l'air. Elle a aperçu hier le gros chat... comment dirais-je ?... ébréché de la concierge, et lui a mâchouillé, du haut de son troisième, des injures sans nom, de sa voix campagnarde et un peu enrouée d'ex-couche-dehors. Mélie la soigne et lui apporte, contre la constipation, des pots d'herbe-à-chat, que la pauvre belle dévore. Est-ce qu'elle songe au jardin, et au gros noyer où nous excursionnâmes si souvent de compagnie ? Je crois que oui. Mais elle m'aime tant, elle vivrait avec moi dans le dernier des rabicoins !

J'ai goûté, escortée de Mélie, le charme des grands magasins. On me regarde dans la rue, parce que je suis pâlotte et mince, avec des cheveux courts et gonflés, et parce que Mélie porte la coiffe fresnoise. Vais-je enfin savourer la convoitise des « vieux messieurs » suiveurs, tant célébrés ? Nous verrons ça plus tard; à présent, j'ai affaire.

J'ai surtout fait une étude des odeurs diverses, au Louvre et au Bon Marché. A la toile, c'est enivrant. O Anaïs ! Toi qui mangeais les échantillons de draps et de mouchoirs, ta demeure est ici. Cette odeur sucrée des cotonnades bleues neuves, est-ce qu'elle me passionne, ou bien si elle me donne envie de vomir ? Je crois que c'est les deux. Honte sur la flanelle et les couvertures de laine ! Ça et les œufs pourris, c'est quasiment. Le parfum des chaussures neuves a bien son prix, et aussi celui des porte-monnaie. Mais ils n'égalent pas

Digitized by Google

la divine exhalaison du papier bleu gras à tracer les broderies, qui console de la poisserie écœurante des parfums et des savons...

Claire aussi m'a répondu. Elle est, encore une fois, extrêmement heureuse. Le véritable amour, elle le tient, ce coup-ci. Et elle m'annonce qu'elle va se marier. A dix-sept ans, vrai, elle « applette » ! Une basse petite vexation me fait hausser les épaules. (Fi, Claudine, ma chère, que tu es vulgaire !) « Il est si beau, m'écrit Claire, que je ne me lasse pas de le regarder. Ses yeux sont deux étoiles, et sa barbe est si douce. Et il est si fort, si tu savais, je ne pèse pas plus qu'une plume dans ses bras ! Je ne sais pas encore quand nous nous marierons, maman me trouve bien gobette. Mais je la supplie de me le permettre le plus tôt possible. Quel ne sera pas mon bonheur d'être sa femme ! » Elle joint à ces délires une petite photographie de l'Aimé : c'est un large garçon qui paraît trente-cinq ans, avec une figure honnête et paisible, des petits yeux bons et une barbe touffue.

Dans son extase, elle a totalement oublié de me dire si les violettes, au versant ouest du chemin creux qui mène aux Vrimes...

Digitized by Google

Y a pas, y a pas, il faut rendre visite à ma tante Cœur, sinon, elle se fâchera avec nous quand elle nous saura depuis si longtemps à Paris, et je déteste les brouilles de famille. Papa ayant émis l'idée ingénieuse de la prévenir d'avance de notre visite, je l'en ai chaudement dissuadé :

— Tu comprends, il faut lui laisser la joie de la surprise. Nous ne l'avons pas prévenue depuis trois mois que nous avons débarqué ici, soyons bien complets, faisons-la-lui à la grande fantaisie !

(Comme ça, si elle est sortie, ça sera toujours un peu de temps de gagné. Et nous aurons rempli notre devoir.)

Nous partons, papa et moi, vers quatre heures. Papa tout bonnement sublime avec sa redingote à copieux ruban rouge et ce haut-de-forme à bords trop larges, et ce nez dominateur, et cette barbe tricolore; son aspect de « demi-solde » attendant le retour de l'Autre, son expression puérile et illuminée enthousiasme les gamins du quartier qui l'acclament.

Moi, insoucieuse de cette popularité, j'ai revêtu ma robe

Digitized by Google

neuve en drap bleu toute simple, j'ai posé sur mes cheveux... sur ce qui en reste... mon chapeau rond en feutre noir avec des plumes, ramenant avec soins des boucles à l'angle de mes yeux, et jusqu'aux sourcils. L'appréhension de la visite me donne mauvaise mine; il n'y a pas encore grand'chose à faire pour me donner mauvaise mine !

Avenue de Wagram, ma tante Cœur habite une magnifique maison neuve déplaisante. L'ascenseur rapide inquiète papa. Moi, tout ce blanc des murs, de l'escalier, des peintures, m'offense un peu. Et Mme Cœur... « est chez elle ». Quelle guigne !

Le salon où nous attendons une minute continue désespérément les blancheurs de l'escalier. Boiseries blanches, meubles blancs et légers, coussins blancs à fleurs claires, cheminée blanche. Grand Dieu, il n'y a pas un seul coin sombre ! Moi qui ne me sens à l'aise et en sécurité que dans les chambres obscures, les bois foncés, les fauteuils lourds et profonds ! Ce « quinze-seize » blanc des fenêtres, il fait un bruit de zinc froissé...

Entrée de ma tante Cœur. Elle est ahurie, mais bien sympathique. Et comme elle se complaît dans sa ressemblance auguste ! Elle a, de l'impératrice Eugénie, le nez distingué, les bandeaux lourds qui grisonnent, le sourire un peu tombant. Pour rien au monde, elle ne quitterait son chignon bas (et postiche), ni la jupe à fronces en soie qui ballonne, ni la petite écharpe de dentelle qui *badine* (hé hé !) sur ses épaules, tombantes comme son sourire. Ma tante, ce que votre Majesté d'avant 1870 jure avec ce salon en crème fouettée du plus pur dix-neuf cent...

Mais elle est charmante, ma tante Cœur ! Elle parle un français châtié qui m'intimide, s'exclame sur notre installation imprévue — ah ! pour imprévue, elle l'est — et n'en finit pas de me regarder. Je n'en reviens pas d'entendre quel-

Digitized by Google

qu'un appeler papa par son petit nom. Et elle dit vous à son frère :

— Mais, Claude, cette enfant — charmante et d'un type tout à fait personnel d'ailleurs — n'est pas encore bien remise; vous avez dû la soigner à votre façon, la pauvrette ! Que vous n'ayez pas eu l'idée de m'appeler, voilà ce que je n'arrive pas à comprendre ! Toujours le même !...

Papa supporte mal les objections de sa sœur, lui qui se cabre si rarement. Ils ne doivent pas souvent être du même avis et se grafignent tout de suite. Je m'intéresse.

— Wilhelmine, j'ai soigné ma fille comme je le devais. J'avais des soucis en tête, pour le reste, et je ne peux pas penser à tout.

— Et cette idée de loger rue Jacob ! Mon ami, les quartiers neufs sont plus sains, plus aérés et mieux construits, sans coûter davantage, je ne comprends pas... Tenez, au 145 *bis*, à dix pas d'ici, il y a un appartement délicieux, et nous serions toujours les uns chez les autres, cela distrairait Claudine, et vous-même...

(Papa bondit.)

— Habiter ici ? Ma chère amie, vous êtes la femme la plus exquise de la terre, mais pour un boulet de canon je ne vivrais pas en votre compagnie !

(Aïe donc ! Ben fait ! Je ris de tout mon cœur, cette fois, et la tante Cœur paraît stupéfaite de me voir si peu affectée de leurs dissentiments.)

— Petite fille, vous ne préféreriez pas un joli logis clair comme celui-ci à cette rive gauche, noire et mal fréquentée ?

— Ma tante, je crois que j'aime mieux la rue Jacob et l'appartement de là-bas, parce que les chambres claires me rendent triste.

Elle lève ses sourcils arqués à l'espagnole sous ses rides concentriques et semble mettre mes paroles démentes sur le

Digitized by Google

compte de mon état de santé. Et elle entretient papa de leur famille.

— J'ai avec moi, ici, mon petit-fils Marcel; vous savez, le fils de cette pauvre Ida (? ?). Il fait sa philosophie, et il a l'âge de Claudine. Celui-là, ajoute-t-elle radieuse, je ne vous en dis rien, c'est un trésor pour une grand'mère. Vous le verrez dans un instant : il rentre à cinq heures, et je tiens à vous le montrer.

Papa fait « oui » d'un air pénétré, et je vois bien qu'il ignore radicalement qui est Ida, qui est Marcel, et qu'il s'embête déjà d'avoir retrouvé sa famille ! Ah ! que j'ai du goût ! Mais mon divertissement est intérieur, et je ne brille pas par la conversation. Papa meurt d'envie de s'en aller, et n'y résiste qu'en parlant de son grand traité de Malacologie. Enfin, une porte bat; un pas léger, et le Marcel annoncé entre... Dieu, qu'il est joli !

Je lui donne la main sans rien dire, tant je le regarde. Je n'ai jamais rien vu de si gentil. Mais c'est une fille, ça ! C'est une gobette en culottes ! Des cheveux blonds un peu longs, la raie à droite, un teint comme celui de Luce, des yeux bleus de petite Anglaise et pas plus de moustache que moi. Il est rose, il parle doucement, avec une façon de tenir sa tête un peu de côté en regardant par terre. On le mangerait ! Papa, cependant, paraît insensible à tant de charme si peu masculin, tandis que tante Cœur boit des yeux son petit-fils.

— Tu rentres bien tard, mon chéri, il ne t'est rien arrivé ?

— Non, grand'mère, répond suavement la petite merveille en levant ses yeux purs.

Papa, qui continue d'être à cent lieues de là, questionne Marcel nonchalamment sur ses études. Et je regarde toujours ce joli cousin en sucre ! Lui, en revanche, ne me regarde guère, et, si mon admiration n'était pas si désintéressée, j'en ressentirais un peu d'humiliation. Tante Cœur, qui constate

Digitized by Google

avec joie l'effet produit par son chérubin, tente de nous rapprocher un peu :

— Tu sais, Marcel, Claudine a ton âge; ne ferez-vous pas une paire de camarades ? Voici bientôt les vacances de Pâques.

J'ai fait un vif mouvement en avant pour acquiescer; le petit, surpris de mon élan, lève sur moi ses yeux bleus et répond avec un entrain modéré :

— J'en serai très heureux, grand'mère, si Madem... si Claudine le veut bien.

Tante Cœur ne tarit plus, dit longuement la sagesse du chéri, sa douceur : « Jamais je n'eus à élever la voix. » Elle nous fait mettre épaule contre épaule, Marcel est plus grand de tout ça ! (*Tout ça*, c'est trois centimètres, voilà bien de quoi faire du raffut !) Le trésor veut bien rire et s'animer un peu. Il corrige sa cravate devant la glace. Il est habillé comme une jolie gravure de modes. Et cette démarche, cette démarche balancée et glissante ! Cette façon de se retourner en pliant sur une hanche ! Non, il est trop beau ! Je suis tirée de ma contemplation par cette question de tante Cœur :

— Claude, vous dînez ici, tous les deux, n'est-ce pas ?

— Fichtre non ! éclate papa qui se crève d'ennui. J'ai un rendez-vous à la maison avec... avec Chose qui m'apporte des documents, des do-cu-ments pour mon Traité. Filons, petite, filons !

— Je suis désolée... et demain je ne dîne pas chez moi... Je suis assez prise cette saison, je me suis laissée inviter par les uns et les autres... Voulez-vous jeudi ? Dans l'intimité, bien entendu. Claude, vous m'écoutez ?

— Je suis suspendu à vos lèvres, ma chère, mais je suis bougrement en retard. A jeudi, Wilhelmine. Adieu, jeune Paul... non, Jacques...

Je dis adieu aussi, sans empressement. Marcel reconduit, tout à fait correct, et baise mon gant.

Digitized by Google

Retour silencieux dans les rues allumées. Je n'ai pas encore l'habitude de me trouver dehors à cette heure-ci, et les lumières, les passants noirs, tout ça me serre la gorge, nerveusement; j'ai hâte de rentrer. Papa, délesté du souci de sa visite, fredonne allégrement des chansons de l'Empire (du premier). « Neuf mois après, un doux gage d'amour... »

La lampe douce et le couvert mis me réchauffent et me délient la langue.

— Mélie, j'ai vu ma tante. Mélie, j'ai vu mon cousin. Il est comme ci, comme ça, il est peigné « bramant », il a la raie de quart, il s'appelle Marcel.

— Acoute[1], mon guélin, acoute ! Tu m'assourdis. Viens mamer la papoue[2]. Enfin c'est pas trop tôt, t'auras donc un galant !

— Grosse gourde ! Arnie de bon sang, faut-il que tu sois bouchée ! C'est pas un galant ! Est-ce que je le connais seulement ? Tu m'arales, tiens, je vais dans ma chambre.

Et j'y vais en effet; a-t-on idée ! Avec ça qu'un petit mignon comme Marcel pourrait être un amoureux pour moi ! S'il me plaît tant, et si j'en fais si peu mystère, c'est justement parce qu'il me semble aussi peu mâle que Luce elle-même...

D'avoir revu des gens qui vivent la vie de tout le monde, d'avoir parlé à d'autres qu'à Fanchette et Mélie, j'ai une fièvre légère, plutôt agréable, qui m'a tenue éveillée une partie de la nuit. Les idées de minuit ont dansé dans ma tête. J'ai peur de ne savoir que répondre à cette aimable tante Cœur descendue d'une toile de Winterhalter; elle va me prendre pour une buse. Dame, ça ne développe pas le don de repartie, seize ans de Montigny, dont dix années d'école ! On sort de là avec tout juste un vocabulaire suffisant pour invectiver contre Anaïs et embrasser Luce. Cette jolie fillette de Marcel ne doit

1. Attends.
2. Manger la soupe. Argot des nourrices fresnoises.

Digitized by Google

pas savoir dire *zut*, seulement. Il va se ficher de moi, jeudi, si j'épluche mes bananes avec les dents. Et ma robe pour le dîner ? Je n'en ai pas, je serai obligée de remettre celle de l'inauguration des écoles : mousseline blanche à fichu croisé. Il va la trouver médiocre.

De sorte que m'étant endormie cette nuit en l'admirant à bouche ouverte, ce petit de qui les pantalons ne font pas un pli, je me réveille ce matin avec l'envie de lui coller des gifles... Tout de même, si Anaïs le voyait, elle serait capable de le violer ! La grande Anaïs, avec sa figure jaune et ses gestes secs, violant le petit Marcel, ça fait une drôle d'image. J'en ris malgré moi quand j'entre dans le trou à livres de papa.

Tiens, papa n'est pas seul : il cause avec un monsieur, un monsieur jeune à l'air raisonnable, barbu en carré. Il paraît que c'est un homme « de premier ordre », M. Maria, vous savez, qui a découvert les grottes souterraines de X... Papa l'a connu dans un endroit embêtant, la Société de géographie ou une autre Sorbonne, et s'est allumé sur ces grottes où, peut-être, d'hypothétiques limaces fossiles... Il lui dit en me montrant : « C'est Claudine », comme il aurait dit : « C'est Léon XIII, vous n'ignorez pas qu'il est pape. » Sur quoi, M. Maria s'incline d'un air parfaitement au courant. Un homme comme ça, qui tripote tout le temps dans les cavernes, bien sûr ça doit sentir l'escargot.

Après le déjeuner, j'affirme mon indépendance.

— Papa, je sors.

(Ça ne passe pas si bien que j'aurais cru.)

— Tu sors ? Avec Mélie, je pense ?

— Non, elle a du racommodage.

— Comment, tu veux sortir toute seule ?

J'ouvre des yeux comme des palets de tonneau :

— Pardi, bien sûr, je sors toute seule, qu'est-ce qu'il y a ?

Digitized by Google

— Il y a qu'à Paris, les jeunes filles...

— Voyons, papa, il faut tâcher d'être logique avec soi-même. A Montigny, je « trôlais » dans les bois tout le temps : c'était rudement plus dangereux qu'un trottoir de Paris, il me semble.

— Il y a du vrai. Mais je pourrais pressentir à Paris des dangers d'une autre nature. Lis les journaux.

— Ah ! fi, mon père, c'est offenser votre fille qu'admettre même une telle supposition ! (Papa n'a pas l'air de comprendre cette allusion superfine. Sans doute il néglige Molière qui ne s'occupe pas assez de limaces.) Et puis, je ne lis jamais les faits divers. Je vais aux magasins du Louvre : il faut que je sois propre pour le dîner de ma tante Cœur, je manque de bas fins et mes souliers blancs sont usés. Do-moi de la belle argent, j'ai plus que cent six sous[1].

1. Dans le Fresnois, on compte par sous jusqu'à six francs. Exception faite pour soixante sous qu'on prononce « trois francs » comme ailleurs.

Digitized by Google

EH BIEN, ce n'est pas si terrible de sortir seule dans Paris. J'ai rapporté de ma petite course à pied des observations très intéressantes : 1° il fait beaucoup plus chaud qu'à Montigny; 2° on a le dedans du nez noir quand on rentre; 3° on se fait remarquer quand on stationne seule devant les kiosques à journaux; 4° on se fait également remarquer quand on ne se laisse pas manquer de respect sur le trottoir.

Narrons l'incident relatif à l'observation n° 4. Un monsieur très bien m'a suivie, rue des Saints-Pères. Pendant le premier quart d'heure, jubilation intérieure de Claudine. Suivie par un monsieur très bien; comme dans les images d'Albert Guillaume ! Deuxième quart d'heure : le pas du monsieur se rapproche, je presse le mien, mais il garde sa distance. Troisième quart d'heure : le monsieur me dépasse, en me pinçant le derrière d'un air détaché. Bond de Claudine, qui lève son parapluie et l'assène sur la tête du monsieur, avec une vigueur toute fresnoise. Chapeau du monsieur dans le ruisseau, joie immense des passants, disparition de Claudine confuse de son trop grand succès.

Digitized by Google

Tante Cœur est très gentille. Avec un mot aimable, elle m'a envoyé une chaînette en or, pour le cou, coupée par des petites perles rondes de dix en dix centimètres. Fanchette trouve ce bijou charmant; elle a déjà aplati deux chaînons, et elle mâche les perles sur ses grosses dents, comme un lapidaire.

En me préparant pour le dîner du jeudi, je songe à mon décolletage. Il est tout petit petit, mais si j'allais paraître trop maigre ? Assise dans mon cuveau, toute nue, je constate que je me remplume un peu; mais il y a encore à faire. Une chance que mon cou est resté solide ! Ça me sauve. Tant pis pour les deux petites salières d'en dessous ! Je perds mon temps dans l'eau chaude, à compter mes osselets dans le dos, à mesurer si j'ai la même longueur des aines aux pieds que des aines au front, à me pincer le mollet droit parce que ça correspond dans l'omoplate gauche. (A chaque pinçon, une drôle de petite piqûre derrière l'épaule.) Et quelle joie pure de pouvoir accrocher mes pieds derrière ma nuque ! Comme disait la grande Anaïs, cette sale : « Ça doit être rudement amusant de pouvoir se ronger les ongles des pieds ! »

Mon Dieu, que j'ai peu de gorge ! (A l'école, ça s'appelle des *nichons* et Mélie dit des *tétés*.) Je songe à nos « Concours » d'il y a trois ans, pendant les rares promenades du jeudi.

Sur une lisière de bois, dans un chemin creux, nous nous asseyions en rond, — nous, les quatre grandes — et nous ouvrions nos corsages. Anaïs (quel toupet !) montrait un coin de peau citronnée, gonflait son estomac et disait avec aplomb : « *Ils* ont beaucoup forci depuis le mois dernier ! » Je t'en fiche ! Le Sahara ! Luce, blanche et rose, dans sa chemise rude de pensionnaire — des chemises à poignet sans même un feston, c'est la règle — découvrait un « vallonnement

Digitized by Google

médian », à peine indiqué, et deux pointes roses et petites comme les mamelles de Fanchette. Marie Belhomme... le dessus de ma main. Et Claudine ? Un petit coffre bombé, mais à peu près autant de seins qu'un garçon un peu gras. Dame, à quatorze ans... L'exhibition terminée, nous refermions nos corsages, avec l'intime conviction, chacune, d'*en* avoir beaucoup plus que les trois autres.

Ma robe de mousseline blanche, bien repassée par Mélie, me semble encore assez gentille pour que je la revête sans maussaderie. Mes pauvres beaux cheveux ne la caressent plus jusqu'aux reins; mais ils me coiffent si drôlement, que je ne languis pas trop après ma toison de jadis, ce soir. Mille troupeaux de porcs ! (comme dit papa), il ne s'agit pas d'oublier ma chaîne en or.

— Mélie ! papa s'habille ?

— S'ment que de trop, qu'il s'habille. Il m'a « brégé » déjà trois faux cols. Va donc y mettre sa crévate.

J'y cours. Mon noble père est ficelé dans un habit noir un peu démodé, un peu beaucoup démodé, mais il ne peut pas ne point être imposant.

— Applette, applette, papa, il est sept heures et demie. Mélie, tu feras dîner Fanchette. Ma cape en drap rouge, et filons.

Ce salon blanc, avec des poires électriques dans tous les coins, me rendra épileptique. Papa pense comme moi, déteste cet aspect crème cher à sa sœur Wilhelmine, et le proclame sans ambages :

— Tu me croiras, si tu veux, je me ferais fesser en place publique plutôt que de coucher dans ce saint-honoré.

Mais le joli Marcel arrive et embellit tout de sa présence. Qu'il est charmant ! Mince et léger dans un smoking, les cheveux d'un blond de lune, sa peau translucide se veloute aux lumières comme un intérieur de volubilis. Pendant qu'il

Digitized by Google

nous dit bonsoir, j'ai bien vu que ses clairs yeux bleus m'inspectaient prestement.

Tante Cœur le suit, éblouissante ! Cette robe de soie gris perle, à volants de chantilly noir, date-t-elle de 1867 ou de 1900 ? De 1867 plutôt, seulement un cent-gardes se sera un peu assis sur la crinoline. Les deux bandeaux gris sont bien gonflés et bien lisses; ce regard bleu pâle sous les paupières tombantes et fripées, elle a dû autrefois l'étudier si bien, d'après la comtesse de Téba, qu'il donne son effet tout seul. Elle marche en glissant, porte les emmanchures basses, et se montre pleine... d'urbanité. « Urbanité » est un substantif qui lui sied aussi bien que ses bandeaux.

Pas d'autres invités que nous. Mais, bon sang, on s'habille chez tante Cœur ! A Montigny, je dînais en tablier d'école, et papa gardait le vêtement impossible à nommer — houppelande, redingote, pardessus, un produit bâtard de tout ça, — qu'il avait revêtu depuis le matin pour faire paître ses limaces. Si on se décollète dans l'intimité stricte, qu'est-ce que je mettrai pour les grands dîners ? Peut-être ma chemise à bretelles en ruban rose...

(Claudine, ma vieille, trêve de digressions ! Tu vas tâcher de manger correctement et de ne pas dire, quand on passera un plat que tu n'aimes pas : « Enlevez, ça me rebute ! »)

Bien entendu, je m'assieds à côté de Marcel. Pitié-malheur ! La salle à manger est blanche aussi ! Blanche et jaune, mais c'est quasiment. Et les cristaux, les fleurs, la lumière électrique, tout ça fait un raffut sur la table, à croire qu'on l'entend. C'est vrai, ces pétillements de lumière me donnent une impression de bruit.

Marcel, sous l'œil attendri de tante Cœur, fait la jeune fille du monde et me demande si je m'amuse à Paris. Un « non » farouche est d'abord tout ce qu'il obtient. Mais bientôt je m'humanise un peu, parce que je mange une petite timbale

Digitized by Google

aux truffes qui consolerait une veuve de la veille, et je condescends à expliquer :

— Vous comprenez, je me doute bien que je m'amuserai plus tard, mais, jusqu'à présent, j'ai une peine extrême à m'habituer à l'absence des feuilles. Les troisièmes étages, à Paris, n'abondent pas en « talles » vertes.

— En quoi... vertes ?

— En « talles »; c'est un mot fresnois, ajouté-je avec une certaine fierté.

— Ah ! c'est un mot de Montigny ? Pas banal ! «Des talles verrrtes », répète-t-il, taquin, en roulant l'*r*.

— Je vous défends de m'écharnir[1] ! Si vous croyez que c'est plus élégant votre *r* parisien qu'on grasseye du fond de la gorge, comme un gargarisme !

— Fi ! la sale ! Est-ce que vos amies vous ressemblent ?

— Je n'avais pas d'amies. Je n'aime pas beaucoup avoir des amies. Luce avait la peau douce, mais ça ne suffit pas.

— « Luce avait la peau douce... » Quelle drôle de façon d'apprécier les gens !

— Pourquoi drôle ? Au point de vue moral, Luce n'existe pas. Je la considère du point de vue physique, et je vous dis qu'elle a les yeux verts et la peau douce.

— Vous vous aimiez bien ?

(La jolie figure vicieuse ! Que ne lui dirait-on pas pour voir luire ces yeux-là ? Vilain petit garçon, va !)

— Non, je ne l'aimais guère. Elle, oui; elle a bien pleuré quand je suis partie.

— Mais, alors, que lui préfériez-vous ?

Ma tranquillité enhardit Marcel, il me prend peut-être pour une oie et me poserait volontiers des questions plus précises; mais les grandes personnes se taisent un instant,

1. Imiter par moquerie.

Digitized by Google

pendant qu'un domestique à figure de curé change les assiettes, et nous nous taisons, déjà un peu complices.

Tante Cœur promène de Marcel à moi son regard bleu et lassé.

— Claude, dit-elle à papa, regardez comme ces deux enfants se font mutuellement valoir. Le teint mat de votre fille et ses cheveux touchés de reflets de bronze, et ses yeux profonds, toute cette apparence brune d'une petite fille qui n'est pas brune blondit encore mon chérubin, n'est-ce pas ?

— Oui, répond papa avec conviction; il est beaucoup plus fille qu'elle.

Son chérubin et moi, nous baissons les yeux comme il sied à des gosses gonflés, à la fois, d'envie de pouffer et d'orgueil. Et le dîner se poursuit sans autres confidences. Une admirable glace à la mandarine me détache d'ailleurs de toute autre préoccupation.

Au bras de Marcel, je reviens au salon. Et tout de suite on ne sait plus que faire. Tante Cœur semble avoir des choses austères à confier à papa, et nous écarte :

— Marcel, mon mignon, montre un peu l'appartement à Claudine. Tâche qu'elle s'y sente un peu chez elle, sois gentil...

— Venez, me dit le « mignon », je vais vous faire voir ma chambre.

J'avais bien pensé qu'elle était blanche, elle aussi ! Blanche et verte, avec des roseaux minces sur fond blanc. Mais tant de blancheurs m'inspirent à la fin l'envie inavouable d'y verser des encriers, des tas d'encriers, de barbouiller les murs au fusain, de souiller ces peintures à la colle avec le sang d'une coupure au doigt... Dieu ! comme je deviendrais perverse dans un appartement blanc !

Je vais droit à la cheminée où je vois un cadre à photographie. Empressé, Marcel tourne le bouton d'une ampoule électrique au-dessus de nous.

Digitized by Google

— C'est mon meilleur ami... Charlie, presque un frère. N'est-ce pas qu'il est bien ?

Beaucoup trop bien, même : les yeux foncés aux cils courbes, un rien de moustache noire au-dessus d'une bouche tendre, la raie de quart, comme Marcel.

— Je vous crois qu'il est beau ! Presque aussi beau que vous, dis-je sincèrement.

— Oh ! bien plus ! s'écrie-t-il avec feu, la photographie ne saurait rendre la peau blanche, les cheveux noirs. Et c'est une âme si charmante...

Et patia-patia ! Ce joli saxe s'anime enfin. J'écoute sans broncher le panégyrique du splendide Charlie, et quand Marcel se ressaisit, un peu confus, je réplique d'un air convaincu et naturel :

— Je comprends. C'est vous qui êtes sa Luce.

Il a fait un pas à reculons, et, sous la lumière, je vois ses jolis traits qui durcissent et son teint impressionnable qui se décolore insensiblement.

— Sa Luce ? Claudine, qu'est-ce que vous voulez dire ?

Avec l'aplomb que je dois à deux coupes de champagne, je secoue les épaules :

— Mais oui, sa Luce, son chouchou, sa chérie, quoi ! Il n'y a qu'à vous voir, est-ce que vous avez l'air d'un homme ? C'est donc ça que je vous trouvais si joli !

Et comme, immobile, il me regarde à présent d'une façon glaciale, j'ajoute de plus près, en lui souriant bien en face :

— Marcel, je vous trouve tout aussi joli à présent, croyez-le bien. Est-ce que je ressemble à quelqu'un qui voudrait vous causer des ennuis ? Je vous taquine, mais je ne suis pas méchante, et il y a beaucoup de choses que je sais très bien regarder en silence, — et écouter aussi. Je ne serai jamais la petite cousine à qui son pauvre cousin se croit forcé de faire la cour, comme dans les livres. Songez donc, dis-je encore

Digitized by Google

en riant, que vous êtes le petit-fils de ma tante, mon neveu à la mode de Bretagne; Marcel, ce serait presque de l'inceste.

Mon « neveu » prend le parti de rire, mais il n'en a pas grande envie.

— Ma chère Claudine, je crois en effet que vous ne ressemblez pas aux petites cousines des bons romans. Mais je crains que vous n'ayez rapporté de Montigny l'habitude des plaisanteries un peu... risquées. S'il y avait eu là quelqu'un pour nous entendre, grand'mère, par exemple... ou votre père...

— Je n'ai fait que vous rendre la pareille, dis-je fort doucement. Et je n'ai pas jugé à propos d'attirer l'attention des parents, quand vous me questionniez sur Luce avec tant d'insistance.

— Vous aviez plus à perdre que moi, à attirer l'attention !

— Pensez-vous ? Je crois que non. Ces petites amusettes-là, ça s'appelle pour les gamines « jeux de pensionnaires », mais quand il s'agit de garçons de dix-sept ans, c'est presque une maladie...

Il fait de la main un geste violent.

— Vous lisez trop ! Les jeunes filles ont trop d'imagination pour bien comprendre ce qu'elles lisent, fussent-elles originaires de Montigny.

J'ai mal travaillé. Ce n'est pas là que je voulais en venir.

— Est-ce que je vous ai fâché, Marcel ? Je suis bien maladroite ! Moi qui voulais seulement vous prouver que je n'étais pas une oie, que je savais comprendre... comment dire ? goûter certaines choses... Voyons, Marcel, vous n'exigez pourtant pas que je voie en vous le potache à gros os et à grands pieds qui fera un jour le plus beau des sous-officiers ! Regardez-vous, n'êtes-vous pas, Dieu merci, presque tout pareil à la plus jolie de mes camarades d'école ? Donnez-moi la main...

Digitized by Google

Oh ! fille manquée ! Il n'a souri, furtivement, qu'aux compliments trop vifs. Il me tend sa petite patte soignée, sans mauvaise grâce.

— Claudine, méchante Claudine, rentrons vite en passant par la chambre à coucher de grand'mère. Je ne suis plus fâché, encore un peu estomaqué seulement. Laissez-moi réfléchir... Vous ne me semblez pas, vous, un trop mauvais *garçon*...

Ça m'est bien égal, son ironie ! Le voir bouder et le voir sourire après, c'est tout un bonheur. Je ne plains guère son ami aux cils courbes, et je leur souhaite à tous deux de se disputer souvent.

D'un air bien naturel, — oh ! bien naturel — nous poursuivons le tour du propriétaire. Quel bonheur, la chambre de tante Cœur est adéquate (aïe donc !) à sa propriétaire ! Elle y a rassemblé — ou exilé — les meubles de sa chambre de jeune fille, les souvenirs de son beau temps. Le lit en palissandre à moulures, et les fauteuils en damas rouge qui ressemblent tous au trône de Leurs Majestés Impériales, et le prie-Dieu en tapisserie hérissé de sculptures en chêne, et une copie criarde d'un bureau de Boule, et des consoles en veux-tu en voilà. Du ciel de lit dégoulinent des rideaux de damas, et la garniture de cheminée, amas informe et compliqué d'amours, d'acanthes, de volutes en bronze doré, me remplit d'admiration. Marcel méprise abondamment cette chambre, et nous nous disputons à propos du style moderne et du blanc d'œufs battus. Ce chamaillis esthétique nous permet de regagner, plus calmes, le salon où papa, sous la pluie douce et tenace des conseils de tante Cœur, bâille comme un lion en cage.

— Grand'mère, s'écrie Marcel, Claudine est impayable ! Elle préfère votre chambre au reste de l'appartement.

— Petite fille, dit ma tante en me caressant de son sourire languide, ma chambre est fort laide, pourtant...

Digitized by Google

— ... Mais elle vous va bien, tante. Pensez-vous que vos bandeaux « cordent » avec ce salon ? Dieu merci, vous le savez bien, puisque vous avez conservé un coin de votre vrai cadre !

Ce n'est peut-être pas un compliment, ça, mais elle se lève et vient m'embrasser très gentiment. Tout à coup, papa bondit et tire sa montre :

— Mille troupeaux de... ! Pardon, Wilhelmine, mais il est dix heures moins cinq, et cette petite sort pour la première fois depuis sa maladie... Jeune homme, va nous commander une carriole !

Marcel sort, revient rapidement — avec cette prestesse souple à se retourner dans une embrasure de porte — et m'apporte ma cape de drap rouge qu'il pose adroitement sur mes épaules.

— Adieu, tante.

— Adieu, ma petite fille. Je reçois le dimanche. Vous seriez toute mignonne de venir servir mon thé à cinq heures avec votre ami Marcel.

Mon âme prend la forme d'un hérisson :

— Je ne sais pas, tante, je n'ai jamais...

— Si, si, il faut que je fasse de vous une petite personne aussi aimable qu'elle est jolie ! Adieu, Claude, ne vous enfermez pas trop dans votre tanière, pensez un peu à votre vieille sœur !

Mon « neveu », au seuil, me baise le poignet un peu plus fort, appuie son « A dimanche » d'un sourire malin et d'une moue délicieuse, et... voilà.

Tout de même, j'ai bien failli me brouiller avec ce gamin ! Claudine, ma vieille, tu ne te corrigeras jamais de ce besoin de fouiner dans ce qui ne te regarde pas, de ce petit désir un peu méprisable de montrer que, finaude et renseignée, tu comprends un tas de choses au-dessus de ton âge ! Le

Digitized by Google

besoin d'étonner, la soif de troubler la quiétude des gens et d'agiter des existences trop calmes, ça te jouera un mauvais tour.

Je suis beaucoup plus à ma place, ici, accroupie sur mon lit-bateau et caressant Fanchette qui commence sa nuit sans m'attendre, confiante et le ventre en l'air. Mais... pardon, pardon ! Je les connais ces sommeils souriants, Fanchette, ces heures béates de ronron persistant. Et je connais aussi cet arrondissement des flancs, et ce ventre exceptionnellement soigné où pointent de petites mamelles roses. Fanchette, tu as fauté ! Mais avec qui ? « C'est à se briser la tête contre les murs, Dieu juste ! » Une chatte qui ne sort pas, un chat de concierge incomplet... qui, qui ? Tout de même, je suis joliment contente. Des chatons en perspective ! Devant cet avenir joyeux le prestige de Marcel lui-même pâlit.

J'ai demandé à Mélie des éclaircissements sur cette grossesse suspecte. Elle a tout avoué.

— Ma guéline, pendant ces derniers temps, la pauvre belle avait bien besoin ! Elle a souffri trois jours, hors d'état; alors j'ai demandé dans le voisinage. La bonne d'en dessous m'a prêté un beau mari pour elle, un beau gris rayé. J'y ai donné mas[1] de lait pour l'assurer et la pauvre belle ne s'est pas fait prier : ils ont cordé tout de suite.

Comme elle devait se languir, cette Mélie, de s'entremettre pour le compte de quelqu'un, fût-ce pour la chatte ! Elle a bien fait.

La maison devient le rendez-vous des gens plus étonnants et plus scientifiques les uns que les autres. M. Maria, celui des grottes du Cantal, y amène souvent sa barbe d'homme timide. Quand nous nous rencontrons dans le trou à livres,

1. Beaucoup.

Digitized by Google

il salue d'un air empoté et me demande en balbutiant des nouvelles de ma santé, que je lui affirme lugubrement « très mauvaise, très mauvaise, Monsieur Maria ». J'ai fait connaissance avec de gros hommes décorés et généralement mal mis qui s'adonnent à la culture des fossiles, je crois... Pas excitants, les amis de papa !

Digitized by Google

A quatre heures, aujourd'hui, Marcel est venu me voir, « tiré à quatre chevaux » au dire de Mélie. Je l'accueille comme le soleil, et je le mène au salon, où il s'amuse beaucoup de la disposition des meubles et de la cloison factice que crée le grand rideau. « Venez, mon neveu, je vais vous montrer ma chambre. » Il considère le lit-bateau et les petits meubles dépareillés avec cette gaîté un peu méprisante que lui inspire la chambre de tante Cœur, mais Fanchette l'intéresse vivement.

— Comme elle est blanche !

— C'est que je la brosse tous les jours.

— Et grasse !

— Pardi, elle est enceinte.

— Ah ! elle est...

— Oui, cette toquée de Mélie lui a apporté un matou parce que Fanchette était en folie pendant ma maladie; cette entrevue portera des fruits, vous voyez !

Ma liberté à parler de ces choses le gêne visiblement. Je me mets à rire et il me regarde, avec une petite mine choquée.

Digitized by Google

— Vous me regardez, parce que je ne parle pas convenablement ? C'est que là-bas, à la campagne, on assiste tous les jours à des épousailles très rapides de vaches, de chiens et de chèvres, et de chats, donc ! Là-bas, ce n'est pas inconvenant.

— Oh ! pas inconvenant ! Vous savez, dans *La terre* de Zola j'ai très bien vu ce qu'il en était. Les paysans considèrent quelquefois ces choses-là autrement qu'avec des yeux de cultivateurs.

— Votre Zola n'y entend rien de rien, à la campagne. Je n'aime pas beaucoup ce qu'il fait en général...

Marcel furette de l'œil dans tous les coins et se promène. Comme il a les pieds petits ! Il a trouvé la *Double maîtresse* sur mon bureau et me menace de son doigt pointu :

— Claudine, Claudine, je le dirai à mon oncle !

— Mon ami, il s'en fiche pas mal.

— Quel papa commode ! Si grand'mère était aussi coulante ! Oh ! ça ne m'empêche pas de lire, répond-il à mon menton interrogateur; mais j'ai été forcé, pour avoir la paix, de prétendre que j'avais peur la nuit et qu'il me fallait de la lumière dans ma chambre.

J'éclate de rire.

— Peur ! Vous avez dit que vous aviez peur ! sans honte ?

— Oh ! qu'est-ce que ça fait ! Grand'mère m'a élevé — et elle continue — comme une petite fille.

Ce dernier mot nous remet vivement en mémoire la scène d'avant-hier au soir, et nous rougissons ensemble (lui plus que moi, il est si blanc !). Et nous pensons si bien la même chose qu'il me demande :

— Vous n'avez pas une photographie de Luce ?

— Non; pas une seule.

— Ça, c'est un mensonge.

— Ma pure parole ! Et d'ailleurs, vous la trouveriez

Digitized by Google

peut-être laide. Mais je ne suis pas coquette de Luce, tenez, voici la seule lettre qu'elle m'ait écrite.

Il lit avidement la pauvre lettre au crayon, et ce petit Parisien amoureux des faits divers s'exalte :

— Mais c'est un drame, une séquestration ! Si on saisissait les tribunaux ?

— En voilà une idée ! Qu'est-ce que ça peut vous fiche ?

— Ce que ça me fait ? Mais, Claudine, c'est une cruauté, relisez ça !

Je m'appuie, pour lire, sur son épaule fragile. Il sourit parce que mes cheveux lui entrent dans l'oreille. Mais je n'appuie pas davantage. Je lui dis seulement :

— Vous n'êtes plus fâché, Marcel ?

— Non, non, fait-il précipitamment. Mais, je vous en prie, racontez-moi Luce. Je serai si gentil, si vous me racontez Luce ! Tenez, j'apporterai un collier à Fanchette.

— Ouiche ! Elle le mangerait. Mon pauvre ami, il n'y a rien à raconter. Et d'ailleurs, je ne ferai qu'*échanger* des confidences avec vous. Donnant, donnant.

Il boude comme une fille, le front en avant et la bouche gonflée.

— Dites-moi, Marcel, est-ce que vous faites souvent cette figure-là à... à votre ami ? Rappelez-moi donc son prénom...

— Il s'appelle Charlie, répond mon « neveu » après avoir hésité.

— Son âge ? Allons, allons, il faut tout vous arracher !

— Il a dix-huit ans. Mais très sérieux, très mûr pour son âge... Vous vous êtes figuré des choses, vraiment !...

— Oh ! écoutez, vous m' « aralez ». Nous n'allons pas recommencer, hein ? Soyez sa petite amie, mais soyez mon camarade, une bonne fois, et je vous raconterai Luce, là !

Avec sa grâce désarmante, il me saisit doucement les poignets.

Digitized by Google

— Oh ! que vous êtes gentille ! Il y a si longtemps que je voulais avoir de *vraies* confidences de jeune fille ! Ici, à Paris, les jeunes filles sont des femmes ou des cruches. Claudine, dites, mon amie Claudine, je serai votre confident ?

Est-ce là la petite perfection froide du premier jour ? Il me parle en me tenant les mains, et joue de ses yeux, de sa bouche, de toute sa figure, pour obtenir une confidence, comme il en joue, je suis sûre, pour obtenir une caresse, une réconciliation. Et l'idée me vient d'inventer des turpitudes que je n'ai pas commises. Il m'en raconterait d'autres — qu'il a sans doute commises... C'est assez vilain, ce que je fais là. Mais comment voulez-vous ? Je ne peux pas me fourrer dans l'idée que je joue avec un garçon. S'il m'avait prise par la taille ou embrassée, je lui aurais déjà griffé les yeux, et tout en serait resté là. Le mal vient de ce qu'il n'y a pas de danger...

Mon « neveu » n'est pas d'humeur à me laisser réfléchir longtemps. Il me tire par les poignets, m'assoit dans mon crapaud, et s'installe par terre sur mon coussin en balles de blé, en tirant son pantalon pour ne pas le marquer aux genoux :

— Là, nous sommes bien installés. Oh ! que cette cour sombre est vilaine ! Je baisse le rideau, vous voulez bien ? Et maintenant, racontez-moi comment *ça* a commencé.

Dans la glace longue, je nous vois. Nous ne sommes pas laids, je dois le dire, il y a plus mal. Mais qu'est-ce que je vais lui forger, à ce blondin avide qui m'écoute de si près que je vois tous les rayons, bleu ardoise sur bleu pervenche, qui étoilent ses iris ? Claudine, ma petite servante, souviens-toi de l'École. Tu n'en es pas à un mensonge près.

— Je ne sais pas, moi. Ça ne commence pas, ces histoires-là. C'est... une transformation lente de la vie habituelle, une...

— ... infiltration...

— Merci bien, Monsieur : on voit que vous vous y connaissez.

Digitized by Google

— Claudine, Claudine, ne vous perdez pas dans les généralités. Les généralités sont incolores. Tenez votre promesse, racontez. Il faut me décrire Luce d'abord. Un chapitre d'exposition, mais court !

— Luce ? C'est bientôt fait. Petite, châtaine, blanche et rosée, des yeux verts bridés, des cils retroussés — comme les vôtres — le nez trop petit et la figure un peu kalmoucke... Là, je vous disais bien que vous n'aimeriez pas ce type-là ! Attendez. Des pieds, des mains, et des chevilles fragiles. Mon accent, l'accent bien fresnois, en plus traînant. Menteuse, gourmande, câline. Elle n'était jamais contente quand elle n'avait pas eu sa taraudée de chaque jour.

— Sa « taraudée » ? Vous voulez dire que vous la battiez ?

— Effectivement, c'est ce que je veux dire, mais il ne faut pas interrompre. « Silence à la petite classe, ou je double les problèmes pour demain ! » Ainsi s'exprimait Mademoiselle quand sa chère Aimée ne réussissait pas à maintenir les élèves dans le devoir.

— Qui était-ce, cette Aimée ?

— La Luce de Mademoiselle, de la Directrice.

— Bon, continuez.

— Je continue. Un matin que c'était notre tour de casser du bois pour le feu, dans le hangar...

— Vous dites ?

— Je dis : un matin que c'était notre tour de casser du bois pour le...

— Alors, vous cassiez du bois, dans cette pension ?

— C'est pas une pension, c'est une école. On cassait du bois chacune à son tour, à sept heures et demie, le matin, en hiver, par des froids ! Vous ne vous figurez pas comme les échardes font mal, quand il gèle ! J'avais toujours les poches pleines de châtaignes chaudes pour manger en classe et pour

Digitized by Google

me chauffer les mains. Et on se dépêchait d'arriver tôt, celles qui cassaient le petit bois, pour sucer les chandelles de glace de la pompe près du hangar. Et j'apportais aussi des châtaignes crues, pas fendues, pour fâcher Mademoiselle en les mettant dans le poêle.

— Ma tête ! Où a-t-on vu une école comme celle-là ! Mais Luce, Luce ?

— Luce geignait plus que tout le monde, les jours où elle était « de bois » et venait se faire consoler près de moi. « Claudine, j'ai la fret[1], mes mains pluchent, aga[2] mon pouce tout grafigné ! Bine-moi, Claudine, ma Claudine. » Et elle se mussait sous mon capuchon, et m'embrassait.

— Comment ? comment ? interroge nerveusement Marcel qui m'écoute, la bouche demi-ouverte, les joues trop roses. Comment est-ce qu'elle vous bi... vous embrassait.

— Sur les joues, tiens, sur le cou, dis-je, comme soudainement devenue idiote.

— Allez vous promener, vous n'êtes qu'une femme comme les autres !

— Luce n'était pas du tout de cet avis-là (je lui mets les mains sur les épaules pour le faire tenir tranquille); ne vous fâchez pas, ça va venir, les horreurs !

— Claudine, une minute : ça ne vous gênait pas, qu'elle parlât patois ?

— Patois ? Vous vous en seriez contenté, jeune Parisien, du patois, parlé avec cette voix pleurante et chantante, de cette bouche-là, sous le capuchon rouge qui cache le front et les oreilles, ne laissant voir qu'un museau rose et des joues en velours de pêche, que le froid ne décolorait même pas ! Je vous en ficherai du patois !

1. J'ai froid.
2. Regarde.

Digitized by Google

— Quel feu, Claudine ! Vous ne l'avez pas encore oubliée, il s'en faut.

— Donc, un matin, Luce me remit une lettre.

— Ah ! Enfin ! Où est-elle, cette lettre ?

— Je l'ai déchirée et rendue à Luce.

— Ça n'est pas vrai !

— Dites donc, vous ! Je vais vous envoyer voir avenue de Wagram si votre pâte à gâteau est cuite !

— Pardon ! Je voulais dire : ce n'est pas vraisemblable.

— Petite arnie de mon cœur ! Oui, je la lui ai rendue, parce qu'elle m'y proposait des choses... pas convenables, là.

— Claudine, au nom du ciel, ne me faites pas languir.

— Elle m'écrivait : « Ma chérie, si tu voulais bien être ma grande amie, il me semble que je n'aurais plus rien à désirer. Nous serions aussi heureuses que ma sœur Aimée avec Mademoiselle, et je t'en serais reconnaissante toute ma vie. Je t'aime tant, je te trouve si jolie, ta peau est plus douce que la poudre jaune qui est dans les lys, et j'aime même quand tu me griffes parce que tu as des petits ongles froids. » Des choses comme ça, quoi.

— Ah ?... cette humilité ingénue... Savez-vous que c'est adorable ?

Mon « neveu » est dans un bel état. Pour une nature impressionnable, c'est une nature impressionnable ! Il ne me regarde plus, il bat des cils, il a des pommettes tachées de carmin et son joli nez vient de pâlir. Cette émotion-là, je ne l'ai vue que chez Luce, mais qu'il est plus beau ! Brusquement, je pense : « S'il levait les yeux, s'il mettait ses bras autour de moi, à cette minute précise, qu'est-ce que je ferais ? » Une petite chenille me passe dans le dos. Il relève les cils, il tend la tête davantage, et implore passionnément : « Après, Claudine, après ? » Ce n'est pas moi qui l'émeus, pardi, c'est mon histoire, et les détails qu'il espère ! Claudine,

Digitized by Google

ma chère, ce n'est pas encore cette fois-ci qu'on t'outrage.

La porte s'ouvre. C'est Mélie, discrète, et qui fonde, je crois, de grandes espérances sur Marcel; elle voit en lui ce « galant » qui me manquait. Elle apporte ma petite lampe, ferme les persiennes, tire les rideaux, et nous laisse dans une pénombre tiède. Mais Marcel s'est levé :

— La lampe, Claudine ! Quelle heure est-il donc ?

— Cinq heures et demie.

— Oh ! ce que grand'mère va me raser ! Il faut que je parte, j'ai promis de revenir à cinq heures.

— Mais je croyais que tante Cœur faisait vos trente-six caprices ?

— Oui et non. Elle est très gentille, mais elle me soigne trop. Si je rentre en retard d'une demi-heure je la trouve en larmes, c'est pas drôle ! Et, à chaque sortie, je subis des « Prends bien garde ! je ne vis pas quand tu es dehors ! Surtout ne passe pas par la rue Cardinet, elle est mal fréquentée. Ni par l'Étoile, toutes ces voitures à la nuit tombante !... » Ah ! la, la, la, la ! vous ne savez pas ce que c'est, vous, que d'être élevé dans du coton ! Claudine, chuchote-t-il tout bas, de tout près, vous me gardez le reste de l'histoire, n'est-ce pas ? J'ai confiance en vous, je peux ?

— Autant que j'ai confiance en vous, dis-je sans rire.

— Méchante fille ! votre menotte à embrasser. Ne faites plus de peine à votre « neveu » qui vous aime bien. Adieu, Claudine, à bientôt, Claudine !

De la porte, il m'envoie un baiser du bout des doigts, pour jouer, et fuit sur ses pieds silencieux. Voilà un bon après-midi ! J'en ai la cervelle toute chaude. Hop ! Fanchette ! Un peu de gymnastique ! Venez faire danser vos futurs enfants !

Digitized by Google

Ma gaîté n'a pas duré. J'ai eu une brusque rechute de nostalgie fresnoise et scolaire. Et pourquoi ? A cause de Bérillon; à cause de ce crétin de Bérillon; de cet idiot de Bérillon. J'ai époussеté, dans mon petit bureau, mes livres, pieusement rapportés de l'École, et j'ai ouvert machinalement *La Bonne Ménagère agricole, simples notions d'économie rurale et domestique à l'usage des écoles de jeunes filles*, par Louis-Eugène Bérillon. Cet ineffable petit bouquin était, pour toutes les grandes de l'école, une source de joies pures (y en avait déjà pas tant, des joies pures) et nous en redisions des passages à voix haute, la grande Anaïs et moi, sans nous lasser. Les jours de pluie, sous le préau neuf de la cour carrée, alors qu'on ne pouvait jouer ni au pot, ni à la grue, nous nous poussions des colles sur *La Bonne Ménagère*.

— Anaïs, parlez-moi de la *Bonne Ménagère agricole* et de son ingéniosité en matière de vidanges.

Le petit doigt en l'air, sa bouche plate serrée en une moue d'extraordinaire distinction, Anaïs récitait avec un sérieux qui me faisait mourir de rire :

— « La bonne ménagère a amené son mari à lui construire,

Digitized by Google

ou elle a construit elle-même, au nord du jardin, dans un coin retiré, au moyen de quelques perches, de quelques planches et de quelques poignées de glui ou de genêt, une sorte de cabane qui sert de lieux d'aisances. » (C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire...) « Cette cabane, littéralement cachée sous le feuillage et les fleurs de plantes grimpantes et d'arbustes sarmenteux, ressemble moins à des latrines qu'à un joli berceau de verdure. »

— Charmant ! Quelle poésie de conception et de style, et que ne puis-je égarer mes pas rêveurs vers cette tonnelle fleurie, embaumée, et m'y asseoir une minute !... Mais, passons au côté pratique. Anaïs, continuez, je vous prie.

— « Comme les déjections de cinq ou six personnes, pendant un an, sont bien suffisantes pour fumer un hectare de terrain, et que rien, en matière... »

— Chut, chut, n'appuyez pas !

— ... « en matière d'engrais, ne doit être perdu, la fosse d'aisances est, ou un trou creusé en terre et recouvert de glaise battue, ou une sorte de vase profond en terre cuite, ou tout simplement un vieux tonneau hors de service. »

— Adieu, tonneaux, vidanges sont faites ! Ma chère enfant, c'est parfait. Je ne vous apprendrai rien en vous disant qu'il sied de mélanger *intimement* l'engrais humain avec deux fois son volume de terre, et que cinq kilos suffisent pour fumer un are, et pour en empoisonner deux cents. En récompense de votre assiduité, je vous autorise à embrasser cinq fois le docteur Dutertre, délégué cantonal.

— Tu blagues ! murmurait Anaïs rêveuse, mais s'il ne fallait que ton autorisation...

O Bérillon, que tu as amusé ces sales petites filles, dont j'étais ! Ta préface, nous la mimions en la déclamant. Marie Belhomme, à l'âme ingénue, tendait au ciel ses mains de

Digitized by Google

sage-femme et apostrophait, vibrante de conviction attendrie, la jeune fille des champs.

— « Malheureuse enfant ! que votre erreur est grande ! Ah ! dans votre intérêt et pour votre bonheur, repoussez comme détestable la pensée de vous éloigner ainsi de vos parents et de la maisonnette où vous êtes née ! Si vous saviez à quel prix celles dont vous enviez le luxe ont acheté la soie et les bijoux dont elles se parent !... »

— Dix francs la nuit, interrompait Anaïs. Je crois que c'est le prix à Paris !

C'est ce saumâtre Bérillon, et sa couverture élimée aux gardes ornées de décalcomanies, qui m'ont remis trop vivement en mémoire l'école et mes petites compagnes. Tiens, je vais écrire à Luce. Il y a bien longtemps que je n'ai eu de ses nouvelles; est-ce qu'elle aurait quitté Montigny ?

Rien de drôle ces jours-ci. Je sors à pied, je me remue pour des robes et des chapeaux. Un monsieur m'a suivie. J'ai eu la malencontreuse idée de lui tirer une langue pointue. « Oh ! donnez-la-moi ! » qu'il a fait. Ça m'apprendra. Aller servir le thé chez tante Cœur ? « Bouac ! » comme disait la grande Anaïs qui simulait si admirablement les nausées. Heureusement, Marcel sera là... C'est égal, j'aimerais bien mieux arcander[1] ici, même à quelque chose d'embêtant.

1. Travailler.

Digitized by Google

Je retourne chez tante Cœur dans ma petite robe simple en drap bleu, je n'en ai pas encore d'autres convenables. Et puis, si je « forcis » comme c'est probable, celles que je me commanderais trop tôt éclateraient. (Voyez-vous cette avalanche de chairs qui sauteraient dehors ?) En attendant, je ne pèse encore que cinquante kilos à la balance automatique de la place Saint-Germain-des-Prés.

J'arrive à quatre heures et demie. Personne encore au salon ; Marcel y voltige sans bruit, un peu pâlot, et le dessous des yeux mauve. Je crois que ce petit air fatigué le rend encore plus gentil. Il dispose des fleurs dans des vases et chantonne tout bas.

— Mon « neveu », si vous mettiez un petit tablier en broderie anglaise ?

— Et vous, voulez-vous mon pantalon ?

— J'en ai déjà un, merci. Oh ! maladroit, regardez donc ce que vous faites ! vous posez le petit socle à boucheton ?

— A bouche-quoi ? dit-il en éclatant de rire.

— Sens dessus dessous. Vous ne comprenez donc rien ? Où vous a-t-on élevé ?

Digitized by Google

— Ici, hélas !... Claudine, pourquoi ne portez-vous pas de costumes tailleur ? Ça vous irait à ravir.

— Parce qu'il n'y a pas de tailleur à Montigny.

— Mais il y en a à Paris. Voulez-vous que je vous y conduise ? Pas chez les grands, n'ayez pas peur. Nous irons. J'adore chiffonner et tripoter des étoffes.

— Oui, je veux bien... Qui est-ce qui va venir ici aujourd'hui ? Ils vont m'arrœiller[1], tous ces gens. Si je m'en allais ?

— Pas la peine, il n'y aura pas des foules pour vous arr... pour vous dévisager ! Mme Barmann, sûr, la vieille tortue. Peut-être... Charlie, dit-il en détournant les yeux, mais ce n'est pas sûr; Mme Van Langendonck...

— Une Belge ?

— Non, elle est Cypriote.

— C'est bien la peine d'être grecque pour s'affubler d'un nom pareil. Si j'étais flamande, je n'aurais pas l'idée de m'appeler Nausicaa !

— Que voulez-vous ? Je n'y peux rien !... Il y aura aussi quelques jeunes gens du salon Barmann, une vieille dame que maman aime bien et qu'on appelle toujours Mme Amélie, on ne sait plus son nom de famille, en somme presque rien...

— Bon sang, je m'en contente !

— Claudine... et Luce ?

— Houche donc ! voilà tante.

En effet, sa grand'mère entre, toute en soie murmurante.

— Ah ! ma jolie nièce ! Avez-vous dit qu'on vînt vous chercher, ou voulez-vous que Marcel vous reconduise ?

— Mais, tante, je n'ai besoin de personne. Je suis venue toute seule.

Elle en devient pourpre sous sa poudre.

— Seule ! A pied ? en voiture ?

1. Regarder de tous ses yeux.

Digitized by Google

— Non, tante, dans Panthéon-Courcelles.

— Mon Dieu, mon Dieu, que Claude est coupable...

Elle n'ose pas en dire plus long. Marcel me regarde de coin en mangeant sa langue, le misérable, et, si je ris, tout est perdu. Il tourne les boutons électriques et tante Cœur sort de sa consternation avec un grand soupir.

— Mes enfants, j'aurai peu d'amis cette semaine...

Trrrrrr... en voilà toujours un. Non, c'est une. Précipitamment, je me suis garée derrière la table à thé, et Marcel rit de toute son âme. Une boule bossue, auréolée de coton iodé en frisettes, a roulé jusqu'à ma tante Cœur.

Embobelinée d'une zibeline attardée sous quoi elle transpire, M^me^ Barmann est coiffée d'une chouette éployée. Chouette dessus, chouette dessous. Le nez crochu, pour être jaspé de couperose, ne manque pas d'autorité, et les yeux gris en billes remuent terriblement.

— Je suis fourbue. J'ai fait onze kilomètres à pied, dit sa voix dure. Mais j'ai trouvé des merveilles de meubles chez deux vieilles filles qui habitent Montrouge. Un vrai voyage !... Huysmans aurait chéri ce pâté si curieusement pittoresque de maisons bancales... Je fouille un peu partout pour embellir, meubler le nouvel hôtel de notre illustre ami Gréveuille... il a en moi une confiance enfantine... Et, dans trois semaines, on joue chez moi une parade du répertoire de la Foire... Je ne vous demande pas, chère Madame, d'y amener cet enfant...

Elle regarde Marcel, et me regarde ensuite, sans ajouter un mot.

— Ma nièce Claudine, s'empresse de présenter tante Cœur. Depuis peu de temps à Paris, ajoute-t-elle en me faisant signe d'approcher, parce que, vraiment, je ne me déplace pas vite.

De tout près, la meubleuse de « l'illustre ami » me dévisage avec une telle insolence que je me demande si je ne vais pas

Digitized by Google

tout d'un coup lui mettre mon poing sur sa couperose. Mais elle reporte enfin les yeux sur tante Cœur.

— Charmante, dit-elle d'un ton rude. Me l'amènerez-vous un mercredi ? Le mercredi, c'est, en somme, candide.

Tante Cœur remercie pour moi. Je n'ai pas desserré les dents, et je tremble si fort en versant du thé pour l'impudente vieille chouette, que Marcel exulte. Ses yeux étincellent de moquerie. Il me chuchote :

— Claudine, qu'est-ce qu'on va faire de vous, si vous vous jetez comme ça à la tête des gens ? Voyons, voyons, contenez un peu cette expansivité désordonnée !

— Zut ! lui dis-je tout bas, avec rage. Je ne peux pas souffrir qu'on m'arrœille comme ça !

Et je vais offrir ma tasse de thé, suivie de Marcel, autrement câlin et fille que moi, qui porte les sandwiches.

Trrrrrr... encore une dame. Mais charmante, celle-là, avec des yeux jusqu'aux tempes et des cheveux jusqu'aux yeux.

— Mme Van Langendonck, m'informe Marcel tout bas, celle qui est Cypriote...

— Comme son nom l'indique, parfaitement.

— Est-ce qu'elle vous dit quelque chose, celle-là, Claudine ?

— Tiens, je crois bien. Elle a l'air d'une antilope qui fait la fête.

La jolie créature ! Des cheveux qui volent, un vaste chapeau emplumé qui tangue, des yeux myopes et pâmés, un geste fréquent, enveloppant et mou, de la petite main droite, brillante de bagues. Elle incarne l'approbation. A tante Cœur, à Mme Barmann, elle dit : « oui », elle dit : « vous avez raison », elle dit : « comme c'est vrai ». C'est une nature plutôt conciliante. Son oui-ouisme ne va pas sans quelque incohérence. Elle vient de nous renseigner coup sur coup : « Hier, à cinq heures, j'étais en courses au Bon Marché » et : « Hier, à cinq

Digitized by Google

heures, j'étais à une Bodinière tellement intéressante. » Ça ne paraît gêner personne, elle encore moins.

Tante Cœur m'appelle :

— Claudine !

J'arrive, de bonne grâce, et je souris à cette délicieuse figure offerte. Aussitôt, un déluge de compliments, sans mesure, s'abat sur ma tête innocente.

— Qu'elle est charmante ! Et c'est un type si original ! Et quelle jolie ligne de corps ! Dix-sept ans ? Je lui donnais au moins dix-huit...

— Oh ! non, par exemple, proteste la chouette Barmann; elle paraît beaucoup moins que son âge.

— Oui, n'est-ce pas ? A peine quinze ans.

Et allez donc ! La fausse gravité de Marcel commence à m'incommoder, lorsque *trrrrrr*... Un monsieur cette fois. Un grand monsieur mince, un monsieur bien. Il a le teint foncé, beaucoup de cheveux châtains blanchissants, des yeux jeunes avec des paupières fatiguées et une moustache soignée, d'un blond qui s'argente. Il entre à peu près comme chez lui, baise la main de tante Cœur, et constate, sous le cruel lustre, narquoisement :

— Comme ça repose les yeux, cette pénombre douce des appartements d'aujourd'hui !

Amusée de la blague, je regarde Marcel; il ne rit pas du tout et considère le monsieur sans bienveillance.

— Qui c'est ?

— C'est mon père, répond-il glacé, en se dirigeant vers le monsieur qui lui secoue la main, gentiment et distraitement, comme on tire l'oreille à son chien de chasse.

Son père ! Je la trouve très mauvaise ! je dois avoir l'air idiot. Un père avec qui on a eu des histoires, c'est facile à voir. Son fils ne lui ressemble que très vaguement. L'arête

Digitized by Google

têtue des sourcils, peut-être ? Mais tous les traits, chez Marcel, sont si affinés, que ce n'est pas encore bien sûr. Quelle drôle de figure, à la fois sèche et soumise, fait mon neveu à l'auteur de ses jours ! En tout cas il ne le crie pas sur les toits, qu'il a un papa; celui-ci me paraît pourtant plus qu'avouable. Mais, manifestement, chez tous les deux, la voix du sang ne « huche » pas à vous détériorer l'oreille moyenne.

— Tu vas bien, mon petit ? tu travailles bien ?

— Oui, père.

— Je te trouve l'air un peu fatigué.

— Oh ! non, père.

— Tu aurais dû venir aux courses avec moi aujourd'hui. Ça t'aurait secoué.

— Père, il fallait bien que je servisse le thé.

— Ça, c'est vrai. Il fallait bien que tu servisses le thé. A Dieu ne plaise que je te détourne d'aussi graves devoirs !

Comme la chouette Barmann et l'antilope cypriote font patiapatia ensemble, l'une autoritaire, et l'autre d'une souplesse contre laquelle s'émoussent toutes les pointes, tante Cœur, moins onctueuse que de coutume, risque :

— Trouvez-vous, Renaud, qu'un champ de courses soit le milieu qui convienne absolument à cet enfant ?

— Mais, chère Madame, il y verrait des gens très sortables, et encore plus d'israélites, ajoute-t-il doucement en regardant du côté de M^me^ Barmann.

Ça va bien, ça va bien ! Je bouillonne de joie comprimée. Si ça continue, la porcelaine anglaise que je manie respectueusement va joncher les tapis. Tante Cœur, les yeux baissés, rougit imperceptiblement. Y a pas, y a pas, il n'est guère poli, mais je m'amuse bien. (Oh ! « que j'ai t'y du goût ! » dirait Luce.) Marcel compte les fleurs de la moquette avec la figure d'une jeune fille qu'on n'a pas invitée à danser.

Digitized by Google

— Vous avez joué aux courses, sans doute ? interroge douloureusement ma tante avec une figure d'angoisse.

Le monsieur hoche mélancoliquement la tête :

— J'y ai même perdu. Alors j'ai donné vingt francs au fiacre qui m'a ramené.

— Pourquoi ? demande son fils en levant les sourcils.

— Parce que, avec ce que j'avais perdu, ça faisait un compte rond.

« Hppp... » c'est cette gourde de Claudine qui pouffe. Mon cousin... (voyons, si c'est le père de mon neveu, est-ce mon cousin ? je ne sais plus)... mon cousin tourne la tête vers ce rire indécent.

— Connaissez-vous ma petite nièce Claudine, Renaud ? La fille de mon frère Claude, depuis peu à Paris. Elle et Marcel sont déjà les meilleurs amis du monde.

— Je ne plains pas Marcel, déclare le monsieur à qui j'ai tendu la main.

Il ne m'a regardée qu'une seconde, mais c'est quelqu'un qui sait regarder. Un regard en zigzag, arrêt imperceptible aux cheveux, aux yeux, au bas du visage et aux mains. Marcel se dirige vers la table à thé, je m'apprête à le suivre...

— ... La fille de Claude... cherche mon cousin. Oh ! attendez une minute, j'ai si peu le sens des généalogies... Mais alors, Mademoiselle est la tante de Marcel ? C'est vaudevillesque cette situation, n'est-ce pas ma... cousine ?

— Oui, mon oncle, dis-je sans hésiter.

— A la bonne heure ! Ça va me faire deux bébés à emmener au cirque si votre père m'y autorise. Vous avez bien... quoi ? quinze, seize ans ?

Je rectifie froissée :

— Plus de dix-sept ans !

— Dix-sept... oui, ces yeux-là... Marcel, ça te change, hein, d'avoir une petite amie ?

Digitized by Google

— Oh ! dis-je, en riant, je suis bien trop garçon pour lui !

Mon cousin l'Oncle, qui nous a suivis à la table à thé, me scrute d'un regard vif, mais j'ai l'air d'une si bonne petite fille !

— Trop garçon pour lui ? Non, vraiment non, module-t-il avec un air de gouaillerie.

Marcel tripote si maladroitement une petite cuiller de vermeil qu'il vient d'en tordre le manche. Il lève ses gracieuses épaules et s'en va de son joli pas tranquille, refermant derrière lui la porte de la salle à manger. La mère Barmann s'en va, me lance un « Adieu, petite ! » très ridicule, et croise une vieille dame à bandeaux blancs, pareille à un tas de vieilles dames, qui s'assied en deux fois et refuse du thé. Veine !

Mon cousin l'Oncle, qui a reconduit la chouette jusqu'à la porte, revient à la table de thé, me demande du thé, exige de la crème, plus que ça, deux sucres, un sandwich, pas celui du dessus parce qu'il a dû sécher, et quoi encore ? Mais nos deux gourmandises se comprennent et je ne m'impatiente pas. Il m'est sympathique, ce cousin l'Oncle. Je voudrais bien savoir ce qu'il y a entre lui et Marcel. Il a l'air d'y songer, et, tout en croquant un bon petit sablé, il m'interroge à demi-voix.

— Mon fils vous avait parlé de moi ?

Pitié-malheur ! Quoi faire ? Que dire ? Je laisse tomber ma cuiller pour me donner du temps, comme à l'École mon porte-plume, et je réponds enfin :

— Non, du moins je ne m'en souviens pas.

Ça n'est pas autrement fort, mais quoi ? Il n'a pas l'air étonné. Il mange. Il mange proprement. Il n'est pas vieux. C'est un père encore jeune. Son nez m'amuse, un peu courbe avec des narines qui remuent. Sous des cils très noirs, ses yeux luisent gris-bleu foncé. Il n'a pas de vilaines oreilles pour un homme. Ses cheveux blanchissent aux tempes

Digitized by Google

et floconnent. A Montigny, il y avait un beau chien cendré qui avait le poil de cette couleur-là. Pouf ! il lève si brusquement les yeux qu'il me surprend en train de le regarder.

— Vous me trouvez laid ?

— Non, mon oncle, pas du tout.

— Pas si beau que Marcel, hein ?

— Ah ! pour ça, non, par exemple ! Il n'y a pas de garçon aussi joli que lui; et même très peu de femmes qui en approchent.

— Très juste ! Mon orgueil de père est flatté... Il n'est pas très liant, mon fils, n'est-ce pas ?

— Mais si ! Il est venu me voir tout seul, avant-hier à la maison, et nous avons beaucoup bavardé. Il est bien mieux élevé que moi.

— Que moi aussi. Mais vous m'étonnez en disant qu'il vous a déjà fait visite. Vous m'étonnez énormément. C'est une conquête. Je voudrais bien que vous me présent... assiez à votre père, ma cousine. La famille ! Moi j'ai le culte de la famille, d'abord. Je suis un pilier des vieilles traditions.

— Et des champs de courses...

— Oh ! mais c'est que c'est vrai, que vous êtes très mal élevée ! Quand puis-je trouver votre père ?

— Le matin, il ne sort guère. L'après-midi, il va voir des gens décorés et remuer de la poussière dans des bibliothèques. Mais pas tous les jours. D'ailleurs, si vous voulez vraiment venir, je lui dirai de rester. Il m'obéit assez encore bien pour les petites choses.

— Ah ! les petites choses ! Il n'y a que celles-là : elles tiennent toute la place et il n'en reste plus pour les grandes. Voyons... qu'est-ce que vous avez vu à Paris, déjà ?

— Le Luxembourg et les grands magasins.

— C'est très suffisant en somme. Si je vous menais au concert, dimanche, avec Marcel ? Je crois que les concerts

Digitized by Google

sont assez « select », cette année, pour que mon fils consente à s'y risquer quelquefois.

— Les grands concerts ? oh ! oui, je vous remercie; j'avais bien envie d'y aller, quoique je n'y connaisse pas grand'chose. J'ai si rarement entendu de bons orchestres...

— Bon, c'est convenu. Quoi encore ? vous m'avez l'air d'une petite personne pas difficile à amuser. J'aurais voulu une fille, hélas, je l'aurais si bien élevée à ma façon ! Qu'est-ce que vous aimez ?

Je m'illumine.

— Tant de choses ! Les bananes pourries, les bonbons en chocolat, les bourgeons de tilleul, l'intérieur des queues d'artichaut, le coucou[1] des arbres fruitiers, les livres nouveaux et les couteaux à beaucoup de lames, et...

Essoufflée, j'éclate de rire, parce que mon cousin l'Oncle a tiré gravement un carnet de sa poche et note :

— Une seconde de répit, je vous supplie, chère enfant ! Les bonbons en chocolat, les bananes pourries — horreur ! — et l'intérieur d'artichaut c'est un jeu d'enfant, mais, pour les bourgeons de tilleul, et le coucou qui perche sur les arbres fruitiers exclusivement, je ne connais pas de maisons de dépôt à Paris. Est-ce qu'on peut s'adresser en fabrique ?

A la bonne heure ! Voilà un monsieur qui sait bien amuser les enfants ! Pourquoi son fils n'a-t-il pas l'air de corder avec lui ? Justement Marcel revient, exhibant une jolie frimousse trop indifférente. Mon cousin l'Oncle se lève, la vieille dame blanche se lève, la jolie Cypriote Van Langendonck se lève : retraite générale. Ces dames parties, ma tante s'enquiert :

— Ma mignonne, qui donc va vous reconduire chez votre père ? Voulez-vous que ma femme de chambre ?...

— Ou bien moi, grand'mère, propose Marcel gentiment.

1. Sorte de gomme.

Digitized by Google

— Toi... Oui, mais prends une voiture à l'heure, mon chéri.

— Comment, vous le laissez sortir en voiture, à cette heure-ci ? fait mon cousin l'Oncle, si narquois que tante Cœur s'en aperçoit.

— Mon ami, j'ai charge d'âme. Qui donc s'occupe de cet enfant ?

Je n'entends pas la suite, je vais mettre mon chapeau et ma veste. Quand je reviens, mon cousin l'Oncle a disparu, et tante Cœur reprend peu à peu son sourire de vieille dame qui a couché aux Tuileries.

Les adieux, les à bientôt, et la rue froide, après la tiédeur enfermée du salon.

Un fiacre à pneus nous reçoit à la station de la rue Jouffroy ! Je ne suis pas encore blasée sur la joie des pneumatiques, et je l'avoue. Marcel sourit sans rien dire. Tout de suite, j'attaque :

— Il est gentil, votre père.

— Gentil.

— Contenez votre tendresse délirante, ô le plus passionné des fils !

— Qu'est-ce que vous voulez ? Je ne vais pas découvrir papa aujourd'hui, n'est-ce pas ? Il y a dix-sept ans que je le connais.

Je me renferme dans une discrétion blessée.

— Ne boudez pas, Claudine, c'est trop compliqué à expliquer, tout ça.

— Vous avez bien raison, mon ami, ça ne me regarde en aucune façon. Si vous ne le montez pas en épingle, votre père, vous devez avoir vos raisons.

— Assurément, j'en ai. Il a rendu maman très malheureuse.

— Longtemps ?

— Oui... dix-huit mois.

— Il la battait ?

Digitized by Google

— Non, voyons ! Mais il n'était jamais à la maison.

— Et vous, il vous a rendu très malheureux ?

— Oh ! ce n'est pas ça. Mais, explique mon « neveu » avec une rage contenue, il sait être si blessant ! Nos deux natures ne sympathisent nullement.

Il a lancé ces derniers mots avec un ton désabusé et littéraire qui me fait tordre à l'intérieur.

— Claudine !... L'autre jour, nous en étions restés à la lettre de Luce. Continuez, je le veux ! C'est autrement intéressant qu'un tas de pot-bouille et de linge sale en famille !

Ah ! je retrouve mon Marcel, mon joli Marcel. Aux becs de gaz qui passent, sa figure mince brille et disparaît, et rebrille et s'efface, et toutes les trois secondes je distingue la fossette de son menton têtu et fin. Vibrante, énervée par mon après-midi, par l'obscurité, par les nouvelles figures et le thé trop noir, je musse commodément mes mains froides dans celles de mon « neveu » fiévreusement chaudes. Jusqu'ici je lui ai dit vrai; aujourd'hui, il s'agit de faire des forgeries, quelque chose de bien. Mentons ! « Mentissons bramant », comme dit Mélie.

— Alors, j'ai rendu à Luce sa lettre « mincée ».

— Déchirée ?

— Oui, mincée à morceaux.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Elle a pleuré sans honte, tout haut.

— Et... ça a été votre dernier mot ?

Silence équivoque, et comme un peu honteux, de Claudine... Marcel tend sa jolie tête avidement.

— Non... Elle a fait tout pour me fléchir. Quand j'étais d'*eau* — vous comprenez, on montait de l'eau chacune à son tour — elle m'attendait dans le dortoir et laissait descendre les autres pour me parler. Elle menaçait de pleurer tout haut pour m'ennuyer, et m' « aralait » jusqu'à ce que je finisse par

Digitized by Google

la prendre sur mes genoux, moi assise sur son lit. Elle croisait ses petites mains derrière mon cou, cachait sa tête sur mon épaule et me montrait, en face, au fond de la cour, le dortoir des garçons où on les voyait se déshabiller le soir.

— On les voyait se... ?

— Oui, et ils faisaient des signes. Luce riait tout bas dans mon cou, et battait ma jambe de ses talons. Je lui disais : « Lève-toi. « Aga », Mademoiselle qui vient ! » Mais elle se jetait brusquement contre moi, et m'embrassait follement...

— ... Follement... répète Marcel en écho, et ses mains se refroidissent lentement dans les miennes.

— Alors je me levais d'un coup, et je la jetais presque par terre. Elle criait tout bas : « Méchante ! méchante ! sans cœur ! »

— Et puis ?

— Et puis je lui flanquais une des ce taraudées si solides qu'elle en avait les bras bleus et la peau de la tête chaude. Je tape bien quand je m'y mets. Elle adorait ça. Elle cachait sa figure et se laissait battre, en faisant de grands soupirs... (Les ponts, Marcel, nous arrivons.) De grands soupirs, comme vous à présent.

— Claudine, dit sa voix douce, un peu étranglée, vous ne me direz rien de plus ? Je... j'aime tant ces histoires...

— Je m'en aperçois... Seulement, vous savez les conditions ?

— Chut ! je sais les conditions. Donnant, donnant... Mais, fait-il en avançant tout près ses yeux agrandis, sa bouche rose et sèche, les amitiés chastes, passionnées et toutes de cœur, sont plus difficiles à raconter, je crains d'être bref autant que maladroit...

— Prenez garde, vous avez envie de mentir. Je me muselle.

— Non, non, je vous obligerais à parler maintenant !... Nous sommes arrivés. Je descends, je vais sonner.

Digitized by Google

La porte ouverte, il reprend mes mains dans ses doigts moites, les serre trop et les baise l'une et l'autre.

— Mes compliments à mon oncle, Claudine. Et mes hommages à Fanchette. O Claudine inattendue ! Aurais-je pensé que de Montigny me viendrait tout ce plaisir-là ?

Il a bien dit ça.

A table, mon énervement tombe un peu, pendant que je raconte à papa, qui n'écoute pas, mon après-midi, et mon cousin l'Oncle. Fanchette, la chérie, aune avec son nez le bas de ma jupe pour savoir d'où je viens. Elle a un joli ventre rond qu'elle porte allégrement, et qui ne l'empêche pas de sauter après les papillons de la lampe. J'ai beau lui dire « Fanchette, on ne lève pas les bras quand on est enceinte », elle ne m'écoute pas.

Au chester, papa, que l'Esprit, sans doute, a visité, pousse un grand cri.

— Quoi, papa ? Une nouvelle limace ?

— J'ai trouvé, je sais qui c'est ! Tout ça m'était sorti de la mémoire; quand on s'occupe toute sa vie de choses sérieuses, ces fantaisies-là s'oublient. La pauvre Ida, Marcel, Renaud, voilà ! Trente-six cochons ! La fille de Wilhelmine a épousé très jeune ce Renaud qui n'était pas vieux. Elle l'a embêté, je crois. Tu penses, une fille de Wilhelmine !... Alors, elle a eu un fils, Marcel. Ils n'étaient pas souvent du même avis, après l'enfant. Une petite femme puritaine et susceptible. Elle a dit : « Je retourne chez ma mère. » Il a dit : « Je vais vous faire avancer un fiacre. » Peu après, elle est morte de quelque chose de rapide. Voilà.

Le soir, avant de me coucher, pendant que Mélie ferme les volets :

— Mélie, j'ai un oncle, à présent. Non, je veux dire j'ai un cousin et un neveu, tu comprends !

— T'as aussi le vertigo, à c't'heure. Et la chatte, donc !

Digitized by Google

Depuis qu'elle est pleine, elle est toujours dans les tiroirs et dans les commodes, à tout cheuiller[1].

— Faut lui mettre une corbeille. C'est pour bientôt ?

— Pas avant quinze jours.

— Mais je n'ai pas apporté sa corbeille à foin.

— C'est malin ! Laisse, j'y achèterai une corbeille à chien, avec un coussin.

— Elle n'en voudra pas. C'est trop parisien pour elle.

— Avec ça ! Et le matou d'en dessous, est-ce qu'il était trop parisien pour elle ?

1. Gâcher.

Digitized by Google

Tante Wilhelmine est venue me voir, je n'étais pas là. Elle a causé avec papa, me raconte Mélie, et elle était « hors d'état » de me savoir sortie seule (sans doute elle n'ignore pas que les élèves des Beaux-Arts tiennent beaucoup de place dans le quartier).

J'étais dehors, pour voir des feuilles.

Hélas ! les feuilles vertes ! elles sortent de bonne heure ici.

Là-bas, c'est tout au plus si les bouchures d'épines se voilent, à longues distances, de ce brouillard vert, et comme suspendu sur leurs branches, que leur tissent leurs toutes petites feuilles tendres. Au Luxembourg, j'ai voulu manger des pousses d'arbres, comme à Montigny, mais ici, elles croquent sous la dent, poudrées de charbon. Et jamais, jamais je ne respire plus l'odeur humide des feuilles pourries et des étangs jonceux, ni l'âcreté légère du vent qui a passé sur les bois où cuit le fraisil. *Là-bas*, les premières violettes ont poussé, je les vois ! La bordure, près du mur du jardin, celui qui regarde l'ouest, est fleurie de petites violettes rabougries, laides et chétives, mais d'une odeur souveraine. Que je suis

Digitized by Google

triste ! La tiédeur excessive de ce printemps de Paris, et sa mollesse, font que je ne suis plus qu'une pauvre bête des bois condamnée à la ménagerie. Ils vendent ici, par voiturées, des primevères, et des pâquerettes jaunes et des jeannettes. Mais les balles de pâquerettes, que je confectionne par habitude, n'amusent que Fanchette qui, demeurée leste malgré son petit bedon tendu, les manie adroitement d'une patte en forme de cuiller. Je suis dans un bien mauvais état d'esprit... Heureusement, mon corps va bien; je le constate fréquemment, avec complaisance, accroupie dans l'eau chaude de mon cuveau. Tout ça est élastique et souple, long, pas bien gras, mais assez musclé pour ne point sembler trop maigre.

Entretenons la souplesse, quoique je n'aie plus d'arbre pour y grimper. Il s'agit, en équilibre dans mon cuveau sur le pied droit, de me renverser en arrière le plus possible, la jambe gauche levée très haut, le bras droit en balancier, la main gauche sous la nuque. Ça n'a l'air de rien, essayez seulement. Pouf ! Je me suis répandue. Et, comme j'avais négligé de me sécher, mon derrière fait un rond mouillé par terre. (Fanchette, assise sur le lit, me dévisage avec une froideur méprisante, pour ma maladresse, et pour cette manie inconcevable que j'ai de m'asseoir dans l'eau.) Mais je triomphe dans d'autres exercices : les deux pieds posés alternativement sur la nuque, ou le renversement en arc, la tête au niveau des mollets. Mélie m'admire, mais me met en garde contre l'excès de ces gymnastiques :

— Tu vas te « bréger »[1] le portrait !

Je retombe, après tous ces divertissements intimes, dans l'apathie ou l'énervement; les mains trop chaudes ou trop froides, les yeux brillants et las, des griffes partout. Je ne dis pas que ma figure de chatte agacée soit laide, il s'en faut

1. Abîmer.

Digitized by Google

même, avec sa calotte de cheveux bouclés. Ce qui me manque, ce qui me manque... je ne le saurai que trop tôt. Et d'ailleurs cela m'humilierait...

Le résultat de tout ceci jusqu'à présent, ç'a été une passion imprévue de Claudine pour Francis Jammes, parce que ce poète saugrenu comprend la campagne, les bêtes, les jardins démodés et la gravité des petites choses stupides de la vie.

Digitized by Google

Mon cousin l'Oncle est venu ce matin voir papa qui, d'abord furibond parce qu'on le dérange, s'humanise tout de suite, parce que ce Renaud a le don de plaire et de désarmer. Au grand jour, il a davantage de cheveux blancs, mais la figure plus jeune que je n'avais vu d'abord, et une nuance d'yeux ardoise assez personnelle. Il a embarqué papa dans la malacologie, et mon noble père ne tarit pas. Épouvantée d'un tel flot de paroles, j'endigue.

— Papa, je veux faire voir Fanchette à mon oncle.

Et j'emmène mon oncle dans ma chambre, ravie de voir qu'il apprécie le lit-bateau, et la vieille perse, et mon cher vilain petit bureau. Adroitement, il tripote et gratouille le ventre sensible de Fanchette, et lui parle chat d'une ingénieuse façon. Sûr, quoi qu'en dise Marcel, c'est quelqu'un de bien !

— Ma chère petite, une chatte blanche et un fauteuil crapaud sont les animaux indispensables d'une chambre de jeune fille. Il n'y manque que le bon roman... non, le voici. Sapristi, c'est *André Tourette*... Quelle drôle d'idée !

— Oh ! vous en verrez d'autres ! Il faudra vous y habituer, je lis tout.

Digitized by Google

— Tout. C'est peu ? Ne cherchez pas à m'étonner, je trouve cela ridicule.

— Ridicule !... dis-je suffoquée de colère, je me trouve assez grande pour lire à ma guise !

— Tra la la ! Assurément votre père, qui est charmant d'ailleurs, est un père pas ordinaire, mais... voilà, voilà, il y a des ignorances que vous pourriez regretter. Mon petit, ajoute-t-il en me voyant près de pleurer, je ne veux pas vous faire de peine. Qu'est-ce qui me prend de moraliser comme ça ? Je suis plus oncle que nature. Ça ne vous empêche pas, vous, d'être la plus jolie et la plus mignonne des nièces, bibliomanie à part. Et vous allez me donner votre menotte en signe de paix.

Je la donne. Mais j'ai eu de la peine tout d'un coup. J'étais si résolue à trouver cet homme-là absolument gentil !

Il m'a baisé la main. C'est le deuxième homme qui me baise la main. Et je constate des différences : de Marcel, le baiser est un effleurement rapide, si léger, si hâtif, que je ne sais pas si ce sont des lèvres, ou un doigt pressé, qui ont touché ma peau. Quand c'est son père, j'ai le temps de sentir la forme de sa bouche.

Il est parti. Il reviendra dimanche me chercher pour le concert. Il est parti...

Je vous demande un peu ! Un oncle qui avait l'air si peu vieux-jeu ! Est-ce que je l'asticote sur ses habitudes de perdre son argent aux courses, moi ? Il pourrait, à la vérité, me répondre qu'il a cessé d'avoir dix-sept ans et qu'il ne se nomme pas Claudine.

Avec tout ça, je reste toujours sans nouvelles de Luce.

Claudine joue à la dame. Claudine se commande robes sur robes et tourmente la vieille et surannée Poullanx, couturière, ainsi que Mme Abraham Lévi, modiste. Mon oncle m'a affirmé qu'à Paris toutes les modistes étaient juives. Celle-ci,

Digitized by Google

quoique de la rive gauche, montre une vivacité de goût assez précieuse; et puis, ça l'amuse de coiffer ma figure pointue à cheveux bouffants. Avant l'essayage, elle me brosse les cheveux en avant, rudement, fait gonfler les côtés, s'éloigne de deux pas et dit avec ravissement : « Vous voilà tout à fait comme Polaire ! » Moi, j'aime mieux être comme Claudine. Puisque ici les femmes se campent de la verdure sur la tête dès février, je me suis choisi deux chapeaux d'été : un grand noir, capeline en crin et plumes — « ça fait bébé cossu », constate Mme Lévi avec une lippe aimable dans sa moustache brune — et un autre, roux avec du velours noir. Faut que ça aille avec tout. Je n'ai pas, moi, les goûts de la grande Anaïs qui n'était jamais contente quand sa tête ne chavirait pas sous trois kilogrammes de roses.

Et j'élabore encore une autre robe bleue. Je chéris le bleu, non pas pour lui-même, mais pour l'importance qu'il donne au tabac d'Espagne de mes yeux.

Pas de Marcel. Je sens vaguement qu'il me boude. « Boude » est un trop gros mot, mais je flaire un ressentiment sourd. Je me console, puisqu'il pleut, avec les vieux et jeunes bouquins, des Balzac ressassés qui cachent entre leurs feuillets des miettes de goûters anciens... Voilà une mie de gâteau qui vient de Montigny, sens, Fanchette. Bête sans cœur, ça ne lui dit rien, elle écoute les bruits de casseroles de la cuisine !... Papa, la cravate en corde, me caresse la tête en passant. Est-il heureux, cet homme-là, d'avoir trouvé chez les limaces la plénitude de la vie et la divagation féconde et renaissante !... Qui me servira de limace, à moi ?

Une lettre de Claire. Eh ben vrai !

« Ma chérie, c'est un grand bonheur que je t'écris, je me

Digitized by Google

marie dans un mois avec le cher bien-aimé dont je t'ai envoyé la photographie. Il est plus riche que moi; il n'a pas de peine, mais ça ne fait rien. Je suis si heureuse ! Il aura la surveillance d'une usine au Mexique (! ! !) et je partirai avec lui. Tu vois bien que la vie, c'est comme dans les romans. Tu riais de moi, autrefois, quand je te le disais. Je veux que tu viennes à mon mariage, etc., etc., etc. »

Suivent des recommencements, et des bavardages de petite fille qui délire de bonheur. Elle la mérite, toute sa joie, cette enfant confiante et douce, et si honnête ! Cette confiance et cette douceur l'ont, par un hasard merveilleux, mieux protégée que la ruse la plus avertie; ce n'est pas tout à fait sa faute, mais c'est bien ainsi. Je lui ai répondu, tout de suite, n'importe quoi de gentil et de tendre; et je reste là, près d'un petit feu de bois — toujours frileuse dès qu'il pleut — à attendre la nuit et le dîner, dans une tristesse et un abattement honteux.

Elle se marie, elle a dix-sept ans. Et moi ?... Oh ! qu'on me rende Montigny, et l'année dernière, et celle d'avant, et ma turbulence fureteuse et indiscrète, qu'on me rende ma tendresse trompée pour la petite Aimée de Mademoiselle, et ma méchanceté voluptueuse pour Luce — car je n'ai personne ici, et même pas l'envie de mal faire !

Qui pourrait croire qu'elle roule des pensées si larmoyantes, cette Claudine en saut-de-lit, accroupie à l'orientale devant le marbre du foyer, et tout occupée, apparemment, à rôtir le ventre d'une tablette de chocolat que maintiennent debout les branches d'une pincette ? Lorsque la surface exposée au feu mollit, noircit, crépite et se boursoufle, je la soulève en minces lamelles, avec mon petit couteau... Goût exquis, qui participe de l'amande grillée et du gratin à la vanille ! Douceur mélancolique de savourer le chocolat à la pincette tout

Digitized by Google

en se teignant les ongles des pieds en rose avec un petit chiffon trempé dans l'encre rouge de papa !

Le soleil revenu me montre le ridicule de mes désolations d'hier soir. D'autant plus que Marcel arrive à cinq heures et demie, vif, beau comme... comme Marcel seul, cravaté d'un pongée turquoise amortie qui avive ses lèvres jusqu'au rose de Chine, un rose artificiel de bouche peinte. Dieu ! ce petit sillon entre le nez et la lèvre supérieure, et l'imperceptible duvet qui l'argente ! La panne toute soie, à 15 fr. 90, n'est pas aussi suave.

— Mon « neveu », que je suis contente ! Vous n'êtes pas choqué que je garde mon petit tablier ?

— Il est charmant, votre petit tablier. Gardez-le, vous me faites penser à... — comment, déjà — à Montigny.

— Je n'ai pas besoin de le garder pour songer à Montigny, moi. Si vous saviez ce que ça fait bobo, quelquefois....

— Oh ! voyons, pas d'attendrissement nostalgique, Claudine ! Ça ne vous va pas du tout !

Sa légèreté m'est cruelle en ce moment, et je lui lance sans doute un mauvais regard, car il devient souple et charmant :

— Attendez, attendez. Mal du pays ! Je vais souffler sur vos yeux, et il partira !

Avec sa grâce de femme, faite d'aisance et aussi d'une extraordinaire précision de mouvements, il m'a emprisonné la taille et souffle doucement sur mes yeux à demi fermés. Il prolonge le jeu et déclare à la fin :

— Vous sentez... la cannelle, Claudine.

— Pourquoi la cannelle ? dis-je mollement, appuyée à son bras et engourdie de son souffle léger.

— Je ne sais pas. Une odeur chaude, une odeur de sucrerie exotique.

— C'est ça ! Le bazar oriental alors ?

— Non. Un peu la tarte viennoise; une odeur bonne à

Digitized by Google

manger. Et moi, qu'est-ce que je sens ? demande-t-il en mettant sa joue veloutée tout près de ma bouche.

— Le foin coupé, dis-je en le flairant. Et comme sa joue ne se retire pas, je l'embrasse doucement sans appuyer. Mais j'aurais aussi bien embrassé un bouquet, ou une pêche mûre. Il y a des parfums qu'on ne respire bien qu'avec la bouche.

Marcel l'a compris, il me semble. Il ne me rend pas le baiser, et, se retirant avec une moue pour rire :

— Le foin ? C'est une odeur bien simplette... Vous venez au concert demain, hein ?

— Sûrement. Votre père est venu voir papa l'autre matin; vous ne le saviez pas ?

— Non, fait-il avec indifférence. Je ne vois pas papa tous les jours... il n'a pas le temps. Et puis je m'en vais, je n'ai qu'une minute. Savez-vous, ingrate petite fille, qui je fais attendre en restant ici ? Charlie !

Il éclate d'un rire malicieux et se sauve.

Mais j'apprécie, autant qu'il convient, le prix de cette préférence.

Digitized by Google

PAPA, je vais au concert tout à l'heure. Dépêche-toi un peu. Je sais bien que les œufs sur le plat, refroidis, sont un mets des dieux, mais, tout de même, hâte-toi.

— Créature inférieure ! déclame papa, en haussant les épaules, toutes les femmes sont égales à la dernière bourrique. Moi, je plane !

— Prends garde, tu vas renverser la carafe du bout de ton aile... N'est-ce pas que ma robe me va bien ?

— Heu... oui... C'est un paletot de l'année dernière ?

— Non pas. Tu l'as payée il y a deux jours.

— Oui. Cette maison est un gouffre. Ta tante va bien ?

— Mais, elle est venue ici. Tu ne l'as pas vue ?

— Non, oui, je ne sais plus; elle m'embête. Son fils est beaucoup mieux qu'elle. Très intelligent ! Des vues sur beaucoup de choses. En Malacologie même, il n'est pas trop scandaleusement ignare.

— Qui ça ? Marcel ?

— Eh non, pas l'avorton, Machin, c'est le gendre de Wilhelmine que je veux dire.

Digitized by Google

L'avorton, l'avorton ! On lui en fichera, à papa, des avortons comme celui-là ! Non pas que je pense mal du père de Marcel, qui m'attire et me réchauffe, mais enfin...

Sonnette. Mélie se hâte avec lenteur. Mon cousin l'Oncle et mon « neveu » entrent tout reluisants, Marcel surtout, moulé dans des vêtements trop neufs pour mon goût; le voisinage de son père le diminue un peu.

— Cher Monsieur... Comme elle est jolie, votre petite, sous ce grand chapeau noir !

— Pal mal, pas mal, fait papa négligemment, en déguisant sa très sincère admiration.

Marcel m'épluche comme d'habitude :

— Mettez donc des suède au lieu de gris-perle; c'est plus joli avec le bleu.

Il a raison. Je change de gants.

Tous trois dans un fiacre fermé, Marcel sur l'affreux strapontin de supplice, nous roulons vers le Châtelet. Comme je trépide à l'intérieur, je ne dis rien et je me tiens sage. Entre l'oncle Renaud et son fils, la conversation ne risque pas de devenir fiévreuse.

— Voulez-vous voir le programme ? le voilà. *La Damnation de Faust :* ce n'est pas une première...

— C'est une première pour moi.

Sur la place, les sphinx cracheurs de la fontaine du Palmier me rappellent le jeu dégoûtant qui nous passionnait à Montigny : debout sur une même ligne, à cinq ou six petites sales, les joues gonflées d'eau, nous faisions comme les sphinx, et celle qui avait craché le plus loin gagnait une bille ou des noisettes.

Au contrôle, dans l'escalier, mon cousin l'Oncle a déjà salué ou serré la main à des gens. Il doit venir souvent ici.

C'est mal éclairé. Ça sent le crottin. Pourquoi ça sent-il le

Digitized by Google

crottin ? Je le demande tout bas à Marcel qui me répond : « C'est parce qu'on joue *Michel Strogoff* tous les soirs. » L'oncle Renaud nous installe dans des fauteuils de balcon, au premier rang. Un peu froncée d'être si en vue, je regarde farouchement autour de moi, mais on y voit mal en venant du grand jour, et je me sens à mon avantage. C'est égal, il y en a des dames ! Et elles en font un raffut ! Ces portes de loges qui claquent, ces chaises remuées, — on se croirait à l'église de Montigny, où personne ne s'occupait jamais de ce que l'abbé Millet disait en chaire, ni même à l'autel.

Cette salle du Châtelet est grande, mais banalement laide; les lumières rougissent dans un halo de poussière. Je vous dis que ça sent le crottin ! Et toutes ces têtes, en bas — noires celles des hommes, fleuries celles des femmes — si je leur jetais du pain, à ces gens, est-ce qu'ils ouvriraient la bouche pour l'attraper ? Quand donc va-t-on commencer ? Mon cousin l'Oncle, qui me voit nerveuse et pâle, me prend la main et la garde entre ses doigts en signe de protection.

Un monsieur barbu, les épaules un peu en « digoinche », s'avance sur la scène, et des applaudissements (déjà !) arrêtent le si désagréable tumulte des bavardages et des instruments qui s'accordent. C'est Colonne lui-même. Il fait *toc-toc* sur son pupitre avec un petit bâton, inspecte ses administrés d'un regard circulaire, et lève le bras.

Aux premiers accords de la *Damnation*, une boule nerveuse me monte de l'estomac à la gorge et reste là, à m'étrangler. Je n'entends presque jamais d'orchestre, et ces archets jouent sur mes nerfs. J'ai une peur folle de pleurer d'agacement, je serais si ridicule ! Avec de grands efforts, je triomphe de cette émotion bête, et je retire doucement ma main de celle de mon oncle, pour me ressaisir mieux.

Marcel lorgne partout, et adresse des signes de tête aux galeries d'en haut, où je distingue des feutres mous, des

Digitized by Google

cheveux longs, des visages sans moustaches et des moustaches intransigeantes.

— Là-haut, m'explique tout bas l'Oncle, c'est tout ce qu'il y a de bien. Des anarchistes musiciens, des écrivains qui changeront la face du monde, et même des garçons bien gentils, sans le sou, qui aiment la musique. C'est là-haut aussi qu'on place « celui qui proteste ». Il siffle et profère ses malédictions absconses; un municipal le cueille comme une fleur, l'expulse, et le fait rentrer discrètement par une autre porte. Colonne a essayé d'en engager un spécialement pour des prix modiques, mais il y a renoncé. « Celui qui proteste » doit être avant tout un convaincu.

J'ai envie de rire, à présent, en entendant le Méphistophélès qui détaille les couplets de la puce — si burlesquement prosodiés que Berlioz a dû le faire exprès — oui, j'ai envie de rire parce que ce baryton a une peine infinie à ne pas *jouer* ce qu'il chante. Il se retient tant qu'il peut d'être diabolique, mais il sent sur son front le balancement de la plume fourchue, et ses sourcils dessinent d'eux-mêmes l'accent circonflexe de la tradition.

Jusqu'à l'entr'acte, j'écoute de toutes mes oreilles inhabiles, peu habituées à discerner les timbres.

— Ça qui chante à l'orchestre, aux instruments à vent, qu'est-ce que c'est, l'Oncle ?

— C'est une flûte dans le grave, je crois bien. Nous demanderons ça à Maugis pendant l'entr'acte, si vous voulez.

L'entr'acte vient trop tôt à mon gré. Je déteste qu'on me rationne et qu'on me coupe un plaisir sans que je l'aie demandé. Tous ces gens qui sortent, où courent-ils si pressés ? Ils ne vont que dans les couloirs, pourtant. Je me colle au flanc de Marcel, mais c'est l'Oncle Renaud qui passe d'autorité son propre bras sous le mien :

— Recueillez-vous, petite fille. Bien qu'on se borne à

Digitized by Google

damner Faust aujourd'hui, sans nouveautés de la jeune École, je peux vous montrer quelques têtes assez connues. Et vos illusions joncheront le sol, telles des couronnes défleuries !

— Oh ! C'est la musique qui vous fait sortir tant d'éloquence ?

— Oui. Au fond j'ai une âme de jeune fille sous un front de penseur.

Ses yeux ardoise, indulgents et paresseux, me sourient d'un sourire qui m'apaise et me rend confiante. Son fils est trop tout à tous, en ce moment, et s'en va justement saluer la mère Barmann, qui pérore et décrète dans un groupe d'hommes.

— Fuyons, fuyons, supplie mon Oncle épouvanté. Elle va nous citer le dernier aphorisme social de « son illustre ami », et si nous traînons dans ses parages !

— Quel illustre ami ? Celui dont elle parlait chez tante Cœur, l'autre dimanche ?

— Gréveuille, un académicien très couru qu'elle... subventionne, loge et nourrit. L'hiver dernier, je dînais encore dans cette boîte-là, et je suis parti sur cette impression délicate : le grand homme installé devant la cheminée Louis XIII, et présentant au feu, ingénument, ses deux bottines non reboutonnées...

— Pourquoi non reboutonnées ? (Je lui pose la question avec une candeur assez bien imitée.)

— Parbleu, parce qu'il venait de... Claudine, vous êtes insupportable ! Aussi, c'est tout à fait ma faute. Je n'ai pas l'habitude des petites filles, moi. Je suis Oncle depuis si peu de temps. Mais j'aurai l'œil désormais.

— Tant pis ! Ça ne sera pas si drôle.

— Chut, petite horreur !... Vous qui lisez *tout*, savez-vous qui est Maugis, que j'aperçois là-bas ?

Digitized by Google

— Maugis ? Oui, il fait de la critique musicale, des articles mêlés de grossièretés, de calembours, un salmigondis d'afféterie et de lyrisme que je ne comprends pas toujours...

— « D'afféterie et de lyrisme ! » Quelle drôle de nièce j'ai là, mon Dieu ! C'est pas mal jugé du tout, vous savez ? Mais je vais avoir un vrai plaisir à vous sortir, mon petit poulet !

— Merci bien ! Si je sais ce que parler veut dire, vous m'aviez donc « sortie » par politesse, aujourd'hui ?

Nous arrivons sur le Maugis en question; très animé, il discute d'une voix de gorge qui s'étrangle facilement, et me paraît subir une phase de lyrisme. Je m'approche encore. Sans doute il donne la volée à ses admirations ? Bardadô ! (comme on dit chez nous quand un enfant tombe...) Voici ce que j'entends :

— Non, mais avez-vous savouré ce cochon de trombone aboyant parmi les roses de cette nuit écloses ? Si Faust dort malgré ce potin-là, c'est qu'il a dû lire *Fécondité* avant de se coller au pieu. D'ailleurs, quel fumier, cet orchestre ! Il y a là une pourriture de petit flûtiste qui n'est pas fichu, dans le Ballet sylphilitique, de souffler sa note de malheur en même temps que les machins harmoniques des harpes; si je le tenais, je lui ferais avaler son instrument par le...

— Mon ami, mon ami, module avec douceur l'Oncle dans le dos du convulsionnaire, si vous continuez, vous allez perdre toute modération de termes !

Maugis fait virer ses grosses épaules et montre un nez bref, des yeux bleus bombés sous des paupières tombantes, deux grandes moustaches féroces au-dessus d'une bouche enfantine... Encore tout gonflé d'une juste fureur, ses yeux en hublots et son cou congestionné lui donnent l'air d'un petit bœuf quelque peu batracien. (Les leçons d'histoire naturelle de Montigny m'ont profité.) Mais il sourit, main-

Digitized by Google

tenant, d'une bouche avenante, et, comme il salue, en montrant un crâne rose aux dimensions exagérées, je constate que tout le bas de la figure — menton flou, noyé d'embonpoint, et lèvres puériles, — dément sans cesse l'énergie du front vaste et du court nez volontaire. On me présente. Alors :

— Bon vieillard, pourquoi amenez-vous Mademoiselle dans ce lieu équivoque ? interrogea Maugis. Il fait si beau aux Tuileries avec un bon cerceau...

Vexée, je me tais Et ma dignité amuse beaucoup les deux hommes.

— Votre Marcel est ici ? demande le critique à mon Oncle.

— Oui, il est venu avec sa tante.

— Hein ? sursaute Maugis. Il s'affiche maintenant avec sa...

— Claudine, explique mon Oncle en haussant les épaules, Claudine, que voici, est sa tante. Nous sommes une famille compliquée.

— Ah ! Mademoiselle, vous êtes la tante de Marcel ? Il y a des prédestinations !

— Si vous croyez que vous êtes drôle ! bougonne mon Oncle partagé entre l'envie de rire et le désir de grogner.

— On fait ce qu'on peut, réplique l'autre.

Qu'est-ce que cela signifie ? Il y a là quelque chose que je n'ai pas compris.

La jolie Cypriote, M^me^ Van Langendonck, nous croise, escortée de six hommes qui semblent, tous les six, également épris d'elle, et qu'elle caresse impartialement de ses yeux de gazelle extasiée.

— Quelle délicieuse créature ! N'est-ce pas, l'Oncle ?

— Certes, oui. C'est une de ces femmes qu'il faut avoir à un jour de réception. Elle orne et elle aguiche.

— Et, ajoute Maugis, pendant que les hommes la contemplent, ils oublient de bâfrer tous les pains fourrés.

— Qui saluez-vous là, l'Oncle ?

Digitized by Google

— Un trio de haute valeur.

— Comme celui de César Franck, coupe Maugis.

L'Oncle continue :

— Trois amis qui ne se quittent jamais; on les invite ensemble, et on regretterait de les séparer. Ils sont beaux, ils sont propres, et chose incroyable, parfaitement honnêtes et délicats. L'un compose de la musique, de la musique personnelle et charmante; le second, celui qui parle avec la princesse de C..., la chante en grand artiste, et le troisième pastellise, adroit, en les écoutant.

— Si j'étais femme, conclut Maugis, je voudrais les épouser tous les trois !

— Comment s'appellent-ils ?

— Vous les entendrez presque toujours nommer ensemble : Baville, Bréda et della Sugès.

Mon Oncle échange des bonjours en passant avec le trio, qu'on regarde avec plaisir. Un Valois égaré parmi nous, mince et racé comme un lévrier héraldique, c'est Baville; un beau garçon sain, avec des yeux bleus cernés et une délicieuse bouche féminine, Bréda, le ténor; ce grand nonchalant de della Sugès, qui garde un peu d'Orient dans le teint mat et le nez à vive arête, regarde passer les gens, sérieux comme un enfant sage.

— Vous qui êtes un spécialiste, Maugis, désignez un peu à Claudine quelques échantillons notoires...

— ... du Tout-Paris, fait'ment. C'est un joli spectacle à faire voir à une enfant. Tenez, jeune *backfish*, voici d'abord... à tout seigneur tout honneur... le stérilisateur élégant cher à toutes celles qui jamais, oh ! jamais plus, *ovairemore*, ne voudront combattre la dépopulation de notre chère patrie...

L'Oncle ne peut réprimer un petit geste d'humeur; il a bien tort : mon gros montreur parle avec une telle volubilité,

Digitized by Google

évidemment voulue, que je n'arrive pas à saisir la moitié de ses plaisanteries; elles ne dépassent pas sa moustache, et je le regrette, car l'agacement qu'elles procurent à mon Oncle me prouve leur raideur.

A présent, d'un ton plus rassis, Maugis m'énumère d'autres gloires :

— Contemplez, tante enviable de l'enviable Marcel, quelques-uns des critiques que Sainte-Anne nous envie : cette barbe, dont nous allons chanter à la ronde, si vous voulez, que l'eau oxygénée la dore et qu'elle est blonde comme les blés, cette barbe se nomme Bellaigue. Ah ! Le Scudo de la *Revue des Deux Mondes* aurait dû la tourner sept fois dans sa bouche avant de proférer tels blasphèmes anti-wagnériens... mais il lui sera beaucoup pardonné parce qu'il a beaucoup aimé *Parsifal*... Autre critique : ce petit pas beau...

— Qui vient en rasant les murs ?

— Oui, il rase même les murs, ce tortillé, — racine de buis, va ! — Ah ! c'qu'il est « carne » avec ses pauvres confrères, le frère !... Quand il n'écrit pas de musique, c'qu'il en fait courir, de vilains bruits...

— Et quand il écrit de la musique ?

— Il en fait courir de plus vilains encore, alorsss !

— Montrez-moi d'autres critiques, dites ?

— Pouah ! on a des goûts saumâtrement dépravés en votre patelin, ô princesse lointaine. Non ! je ne vous montrerai plus d'autres critiques, pour ce que la musicographie française ne compte ici, comme représentants, que les deux bipèdes dont je viens d'avoir l'honneur de vous...

— Mais les autres ?

— Les autres, qui sont au nombre de neuf cent quarante-trois et demi (il y en a un cul-de-jatte), les autres ne s'aventurent jamais dans une salle de concert — d'ailleurs, pour ce que ça leur servirait — et refilent pieusement leurs

Digitized by Google

places aux camelots. Ils vendent leurs arrêts, et même leurs « services » ! Mais laissons ces croquants, et contemplons Mme Roger-Miclos au profil de camée, Blowitz à la face de gorille, Diémer qui recèle dans sa bouche un clavier sans dièzes, l'avocat Dutasby qui n'a pas raté un seul concert Colonne depuis le jour où il a été sevré.

— Qui c'est, cette belle personne qui ondule dans sa robe ?

— Dalila, Messaline, la future Omphale, la part de l'Autriche.

— Hein ?

— Vous n'avez pas lu ça dans le père Hugo ? « l'Angleterre prit Leygues »... je me demande ce qu'elle a bien pu en fiche... « et l'Autriche : l'Héglon ! »

— Et toutes ces dames chic ?

— Rien, moins que rien : Haute noblesse et Haute banque, Gotha et Goldgotha, le dessus du panier d'Hosier et du panier à salade. Ça loue des loges par genre — le genre ennuyeux — c'est musicien comme des putois, et toutes jacassent à couvrir l'orchestre, depuis la marquise de Saint-Fiel qui vient ici à la retape des artistes qu'elle fait fonctionner chez elle, ophtalmiquement, jusqu'à la mignonne Suzanne de Lizery, ce Greuze nanti, « la Cruche casée », dite aussi « le nom propre »...

— Parce que ?

— Parce qu'elle n'a pas d'orthographe.

Me jugeant suffisamment ahurie, Maugis s'éloigne, appelé par un camarade vers les bocks du buffet, bien dus à un gosier que vient de dessécher tant d'éloquence.

J'avise Marcel devant un pilastre du foyer; il parle bas et vite à un très jeune homme dont je ne vois que la nuque brune aux cheveux très soyeux; je tire légèrement l'Oncle pour tourner le pilastre et je reconnais les yeux liquides, la

Digitized by Google

figure blanche et noire de certaine photographie, sur la cheminée de la chambre de mon « neveu ».

— Mon Oncle, savez vous le nom du jeune homme qui cause avec Marcel, là, derrière le pilier ?

Il se retourne et jure un gros juron dans sa moustache.

— Parbleu, c'est Charlie Gonzalès... Il est rasta, en outre.

— En outre ?

— Oui, je veux dire... ce n'est pas une camaraderie qui m'enchante pour Marcel... Ce garçon est d'un voyant !...

Une sonnerie nous rappelle. Marcel nous retrouve aux fauteuils. J'oublie beaucoup de choses pour écouter Mlle Pregi se plaindre, abandonnée, poignante, et l'orchestre m'enserre, l'orchestre où bat à coups sourds le cœur de Marguerite. On bisse l'invocation à la Nature; Engel, impérieux, y ajoute des cheveux de tempête et remue enfin ce public qui n'écoute guère. « C'est que, m'explique mon Oncle, il ne l'a guère entendue que soixante-seize fois, la *Damnation*, ce public-là ! » Marcel, à ma gauche, plisse sa bouche mécontente. Quand son père est là, il a l'air de m'en vouloir.

A travers des tumultes qui me fatiguent, Faust court à l'Abîme, — et nous vers la sortie, peu après.

Il fait encore jour dehors, et le soleil bas éblouit.

— Voulez-vous goûter, mes petits ?

— Merci, père, je vous demande la permission de vous quitter; j'ai pris rendez-vous avec des amis.

— *Des* amis ? Ce Charlie Gonzalès, je pense.

— Charlie et d'autres, répond Marcel d'une voix cassante.

— Va. Seulement, tu sais, ajouta mon Oncle plus bas, penché sur son fils, le jour où j'en aurai assez, je ne te l'enverrai pas dire... Tu ne me feras pas deux fois l'histoire du lycée Boileau.

Quelle histoire ? je me cuis d'envie de la connaître. Mais,

Digitized by Google

sans répondre, les yeux noirs de rage concentrée, Marcel prend congé et file.

— Avez-vous faim, mon petit ? redemande mon Oncle. Sa figure désenchantée a vieilli depuis tout à l'heure.

— Non, merci. Je vais rentrer, si vous voulez bien me mettre en voiture.

— Je m'y mettrai même avec vous. Je vous accompagne.

Comme une grande faveur, je sollicite de monter dans un « pneu » qui passe; ce roulement ouaté et rebondissant me charme.

Nous ne disons rien. L'Oncle regarde devant lui d'un air embêté et las.

— J'ai des ennuis, me dit-il au bout de dix minutes, répondant à une question que je n'ai pas posée. Parlez-moi, petite fille, distrayez le vieux monsieur.

— Mon Oncle... je voulais vous demander comment vous connaissez ces gens-là, Maugis, les autres...

— Parce que j'ai traîné un peu partout depuis quinze ou vingt ans, et que les relations de journalisme sont faciles; à Paris, on se lie vite...

— Je voulais vous demander aussi, — mais si c'est indiscret, vous répondrez n'importe quoi — ce que vous faites ordinairement, si... si vous avez un métier quoi ! J'ai envie de le savoir.

— Si j'ai un métier ? Hélas, oui ! C'est moi qui « fais » la politique extérieure dans la *Revue diplomatique*.

— Dans la *Revue diplomatique*... Mais c'est rasant comme tout ! Je veux dire (quelle gaffe ! je sens que je m'empourpre), je veux dire que ce sont des articles très sérieux...

— N'arrangez rien ! Ne rabibochez pas ! Vous ne pouvez pas me flatter davantage; cette parole rédemptrice vous sera comptée. Toute ma vie, j'ai été consideré par votre tante Wilhelmine, et par beaucoup d'autres, comme un individu

Digitized by Google

méprisable qui s'amuse et qui amuse ses amis. Depuis dix ans, je me venge en embêtant mes contemporains. Et je les embête de la façon qu'ils préfèrent, je suis documenté, je suis poncif, je suis pessimiste et geignard !... Je rachète, Claudine, je remonte dans ma propre estime, j'ai pondu vingt-quatre articles, deux douzaines, sur le coup de la dépêche d'Ems, je m'intéresse présentement, trois fois par semaine, depuis six mois, à la politique russe en Mandchourie, et de la sorte je me procure l'utile numéraire.

— C'est inouï ! Je suis confondue !

— Maintenant, pourquoi je vous raconte tout ça, c'est une autre affaire. Je crois que vous cachez, sous l'ambition folle de sembler une grande personne à qui on n'en remontre pas, une âme enthousiaste et violente de fillette solitaire. Je ne m'épanche guère, vous l'avez vu, avec ce petit malheureux de Marcel, et j'ai des trop-pleins de paternité. Voilà pourquoi votre oncle n'est pas muet.

Le cher homme ! J'ai envie de pleurer. La musique, l'énervement... quelque chose d'autre aussi. C'est un père comme lui qui me manque. Oh ! je ne veux pas dire du mal du mien; ce n'est pas de sa faute s'il est un peu spécial... Mais celui-ci, je l'aurais adoré ! Avec l'embarras que j'éprouve toujours à montrer ce qui peut se trouver de bon en moi, je me risque...

— Vous savez, je serais peut-être un très passable déversoir, moi...

— Je m'en doute bien, je m'en doute bien. (Ses deux grands bras se ferment sur mes épaules, et il rit pour ne pas s'attendrir.) Je voudrais qu'on vous fît des misères pour que vous puissiez venir me les conter...

Je reste appuyée contre son épaule, les pneus font ronron sur le mauvais pavé qui longe les quais, et le grelot éveille en moi des idées romantiques de nuit et de chaise de poste.

— Claudine, que faisiez-vous à Montigny, à cette heure-ci ?

Digitized by Google

Je tressaille; je ne songeais pas du tout à Montigny.

— A cette heure-ci... Mademoiselle frappait dans ses mains pour la rentrée du cours du soir. Pendant une heure et demie, jusqu'à six heures, on s'abîmait les yeux à lire les leçons dans le crépuscule, ou pis encore, à la lumière de deux lampes à pétrole suspendues trop haut. Anaïs mangeait de la mine de plomb, de la craie ou du bois de sapin, et Luce me mendiait, avec des yeux de chatte, mes pastilles de menthe trop poivrées... Ça sentait le balayage de quatre heures, la poussière arrosée, l'encre et la petite fille mal lavée.

— Si mal lavée ? Diable ! cette hydrophobie n'avait point d'autre exception que vous ?...

— Si, évidemment; Anaïs et Luce m'ont toujours eu l'air assez propres; mais les autres, je les connaissais moins, et, dame, les cheveux bien lissés, les bas tirés et les chemisettes blanches, ça ne veut quelquefois rien dire, vous savez !

— Dieu, si je le sais ! Je ne peux malheureusement pas vous dire à quel point je le sais.

— Les autres élèves n'avaient pas, pour la plupart, les mêmes idées que moi sur ce qui est sale et propre. Tenez, Célénie Nauphely, par exemple...

— Ah ! ah ! voyons ce que faisait Célénie Nauphely !

— Eh bien, Célénie Nauphely, elle se levait debout, — une grande fille de quatorze ans — à trois heures et demie, une demi-heure avant la sortie, et elle disait à voix haute, d'un air pénétré et important : « Mademoiselle, si vous plaît que je m'en âlle, il faut que j'âlle téter ma sœur. »

— Miséricorde ! téter sa sœur ?

— Oui, figurez-vous que sa sœur mariée, qui sevrait un enfant, avait trop de lait, et que ses seins lui faisaient mal. Alors, deux fois par jour, Célénie la tétait pour la soulager. Elle prétendait qu'elle recrachait le lait, mais c'est égal, elle

Digitized by Google

devait en avaler malgré elle. Eh bien, les gobettes l'entouraient d'une considération envieuse, cette nourrissonne. Moi, la première fois que je l'ai entendue raconter ça, je n'ai pas pu goûter. Ça ne vous fait rien, à vous ?

— N'insistez pas davantage, ou je crois, qu'en effet, ça me fera quelque chose. Vous m'ouvrez d'étranges horizons sur les institutions du Fresnois, Claudine !

— Et Héloïse Basseline, qui trouve un soir Claire, ma sœur de communion, les pieds dans l'eau ! « Tiens, qu'elle lui fait, t'es pas folle ? Nous ne sommes pas samedi pour te beûgner les pieds ! — Mais, répond Claire, je les lave tous les soirs. » Là-dessus, Héloïse Basseline part en haussant les épaules et en disant : « Ma chère, à seize ans tu as déjà des manies ridicules de vieille fille ! »

— Dieu du ciel !

— Oh ! je vous en dirais bien d'autres, mais les convenances s'y opposent.

— Bah ! un vieil oncle.

— Non, tout de même, je ne veux pas... Tiens, à propos, ma sœur de communion se marie.

— La laveuse de pieds ? A dix-sept ans ? Elle est toquée !

— Tiens, pourquoi donc ! dis-je cabrée. A dix-sept ans, on n'est plus une gobette ! Moi, je pourrais très bien me marier aussi !

— Et avec qui ?

Prise au dépourvu, je me mets à rire :

— Ah ! ça, c'est autre chose. L'élu se fait attendre. On ne se rue pas jusqu'à présent. Ma beauté ne fait pas encore assez de bruit par le monde.

L'Oncle Renaud soupire en s'adossant au fond de la voiture :

— Hélas ! vous n'êtes pas assez laide, vous ne resterez pas longtemps pour compte. Un monsieur s'éprendra de cette

Digitized by Google

silhouette souple et du mystère de ces yeux allongés... et je n'aurai plus de nièce, et vous aurez bien tort.

— Alors, il ne faut pas me marier ?

— Ne croyez pas, Claudine, que j'exige de vous un tel dévouement avunculaire. Mais, au moins, je vous en prie, n'épousez pas n'importe qui.

— Choisissez-moi vous-même un mari de tout repos.

— Comptez là-dessus !

— Pourquoi ? Vous êtes si gentil pour moi !

— Parce que je n'aime pas qu'on mange sous mon nez de trop bons gâteaux... Descendez, mon petit, nous arrivons.

Ce qu'il vient de dire là, c'est meilleur que tous les autres compliments, je ne l'oublierai pas.

Mélie nous ouvre, un sein dans la main, et je trouve, dans le trou à livres, papa en grande conférence avec M. Maria. Ce savant poilu, que j'oublie facilement, passe ici une heure presque tous les matins, je le vois peu.

Quand l'Oncle Renaud est parti, papa m'annonce solennellement :

— Mon enfant, je dois te faire part d'une heureuse nouvelle.

Qu'est-ce qu'il a encore inventé de néfaste, mon Dieu !

— M. Maria veut bien me servir de secrétaire et m'aider dans mes travaux.

Quel bonheur, ce n'est que ça ! Soulagée, je tends la main à M. Maria.

— Mais je suis très heureuse, Monsieur, je suis certaine que votre collaboration doit rendre à papa d'énormes services.

Je ne lui en ai jamais tant dit, à cet homme timide, et il se réfugie derrière sa forêt de cheveux, de barbe, de cils, sans réussir à cacher sa confusion. Je soupçonne cet honnête garçon de nourrir pour moi, à peu de frais, ce que Maugis appellerait un « béguin ». Ça ne me gêne pas. En voilà un qui ne songera pas à me manquer de respect !

Digitized by Google

Encore une lettre de Claire, qui radote son bonheur. « Comme tu dois t'amuser ! » me dit-elle, pour avoir l'air de penser à moi. M'amuser ? Peuh !... Ce n'est pas que je m'ennuie, mais je ne suis pas contente. N'allez pas croire que je sois amoureuse de Marcel. Non. Il m'inspire de la défiance, de l'intérêt, un peu de tendresse méprisante, et, physiquement, l'envie de le toucher. C'est ça. J'ai tout le temps l'envie de le peigner, de caresser ses joues, de lui tirer les oreilles, de lui décoller un peu les ongles comme à Luce, et, comme je faisais avec elle, d'approcher un de mes yeux d'un de ses yeux, cils contre cils, pour voir fantastiquement remuer les zébrures bleues de ses iris. Tout de même, quand on y pense bien, il ressemble un peu à son père, diminué. Oh oui, diminué !

Et toujours rien de Luce. C'est bizarre, si longtemps, ce silence !

J'ai un costume tailleur, après deux essayages, à *New Britannia* avec Marcel, deux séances à mourir de rire, bien que j'aie tenu mon sérieux comme une vraie dame. Mon « neveu » fut admirable. Installé à trois pas sur une chaise, dans une des petites cabines de glaces, il a fait viôner[1] la jupière Léone et M. Rey, le coupeur, avec une désinvolture que j'admire : « La pince des hanches un peu plus en arrière, vous ne trouvez pas, Mademoiselle ? Pas trop longue, la jupe; à ras de terre, c'est très suffisant pour trotter, et d'ailleurs, Mademoiselle ne sait pas encore marcher en jupes très longues... (Regard enfiellé de Claudine qui ne dit rien...) Oui, la manche tombe bien. Deux petites poches en croissant à la veste, pour les pouces quand on a les mains vides... Claudine, pour Dieu, deux secondes d'immobilité ! Fanchette remuerait moins que

1. Tourner comme une toupie.

Digitized by Google

vous. » La jupière, médusée, ne savait que penser. Elle regardait en dessous, à quatre pattes sur le tapis, et se demandait visiblement : « C'est pas son frère, puisqu'il ne la tutoie pas, mais c'est-y son gigolo ? » Et quand après le dernier essayage, «l'essayage fini », nous sommes partis ensemble, Claudine, raide dans sa chemisette à col blanc, sous son canotier qui dompte mal les cheveux courts, Marcel m'a dit, avec un œil de côté :

— Je sais bien de quoi vous avez l'air, Claudine, mais je garde mon opinion pour moi.

— Pourquoi ? Vous pouvez y aller, maintenant que vous avez dit ça.

— Non pas ! le respect, le sentiment de la famille !... Mais ce col empesé et ces cheveux bouclés court, et cette jupe plate, ah ! la la ! Papa est capable d'en froncer le nez.

Je demande, déjà inquiète :

— Vous croyez qu'il n'aimera pas ça ?

— Bah ! il s'y fera. Papa n'est pas un saint, sous ces airs de défenseur de la morale outragée.

— Dieu merci, non, pas un saint. Mais il a du goût.

— Moi aussi, j'ai du goût ! fait Marcel pincé.

— Vous, vous avez surtout... des goûts, et pas ordinaires.

Il rit, du bout des lèvres, pendant que nous montons le triste escalier de la rue Jacob. Mon « neveu » veut bien goûter avec moi, dans ma chambre, où j'installe sur nos genoux du rahat-lukum, des bananes trop avancées, et des grogs froids avec des gâteaux salés. Il fait chaud, dehors, et frais dans ma chambre sombre. Je vais risquer quelque chose que je retiens depuis plusieurs jours :

— Marcel, qu'est-ce que c'est que l'histoire du lycée Boileau ?

Accoudé au bras du fauteuil crapaud, en train de grignoter un gâteau salé au bout de ses doigts fins, il se retourne comme un lézard et me dévisage. Les joues enflammées, les sourcils

Digitized by Google

serrés, avec sa bouche ouverte et surprise, quel beau petit dieu irrité ! « Petit comme *une* ail », mais si beau !

— Ah ! vous avez entendu ça ? Mes compliments, vous avez l'oreille bonne. Je pourrais vous répondre que... ça ne vous regarde pas...

— Oui; mais je suis trop gentille pour que vous me répondiez d'une si vilaine façon.

— L'histoire du lycée Boileau ? Une pure infamie, et que je n'oublierai pas, tant que je vivrai ! Mon père, ça vous apprendra peut-être à le connaître mieux, vous qui le gobez. Il m'a fait là quelque chose...

C'est inouï ce qu'il a l'air « chetit », ce petit ! Toute ma curiosité bouillonne.

— Dites-moi l'histoire, je vous en prie.

— Eh bien... vous savez, Charlie ?

— Si je sais !

— Voilà. Quand je suis entré comme externe au lycée Boileau, Charlie devait en sortir l'année suivante. Tous ces garçons mal tenus, avec des poignets rouges et des cols sales, m'ont écœuré ! Lui seul... J'ai eu cette impression qu'il me ressemblait, à peine plus âgé ! Il m'a longtemps regardé sans me parler, et puis, à propos de rien, nous nous sommes rapprochés, on ne résiste guère à l'attirance de ces yeux-là... J'étais obsédé de lui, sans oser le lui dire, il était, — je dois le croire, chuchote Marcel en baissant les cils — obsédé de moi, puisque...

— Il vous l'a dit ?

— Non, il me l'a écrit. Hélas !... Mais attendez. J'ai répondu, avec quelle reconnaissance ! Et depuis, nous nous sommes vus hors du collège, chez grand'mère, ailleurs... Il m'a fait connaître et aimer mille choses que j'ignorais...

— Mille !

— Oh ! ne vous pressez pas de croire à des *Luceries*, pro-

Digitized by Google

teste Marcel en étendant la main. Des échanges de pensées, de livres annotés, de menus souvenirs...

— Pensionnaire, va !

— Pensionnaire, si vous voulez. Et surtout cette correspondance exquise, presque quotidienne, jusqu'au jour...

— Ah ! voilà ce que je craignais !

— Oui, papa m'a volé une lettre.

— *Volé* est vif.

— Enfin, il dit qu'il l'a ramassée par terre. Un moins malveillant que lui aurait peut-être deviné tout ce que ces tendresses écrites contenaient de... de littérature pure. Mais lui ! Il est entré dans un fureur de brute, — ah ! quand j'y songe, je crois que je lui ferais tout le mal qu'on peut faire, — il m'a giflé ! Et il est allé, là-dessus, faire, comme il le disait, du « pétard » au collège.

— D'où l'on vous a... prié de sortir ?

— Si ce n'était que ça. Non, c'est Charlie qu'on a chassé. On a osé ! Sinon, papa aurait probablement fait du « pétard » dans ses sales journaux. Il en est bien capable.

Avide, j'écoute et j'admire. Ses joues rouges, ses yeux bleus qui noircissent, et cette bouche qui palpite, les coins tirés, peut-être, par une envie de pleurer — je ne verrai jamais de filles aussi belles que lui !

— La lettre, votre père l'a gardée, naturellement ?

Il rit pointu.

— Il aurait bien voulu ! Mais, moi aussi, je suis adroit, je l'ai reprise, avec une clef qui ouvrait son tiroir.

— Oh ! montrez-la-moi, je vous en supplie !

Avec un geste instinctif vers sa poche de poitrine, il répondit :

— J'en serais bien empêché, ma chère, je ne l'ai pas sur moi.

— Je suis tout à fait certaine que vous l'avez, au contraire;

Digitized by Google

Marcel, mon joli Marcel, ce serait mal reconnaître la confiance, la belle confiance de votre amie Claudine !

J'avance sur lui des mains insidieuses et je fais mes yeux aussi câlins que je puis.

— Petite fouineuse ! Vous n'allez pas me la prendre de force ? A-t-on jamais vu ! Là, laissez, Claudine, vous allez me casser un ongle. Oui, on va vous la montrer. Mais vous l'oublierez ?

— Sur la tête de Luce !

Il tire un porte-cartes féminin, vert-empire, en extrait un papier pelure soigneusement plié, griffonné d'une écriture minuscule.

Savourons la littérature de Charlie Gonzalès :

« Mon chéri,

« Je vais rechercher ce conte d'Auerbach, et je t'en traduirai les passages où est décrite l'amitié amoureuse des deux enfants. Je sais l'allemand comme le français, cette version n'aura donc pour moi aucune difficulté, et je le regrette presque, car il m'aurait été doux d'éprouver quelques peines pour toi, mon seul aimé.

« Oh ! oui, seul ! mon seul aimé, mon seul adoré ! Et dire que ta jalousie toujours en éveil vient encore de tiquer ! Ne dis pas non, je sais lire à travers tes lignes comme je sais lire au fond de tes yeux, et je ne puis me méprendre à la petite phrase énervée de ta lettre sur « le nouvel ami aux boucles trop noires dont la conversation m'absorbait si fort à la sortie de quatre heures ».

« Ce prétendu nouvel ami, je le connais à peine; ce garçonnet « aux boucles trop noires » (pourquoi *trop ?*) est un Florentin, Giuseppe Bocci, que ses parents ont installé pensionnaire chez B..., le fameux prof. de philo, pour le soustraire

Digitized by Google

à la dépravation des camaraderies scolaires; il a des parents qui ont vraiment du nez ! Cet enfant me parlait d'une amusante étude psychologique consacrée par un de ses compatriotes aux *Amicizies di Collegio* que ce Kraft Ebing transalpin définit, paraît-il, « un mimétisme de l'instinct passionnel » — car, Italiens, Allemands ou Français, ces matérialistes manifestent, tous, la plus écœurante morticolore imbécillité.

« Comme la brochure contient d'amusantes observations, Giuseppe me la prêtera; je la lui ai demandée... pour qui ?... Pour toi, bien entendu, pour toi qui m'en récompenses par cet inique soupçon. Reconnais-tu ton injustice ? Alors embrasse-moi. Ne la reconnais-tu pas ? En ce cas, c'est moi qui t'embrasse.

« Que de bouquins on a fabriqués, déjà, traitant plus ou moins maladroitement de cette question attirante et complexe entre toutes !...

« Pour me retremper dans ma foi et ma religion sexuelle, j'ai relu les brûlants sonnets de Shakespeare au comte de Pembroke, ceux, non moins idolâtres, de Michel-Ange à Cavalieri, je me suis fortifié en reprenant des passages de Montaigne, de Tennyson, de Wagner, de Walt Whitman et de Carpenter...

« Mon svelte enfant chéri, mon Tanagra tiède et souple, je baise tes yeux qui palpitent. Tu le sais, tout ce passé malsain que je t'ai sacrifié sans hésitation, tout ce passé de curiosités avilissantes, à présent détestées, me semble aujourd'hui un cauchemar douloureux et lointain. Ta tendresse seule demeure, et m'exalte, et m'incendie...

« Zut ! il me reste juste un quart d'heure pour étudier « le Conceptualisme d'Abélard ». Ses conceptions devaient être d'un ordre particulier, à cet amputé.

« A toi corps et âme,

« TON CHARLIE. »

Digitized by Google

C'est fini. Qu'est-ce que je dois dire ? Je suis un peu intimidée par ces histoires de garçons. Ça ne m'étonne pas du tout que le père de Marcel ait *tiqué*, lui aussi... Oh ! je sais bien, je sais très bien que mon neveu est tout à fait ragoûtant, et même pis. Mais l'autre ? Marcel l'embrasse, il l'embrasse ce Charlie phraseur et plagiaire, malgré la petite moustache noire ? Marcel ne doit pas être vilain, quand on l'embrasse. Je le regarde en dessous avant de rendre la lettre; il ne pense pas du tout à moi, ne songe pas à me demander mon opinion; le menton appuyé dans sa main, il suit une idée. Sa ressemblance avec mon cousin l'Oncle, évidente à ce moment-là, me gêne brusquement et je lui rends les feuillets.

— Marcel, votre ami écrit plus joliment que Luce ces lettres-là.

— Oui... Mais vous n'êtes pas indignée, enfin, d'une rigueur si stupide, châtiant un Charlie si exquis ?

— Indignée, ce n'est peut-être pas le mot, mais je suis surprise. Car enfin, il ne saurait y avoir qu'un seul Marcel en ce monde, mais j'imagine que les collèges doivent recéler d'autres Charlie.

— D'autres Charlie ! Voyons, Claudine, vous ne le compareriez pas à ces potaches souillés qui... Tenez, donnez-moi à boire, et un lukum ! j'en ai chaud de penser à tout cela.

Il s'éponge d'un petit mouchoir en linon bleu. Comme je lui tends, empressée, un grog froid, il pose son porte-cartes près de lui, sur la table d'osier, et s'adosse encore fébrile, pour boire à petites gorgées. Il suce un lukum à la rose, mordille une galette salée, et s'absorbe dans le souvenir de son Charlie. Et moi je me demande, mordue par la curiosité, mordue à crier, quelles autres lettres peut bien contenir le porte-cartes vert-empire. Je ressens parfois (pas souvent, Dieu merci) de ces laides et violentes convoitises, aussi âpres que des envies de voler. Certes, je m'en rends bien compte,

Digitized by Google

si Marcel me surprend en train de fouiller dans sa correspondance, il aura le droit de me mépriser, et en usera, mais, à cette pensée, le rouge de la honte n'envahit pas mon front, comme il eût été de règle dans toute narration scolaire. Tant pis ! je pose, négligente, une assiette à gâteaux sur le porte-cartes tentateur. Si ça prend, ça prendra.

— Claudine, dit Marcel qui s'éveille, ma grand'mère vous trouve bien sauvage.

— C'est vrai. Mais je ne sais pas lui parler. Que voulez-vous, je ne la connais pas, moi...

— Ça n'a, d'ailleurs, aucune importance... Dieu ! comme Fanchette se déforme !

— Silence ! ma Fanchette est toujours admirable ! Elle aime beaucoup votre père.

— Ça ne m'étonne pas... il est si sympathique !

Il se lève sur ce mot aimable. Il glisse le chiffon de linon dans sa poche gauche... aïe !... non, il n'y pense pas. Qu'il s'en aille, vite ! Je me souviens, une seconde, des billets doux d'Anaïs qu'une semblable crise de curiosité me fit jadis extraire, à demi brûlés, du poêle de l'École... et je ne sens aucun remords. D'ailleurs, il a blagué son père, c'est un vilain petit garçon !

— Vous partez ? déjà ?

— Oui, il le faut. Et, je vous assure, ce n'est jamais sans regret. Car vous êtes la confidente rêvée, — et si peu femme !

On n'est pas plus aimable ! Je le reconduis jusqu'à l'escalier pour m'assurer que la porte, dûment close, l'obligera à sonner s'il remonte.

Vite, au petit porte-cartes ! Il sent bon; le parfum de Charlie, je suppose.

Dans une pochette, le portrait de Charlie. Un portrait-carte en buste, les épaules nues, la bandelette antique ceignant le

Digitized by Google

front, et cette date « 28 décembre ». Voyons le calendrier : « 28 décembre; les Saints-Innocents. » Vrai, les hasards de l'almanach en ont de bonnes !

Une pincée de petits bleus, écriture longue et prétentieuse, orthographe hâtive : des rendez-vous fixés ou remis. Deux télégrammes signés... Jules ! Ah çà, par exemple, Anaïs en bâillerait d'étonnement. Avec cette correspondance une photographie de femme ! Qui est-ce ? Une fort jolie créature, mince à l'excès, les hanches fuyantes, décolletée discrètement dans du chantilly pailleté; les doigts sur les lèvres, elle jette un baiser, au bas de la carte, la même signature... Jules ! Ça ! un homme ? Voyons, voyons ! J'aiguise mes yeux, je cours chercher la vénérable tri-loupe de papa, j'examine minutieusement : les poignets de « Jules » paraissent peut-être un peu forts, mais bien moins choquants que ceux de Marie Belhomme, pour ne citer que celle-là; les hanches ne peuvent pas être masculines, ni ces épaules rondes, et pourtant, pourtant les muscles du cou, sous l'oreille, me font hésiter davantage. Oui, le cou est bien d'un éphèbe; je m'en aperçois... C'est égal !... Continuons nos fouilles :

Sur un papier de cuisinière, en style de cuisinière, voici, orthographiés à la cuisinière, des renseignements obscurs :

« Tant qu'à moi, je ne vous conseye pas d'allé rue Traversière, mais vous ne risquez rien de m'accompagner chez Léon; c'est une salle aventageuse, près de la Brasserie que je vous ai causé, et vous y vérez des personnes qui valent la peine, des écuilliers de Médrano, eccetera. Pour ce qui est d'Ernestine et de la Charançone, ayez l'œil ! Je ne crois pas que Victorine a déjà tiré au sort. Rue Lafite, grand'mère a dû vous dire que l'hôtel est sûr. »

Quel drôle de monde ! C'est ce ramassis que Charlie a

Digitized by Google

« sacrifié » à Marcel ! Et il ose s'en faire un titre ! Ce qui m'ahurit par-dessus tout, c'est que mon « neveu » accepte sans dégoût les restes d'une affection où il a traîné des Charançonnes, des artilleurs; « eccœtera »... En revanche, je comprends à merveille que Charlie, écœuré à la fin des Jules trop complaisantes — tout de même, cette photographie invraisemblable ! — ait trouvé adorable la nouveauté d'un enfant qui lui apportait une sentimentalité inédite, avec des scrupules délicieux à vaincre...

Décidément, ce Charlie me répugne. Mon cousin l'Oncle a eu joliment raison de le faire flanquer à la porte du lycée Boileau... Un garçon brun comme lui, ça doit avoir des poils sur la poitrine...

— Mélie ! Vite, cours chez tante Cœur, prends un fiacre, c'est pour porter ce petit paquet à Marcel, avec une lettre que je lui écris. Tu ne le laisseras pas chez le concierge....

— Une lettre, bonnes gens ! Ben sûr que je la monterai ! T'es une belle fille. Sois tranquille, ma nonore, ça sera remis. Et personne n'y verra que du feu !

Je peux m'en fier à elle. Son dévouement s'exalte à la pensée que je vais sauter le pas... Ne la détrompons point. Ça lui fait tant de plaisir.

C'est pourtant vrai que Fanchette devient ridicule à voir ! Elle accepte sa corbeille « parisienne » à la condition que j'y adjoigne un morceau de ma vieille robe de chambre en velours de coton. Elle pétrit ce lambeau énergiquement, y fait ses ongles, le tient au chaud en boule sous elle, ou le lèche en songeant à sa future famille. Ses petites mamelles gonflent et deviennent douloureuses; elle est possédée d'un besoin fou de câlineries, et de « ferloties », comme on dit à Montigny.

Digitized by Google

Mélie me rapporte, jubilante, un mot de Marcel, en remerciement du porte-cartes renvoyé. « Merci, chère, je n'étais pas inquiet (*pardié non !*) sachant le porte-cartes entre vos petites mains que je baise affectueusement, discrète Claudine. »

« Discrète Claudine. » Ça peut être aussi bien une ironie qu'une prière de me taire.

Papa travaille avec M. Maria; c'est-à-dire qu'il exténue le malheureux garçon à bouleverser de fond en comble tous ses bouquins. Il a d'abord cloué, lui-même, à grand renfort de jurons, douze rayons au mur de la bibliothèque, rayons au format in-18 jésus. Une admirable besogne ! Seulement, quand M. Maria, doux, dévoué et poussiéreux, a voulu placer les volumes, il a découvert que papa s'était trompé d'un centimètre dans la distance entre les rayons, et que les livres ne pouvaient pas tenir debout. De sorte qu'il a fallu déclouer toutes ces maudites planches, sauf une. Vous parlez si les « Tonnerre de Dieu » et les « Père Éternel, descends ! » ont marché. Moi, je me tordais devant ce désastre. Et M. Maria, divinement patient, a seulement dit : « Oh ! ce n'est rien, nous espacerons un peu plus les onze rayons. »

Aujourd'hui, j'ai reçu un beau gros sac de chocolats à la crème, oui-da, avec une lettre de mon cousin l'Oncle : « Ma gentille petite amie, votre vieil oncle se fait aujourd'hui remplacer, vous ne vous en plaindrez pas, par ce sac P. P. C. Je voyage huit ou dix jours, pour affaires. A mon retour, si vous voulez bien, nous explorerons d'autres endroits de plaisir mal aérés. Prenez bien soin de Marcel qui — sans rire — gagne à vous fréquenter. Je baise avunculairement vos menottes. »

Oui ? eh bien — sans rire — j'aimerais mieux un oncle et pas de chocolats. Ou bien un oncle et des chocolats. D'ailleurs, ceux-ci sont inimitables. Luce se vendrait pour la moitié du sac. Attends, Fanchette, si tu veux que je te massacre, tu n'as

Digitized by Google

qu'à continuer ! Cette horreur plonge dans le sac ouvert une patte en cuiller, trop adroite; et pourtant elle n'aura que des moitiés de boules en chocolat, quand j'en aurai retiré la crème avec le gros bout d'une plume neuve.

Je n'ai pas revu Marcel de deux jours. Un peu honteuse de ma paresse à visiter tante Wilhelmine, je pars aujourd'hui sans entrain, quoique vêtue à mon gré. J'aime bien ma jupe tailleur qui colle, et ma chemisette en zéphir bleu lavé qui m'orange la peau. Avant de me donner mon congé, papa énonce avec solennité :

— Dis bien à ma sœur que j'ai du travail par-dessus les yeux, et qu'il ne me reste pas une minute à moi, afin qu'elle n'ait pas l'idée de venir me raser à domicile ! Et si on te manque de respect dans la rue *malgré* ton jeune âge, fous-leur un bon coup de poing à travers la hure !

Munie de ces sages avis, je m'endors dans l'honnête et malodorant Panthéon-Courcelles pendant quarante minutes, pour ne me réveiller qu'au point terminus, place Péreire. Zut ! Je ne la rate pas souvent, cette bêtise-là ! Il me faut revenir à pied avenue de Wagram, où la femme de chambre malveillante considère avec blâme mes cheveux courts, et m'apprend que « Madame vient de sortir ». Veine, veine ! Je ne traîne pas, et je « débigouille » lestement l'escalier sans le secours de l'ascenseur

Le parc Monceau, vert, avec ses pelouses tendres voilées de jets d'arrosage en rideaux vaporeux, m'attire comme quelque chose de bon à manger. Il y a moins d'enfants qu'au Luxembourg. C'est mieux. Mais ces pelouses qu'on balaie comme des parquets ! N'importe, les arbres m'enchantent, et l'humidité chauffée que je respire m'alanguit. Le climat de Paris est ignoblement chaud, tout de même. Ce bruit des feuilles, quelle douce chose !

Digitized by Google

Je m'assieds sur un banc, mais un vieux monsieur, la moustache et les cheveux vernis au pinceau, m'en déloge, par son insistance à s'asseoir sur le pan de ma jupe et à me frôler du coude. L'ayant traité de « vieille armelle », je m'éloigne d'un pas digne vers un autre banc. Un tout petit télégraphiste, — qu'est-ce qu'il fiche là ? — occupé à driguer[1] en chassant du pied un caillou plat, s'arrête, me dévisage et crie : « Hou ! que t'es vilaine ! veux-tu bien aller te cacher dans mon pieu ! » Ce n'est pas le désert, évidemment. Ah ! que ne suis-je assise à l'ombre du bois des Fredonnes ! Affalée contre un arbre, sur une chaise, je m'assoupis, bercée par les jets d'arrosage qui font tambour sur les feuilles larges des ricins.

La chaleur m'écrase, me rend gâteuse, complètement gâteuse. Gentille, cette dame qui trottine, mais les jambes trop courtes ; d'ailleurs, à Paris, les trois quarts des femmes ont le derrière sur les talons. Mon Oncle est ridicule de s'en aller au moment où je l'aimais bien. Mon Oncle... Il a des yeux jeunes malgré son commencement de patte d'oie, et une jolie façon de se pencher vers moi en me parlant. Sa moustache a le ton charmant que prennent les cheveux des blondes qui vieillissent. Il voyage pour affaires ! Pour affaires ou pour autre chose. Mélie, qui a l'œil exercé, m'a répondu, quand je lui ai demandé son impression : « Ton oncle, ma guéline, c'est un bel homme. Un bon arcandier[2], pour sûr. »

Il doit « trôler » avec des femmes, cet homme du devoir. C'est du propre !

Cette petite femme qui passe... Sa jupe tombe bien. Elle a une démarche... une démarche que je connais. Et cette joue ronde qu'un duvet fin cerne d'une ligne argentée dans la lumière, je la connais aussi... Ce petit nez esquissé, ces

1. Sauter d'un pied sur l'autre.
2. Arcandier, travailleur à tout faire.

Digitized by Google

pommettes un peu hautes... Mon cœur saute. D'un bond, je suis sur elle, et je crie de toutes mes forces : « Luce ! »

C'est invraisemblable, mais c'est bien elle ! Sa poltronnerie me le prouve assez : à mon cri, elle a bravement sauté en arrière et a mis son coude sur ses yeux. Mon émotion cède en fou rire nerveux; je la saisis par les deux bras; son petit visage aux yeux étroits, tirés vers les tempes, rougit jusqu'aux oreilles, puis pâlit brusquement; elle soupire enfin :

— Quel bonheur que ce soit toi !

Je la tiens toujours par les bras, et je n'en finis pas de m'étonner. Comment l'ai-je même reconnue ? Cette toute menue gobette — que j'ai toujours vue en tablier d'escot noir, chaussée de sabots pointus ou de solides souliers à lacets, sans autre chapeau que le capuchon rouge, la natte en semaine et le chignon le dimanche — cette Luce porte un complet tailleur mieux coupé que le mien, drap noir léger à piqûres blanches, une chemisette rose de Chine en soie souple, sous un boléro court, et une toque de crin drapé, soulevée d'une botte de roses, qu'elle n'a fichtre pas achetée aux « 4,80 ». Quelques fausses notes qu'on ne remarque pas tout de suite : un corset maladroit, trop raide et pas assez cambré; les cheveux manquant d'air, trop lisses, et les gants trop étroits. Elle gante du 5 1/2, et sans doute se serre dans du 5.

Mais comment expliquer de telles splendeurs ? Y a pas, ma petite amie s'est sûrement jetée dans la lucrative inconduite. Qu'elle est fraîche et jeune pourtant, sans poudre de riz ni rouge aux lèvres !

En face l'une de l'autre, à nous regarder sans rien nous dire, nous devons être impossibles. C'est Luce qui parle enfin :

— Oh ! tu as les cheveux coupés !

— Oui; tu me trouves laide, pas ?

— Non, dit-elle tendrement. Tu ne pourrais pas. Tu as

Digitized by Google

grandi. Tu es gente. Mais tu ne m'aimes plus ? Tu ne m'aimais pas guère déjà !

Elle a gardé son accent de Montigny, que j'écoute, charmée, l'oreille tendue à sa voix un peu traînante et douce. Ses yeux verts ont changé dix fois de nuance depuis que je la regarde.

— Il s'agit bien de ça, petite « arnie » ! Pourquoi es-tu ici, et pourquoi si belle, bon sang ? Ton chapeau est délicieux, mets-le un peu plus en avant. Tu n'es pas seule ? Ta sœur est ici ?

— Non, qu'elle n'est pas ici ! répond Luce, souriante avec malice. J'ai tout planté là. C'est long. Je voudrais t'expliquer. C'est une histoire comme dans un roman, tu sais !

Son accent décèle une fierté insondable; je n'y tiens plus.

— Mais raconte, mon petit « gouri »[1] ! J'ai tout mon après-midi à moi.

— Chance ! veux-tu venir chez moi, s'il te plaît, Claudine ?

— Oui, mais à une condition : je n'y trouverai *personne ?*

— Non, personne. Mais viens, viens vite, je demeure rue de Courcelles, à trois pas d'ici.

Les idées en salade, je l'accompagne en la regardant de côté. Elle ne sait pas bien relever sa jupe longue, et marche la tête un peu en avant, comme quelqu'un qui ne sent pas son chapeau très solide. Oh ! qu'elle était plus touchante et plus personnelle en jupe de laine à la cheville, avec sa natte mi-défaite, et ses pieds fins, toujours hors des sabots. Non qu'elle soit enlaidie ! Je constate que sa fraîcheur et la nuance de ses prunelles équivoques produisent de l'effet sur les passants. Elle le sait, elle fait de l'œil, inconsciente et généreuse, à tous les chiens coiffés que nous croisons. Que c'est drôle, mon Dieu, que c'est drôle ! Je piétine dans l'irréel.

— Tu regardes mon ombrelle, dit Luce. Aga la pomme en cristal. Elle a coûté cinquante francs, ma vieille !

1. Gouri : le petit porcelet qui tette encore.

Digitized by Google

— A qui ?

— Attends que je te raconte. Il faut que je te prenne du commencement.

J'adore ces tournures locales. Contrastant avec le costume chic, l'accent de terroir vous prend un relief ! Je comprends certaines gaîtés brusques de mon « neveu » Marcel.

Nous franchissons le seuil d'une maison neuve, écrasée de sculptures blanches et de balcons. Un vaste ascenseur nous enlève, tout en glaces, que Luce manie avec un respect craintif.

Chez qui va-t-elle me mener ?

Elle sonne au dernier étage — elle n'a donc pas sa clef ? — et passe vite devant une femme de chambre raide, vêtue à l'anglaise, noire avec un ridicule petit tablier en mousseline blanche, grand comme un costume de nègre, vous savez, ce costume qui se compose d'un menu carré de sparterie, pendu au-dessus du ventre par une ficelle.

Luce ouvre vivement une des portes de l'antichambre; je la suis, dans un couloir blanc à tapis vert sombre; elle ouvre une autre porte, s'efface, la referme sur nous et se jette dans mes bras.

— Luce ! veux-tu une tape ? dis-je, recouvrant à grand'-peine mon ancienne autorité, car elle me tient ferme et fourre son nez frais dans mon cou, sous l'oreille. Elle relève la tête, et sans desserrer ses bras, avec une ineffable expression d'esclavage heureux :

— Oh ! oui ! bats-moi un peu !

Mais je n'ai plus de goût, ou pas encore, à la battre. On ne bourre pas de coups de poing un costume tailleur de quatre cents francs et ce serait dommage d'aplatir d'une calotte ce joli paquet de roses. Griffer ses petites mains, oui... mais elle a gardé ses gants.

— Claudine !... oh ! tu ne m'aimes plus du tout !

Digitized by Google

— Je ne peux pas t'aimer comme ça sur commande. Il faut que je sache à qui j'ai affaire, moi ! Cette chemisette ne t'a pas poussé toute seule sur le dos, pas ? et cet appartement ? « Où suis-je ? Est-ce un prestige, est-ce un rêve enchanté ? » comme chantait la grande Anaïs avec sa voix au verjus.

— C'est ma chambre, répond Luce d'une voix onctueuse. Et s'écartant un peu, elle me laisse à mon admiration.

Trop cossue, mais pas trop bête, sa chambre. Bien tapissier, par exemple ! Du laqué blanc — hélas ! — mais voici des sièges et des panneaux tendus d'un velours amande à dessin coquille, copie d'Utrecht, je pense, qui flatte l'œil et avive le teint. Le lit — ah ! quel lit ! je ne résiste pas à mesurer sa largeur, de mes deux bras étendus... plus d'un mètre cinquante, Madame, plus d'un mètre cinquante, on vous dit, c'est un lit d'au moins trois places. De beaux rideaux de damas amande, aux deux fenêtres, et une armoire à glace à trois portes, et un petit lustre au plafond (il a l'air idiot ce petit lustre), et une grande bergère pékinée blanc et jaune près de la cheminée, et quoi encore, mon Dieu !

— Luce ! sont-ce les fruits du déshonneur ? tu sais bien, « les fruits trompeurs qui laissent dans la bouche un goût de cendre » s'il faut en croire notre vieille *Morale en exemples*.

— Tu n'as pas vu le plus beau, continue Luce sans répondre. Regarde !

Elle ouvre une des portes à petites guirlandes sculptées :

— C'est le cabinet de toilette.

— Merci : j'aurais pu croire que c'était l'oratoire de Mlle Sergent.

Dallé de faïence, paroissé de faïence, le cabinet de toilette étincelle, telle Venise, de mille feux (et davantage). Heulla-t'y possible ! Une baignoire pour jeune éléphant, et deux cuvettes profondes comme l'étang des Barres, deux cuvettes renversables. Sur la coiffeuse, de l'écaille blonde pour des

Digitized by Google

sommes folles. Luce se rue sur un bizarre petit banc, soulève, comme un dessus de boîte, le capitonnage bouton d'or qui le couvre, et dit avec simplicité, m'exhibant la cuvette oblongue :

— Il est en argent massif.

— Pouah ! Les bords doivent faire froid aux cuisses. Est-ce que tes armes sont gravées au fond ? Mais raconte-moi tout, ou je fiche le camp.

— Et c'est éclairé à l'électricité. Moi j'ai toujours peur que ça fasse des accidents, des étincelles, quelque chose qui tue (ma sœur nous a tellement rasées avec ça à Montigny, pendant les leçons de physique !). Alors, *quante* je suis toute seule le soir, j'allume une petite lampe à pétrole. As-tu vu mes chemises ? J'en ai six en soie, et le reste Empire à rubans roses, et les pantalons pareils...

— Des pantalons Empire ? Je crois qu'on n'en faisait pas une consommation effrénée, dans ce temps-là...

— Si-da, à preuve que la lingère me l'a dit, qu'ils sont Empire ! Et puis...

Sa figure pétille. Elle voltige d'une armoire à l'autre et s'empêtre dans sa jupe longue. Tout d'un coup, elle relève à pleines mains ses jupons qui crissent, et me chuchote extasiée :

— Claudine, j'ai des bas de soie ! ! !

Elle a, en effet, des bas de soie. Ils sont en soie, je puis le constater, jusqu'aux cuisses. Ses jambes, je les reconnais bien, les petites merveilles.

— Touche, comme c'est doux !

— Je m'en rapporte, je m'en rapporte. Mais je te jure que je m'en vais si tu continues à divaguer sans rien dire !

— Alors on va s'installer. Ici dans le fauteuil, « aplounetoi ». « Acoute » que je baisse le store, faute au soleil.

Impayables, ses coins de patois. Dans sa chemisette rose et sa jupe impeccable, ça fait opéra-comique.

Digitized by Google

— Si on boivait ? J'ai toujours deux bouteilles de vin kola, dans mon cabinet de toilette. *Il* dit que ça m'empêchera de tomber anémique.

— *Il !* Il y a un *Il !* Veine, on va tout savoir ! Le portrait du séducteur, tout de suite, amène-le.

Luce sort et revient un cadre à la main.

— Tiens, le voilà, dit-elle sans entrain.

Hideux, ce portrait-carte représentant un gros homme de soixante ans à peu près, peut-être plus, quasi chauve, l'air abruti, avec des bajoues de chien danois et de gros yeux de veau ! Terrifiée, je regarde ma petite amie qui considère silencieusement le tapis et remue le bout de son pied.

— Ma vieille, tu vas tout raconter. C'est plus intéressant encore que je ne pensais.

Assise à mes pieds sur un coussin, dans l'ombre dorée des stores baissés, elle croise ses mains sur mes genoux... Sa coiffure changée me gêne beaucoup; et puis elle ne devrait pas s'onduler... A mon tour, j'ôte mon canotier et je m'ébroue pour donner de l'air à mes boucles. Luce me sourit :

— Tu es tout-un-tel qu'un gars, Claudine, avec tes cheveux coupés, un joli gars, par exemple. Pourtant non, quand on te regarde, t'as bien une figure de fille, va, de jolie fille !

— Assez ! Raconte; depuis le petit bout jusqu'à aujourd'hui. Et « applette » un peu, que papa ne me croie pas perdue, écrasée...

— Oui. Donc, quand tu t'es décidée à m'écrire, après ta maladie, *elles* me faisaient déjà toutes les mauvaisetés possibles. Et ci, et ça, et j'étais une oie, et j'étais la caricature de ma sœur, et tout le temps elles m'appelaient par-des-noms.

— Elles sont toujours bien ensemble, ta sœur et la Directrice ?

— Pardi, encore plus pires. Ma sœur ne balaie même plus sa chambre. Mademoiselle a pris une petite bonne. Et, pour

Digitized by Google

un oui pour un non, Aimée prétend qu'elle est malade, ne descend pas, et c'est Mademoiselle qui la remplace pour presque toutes les leçons orales. Mieux que ça : un soir, j'ai entendu Mademoiselle, dans le jardin, faire une scène terrible à Aimée à cause d'un nouveau sous-maître. Elle ne se connaissait plus : « Tu en feras tant que je te tuerai », qu'elle disait à Aimée. Et ma sœur se tordait et répondait, en la regardant de côté : « Tu n'oserais pas, tu aurais trop de chagrin après. » Alors Mademoiselle se mettait à « chougner » et la suppliait de ne plus la tourmenter, et Aimée se jetait à son cou et elles remontaient ensemble. Mais c'est pas tout ça, j'y étais habituée. Seulement, ma sœur, je te dis, me traitait comme un chien, et Mademoiselle aussi. Quand j'ai commencé à demander des bas, des chaussures, ma sœur m'a envoyée faire fiche : « Si les pieds de tes bas sont troués, raccommode-les, qu'elle m'a dit; et puis les jambes sont encore bonnes, tant qu'on ne voit pas les trous c'est comme s'ils n'y étaient pas. » Pour les robes, la même chose; elle a eu le toupet, cette saloperie, de me repasser un vieux corsage qui n'avait plus de dessous de bras. Je pleurais toute la journée d'être si mal arrangée dans mes effets, j'aurais mieux aimé qu'on me batte ! Une fois, j'ai écrit chez nous. Y a jamais le sou, tu sais bien. Maman m'a répondu : « Arrange-toi avec ta sœur, tu nous coûtes assez d'argent, notre cochon est crevé de maladie et j'ai eu quinze francs de pharmacie le mois dernier pour ta petite sœur Julie; tu sais qu'à la maison c'est misère et compagnie, et si tu as faim, mange ton poing. »

— Continue.

— Un jour que j'avais essayé de faire peur à ma sœur, à la fin elle m'a ri au nez et elle m'a crié : « Si tu ne te trouves pas bien ici, retourne donc chez nous, ça sera un bon débarras, tu garderas les oies. » Ce jour-là, j'ai pas pu dîner, ni dormir. Le lendemain matin, après la classe, en remontant

Digitized by Google

au réfectoire, j'ai trouvé la porte de la chambre d'Aimée entr'ouverte, et son porte-monnaie sur la cheminée près de la pendule (car elle a une pendule, ma chère, oh ! la sale bête !). J'en ai eu comme un sang glacé. J'ai sauté sur le porte-monnaie, mais elle m'aurait bien fouillée, je ne savais pas où le musser. J'avais encore mon chapeau sur la tête, j'ai mis ma jaquette, je suis descendue aux cabinets, j'ai jeté mon tablier dedans, je suis ressortie sans rencontrer personne (tout le monde était déjà au réfectoire) et j'ai couru prendre, à pied, le train de 11 heures 39 pour Paris. Il allait partir. J'étais moitié morte de courir.

Luce s'arrête pour souffler et jouir de son effet. J'avoue que je suis abrutie. Jamais je ne l'aurais crue capable d'un tel coup de tête, cette mauviette.

— Après ? Vite, mon petit, après ? Combien contenait-il, le porte-monnaie ?

— Vingt-trois francs. Rendue à Paris, il me restait donc neuf francs, j'ai pris des troisièmes, tu penses. Mais, attends; tout le monde me connaît à la gare, et le père Racalin m'a demandé : « Où que vous courez comme ça, ma petite compagnie ? » Je lui dis : « Maman est malade, on nous a télégraphié, je m'en vais vite à Sementran, ma sœur ne peut pas quitter. — C'est bien tourmentant », qu'il a répondu.

— Mais, arrivée à Paris, qu'est-ce que tu as fait ?

— Je suis sortie de la gare, j'ai marché. J'ai demandé où était la Madeleine.

— Pourquoi ?

— Tu vas voir. Parce que mon oncle — c'est lui, sur le portrait — demeure rue Tronchet, près de la Madeleine.

— Le frère de ta mère ?

— Non, son beau-frère. Il a épousé une femme riche, qui est morte; il a refait encore « mas » de sous, et, comme de juste, il n'a plus voulu entendre parler de nous qui étions des

Digitized by Google

crève-la-faim. C'est naturel. Je savais son adresse parce que maman, qui guigne l'argent, nous forçait à lui écrire, tous les cinq, au jour de l'an, sur du papier à fleurs. Jamais il ne répondait. Alors j'ai seulement été chez lui pour savoir où coucher.

— « Où coucher ! » Luce, je te vénère.... Tu es cent fois plus maligne que ta sœur, et que moi aussi.

— Oh ! maligne ?... ce n'est pas le mot. Je tombe là dedans. Je mourais de faim. J'avais le vieux petit corsage d'Aimée et mon chapeau d'uniforme. Et je trouve un appartement *encore* plus beau qu'ici, et un domestique homme qui me dit tout sec : « Qu'est-ce que vous demandez ? » J'avais honte, j'avais envie de pleurer. Je réponds : « Je voudrais voir mon oncle. » Sais-tu ce qu'il me dit, cet « arnie-là » ? « Monsieur m'a donné l'ordre de ne recevoir personne de sa famille ! » Si c'est pas à tuer ! Je me retourne pour m'en aller, mais je me trouve nez à nez avec un gros monsieur qui rentre. Il en est resté de là ! « Comment vous appelez-vous ? — Luce. — C'est votre mère qui vous envoie ? — Oh ! non, c'est moi toute seule. Ma sœur me rendait si malheureuse que je me suis sauvée de l'École. — De l'École ? Quel âge as-tu donc ? qu'il me dit en me prenant par le bras et en m'emmenant dans la salle à manger. — Dix-sept ans dans quatre mois. — Dix-sept ? Vous ne les paraissez pas, loin de là. Quelle drôle d'histoire ! Asseyez-vous, mon enfant, et contez-moi ça. » Moi, n'est-ce pas, je lui sors tout, les misères, et Mademoiselle, et Aimée, et les bas troués, et tout, enfin. Il écoutait, il me regardait avec de gros yeux bleus, et il rapprochait sa chaise. Vers la fin, j'étais si fatiguée, je me mets à pleurer ! Voilà un homme qui me prend sur ses genoux, qui m'embrasse, qui me flatte : « Pauvre mignon ! C'est pitoyable, chagriner une si gentille petite fille. Ta sœur tient de sa mère, vois-tu, c'est une peste. A-t-elle de beaux cheveux ! Avec sa natte on lui donnerait

Digitized by Google

quatorze ans. » Et petit à petit voilà qu'il me tripote les épaules, me serre la taille et les hanches, et m'embrasse toujours en soufflant comme un phoque. Ça me dégoûtait un peu, mais je ne voulais pas le mécontenter, tu comprends.

— Je comprends très bien. La suite ?

— La suite... je ne pourrai pas te la raconter toute.

— Fais la sainte-nitouche ! Tu n'étais pas si bégueule à l'École !

— C'est pas la même chose... *Avant*, il m'a fait dîner avec lui, je mourais de faim. Des bonnes choses, Claudine ! Des « ferloties » partout et du champagne. Je ne savais plus ce que je disais après le dîner. Lui, il était rouge comme un coq, mais ne perdait pas la carte. Il m'a proposé carrément : « Ma petite Luce, je m'engage à te loger huit jours, à prévenir ta mère — et de façon qu'elle ne jappe pas — et plus tard à te préparer un joli petit avenir. Mais, à une condition : tu feras ce que je voudrai. Tu m'as l'air de ne pas cracher sur les bonnes choses et d'aimer tes aises; moi aussi. Si tu es toute neuve, tant mieux pour toi, parce qu'alors je serai gentil avec toi. Si tu as déjà traîné avec des garçons y a rien de fait ! J'ai mes idées et j'y tiens. »

— Et puis ?

— Et puis il m'a emmenée dans sa chambre, une belle chambre rouge.

— Et puis ? dis-je avidement.

— Et puis... je ne sais plus, na !

— Veux-tu une tape pour te faire parler ?

— Eh bien, dit Luce en secouant la tête, ce n'est pas si drôle, va...

— Ah ? Est-ce que ça fait vraiment très mal ?

— Pour sûr ! J'ai « huché » de toutes mes forces, et puis sa figure tout contre la mienne me faisait chaud, et puis ses jambes poilues me grattaient... Il soufflait, il soufflait ! Comme

Digitized by Google

je « huchais » trop, il m'a dit d'une voix étranglée : « Si tu ne cries pas, je te colle une montre en or demain. » J'ai essayé de ne plus rien dire. Après, j'étais si énervée, je pleurais tout haut. Lui, il m'embrassait les mains et répétait : « Jure-moi que personne d'autre ne t'aura; j'ai trop de chance, j'ai trop de chance ! » Mais je n'étais pas bien contente !

— Tu es difficile.

— Et puis, malgré moi, je songeais pendant ce temps-là au viol d'Ossaire, tu t'*en* rappelles, ce libraire d'Ossaire, Petitrot, qui avait violé une de ses employées. Nous lisions dans ce temps-là le *Moniteur du Fresnois* en cachette et nous retenions des phrases par cœur. Ces souvenirs-là, tout de même, ça reparaît mal à propos.

— Pas de littérature, conte la suite.

— La suite ? Dame... Le lendemain matin, de voir ce gros homme dans mon lit, je n'en revenais pas. Il est si laid quand il dort ! Mais il n'a pas été bien méchant jamais, et même, quelquefois, on a de bons moments...

Les paupières de Luce, baissées, cachent des yeux hypocrites et renseignés. J'ai envie de la questionner, et en même temps ça me gêne. Étonnée de mon silence, elle me regarde.

— Ensuite, Luce, va donc !

— Ah ! oui... Ma famille m'a d'abord fait chercher. Mais mon oncle a écrit tout de suite là-bas : « Mon petit mignon, j'ai simplement prévenu ta mère qu'elle nous flanque la paix, si elle tient à voir la couleur de mon argent après ma mort. Pour toi, fais ce que tu voudras. T'as vingt-cinq louis par mois, la pâtée et la couturière, envoie-leur de la braise, ne leur en envoie pas, je m'en fiche ! Moi, pas un rotin ! »

— Alors... tu as envoyé de l'argent chez toi ?

La figure de Luce devient diabolique.

— Moi ? Tu ne me connais pas ! Ah ! la la, ils m'en ont trop fait ! Crever, tu entends, crever, je les verrais tous

Digitized by Google

crever que je n'en boirais pas une goutte de moins ! Ah ! ils ne se sont pas privés de m'en demander de l'argent, et gentiment, avec des bonnes manières. Sais-tu ce que je leur ai répondu ? J'ai pris une feuille de papier blanc, une grande, et j'ai écrit dessus : M...e ! parfaitement !

Elle a dit le mot, un mot de cinq lettres.

Debout, elle danse, son joli visage rose tout illuminé de férocité. Je n'en reviens pas...

C'est ça, cette fillette craintive que j'ai connue à l'école, cette pauvre sœur battue par la favorite Aimée, la petite Luce câline qui voulait toujours m'embrasser dans le bûcher ? Si je m'en allais ? Cette gamine et son oncle, c'est trop moderne pour moi. C'est qu'elle les laisserait crever, comme elle dit !

— Vrai, Luce, tu les laisserais...

— Oh ! oui, ma Claudine ! Et puis, ajoute-t-elle, en riant d'un air pointu, si tu savais, je travaille mon oncle pour qu'il fasse un testament contre eux ! C'est à se tordre.

Évidemment, c'est à se tordre.

— Alors, tu es tout à fait contente ?

Elle interrompt sa valse et fait la moue :

— Tout à fait, tout à fait ?... Il y a des épines. Avec mon oncle, il faut encore que je file doux ! Il a une façon de me dire : « Si tu ne veux pas, c'est fini nous deux ! » qui me force à marcher.

— Si tu ne veux pas quoi ?

— Rien, un tas de choses, répond-elle, avec un geste déblayeur. Mais aussi il me donne de l'argent que je cache sous une pile de chemises et surtout, oh ! surtout, des bonbons, des pâtisseries, des petits oiseaux à manger. Et mieux que ça, du champagne à dîner.

— Tous les jours ? Tu te couperoseras, ma chère !

— Tu crois ? Regarde-moi donc...

Digitized by Google

C'est vrai qu'il n'y a pas de fleur plus fraîche. La peau de Luce est une étoffe grand teint : ça ne tache ni à l'eau ni à la boue.

— Dis-moi, chère Madame et amie. Tu reçois ? Tu donnes à dîner ?

Elle se rembrunit.

— Pas mèche, avec ce vieux jaloux ! Il veut que je ne voie personne. Mais (elle baisse la voix et parle avec un sourire révélateur), mais on peut s'arranger quand même... J'ai revu mon petit ami, Caïn Brunat, tu sais, celui que tu appelais mon « flirt ». Il est aux Beaux-Arts, il doit devenir un grand artiste et il fera mon portrait. Si tu savais,... dit-elle avec sa volubilité d'oiseau, il est vieux, mon oncle, mais il a des idées impossibles. Des fois il me fait mettre à quatre pattes, et courir comme ça dans la chambre. L'air d'un bouloustre[1] avec son gros ventre, il court après moi aussi à quatre pattes, et se jette sur moi en criant : « Je suis le fauve !... sauve-toi ! Je suis le taureau ! »

— Quel âge a-t-il ?

— Cinquante-neuf ans, qu'il dit, un peu plus, je crois.

J'ai mal à la tête, j'ai des courbatures. Cette Luce est trop sale. Il faut la voir raconter ces horreurs ! Perchée sur un pied, ses frêles mains étendues, sa taille menue dans un ruban rose à boucle, et ses cheveux doux tirés sur ses tempes transparentes, la jolie petite pensionnaire !

— Luce, pendant que tu es déchaînée, donne-moi des nouvelles de Montigny, je t'en prie ! personne ne me parle plus de là-bas. La grande Anaïs ?

— Normale; rien de particulier. Elle « est » avec une troisième année.

— Une troisième année pas dégoûtée, vrai ! Marie

1. Caricature grotesque.

Digitized by Google

Belhomme et ses mains de sage-femme ? Tu te souviens, Luce, quand elle nous avouait, l'été, qu'elle ne portait pas de pantalon, pour sentir ses cuisses « faire doux en marchant » ?

— Oui, je m'*en* rappelle. Elle est demoiselle de magasin. Pas de chance, la pauvre fille !

— Tout le monde ne peut pas avoir ta chance, petite prostituée !

— Je ne veux pas qu'on m'appelle comme ça, proteste Luce, choquée.

— Eh bien alors, vierge timide, parlez-moi de Dutertre.

— Oh ! ce pauv' docteur, il me faisait beaucoup d'agaceries, les derniers temps...

— Eh bien ? Pourquoi pas ?

— Parce que ma sœur et Mademoiselle l'ont « resoupé » de la belle façon, et que ma sœur m'a dit : « Si ça t'arrive, je t'ôte les deux yeux ! » Il a des embêtements avec sa politique.

— Tant mieux. Lesquels ?

— « Acoute » une histoire. A une séance du conseil municipal, Dutertre s'est fait attraper rapport à la gare du Moustier. Voulait-il pas la faire mettre à deux kilomètres du village, parce que ça aurait été plus commode à M. Corne — tu sais, le propriétaire de ce beau château au bord d'une route — qui lui a donné gros comme ça d'argent !

— Ce toupet !

— Donc, au conseil, Dutertre a essayé d'enlever ça comme une chose toute raisonnable, et les autres ne « mouffaient » guère, quand le D^r^ Fruitier, un grand vieux, sec, un peu maboule, s'est levé et a traité Dutertre comme le dernier des derniers. Dutertre y a répondu tout fort, trop fort, et Fruitier y a collé sa main sur la figure, en plein conseil !

— Ah ! ah ! je le vois d'ici, le vieux Fruitier; sa petite main blanche, toute en os, a dû sonner...

— Oui, et Dutertre, hors d'état, se frottait la joue, gesti-

Digitized by Google

culait, criait : « Je vous enverrai mes témoins ! » Mais l'autre a répondu tranquillement : « On ne se bat pas avec un Dutertre, ne me forcez pas à imprimer pourquoi dans les journaux de la région... » Ça en a été un « raffut » dans le pays, je t'assure !

— Je m'en doute. Mademoiselle a dû en faire une maladie ?

— Elle en serait morte de rage si ma sœur ne l'avait pas consolée; mais elle en a dit ! Comme elle n'était pas de Montigny, elle n'arrêtait pas : « Sale pays de voleurs et de brigands ! » Et ci, et ça...

— Et Dutertre, on le montre au doigt ?

— Lui ! Deux jours après on n'y pensait plus; il n'a pas perdu ça de son influence. La preuve, c'est qu'à une des dernières séances du conseil, on est venu à parler de l'École, et à dire qu'elle était drôlement tenue. Tu comprends, les histoires de Mademoiselle avec Aimée se savent maintenant dans tout le pays; sans doute il y a des grandes gobettes qui en auront causé..., si bien qu'un conseiller a demandé le déplacement de Mlle Sergent. Là-dessus mon Dutertre se lève et déclare : « Si on prend à partie la Directrice, j'en fais une affaire personnelle. » Il n'a rien ajouté de plus, mais on a compris, et on s'est mis à parler d'autres choses parce que, tu comprends, presque tous lui ont des obligations...

— Oui, et puis il les tient par les cochonneries qu'il sait sur leur compte.

— N'empêche que ses ennemis se sont jetés là-dessus, et que le curé en a parlé dans son sermon le dimanche suivant.

— Le vieil abbé Millet ? En pleine chaire ? Mais Montigny doit être à feu et à sang !

— Oui, oui. « Honte », qu'il criait, le curé. « Honte sur les scandaleuses leçons de choses prodiguées à la jeunesse dans vos écoles sans Dieu ! » Tout le monde comprenait qu'il parlait de ma sœur avec la Directrice; on se faisait un bon sang, vrai !

Digitized by Google

— Encore, Luce, raconte encore... Tu m'épanouis.

— Ma foi, je ne sais plus rien. Liline est accouchée de deux jumelles le mois dernier. On a fait une grande réception avec vin d'honneur au fils Hémier qui revenait du Tonkin, où il a gagné une belle position. Adèle Tricotot en est à son quatrième mari. Gabrielle Sandré, qui a toujours l'air si petite fille avec ses dents de bébé, se marie à Paris. Léonie Mercant est sous-maîtresse à Paris (tu sais bien, cette grande timide qu'on s'amusait à faire rougir parce qu'elle a la peau si fine). Toutes, je te dis, toutes, viennent à Paris; c'est une manie, c'est une rage.

— Une rage qui ne me gagne guère, dis-je, avec un soupir; je me languis de là-bas, moi... Moins qu'en arrivant, pourtant, parce que je commence à m'attacher à...

Je me mords les lèvres, inquiète d'avoir trop parlé. Mais Luce n'est pas perspicace, et poursuit, grand train :

— Ben vrai, si tu te languis, c'est pas comme *à* moi. Des fois, je rêve, dans ce grand lit-là, que je suis encore à Montigny, et que ma sœur m' « arale » avec ses fractions décimales, et le système orographique de l'Espagne, et les pédoncules quadrijumeaux; je me réveille en sueur, et j'ai toujours une grande joie en me voyant ici...

— Près de ton bon oncle, qui ronfle.

— Oui, il ronfle. Comment le sais-tu ?

— O Luce, que tu sais être désarmante ! Mais l'École, raconte encore l'École. Te souviens-tu des farces qu'on faisait à la pauvre Marie Belhomme, et de la méchante Anaïs ?

— Anaïs, elle est à Normale, je te l'ai déjà dit. Mais c'est le diable dans un bénitier. Avec sa « troisième année » qui s'appelle Charretier, c'est quasiment ma sœur avec Mademoiselle. Tu sais bien, à Normale, les dortoirs sont composés de deux rangées de cabines ouvertes, séparées par une allée pour la surveillance. La nuit, on tire un rideau en andrinople

Digitized by Google

devant ces boîtes-là. Eh bien, Anaïs trouve moyen d'aller retrouver Charretier presque toutes les nuits, et elle ne s'est pas encore fait pincer. Mais ça finira mal. Je l'espère, du moins.

— Comment sais-tu ça ?

— Par une pensionnaire de chez nous, de Semantran, qui est entrée en même temps qu'Anaïs. Elle a une mine, cette Anaïs, il paraît, un squelette ! Elle ne peut pas trouver de cols d'uniforme assez étroits. Penses-tu, ma Claudine, on se lève à cinq heures là-bas ! Moi, je me prélasse dans mon dodo jusqu'à dix-onze heures, et j'y prends mon petit chocolat. Tu comprends, ajoute-t-elle avec une mine raisonnable de petite bourgeoise sensée, ça aide à passer sur bien des choses.

Moi, je divague du côté de Montigny, en mon for intérieur. Luce s'est accroupie à mes pieds, comme une petite poule.

— Luce, qu'est-ce qu'on a en style pour la prochaine fois ?

— Pour la prochaine fois, dit Luce en éclatant de rire, on a : *Écrivez une lettre à une jeune fille de votre âge pour l'encourager dans sa vocation d'institutrice.*

— Non, Luce, c'est pas ça, on a : *Regarder en dessous de soi et non au-dessus, c'est le moyen d'être heureux.*

— Non-da ! C'est : *Que pensez-vous de l'ingratitude ? Appuyez votre commentaire d'une anecdote que vous imaginerez.*

— Ta carte est-elle faite ?

— Non, ma vieille, j'ai pas eu le temps de la « repasser ». Je vais me faire resouper, pense donc : mes montagnes pas hachées et ma côte de l'Adriatique pas finie.

Je fredonne : « Descendons vers l'Adriatique... »

— « Et portons à bord nos filets », chante Luce de sa petite voix agile.

Toutes deux alors, à la tierce : « Descendons et portons à bord tous nos filets ! »

Digitized by Google

Et nous entonnons :

Vite, en mer ! Pêcheurs, la marée
Écume autour des noirs îlots :
La barque, au rivage amarrée,
Frémit sous les baisers des flots.
Allons, filles du bourg rustique,
Courons toutes sur les galets,
Descendons vers l'Adriatique
Et portons à bord nos filets.
Descendons et portons à bord tous nos filets.

— Tu te rappelles, Luce, c'est là que Marie Belhomme descendait toujours de deux tons, sans qu'on sache pourquoi. Elle en tremblait dix mesures avant, mais ça ne ratait jamais. Au refrain !

La nuit calme et fraîche
Promet bonne pêche;
Sur les flots calmés,
Beaux pêcheurs, ramez !

— Et maintenant, Luce, le grand arrivage de la marée !

Voici les dorades,
Reines de nos rades.
Les seiches nageant
Sur l'algue d'argent
Et puis les girelles.
Fluettes et frêles,
Aux corsages bleus.
Quelle pêche heureuse !
La mer généreuse
A comblé nos vœux ! } *bis*

Entraînées et battant la mesure, nous menons jusqu'au bout cette romance ébouriffante, et nous éclatons de rire comme

Digitized by Google

deux gosses que nous sommes encore. Pourtant, je ressens un peu de mélancolie, à ces vieux souvenirs; mais Luce, débridée, saute sur un pied, pousse des cris de joie, se mire dans « son » armoire à trois portes...

— Luce, tu ne regrettes pas l'École ?

— L'École ? Quand j'y repense, à table, je redemande du champagne, et je mange des petits fours glacés à m'en rendre malade, pour rattraper le temps perdu et me récompenser. Va, je n'ai pas assez quitté l'École !

Je suis son geste désenchanté vers le paravent à deux feuilles, laque et soie, qui masque à demi une petite table-pupitre, banc à dossier, une table comme celle de Montigny, tachée d'encre, où traînent des grammaires, des arithmétiques. J'y cours, et j'ouvre des cahiers remplis de l'écriture sage et puérile de Luce.

— Tes anciens cahiers, Luce ? Pourquoi ?

— Non, pas mes anciens cahiers, malheureusement mes nouveaux ! Et tu pourras trouver mon grand tablier noir dans la penderie du cabinet de toilette.

— Quelle idée ?

— Oh ! dame, c'est une idée de mon oncle, la pire de toutes ! Tu n'imagines pas, ma Claudine, gémit Luce en levant deux bras dolents, il m'oblige souvent à refaire ma natte, à endosser un grand sarrau, à m'asseoir à ce pupitre... et puis il me dicte un problème, un canevas de narration...

— Non !

— Si. Et pas pour de rire : je dois calculer, rédiger, la scie des scies ! La première fois, comme je refusais, il s'est fâché, tout à fait. « Tu mérites d'être fouettée, tu vas être fouettée », qu'il me répétait, les yeux brillants, la voix drôle; ma foi, j'ai eu peur; je me suis mise au travail.

— Alors, ça l'intéresse, cet homme, tes progrès scolaires ?

— Ça l'amuse, ça... le met en train. Il me fait penser à

Digitized by Google

Dutertre qui lisait nos compositions françaises en nous fourrant les doigts dans le cou. Mais Dutertre était plus beau garçon que mon oncle. Ça oui, soupire la pauvre Luce, écolière à perpétuité.

Je n'en reviens pas ! Cette pseudo-petite fille en tablier noir, ce vieux magister qui l'interroge sur les fractions décimales...

— Crois-tu pas, ma Claudine, continue Luce en s'assombrissant davantage, qu'hier il m'a attrapée, *cel'-là*, tout un tel comme ma sœur à Montigny, parce que je me trompais sur des dates de l'Histoire d'Angleterre. Je me suis révoltée, je lui ai crié : « L'histoire d'Angleterre, c'est du brevet supérieur, j'en ai assez ! » Mon oncle n'a pas sourcillé, il a seulement dit, en fermant son livre : « Si l'élève Luce veut son bijou, elle devra me réciter sans faute la *Conspiration des Poudres*. »

— Et tu l'as récitée sans faute ?

— Pardi; voilà la *blouque*[1]. Elle valait bien ça; « aga » les topazes, et les yeux du serpent sont en petits diamants.

— Mais dis donc, Luce, c'est très moral, en somme. Tu pourras te présenter au « supérieur » à la prochaine session.

— Bouge pas, rage-t-elle, en menaçant de son petit poing. Ma famille paiera tout. Et puis, je me revenge, après je mets mon oncle à la diète. Le mois dernier, j'ai été indisponible quinze jours. Aïe donc !

— Il devait faire une tête !

— Une tête ? Tu en as, des mots ! piaille Luce ravie, renversée dans son fauteuil, et montrant toutes ses petites dents, blanches et courtes.

A l'école, elle riait tout à fait de même, pour une grosse inconvenance d'Anaïs ou une méchanceté. Mais moi, je me sens choquée. Ce gros homme qu'elle plaisante est trop près

1. Prononciation fresnoise de « boucle ».

Digitized by Google

de nous, dans tout ce luxe cocotte. Tiens, elle n'avait pas ce pli charmant à la naissance du cou.

— Luce, tu engraisses !

— Tu crois ? Je crois aussi. Je n'étais déjà pas bien noire de peau à Montigny, dit-elle rapprochée et coquette, à présent je suis encore plus blanche. Si seulement j'avais des vrais nichons ! Mais mon oncle m'aime mieux plate. Ils sont tout de même un peu plus ronds qu'à nos concours dans les chemins creux, tu sais, Claudine ?... Veux-tu voir ?

Tout près de moi, animée, caressante, elle défait d'une main preste sa chemisette rose. La naissance de la gorge est si fine et si nacrée qu'elle bleuit dans ce rose de Chine. Des rubans roses courent dans la dentelle de la chemise (Empire, ne l'oublions pas !). Et ses yeux, des yeux verts cillés de noir, s'alanguissent singulièrement.

— O Claudine !

— Quoi ?

— Rien... Je suis contente de t'avoir retrouvée ! Tu es encore plus jolie que là-bas, quoique tu sois encore plus rude pour ta Luce.

Ses bras câlins entourent mon cou. Dieu, que j'ai mal à la tête !

— De quel parfum te sers-tu donc ?

— Du Chypre. Pas, je sens bon ? Oh ! embrasse-moi, tu ne m'as embrassée qu'une fois... Tu me demandais si je ne regrette rien de l'École ? Si, Claudine, je regrette le petit hangar où nous cassions du bois à sept heures et demie du matin, et où je t'embrassais, et où tu me battais ! M'as-tu assez « taraudée », méchante ! Mais, dis, tu dois quand même me trouver plus jolie ? Je me baigne tous les matins, je me lave autant que ta Fanchette. Reste encore ! Reste ! Je ferai tout ce que tu voudras. Et puis, do'-moi ton oreille ! Je sais tant de choses, à présent...

Digitized by Google

— Ah, non !

La frôleuse parle encore, que je l'ai poussée par les épaules, si brutalement qu'elle s'en va trébucher contre la belle armoire à trois portes et s'y cogne la tête. Elle se frotte le crâne et me regarde, pour savoir s'il faut pleurer. Alors, je me rapproche et je lui allonge une calotte. Elle devient toute rouge et fond en larmes.

— Heullà-t-y possible ! Qu'est-ce que je t'ai fait ?

— Dis donc, est-ce que tu crois que je m'arrange des restes d'un vieux ?

Je coiffe mon canotier d'une main nerveuse (je me pique très fort la tête avec mon épingle); je jette ma jaquette sur mon bras et je cherche la porte. Avant que Luce sache ce qui lui arrive, je suis déjà dans l'antichambre, où je tâtonne pour trouver la sortie. Luce, éperdue, se jette sur moi.

— Tu es folle, Claudine !

— Pas du tout, ma chère. Je suis trop vieux jeu pour toi, voilà tout. Ça ne marcherait pas, nous deux. Mille choses à ton oncle.

Et je descends vite, vite, pour ne pas voir Luce en larmes, sa chemisette ouverte sur sa gorge blanche, pleurant tout haut et me criant, penchée sur la rampe, de revenir.

— Erviens, ma Claudinde ! erviens !

Je me trouve dans la rue avec une lourde migraine et l'ahurissement que vous laissent les rêves particulièrement idiots. Il est près de six heures; l'air toujours poussiéreux de ce sale Paris me semble, ce soir, léger et doux Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Je voudrais qu'on me réveillât en me tirant par la manche, et qu'une Luce en sabots pointus, ses cheveux indociles en mèches hors du capulet rouge, me pût dire en riant comme une gamine :

« Que t'es bête, ma Claudine, de rêver des choses pareilles ! »

Digitized by Google

Mais voilà, je ne me réveille pas. Et c'est l'autre Luce que je vois toujours éplorée, en désordre, et m'appelant dans son patois trempé de larmes, plus jolie et moins touchante que la Luce écolière.

Mais, avec tout ça, qu'est-ce qui m'a pris, quand cette petite m'a suppliée, ses bras fins noués à mon cou ? Je suis donc devenue, en peu de mois, bien bégueule ? disons le mot, bien vertueuse ? Ce n'est pas la première fois que cette Luce incorrigible cherche à me tenter, ni la première fois que je la bats. Mais tout un flot a remué dans moi. De la jalousie, peut-être... Une sourde indignation à penser que cette Luce qui m'adorait, qui m'adore à sa manière, est allée gaîment se jeter dans les jambes d'un vieux monsieur (non, ces yeux de veau mal cuit !)... Et du dégoût. Du dégoût, certes ! Je suis là à faire la maligne dans la vie, et à crier sur les toits : « Ah ! ah ! on ne m'apprend rien, à moi ! ah ! ah ! je lis tout, moi ! et je comprends tout, moi, quoique je n'aie que dix-sept ans ! » Parfaitement. Et pour un monsieur qui me pince le derrière dans la rue, pour une petite amie qui vit ce que j'ai coutume de lire, je me bouleverse, je distribue des coups de parapluie, ou bien je fuis le vice avec un beau geste. Au fond, Claudine, tu n'es qu'une vulgaire honnête fille. Ce que Marcel se ficherait de moi s'il savait ça !

Voici poindre Panthéon-Courcelles, pacifique et zigzagant. Hop ! sautons, en dédaignant de faire arrêter. Un saut réussi sur une plate-forme d'omnibus au grand trot, ça console de bien des choses. Pourvu que papa ne s'avise pas de faire, aujourd'hui précisément, une station dans la vie réelle ! Il pourrait trouver mon absence un peu longue, et ça m'ennuie de lui mentir, de lui raconter que j'ai passé l'après-midi avec tante Cœur.

Rien à craindre : papa plane, comme d'habitude. Quand j'entre, entouré de manuscrits, il me lance, tapi dans sa barbe,

Digitized by Google

un premier coup d'œil sauvage. M. Maria, qui ne fait pas beaucoup de bruit, écrit à une petite table, et, en m'apercevant, tire sa montre d'un geste furtif. C'est lui qui s'inquiète de mon absence !

— Ah ! ah ! s'écrie papa de sa plus belle voix. Tu t'en paies du devoir de famille ! Il y a au moins une heure que tu es partie !

M. Maria jette sur papa un regard navré. Il sait, lui, que je suis sortie à deux heures et qu'il est six heures trente-cinq.

— Monsieur Maria, vous avez des yeux de lièvre. Ne prenez pas ça en mauvaise part, au moins ! Les lièvres ont de fort beaux yeux, noirs et humides. Papa, je n'ai pas vu tante Cœur, parce qu'elle était sortie. Mais j'ai vu mieux que ça, j'ai retrouvé ici une petite amie de Montigny, Luce, tu sais bien, Luce ? Elle habite rue de Courcelles.

— Luce, j'y suis ! C'est elle qui va se marier, ta sœur de communion.

— A peu près. Nous avons bavardé longtemps, tu penses.

— Et tu vas la revoir souvent ?

— Non, parce qu'elle a un ameublement qui ne me plaît pas.

— Comment est-il, son mari ? Infect, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas, je n'ai vu que sa photographie.

Je ne sors plus depuis deux jours. Je reste dans ma chambre ou dans le trou à livres, derrière les volets demi-fermés qui laissent entrer encore trop de chaleur et trop de lumière. Cet été qui menace m'effraie, je ne sais où me fourrer. Si j'allais retomber malade ! J'écoute les orages et je respire, après les averses, la moiteur électrisée. J'ai beau me mentir effrontément, cette aventure de Luce m'a secouée plus que je ne voudrais. Mélie, qui renonce à me comprendre, aggrave le

Digitized by Google

mal en me parlant de Montigny, elle a reçu de là-bas des nouvelles récentes et détaillées :

— La petite à Kœnet vient d'accoucher.

— Ah ! Quel âge a-t-elle ?

— Treize ans et demi. Un beau garçon, il paraît... Le noyer du jardin d'en haut aura beaucoup de noix.

— Tais-toi, Mélie, je ne serai pas là pour les manger...

— Quelles belles noix, pas, ma guéline ? « Devine devinotte, quatre fesses dans une culotte... »

— Dis-moi encore d'autres nouvelles.

— Le grand rosier cuisse-de-nymphe est déjà perdu de chenilles (c'est le valet du locataire qui m'écrit) et on s'amuse à les tuer toutes ; faut-il être « pétras » !

— Qu'est-ce que tu veux donc qu'on en fasse ? Des confitures ?

— Il ne faut pas tant de symétries[1] : tu prends une chenille dans ta main, tu vas la porter sur une autre commune, sur Moustier, par exemple, et alors toutes les autres la suivent.

— Mélie, qu'est-ce que tu attends pour t'assurer un brevet ? C'est génial, tout simplement. Il est de toi, ce moyen-là ?

— Pardi non, dit Mélie en rentrant sous son bonnet des mèches blondes et ternes. *Tout le monde* le connaît.

— C'est tout ?

— Non, le père Cagnat, mon cousin, rapport à l'albumine, est tout à fait « omnipotent ».

— Ah ! il est ?...

— Voui, ses jambes ont enflé jusqu'aux genoux, pis il a le ventre « préominent », il est pour ainsi dire « ingambe ». Quoi encore ? Les nouveaux propriétaires du château du

1. Simagrée.

Digitized by Google

Pont de l'Orme révolutionnent leur parc pour faire de l'apiciculture en grand.

— De la pisciculture ? Mais il n'y a pas d'eau au Pont de l'Orme ?

— C'est drôle comme t'es bouchée aujourd'hui, ma pauvre fille ! Je te dis qu'ils font construire des ruches et des ruches, pour faire de l'apiciculture, allons !

En train d'essuyer une lampe, Mélie me jette un regard plein de tendre mépris. Elle possède un vocabulaire à surprises. Il suffit d'être averti.

Il fait chaud dans cet odieux Paris ! Je ne veux pas qu'il fasse chaud ! Ce n'est pas l'ardeur, éventée de souffles frais, qu'on respire là-bas sans trop de peine mais une touffeur qui m'accable. Étendue sur mon lit, l'après-midi, je songe à trop de choses, à Marcel qui m'oublie, à mon cousin l'Oncle qui couraille... Il m'a déçue. Pourquoi s'est-il montré si bon, si communicatif, presque tendre, si c'était pour m'oublier tout de suite ? Il eût fallu peu de jours, peu de mots, pour corder tout à fait, et nous serions sortis souvent ensemble. J'eusse aimé apprendre un peu mieux tout Paris avec lui. Mais c'est un vilain homme charmant, à qui Claudine ne saurait suffire pour amie.

Ces muguets, sur la cheminée, m'enivrent et me migrainent... Qu'ai-je? Le chagrin de Luce, oui, mais encore autre chose, et mon cœur souffre de nostalgie. Je me sens ridicule comme cette gravure sentimentale accrochée dans le salon-parloir de Mlle Sergent, *Mignon regrettant sa patrie*. Moi qui me croyais guérie de beaucoup de choses, et revenue de tant d'autres ! Hélas, je retourne à Montigny... Serrer à brassées l'herbe haute et fraîche, m'endormir de fatigue sur un mur bas chauffé de soleil, boire dans les feuilles de capucines où la pluie roule en vif-argent, saccager au bord de l'eau

Digitized by Google

des myosotis pour le plaisir de les laisser faner sur une table, et lécher la sève gommeuse d'une baguette de saule décortiquée; flûter dans les tuyaux d'herbe, voler des œufs de mésange, et froisser les feuilles odorantes des groseilliers sauvages; — embrasser, embrasser tout cela que j'aime ! Je voudrais embrasser un bel arbre et que le bel arbre me le rendît... — « Marchez à pied, Claudine, prenez de l'exercice. »

Je ne peux pas, je ne veux pas, ça m'embête ! Je préfère m'enfiévrer à domicile. Si vous croyez que ça sent bon, vos rues de Paris sous le soleil ! Et à qui dire tout ce qui me pèse ? Marcel m'emmènerait voir des magasins pour me consoler. Son père me comprendrait mieux... mais ça m'intimiderait de lui montrer tant de moi. Les yeux bleu foncé de ce cousin l'Oncle semblent déjà deviner tant de choses, ses beaux yeux gênants aux paupières bistrées et froissées, qui inspirent confiance... pourtant, au moment même où ce regard-là dit : « Vous pouvez tout me raconter », un sourire, sous la moustache qui s'argente, m'inquiète soudainement. Et papa... papa travaille avec M. Maria. (M. Maria, sa barbe doit lui tenir chaud, par ce temps-là. Est-ce qu'il en fait une petite natte, la nuit ?)

Comme j'ai déchu de moi-même depuis l'an dernier ! J'ai perdu l'innocent bonheur de remuer, de grimper, de bondir comme Fanchette... Fanchette ne danse plus, à cause de son ventre lourd. Moi, tête lourde, mais je n'ai pas de ventre heureusement.

Je lis, je lis, je lis. Tout. N'importe quoi. Je n'ai que ça pour m'occuper, pour me tirer d'ici et de moi. Je n'ai plus de devoirs à faire. Et si je n'explique plus, en composition de style, deux fois par an au minimum, pourquoi « l'oisiveté est la mère de tous les vices », je saurais mieux comprendre comment elle en engendre quelques-uns.

Digitized by Google

Je suis retournée voir tante Wilhelmine, dimanche à son jour.

L'omnibus passe devant chez Luce... j'ai craint de la rencontrer. Elle n'hésiterait pas devant une scène de larmes en public, et je me sens les nerfs mal solides.

Ma tante, aplatie par la chaleur, ayant quitté son jour, elle m'a marqué un peu d'étonnement de ma visite. Je n'ai pas fait beaucoup de grandes phrases.

— Tante, ça ne va pas du tout. Je veux retourner à Montigny, Paris me mange les sangs.

— Ma petite fille, il est vrai que vous n'avez pas très bonne mine, et je trouve vos yeux trop brillants... Pourquoi ne venez-vous pas plus souvent me voir ? Votre père, je ne parle pas de lui, il est incurable.

— Je ne viens pas, parce que je suis mauvaise et irritée de tout. Je vous peinerais, j'en suis très capable.

— N'est-ce point là ce qu'on nomme le mal du pays ? Si Marcel au moins était ici ! Mais ce petit cachottier ne vous a pas dit, sans doute, qu'il passait la journée à la campagne ?

Digitized by Google

— Il a bien raison, il verra des feuilles. Il est tout seul ? Ça ne vous inquiète pas, tante ?

— Oh ! non, dit-elle avec son sourire si doux et si peu varié, c'est son ami Charlie qui l'emmène.

— Oh alors !... fais-je en me levant brusquement, il est en bonnes mains.

Décidément cette vieille dame est un peu bête. Ce n'est pas à elle non plus que je ferai mes confidences et mes gémissements d'arbre déraciné. Je piétine; elle me retient avec un peu d'inquiétude :

— Voulez-vous voir mon médecin ? Un vieux médecin fort instruit et sagace, en qui j'ai toute confiance ?

— Non, je ne veux pas. Il me dira de me distraire, et de voir du monde, et d'avoir des amies de mon âge... des amies de mon âge ! elles sont indignes !

Cette sale Luce, tout de même...

— Adieu; ma tante, si Marcel peut venir me voir, il me fera plaisir.

Et j'ajoute pour atténuer ma brusquerie :

— Je n'ai que lui comme amie de mon âge.

Tante Cœur me laisse partir, cette fois sans insister. Je trouble sa quiétude de grand'mère aveugle et tendre, Marcel est tellement plus facile à élever !

Ah ! Ah ! ils cherchent la fraîcheur sous les arbres, dans la banlieue, ces deux jolis garçons ! La verdure les attendrit, anime leurs joues, teinte en aigue-marine les yeux bleus de Marcel et éclaircit les yeux noirs de son ami cher... Ça serait rudement drôle s'ils se faisaient pincer ensemble. Dieu ! que j'aurais du goût ! Mais ils ont l'habitude, ils ne se feront pas pincer. Ils rentreront par les trains du soir, mélancoliques, au bras l'un de l'autre, et se sépareront avec des yeux éloquents... Et moi, je serai comme maintenant, toute seule.

Digitized by Google

Honte sur toi, Claudine ! Est-ce que ça va finir, cette obsession, cette angoisse de la solitude ?

Toute seule, toute seule ! Claire se marie, je reste toute seule.

Eh ! ma chère, c'est toi qui l'as voulu. Reste donc seule — avec tout ton honneur.

Oui. Mais je suis une pauvre petite fille triste, qui se réfugie le soir au poil doux de Fanchette pour y cacher sa bouche chaude et ses yeux cernés. Je vous jure, je vous jure, ce n'est pas, ce ne peut être là l'énervement banal d'une qui a besoin d'un mari. J'ai besoin de bien plus que d'un mari, moi...

Digitized by Google

MARCEL est revenu. Aujourd'hui, son vêtement gris, d'un gris à émouvoir les tourterelles, se complète d'une cravate bouton d'or, bizarre; un crêpe de Chine tourné autour du col blanc dont ne se voit plus qu'un liseré mince, une cravate drapée et attachée par des épingles à tête de perle, comme les femmes, trouvaille dont je lui fais compliment.

— Bonne promenade, dimanche ?

— Ah ! Grand'mère vous a raconté ? Cette grand'mère, elle finira par me compromettre ! Oui, promenade exquise. Un temps !

— Et un ami !

— Oui, dit-il les yeux perdus. Un ami couleur du temps.

— C'est une re-lune de miel, alors ?

— Pourquoi *re*, Claudine ?

Il est nonchalant, tendre... un air fatigué et délicieux... les paupières mauves sous les yeux bleus, il semble prêt à tous les abandons et toutes les confidences.

— Racontez la promenade.

— La promenade... rien. Déjeuner dans une auberge au bord de l'eau, comme deux...

Digitized by Google

— ... Z'amoureux.

— Bu du vin gris, continue-t-il sans protester, et mangé des frites, et puis je vous dis, rien, rien..., la flânerie dans l'herbe, dans l'ombre... Je ne sais pas ce qu'avait Charlie ce jour-là, vraiment...

— Il vous avait, voilà tout.

Étonné du ton de ma réplique, Marcel lève sur moi des regards languides :

— Quelle drôle de figure vous avez, Claudine ! Une petite figure anxieuse et pointue, charmante d'ailleurs. Vos yeux ont grandi depuis l'autre jour. Êtes-vous souffrante ?

— Non, oui, des misères que vous ne comprendriez pas... Et puis, quelque chose que vous comprendriez; j'ai revu Luce.

— Ah ! s'écrie-t-il en joignant les mains d'un geste d'enfant, où est-elle ?

— A Paris, pour longtemps.

— Et... c'est donc ça que vous avez l'air las, Claudine ! O Claudine, qu'est-ce qu'il faut que je fasse pour que vous me disiez tout ?

— Rien, allez. C'est bref. Je l'ai rencontrée par hasard. Si, par hasard. Elle m'a emmenée chez elle, tapis, meubles de style, robe de trente louis... Hein, mon vieux ! dis-je en riant de sa bouche entr'ouverte de bébé étonné. Et puis... oui, comme autrefois ç'a été la Luce tendre, trop tendre, ses bras à mon cou, son parfum sur moi, la Luce trop confiante qui m'a tout dit... mon ami Marcel, elle vit à Paris avec un monsieur d'âge, de qui elle est la maîtresse.

— Oh ! crie-t-il sincèrement indigné. Comme ça a dû vous faire de la peine !

— Pas tant que je croyais. Un peu tout de même...

— Ma pauvre petite Claudine ! répète-t-il en jetant ses gants sur mon lit. Je comprends si bien...

Digitized by Google

Affectueux, fraternel, il m'a passé son bras autour des épaules, et de sa main libre il m'appuie la tête contre lui. Sommes-nous touchants, ou ridicules ? Ce n'est pas à cet instant-là que je me le suis demandé. Il me tient par le cou, comme Luce. Il sent bon comme elle, mais plus finement qu'elle, et je vois d'en bas ses cils blonds en abat-jour sur ses yeux... Mon énervement de toute la semaine va-t-il crever en sanglots à cette place ? Non, il essuierait mes pleurs, mouillant son veston bien coupé, avec une inquiétude furtive. Hop, Claudine ! mords-toi la langue vigoureusement, remède souverain contre les larmes prêtes...

— Mon petit Marcel, vous êtes doux. Ça me console de vous avoir vu.

— Taisez-vous, je comprends si bien ! Dieu ! si Charlie me faisait pareille chose...

Tout rose d'une émotion égoïste, il se tamponne les tempes. Je trouve sa phrase si drôle que j'en éclate de rire.

— Oui, vous êtes énervée. Sortons, voulez-vous ? Il a plu, la température est devenue très tolérable.

— Oh ! oui, sortons, ça me détendra.

— Mais, dites encore... Elle a été pressante... et suppliante ?

Il ne songe pas du tout qu'à un vrai chagrin son insistance serait cruelle; il cherche, quoi ? Une sensation un peu spéciale.

— Oui, pressante. Je me suis sauvée pour ne pas la voir, sa chemisette défaite sur la peau blanche, en larmes, et me criant par-dessus la rampe de revenir...

Mon « neveu » respire plus vite. Il faut croire que c'est bien énervant ces chaleurs précoces, à Paris.

Je le quitte un instant et je reviens, coiffée du canotier qui m'est cher. Le front à la vitre, Marcel regarde la cour.

— Nous allons où ?

— Où vous voudrez, Claudine, nulle part... Boire du thé

Digitized by Google

froid au citron, pour nous ragaillardir un peu. Alors... Vous ne la reverrez plus ?

— Jamais, dis-je très raide.

Gros soupir de mon compagnon. Il m'eût voulu peut-être une jalousie moins intransigeante, à cause des anecdotes.

— Il faut prévenir papa que nous sortons, Marcel. Venez avec moi.

Papa, heureux, se promène à grands pas dans sa chambre en dictant des choses à M. Maria. Celui-ci lève la tête, me contemple, contemple mon « neveu » et devient morne. Mon noble père méprise Marcel de toute la hauteur de ses épaules solides, que drape une redingote à taille dont les poches sont crevées. Marcel le lui rend bien, mais se montre plein de déférence.

— Allez, mes enfants. Ne soyez pas longtemps. Prenez garde aux courants d'air. Rapporte-moi du papier écolier, le plus grand que tu pourras trouver, et des chaussettes.

— J'ai apporté trois mains de papier écolier ce matin, intervient, d'une voix douce, M. Maria qui ne me quitte pas des yeux.

— Ça va bien; quoique... On ne saurait trop acheter de papier écolier.

Nous partons, et j'entends papa, derrière la porte refermée, chanter à pleine voix une fanfare de chasse :

Si tu voyais mon chose,
Tu rirais trop, tu rirais trop :
Il est couleur de rose
Comme un fond d'artichaut.

— Il en a de joyeuses, mon grand-oncle, remarque Marcel qui s'étonne encore.

— Oui. Lui et Mélie, ils possèdent un répertoire assez complet; ce qui m'a toujours fait rêver, c'est ce « couleur de

Digitized by Google

rose, comme un fond d'artichaut ». Le fond d'artichaut carminé est une espèce inconnue, à Montigny du moins.

Nous nous hâtons pour quitter la rue Jacob empestée et la rue Bonaparte malodorante. Aux quais, on respire, mais l'haleine de mai fleure ici le bitume et la créosote, hélas !

— Où qu'on va ?

— Je ne sais pas encore. Vous êtes jolie, Claudine, très jolie aujourd'hui. Vos yeux maryland ont quelque chose d'inquiet et de quémandeur que je ne leur connaissais pas encore.

— Merci.

Moi aussi, je me trouve à mon avantage. Les glaces des magasins me le disent, même les tout étroites où je ne me vois qu'un œil et une tranche de joue en passant. O Claudine girouette ! Moi qui ai tant pleuré mes cheveux longs, j'ai recoupé ce matin trois centimètres des miens, pour conserver cette coiffure de « pâtre bouclé ». — Ça, c'est un mot de mon Oncle. — Le fait est qu'aucune autre ne saurait mieux encadrer mes yeux longs et mon menton mince.

On nous regarde beaucoup, Marcel autant que moi, il est peut-être un peu gênant au grand jour de la rue; il rit aigu, se retourne sur les glaces en pliant sur une hanche, baisse les paupières quand les hommes le dévisagent, je ne me sens pas enchantée de ses façons.

— Claudinette, venez boulevard Haussmann boire du thé froid. Ça ne vous fait rien de prendre le boulevard à droite après l'avenue de l'Opéra ? c'est plus amusant.

— Moi, les rues de Paris ne m'amusent jamais. C'est plat tout le temps, par terre... Dites, est-ce que vous savez si votre père est revenu à Paris ?

— Il ne m'en a point fait part, chère. Papa sort beaucoup. Journalisme, « affaires d'honneur, affaires de cœur ». Sachez que mon père aime infiniment les femmes, et vice versa,

Digitized by Google

dit-il en insistant trop, avec le ton acide qu'il prend en parlant de mon cousin l'Oncle. Ça vous surprend ?

— Non, ça ne me surprend pas. Un sur deux, ce n'est pas trop pour une famille.

— Vous êtes gentille quand on vous vexe, Claudine.

— Mon petit Marcel, franchement, qu'est-ce que vous voulez que ça me fiche ?

Car il faut montrer que je sais bien mentir, et lui cacher l'impression d'agacement, de malaise, que m'ont causée ses dernières phrases. Je médite de retirer ma confiance à mon cousin l'Oncle. Je n'aime pas dire mes secrets à quelqu'un qui ira les oublier chez « des » femmes. C'est dégoûtant, aussi ! J'entends cet Oncle parler à « des » femmes, avec la même voix voilée et séduisante, la voix qui m'a dit des gentillesses affectueuses. Quand « ses » femmes ont du chagrin, il les prend peut-être par les épaules pour les câliner, comme moi, il y a trois semaines ? Bon sang !

L'irritation disproportionnée de Claudine s'est traduite par un coup de coude dans la hanche d'une grosse dame qui lui barrait le chemin.

— Qu'est-ce qui vous prend, Claudine ?

— Zut, vous !

— Quel caractère !... Pardon, Claudine, j'oubliais que vous avez eu de la peine. Je sais bien à quoi vous pensez...

Il est toujours aiguillé sur Luce. Sa méprise me rend un peu de bonne humeur ressemblant à celle d'une coureuse que son amoureux a chagrinée et que son mari console.

Occupés tous deux de pensées que nous ne disons pas, nous atteignons le Vaudeville. Tout à coup, une voix... que j'entendais avant qu'elle parlât... chuchote dans mon dos :

— Bonjour, les enfants sages.

Je me retourne violemment, les yeux féroces, si rébarbative que mon cousin l'Oncle éclate de rire. Il est là, avec un

Digitized by Google

autre monsieur en qui je reconnais le Maugis du concert. Le Maugis du concert, rondelet et rose, a très chaud, s'éponge, et salue avec un respect exagéré sous quoi je sens de la blague, ce qui ne contribue pas à me calmer.

Je dévisage l'Oncle Renaud comme si je le voyais pour la première fois. Son nez court et courbé et sa moustache couleur de castor argenté, je les connais bien, mais ses yeux gris-bleu, profonds et las, ont-ils changé d'expression ? Je ne savais pas qu'il eût la bouche aussi petite. Ses tempes froissées prolongent leurs menues coutures jusqu'aux coins des yeux; mais je ne trouve pas ça très laid. Pouah ! l'affreux coureur qui vient de voir « des » femmes ! Et je le contemple d'un air si vindicatif, pendant ces deux secondes, que cette horreur de Maugis se décide à affirmer en hochant la tête :

— Voilà une figure que je priverais de dessert... sans plus ample informé.

Je lui lance un coup d'œil d'intention meurtrière, mais ses yeux bleus bombés, ses sourcils en arc affectent une si onctueuse douceur, une si parfaite naïveté, que je lui pouffe au nez... sans plus ample informé.

— Ces vieilles dames, constate l'abominable Oncle en haussant les épaules, ça rit pour un rien.

Je ne réponds pas, je ne le regarde pas...

— Marcel, qu'a donc ton amie ? Vous vous êtes disputés ?

— Non, père, nous sommes les meilleurs amis du monde. Mais, ajoute-t-il d'un air de discrétion renseignée, je crois que Claudine a eu des ennuis cette semaine.

— Ne vous faites pas trop de bile, s'empresse Maugis; les têtes de poupées, ça se remet très bien, je connais une adresse excellente, je vous aurai les 13-12 et le cinq pour cent au comptant.

C'est le tour de mon Oncle, à présent, de me regarder comme s'il me voyait pour la première fois. Il fait signe à

Digitized by Google

Marcel, assez impérativement, de venir lui parler. Et, comme ils s'écartent d'un pas, je reste en proie au rondelet Maugis qui m'amuse, jamais distingué, mais parfois drôle.

— Il est très en beauté, l'éphèbe dont vous vous proclamez la tante.

— Je vous crois ! On le regarde plus que moi, dans la rue ! mais je ne suis pas jalouse.

— Comme vous avez raison !

— Pas, il a une belle cravate ? Mais c'est plutôt une cravate pour femme.

— Voyons, ne lui reprochez pas d'avoir quelque chose pour femme, fait Maugis conciliant.

— Et ses vêtements, voyez si ça fait un pli !

J'imagine que Marcel ne raconte pas Luce à son père ? Il n'oserait pas. Il fera bien de ne pas oser. Non, la figure de mon Oncle serait autre.

— Claudine, dit-il en se rapprochant avec son fils, je voulais vous emmener, tous deux, voir *Blanchette* dimanche prochain au théâtre Antoine. Mais si vous boudez, que dois-je faire ? Y aller tout seul ?

— Non, pas tout seul; j'irai !

— Votre méchanceté aussi ?

Il me regarde bien dans les yeux... et je fléchis.

— Non, je serai gentille. Mais j'ai des misères, aujourd'hui.

Il me regarde toujours, il voudrait deviner, je tourne la tête comme Fanchette devant la soucoupe de lait qu'elle désire et qu'elle évite.

— Là, je vous laisse, mes enfants sages. Où allez-vous comme ça ?

— Boire du thé froid, père.

— Ça vaut mieux que d'aller au café, murmure Maugis, distraitement.

— Claudine, écoutez, me dit mon Oncle en confidence. Je

Digitized by Google

trouve Marcel infiniment plus sympathique depuis qu'il est votre ami. Je crois que vous lui êtes salutaire, petite fille. Son vieux papa vous en remercierait beaucoup, savez-vous ça ?

Je me laisse secouer la main par les deux hommes et nous tournons le dos. Salutaire à Marcel ? Voilà une chose qui me laisse froide, par exemple ! Je n'ai pas la corde moralisatrice. Salutaire à Marcel ? Dieu, que c'est gourde, un homme intelligent !

Nous avons bu du thé froid, au citron. Mais mon « neveu » m'a trouvée morne. Je l'amuse moins que Charlie, et je me rends compte que mes distractions sont, d'ailleurs, d'un tout autre ordre; je n'y puis rien.

Digitized by Google

CLAUDINE A PARIS

Le soir, après dîner, je lis, vague et absente, pendant que papa fume en chantonnant des mélopées sauvages, et que Mélie rôde, soupesant ses mamelles. La chatte, ballonnée, énorme, a refusé de dîner; elle ronronne sans motif, le nez trop rose et les oreilles chaudes.

Je me couche tard, la fenêtre ouverte et les volets clos, après les trente-six tours de chaque soir, l'eau tiède, la contemplation déshabillée devant la glace longue, les exercices d'assouplissement. Je suis veule... Ma Fanchette, essoufflée, sur le flanc dans sa corbeille, tressaille et écoute son ventre gonflé. Je crois que c'est pour bientôt.

C'était pour bientôt ! A peine ma lampe soufflée, un grand *Môôô* désespéré me relève. Je rallume et je cours, pieds nus, à ma pauvrette, qui respire vite, appuie impérieusement ses pattes chaudes sur ma main, et me regarde avec d'admirables yeux dilatés. Elle ronronne à tort et à travers. Soudain, crispation, des pattes fines sur ma main, et second : *Môôô* de détresse. Appellerai-je Mélie ? Mais, au geste que je fais pour

Digitized by Google

me relever, Fanchette éperdue se lève et veut courir; c'est une manie, elle a peur. Je vais rester. Ça me dégoûte un peu, mais je ne regarderai pas.

Après une accalmie de dix minutes, la situation se corse : ce sont de courtes alternatives de ronron furieux (*Frrr frrr*), et de clameurs terribles (*Môôô, môôôô*). Fanchette pousse ses yeux hors de la tête, se convulse et... je tourne la tête. Une reprise de ronron, un remue-ménage dans la corbeille m'apprennent qu'il y a du nouveau. Mais je sais trop que la pauvre belle ne s'en tient jamais à une édition unique. Les clameurs reprennent, la patte éperdue me griffe la main, je tiens la tête obstinément tournée. Après trois épisodes semblables, c'est enfin le calme définitif. Fanchette est vide. Je cours à la cuisine, en chemise, lui chercher du lait, ça lui donnera le temps de mettre bien des petites choses en ordre. Je m'attarde exprès. Quand je reviens portant la soucoupe, ma jolie bête exténuée arbore déjà sa figure de mère heureuse. Je crois que je peux regarder...

Sur le ventre blanc et rosé, trois chatons minuscules, trois limaces de cave rayées de noir sur gris, trois petites merveilles tettent et ondulent comme des sangsues. La corbeille est propre et sans trace : cette Fanchette a le don d'accoucher comme par enchantement ! Je n'ose pas encore toucher les petits qui luisent, léchés de l'oreille à la queue, bien que la petite mère m'invite, de sa pauvre voix toute cassée, à les admirer, à les caresser... Demain, il faudra choisir, et en donner deux à noyer. Mélie sera, comme d'habitude, l'exécuteur des hautes œuvres. Et je verrai, pendant des semaines, Fanchette, mère fantaisiste, promener son petit rayé dans sa gueule, le lancer en l'air avec ses pattes, et s'étonner, incorrigible ingénue, que ce fils de quinze jours ne bondisse pas à sa suite sur les cheminées, et sur le dernier rayon de la bibliothèque.

Digitized by Google

Ma nuit écourtée a été pleine de rêves, où l'extravagant le disputait à l'idiot. Je rêve davantage depuis quelque temps.

Mélie a pleuré toutes les faciles larmes de son âme tendre, en recevant l'ordre de noyer deux des petits Fanchets. Il a fallu choisir et reconnaître les sexes. Moi, je ne m'y entends pas quand c'est si petit, et il paraît que de plus malins que moi s'y trompent, mais Mélie est infaillible. Un chaton dans chaque main, elle jette au bon endroit un coup d'œil sûr et déclare : « Voilà le petit mâle. Les deux autres sont des chattes. » Et j'ai rendu le petit élu à Fanchette, inquiète et criante par terre. « Emporte vite les deux autres qu'elle n'en sache rien. » Fanchette a, malgré tout, constaté qu'il en manquait; elle sait compter jusqu'à trois. Mais cette bête délicieuse se montre mère assez médiocre : après avoir rudement roulé et retourné son chat, de la patte et de la gueule, pour voir si les autres n'étaient pas cachés dessous, elle a pris son parti. Elle lèchera celui-là deux fois plus, voilà tout.

Encore combien de jours ? Quatre, jusqu'à dimanche. Dimanche, j'irai au théâtre avec Marcel et mon Oncle. Du théâtre, je m'en moque; de mon Oncle, pas. Mon Oncle, mon Oncle... Quelle bête d'idée de l'avoir baptisé ainsi ! Sotte « engaudre » de Claudine ! « Mon Oncle » ça me fait penser à cette horrible petite Luce. Ça ne lui fait rien, à elle, d'appeler mon oncle un vieux monsieur qui... Celui-ci, le mien, est en somme le veuf d'une cousine germaine que je n'ai jamais vue. Ça s'appelle un « cousin » en français honnête. « Renaud » c'est mieux que « mon Oncle », ça le rajeunit, c'est bien... Renaud !

Comme il a vite dompté ma mauvaiseté, l'autre jour ! Ç'a été lâcheté pure de ma part et non courtoisie. Obéir, obéir, humiliation que je n'ai jamais subie — j'allais écrire savourée. Savourée, oui. C'est par perversité que j'ai cédé, je crois. A

Digitized by Google

Montigny, je me serais laissée hacher plutôt que de balayer la classe à mon tour quand ça ne me disait pas. Mais, peut-être que si Mademoiselle m'avait bien regardée avec des yeux gris-bleu couleur Renaud, j'aurais obéi plus souvent, comme je *lui* ai obéi, tous mes membres engourdis par une mollesse inconnue.

Pour la première fois, je viens de sourire en pensant à Luce. Bon signe; elle me devient lointaine, cette petite, qui dansait sur un pied en parlant de laisser crever sa mère !... Elle ne sait pas, ce n'est pas sa faute. C'est une petite bête veloutée.

Encore deux jours avant d'aller au théâtre. Marcel viendra. Ce n'est pas sa présence qui me ravit le plus; devant son père, c'est une petite bûche blonde et rose, une petite bûche un peu hostile. Je les aime mieux séparément, Renaud et lui.

Mon état d'âme, — et pourquoi n'aurais-je pas un « état d'âme », moi aussi ? — manque de précision. Il est celui d'une personne à qui doit tomber prochainement une cheminée sur la tête. Je vis, énervée, dans l'attente de cette inévitable chute. Et quand j'ouvre la porte d'un placard, ou quand je tourne le coin d'une rue, ou quand arrive le courrier du matin qui ne m'apporte jamais rien, au seuil de toutes mes actions insignifiantes, j'ai un léger sursaut. « Est-ce pour cette fois-ci ? »

J'ai beau regarder la figure de ma petite limace — il s'appellera Limaçon, le chaton, pour plaire à papa, et à cause de ses belles rayures nettes — j'ai beau interroger sa petite figure close, tigrée de raies délicates et convergentes vers le nez, comme la face d'une pensée jaune et noire, les yeux ne s'ouvriront qu'au bout de neuf jours révolus. Et lorsque je rends à Fanchette blanche son bel enfant, en lui disant mille

Digitized by Google

compliments, elle le lave minutieusement. Quoiqu'elle m'aime à la folie, elle trouve au fond que je sens mauvais le savon parfumé.

Un événement, un événement grave ! Est-ce la cheminée que j'appréhendais ? Sans doute, mais alors je devrais être allégée de mon angoisse. Et je garde encore «l'estomac petit», comme on dit chez nous. Voici :

Ce matin à dix heures, comme je m'efforçais assidûment d'habituer Limaçon à un autre téton de Fanchette (il prend toujours le même, et quoi qu'en dise Mélie, je crains que ça ne déforme ma belle), papa entre, solennel, dans ma chambre. Ce n'est pas de le voir solennel, qui m'effare, c'est de le voir entrer dans ma chambre. Il n'y pénètre que quand je me déclare malade.

— Viens donc un peu avec moi.

Je le suis jusqu'à son trou à livres avec la docilité d'une fille curieuse. J'y trouve M. Maria. Cette présence aussi me semble toute simple. Mais M. Maria vêtu d'une redingote neuve à dix heures du matin, et ganté, ceci passe la vraisemblance !

— Mon enfant, commence mon noble père, onctueux et digne, voici un brave garçon qui voudrait t'épouser. Je dois te dire d'abord qu'il a toute ma bienveillance.

L'oreille tendue, j'ai écouté, attentive, mais abrutie. Quand papa a fini sa phrase, j'articule ce seul mot, idiot et sincère :

— Quoi ?

Je vous jure que je n'ai pas compris. Papa perd un peu de sa solennité, mais garde toute sa noblesse.

— Bougre de bougre, j'ai pourtant une assez belle diction pour que tu comprennes tout de suite ! Ce brave petit Monsieur Maria veut t'épouser, même dans un an si tu te trouves trop jeune. Moi, tu comprends, j'oublie un peu ton âge,

Digitized by Google

depuis le temps (!). Je lui ai répondu que tu devais avoir au juste quatorze ans et demi, mais il affirme que tu cours sur dix-huit; il doit le savoir mieux que moi. Voilà. Et si tu ne veux pas de lui, tu seras difficile, mille troupeaux de cochons !

A la bonne heure ! Je regarde M. Maria, qui pâlit sous sa barbe, et me contemple de ses yeux d'animal à longs cils. Agitée, sans bien savoir pourquoi, d'une brusque allégresse, je me jette vers lui.

— Comment, c'est vrai, Monsieur Maria ? Pour de vrai, vous voulez m'épouser ? Sans rire ?

— Oh ! sans rire, gémit-il à voix basse.

— Mon Dieu ! que vous êtes gentil !

Et je lui prends les deux mains que je secoue, joyeuse. Il s'empourpre, tel un couchant à travers les broussailles :

— Alors, vous consentiriez, Mademoiselle ?

— Moi ? mais jamais de la vie !

Ah ! je manque de délicatesse autant qu'un kilo de dynamite ! M. Maria, debout devant moi, ouvre la bouche, et se sent devenir fou.

Papa croit de son devoir d'intervenir :

— Dis donc, vas-tu nous balancer longtemps ? Qu'est-ce que ça signifie ? Tu lui sautes au cou, et puis tu le refuses ? En voilà des manières !

— Mais, papa, je ne veux pas du tout épouser M. Maria, c'est clair. Je le trouve très gentil, oh ! tellement gentil, de me juger digne d'une attention aussi... sérieuse, et c'est de cela que je le remercie. Mais je ne veux pas l'épouser, pardi !

M. Maria esquisse un pauvre geste pitoyable de prière, et ne dit rien — il me fait de la peine.

— Père Éternel ! rugit papa. Pourquoi diable ne veux-tu pas l'épouser ?

Pourquoi ? Les deux mains écartées, je hausse les épaules. Est-ce que je sais, moi ? C'est comme si on me proposait

Digitized by Google

d'épouser Rabastens, le beau sous-maître de Montigny. Pourquoi ? Pour la seule raison qui vaille au monde — parce que je ne l'aime pas.

Papa, exaspéré, jette aux échos des murs une telle volée de jurons que je ne l'écrirai pas. J'attends la fin de la kyrielle :

— Oh ! papa ! tu veux donc que j'aie du chagrin !

Cet homme de pierre n'en demande pas davantage :

— Bougre ! du chagrin ? Évidemment non. Et puis enfin, tu peux réfléchir, tu peux changer d'avis. N'est-ce pas, vous, elle peut changer d'avis ? Ça me serait même rudement commode, si elle changeait d'avis ! Je vous aurais là tout le temps, on en abattrait de la besogne ! Mais, pour ce matin, une fois, deux fois, tu ne veux pas ? Fous-moi le camp, nous avons à travailler.

M. Maria sait bien, lui, que je ne changerai pas d'avis. Il tripote sa serviette en maroquin, et cherche son porte-plume sans le voir. Je m'approche :

— Monsieur Maria, vous m'en voulez ?

— Oh ! non, Mademoiselle, ce n'est pas ça...

Un enrouement subit l'empêche de continuer. Je m'en vais sur la pointe du pied, et seule dans le salon, je me mets à danser la « chieuvre ». Veine ! on m'a demandée en mariage ! En ma-ri-a-ge ! On me trouve assez jolie, malgré mes cheveux courts, pour m'épouser, celui-ci est un garçon raisonnable, posé, pas un cas pathologique. Donc, d'autres... Assez dansé, je vais penser plus loin.

Il serait puéril de le nier, mon existence se corse. La cheminée immine. Elle va choir sur mon crâne qui bout, effroyable ou délicieuse, mais elle va choir. Je n'éprouve aucun besoin de confier mon état à qui que ce soit au monde. Je n'écrirai pas à Claire, à l'heureuse Claire : « O chère petite amie de mon enfance, il approche, le moment fatal, je prévois

Digitized by Google

que mon cœur et ma vie vont fleurir ensemble... » Non, je ne lui écrirai rien du tout. Je ne demanderai pas à papa : « O mon père, quoi donc m'oppresse et me ravit à la fois ? Éclaire ma jeune ignorance »... Il en ferait une tête, mon pauvre papa ! il tordrait sa barbe tricolore et murmurerait, perplexe : « Je n'ai jamais étudié cette espèce-là. »

« Bafute », Claudine, « bafute »... Au fond, tu n'es pas fière. Tu erres dans le vaste appartement, tu délaisses le vieux et cher Balzac, tu t'arrêtes l'œil vague et perdu devant la glace de ta chambre, qui te montre une longue fillette mince aux mains croisées derrière le dos, en blouse de soie rouge à plis et jupe de serge bleu sombre. Elle a des cheveux courts en grosses boucles, une figure étroite aux joues mates, et des yeux longs. Tu la trouves jolie, cette fille-là, avec son air de s'en ficher pas mal. Ce n'est pas une beauté qui ameute les foules, mais... je me comprends : ceux qui ne la voient pas sont des imbéciles, ou des myopes.

Que demain me fasse gente ! Ma jupe tailleur bleue suffira, et mon grand chapeau noir, avec la petite chemisette en soie bleu foncé — les teintes sombres me seyent mieux — et deux roses thé au coin de l'échancrure carrée du col, parce qu'elles sont, le soir, de la même nuance que ma peau.

Si je révélais à Mélie qu'on m'a demandée en mariage ? Non. Pas la peine. Elle me répondrait : « Ma « guéline », faut faire comme chez nous. Ceusse qu'on te propose, essaie-les avant; comme ça, le marché est honnête et y a personne de trompé. » Car la virginité est pour elle de si peu de prix ! Je connais ses théories : « Des menteries, ma pauvre fille, des menteries ! des histoires de médecins, tout ça. Après, avant, si tu crois qu'*ils* n'y prennent pas le même goût ! c'est tout-un-tel, va. » Suis-je pas à bonne école ? Mais il y a une fatalité sur les honnêtes filles; elles le restent, malgré toutes les Mélies du monde !

Digitized by Google

Je m'endors tard dans la nuit étouffante, et des souvenirs de Montigny traversent mon sommeil agité, des songeries de feuilles bruissantes, d'aube frisquette et d'alouettes qui montent, avec ce chant que nous imitons, à l'École, en froissant dans la main une poignée de billes de verre. Demain, demain... est-ce qu'on me trouvera jolie ? Fanchette ronronne doucement, son Limaçon rayé entre ses pattes. Ce ronron égal de ma chère belle, combien de fois m'a-t-il calmée et endormie...

J'ai rêvé cette nuit. Et la molle Mélie, entrant à huit heures pour ouvrir mes volets, me trouve assise en boule, mes genoux dans mes bras, et mes cheveux jusqu'au nez, absorbée et taciturne.

— Bonjour, ma France adorée.

— ... jour.

— T'es pas malade ?

— Non.

— T'as des misères et des chagrins ?

— Non. J'ai rêvé.

— Ah, c'est plus sérieux. Mais si t'as pas rêvé enfant, ni famille royale (*sic*), y a pas de mal. Si au moins t'avais rêvé fumier d'homme !

Ces prédictions, qu'elle me réédite gravement depuis que je peux la comprendre, ne me font plus rire. Ce que j'ai rêvé, je ne le dirai à personne, pas à ce cahier non plus. Ça me gênerait trop de le voir écrit...

J'ai demandé qu'on dînât à six heures, et M. Maria s'en va une heure plus tôt, effacé, broussailleux, abattu. Je ne l'évite pas du tout depuis l'événement; il ne me gêne en aucune façon. Je me montre même plus prévenante, diseuse de banalités et de lieux communs :

— Quel beau temps, Monsieur Maria !

Digitized by Google

— Vous trouvez, Mademoiselle ? Il fait pesant, l'ouest est noir...

— Ah ! je n'avais pas vu. C'est drôle, depuis ce matin, je m'imagine qu'il fait beau.

A dîner, où, après avoir tripoté sans faim ma viande, je m'attarde sur le soufflé aux confitures, je questionne papa.

— Papa, est-ce que j'ai une dot ?

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ?

— Tiens, tu es admirable ! On m'a demandée en mariage hier, ça peut recommencer demain. Il n'y a que le premier refus qui coûte. Tu sais, les demandes, c'est l'histoire des fourmis et du pot de confitures : quand il en vient une, il en vient trois mille.

— Trois mille, bougre ! Heureusement nos relations sont peu étendues. Bien sûr, pot de confitures, vous avez une dot ! Quand tu as fait ta première communion, j'ai mis chez Meunier, le notaire de Montigny, les cent cinquante mille francs que t'a laissés ta mère, une femme bien désagréable. Ils sont mieux chez lui qu'ici, tu comprends, avec moi, on ne sait jamais ce qui peut arriver...

Il a comme ça de ces mots attendrissants pour lesquels on l'embrasserait ; et je l'embrasse. Puis je retourne à ma chambre, énervée déjà parce qu'il se fait tard, l'oreille longue et le cœur court, guettant la sonnette.

Sept heures et demie. Il ne se dépêche vraiment pas ! Nous manquerons le premier acte. S'il allait ne pas venir ! Huit heures moins le quart. C'est révoltant ! Il aurait bien pu m'envoyer un petit bleu, ou même Marcel, cet oncle fugace...

Mais un *trrr* impérieux me met debout, et je me vois, dans la glace, une singulière figure blanche qui me gêne tant que

Digitized by Google

je me détourne. Depuis quelque temps, mes yeux ont toujours l'air de savoir quelque chose que je ne sais pas, moi.

La voix que j'entends dans l'antichambre me fait sourire nerveusement; une seule voix, celle de mon cousin l'Oncle, — de mon cousin Renaud, je veux dire. Mélie l'introduit sans frapper. Elle le suit d'un regard flatteur de chienne obéissante. Il est pâle, lui aussi, visiblement énervé et les yeux brillants. Aux lumières sa moustache argentée semble plus blonde... belle moustache relevée... si j'osais, je tâterais comme c'est doux...

— Vous êtes toute seule, ma mie Claudine ! Pourquoi ne dites-vous rien ? Hé ? Mademoiselle est sortie ?

Mademoiselle pense qu'il vient peut-être de chez une de « ses » femmes, et sourit sans gaîté.

— Non, Mademoiselle va sortir; avec vous, je l'espère. Venez dire adieu à papa.

Papa est charmant pour mon cousin l'Oncle, qui ne plaît pas qu'aux femmes.

— Prenez bien soin de la petite; elle est délicate. Avez-vous la clef pour rentrer ?

— Oui, j'ai la mienne pour rentrer chez moi.

— Demandez la nôtre à Mélie. Moi, j'en ai déjà perdu quatre, j'ai renoncé. Où donc est le petit ?

— Marcel ? Il ne... il viendra nous retrouver au théâtre, je crois.

Nous descendons sans rien dire; j'ai un plaisir de gosse à trouver en bas une voiture de cercle. Un coupé de chez Binder, magnifiquement attelé, ne pourrait pas m'enchanter davantage.

— Vous êtes bien ? Voulez-vous que je lève une des deux glaces, à cause du courant d'air ? Non, la moitié des deux seulement, on a si chaud.

Je ne sais pas si on a chaud, mais, bon Dieu, que mon

Digitized by Google

estomac est petit ! Un frisson nerveux me fait trembler les nacottes[1]; j'ai de la peine à dire enfin :

— Alors, Marcel nous retrouve là-bas ?

Pas de réponse. Renaud — ça fait joli, Renaud tout court — regarde devant lui, le sourcil bas. Brusquement, il se tourne vers moi et me prend les poignets; cet homme grisonnant a des mouvements si jeunes !

— Écoutez, j'ai menti tout à l'heure, ça n'est pas bien propre : Marcel ne vient pas. J'ai dit le contraire à votre père, et ça me taquine.

— Comment ? Il ne vient pas ? Pourquoi ?

— Ça vous fait de la peine, n'est-ce pas ? C'est ma faute. La sienne aussi. Je ne sais pas comment vous expliquer... Ça vous semblera si peu de chose. Il vient me trouver rue de Bassano, chez moi, charmant, une petite figure moins raide et moins fermée que de coutume. Mais une cravate ! Un crêpe de Chine roulé autour du cou, drapé comme un haut de corsage, avec des épingles de perle un peu partout, enfin... impossible. Je lui dis : « Mon petit garçon, tu... tu serais bien aimable de changer de cravate, je te prêterai une des miennes. » Il se cabre, devient sec, insolent, nous... enfin nous échangeons des répliques un peu compliquées pour vous, Claudine; il déclare : « J'irai avec ma cravate ou je n'irai pas. » Je lui ai jeté la porte sur le dos, et voilà. Vous m'en voulez beaucoup ?

— Mais, dis-je sans lui répondre, vous la lui avez vue déjà, cette cravate; il la portait l'autre jour quand nous vous avons rencontré avec Maugis sur le boulevard, près du Vaudeville.

L'air très surpris, les sourcils levés :

— Non ? Vous êtes sûre ?

1. Dents.

Digitized by Google

— Tout à fait sûre; c'est une cravate qu'on ne saurait oublier. Comment ne l'avez-vous pas remarquée ?

Retombé en arrière contre les coussins, il hoche la tête en disant entre haut et bas :

— Je ne sais pas. J'ai vu que vous aviez les yeux battus, l'air farouche d'un chevreuil offensé, une chemisette bleue, une boucle de cheveux, légère, qui vous chatouillait toujours le sourcil droit...

Je ne réponds rien. J'étouffe un peu. Lui, sa phrase interrompue, incline son chapeau sur les yeux, d'un geste sec d'homme qui vient de dire une bêtise et s'en aperçoit trop tard.

— Ce n'est pas drôle, évidemment, moi tout seul. Je puis encore vous ramener, si vous voulez, ma petite amie.

A qui en veut ce ton agressif ? Je ne fais que rire doucement, je pose ma main gantée sur son bras, et je l'y laisse.

— Non, ne me ramenez pas. Je suis très contente. Vous ne cordez pas ensemble, vous et Marcel, je vous préfère alternatifs plutôt que simultanés. Mais pourquoi ne pas avoir dit ça devant papa ?

Il prend ma main et la passe sous son bras.

— C'est simple. J'avais du chagrin, j'étais exaspéré, j'ai eu peur que votre père ne me privât de vous, chère petite compensation... Je ne vous avais peut-être pas méritée, mais je vous avais bien gagnée...

— Pas la peine d'avoir peur. Papa m'aurait laissée partir avec vous, il fait tout ce que je veux...

— Oh ! je sais bien, dit-il avec un peu d'irritation en tirant sa moustache en vermeil dédoré. Promettez-moi au moins de ne vouloir que des choses aussi raisonnables.

— On ne sait pas, on ne sait pas ! Ce que je voudrais... écoutez, accordez-moi ce que je vais vous demander.

— Quel bananier faut-il dépouiller ? quelle queue d'arti-

Digitized by Google

chaut fabuleux devrai-je, amère, décortiquer ? Un mot, un geste, un seul... et les pralines de chocolat à la crème vont emplir votre giron... Ces coupés de cercle, mesquins, rétrécissent la noblesse de mes gestes, Claudine, mais celle de mes sentiments n'en craint pas !

Tous ces gens de lettres, ils parlent un peu à la blague, de la même façon, mais lui, combien plus chic que Maugis et sans cet horrible accent de faubourg parisien...

— Des pralines de chocolat, ça ne se refuse jamais. Mais... voilà, je ne veux plus vous appeler « mon Oncle ».

Il incline, dans les lumières, tôt dépassées, d'un magasin, une tête faussement résignée.

— Ça y est. Elle va m'appeler « Grand-Père ». La minute redoutée a sonné...

— Non, ne riez pas. J'ai réfléchi que vous étiez mon cousin, et que, si vous vouliez, je pourrais vous appeler... Renaud. Ce n'est pas monstrueux, il me semble.

Nous suivons une avenue peu éclairée; il se penche pour me voir; je fais de loyaux efforts pour ne pas papilloter; il répond enfin :

— C'est tout ? Mais commencez vite, je vous en prie. Vous me rajeunissez, pas autant que je le voudrais, mais déjà de cinq ans au moins. Regardez mes tempes; ne viennent-elles pas de reblondir soudainement ?

Je me penche pour constater, mais je me retire presque aussitôt. A le regarder de si près, mon estomac rapetisse encore...

Nous ne disons plus rien. De temps en temps, dans les lumières, j' « arrœille » furtivement son profil court et ses yeux, grands ouverts, attentifs.

— Où demeurez-vous... Renaud ?

— Je vous l'ai dit, rue de Bassano.

— C'est joli, chez vous ?

Digitized by Google

— C'est joli... pour moi.

— Est-ce que je pourrais voir ?

— Dieu, non !

— Pourquoi ?

— Mais, parce que... c'est trop... gravure XVIII^e siècle pour vous.

— Bah ! qu'est-ce que ça fait ?

— Laissez-moi croire que « ça fait » encore quelque chose... Nous arrivons, Claudine.

Dommage !

Avant *Blanchette*, je me régale consciencieusement de *Poil de Carotte*. La grâce garçonnière, le geste contenu de Suzanne Després m'enchantent : ses yeux sont verts, comme ceux de Luce, sous la courte perruque rouge. Et la coupante netteté de ce Jules Renard me ravit.

Comme j'écoute, menton tendu, toute immobile, je *sens* tout à coup que Renaud me regarde. Je me retourne prestement : il a les yeux sur la scène et la contenance fort innocente. Ça ne prouve rien.

Pendant l'entr'acte, Renaud me promène et me demande :

— Êtes-vous un peu plus calme, maintenant, petite nerveuse ?

— Je n'étais pas nerveuse, dis-je, hérissée.

— Et cette petite patte fine et raidie, dont je sentais, en voiture, le froid sur mon bras ? Pas nerveuse ? non, c'est moi !

— C'est vous... aussi.

J'ai parlé tout bas, mais le mouvement léger de son bras m'assure qu'il a bien entendu.

Pendant que se joue *Blanchette*, je songe aux doléances — si lointaines déjà — de la petite Aimée de Mademoiselle. Dans le temps où nous commencions à nous aimer, elle me confiait — plus crûment que ne fait cette Blanchette-ci — en quelle

Digitized by Google

aversion épouvantée elle prenait, petite institutrice déjà habituée au relatif bien-être de l'École, la demeure paternelle et toute la maisonnée pauvre, criarde et mal tenue. Elle me contait sans fin ses effrois de chatte frileuse, sur le seuil de la petite classe empestée, dans le courant d'air, où Mlle Sergent passait derrière nous jalouse et silencieuse...

Mon voisin, qui semble écouter mes pensées, m'interroge tout bas :

— C'est comme ça, à Montigny ?

— C'est comme ça, et bien pis encore !

Il n'insiste pas. Coude à coude, nous nous taisons; je me détends peu à peu contre cette bonne épaule rassurante. Une minute, je lève la tête vers lui, il baisse ses yeux fins sur les miens, et je lui souris de tout mon cœur. Cet homme-là, je l'ai vu cinq fois, je le connais depuis toujours.

Au dernier acte, je m'accoude la première et je laisse une petite place sur le bras de velours du fauteuil. Son coude comprend très bien, et vient trouver le mien. Mon estomac n'est plus du tout serré.

A minuit moins le quart, nous sortons. Le ciel est noir, le vent presque frais.

— S'il vous plaît, Renaud, je ne voudrais pas monter en voiture tout de suite, j'aimerais mieux marcher sur les boulevards, est-ce que vous avez le temps ?

— Toute la vie si vous voulez, répond-il en souriant.

Il me tient sous le bras, solidement, et nous marchons du même pas, parce que j'ai les jambes longues. Sous des globes électriques, je nous ai vus passer; Claudine lève aux étoiles une extraordinaire frimousse exaltée et des yeux presque noirs; le vent balaie les moustaches longues de Renaud.

— Parlez-moi de Montigny, Claudine, et de vous.

Mais j'ai fait signe que non. On est bien comme ça. On

Digitized by Google

n'a pas besoin de parler. On marche vite : j'ai les pattes de Fanchette, ce soir; le sol fait tremplin sous mes pas.

Des lumières, des lumières vives, des vitraux coloriés, des buveurs attablés à une terrasse...

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est la brasserie Logre.

— Oh ! que j'ai soif !

— Je ne demande pas mieux. Mais pas dans cette brasserie...

— Si, ici ! Ça brille, ça « rabate », c'est amusant.

— Mais c'est gendelettreux, cocotteux, bruyant...

— Tant mieux ! Je veux boire ici.

Il tire un instant sa moustache, puis ayant esquissé le geste : « Pourquoi pas, après tout ? », il me guide jusqu'à la grande salle. Pas tant de monde qu'il prétendait; malgré la saison, on respire à peu près. Les piliers de faïence verte éveillent en moi des idées de bain et de cruches fraîches.

— Soif ! Soif !

— La, la, c'est bien, on vous fera boire ! Quelle enfant redoutable ! Il ne ferait pas bon vous refuser un mari, à vous...

— Je le crois, dis-je sans rire.

Nous sommes assis à une petite table contre un pilier. A ma droite, sous un panneau tumultueusement peinturluré de bacchantes nues, une glace m'assure que je n'ai pas d'encre sur la joue, que mon chapeau se tient droit et que mes yeux palpitent au-dessus d'une bouche rouge de soif, peut-être d'un peu de fièvre. Renaud, en face de moi, a les mains agitées et les tempes moites.

Un petit gémissement de convoitise m'échappe, suscité par le parfum en traînée d'un plat d'écrevisses qui passe.

— Des écrevisses aussi ? Voilà, voilà ! Combien ?

— Combien ? Je n'ai jamais su combien j'en peux manger. Douze d'abord, on verra après.

Digitized by Google

— Et boire, quoi ? De la bière ?

Je fais la lippe.

— Du vin ? non. Du champagne ? De l'Asti, moscato spumante ?

Je rougis de gourmandise.

— Oh ! oui !

J'attends, impatiente, et je regarde entrer plusieurs belles femmes en manteaux de soir légers et pailletés. C'est très joli : des chapeaux fous, des cheveux trop dorés, des bagues... Mon grand ami, à qui je montre chaque arrivante, témoigne une indifférence qui me choque. « Les siennes » sont peut-être plus belles ? Je deviens soudain sauvage et noire. Il s'étonne et cite de bons auteurs :

— Quoi ? Le vent a tourné ? « Hilda, d'où vient ta peine ? »

Mais je ne réponds rien.

On apporte l'Asti. Pour chasser mon souci et éteindre ma soif, j'avale d'un trait un grand verre. L'homme-à-femmes, en face de moi, s'excuse de mourir de faim et de dévorer du roastbeef rouge. L'ardeur musquée et traîtresse du vin d'Asti se propage en chaleur naissante à l'ourlet de mes oreilles, en soif renaissante dans ma gorge. Je tends mon verre et je bois plus lentement, les yeux mi-fermés de délices. Mon ami rit :

— Vous buvez comme on tette. Toute la grâce des animaux est en vous, Claudine.

— Fanchette a un enfant, vous savez.

— Non, je ne sais pas. Il fallait me le montrer ! Je parie qu'il est beau comme un astre.

— Plus beau que ça encore... Oh ! ces écrevisses ! Si vous saviez, Renaud, — chaque fois que je l'appelle Renaud, il lève les yeux sur moi — là-bas, à Montigny, elles sont toutes petites, j'allais les prendre au Gué-Ricard avec mes mains, pieds nus dans l'eau. Celles-ci sont poivrées à miracle.

Digitized by Google

— Vous ne serez pas malade, vous me le jurez ?

— Pardi ! Je vais vous dire encore quelque chose, mais quelque chose de grave. Vous ne me trouvez pas extraordinaire, ce soir ?

Je tends vers lui ma figure que rosit l'Asti; il se penche aussi, me regarde de si près que je distingue les plis fins de ses paupières brunies, et se détourne en répondant :

— Non, pas plus ce soir que les autres jours.

— Engaudre, va ! Mon ami, avant-hier, pas plus tard, à onze heures du matin, on m'a de-man-dée en ma-ri-age.

— Sacrr... quel est l'idiot...

Ravie de l'effet, je ris en gammes ascendantes, tout haut, et je m'arrête soudain parce que des soupeurs ont entendu et tourné la tête vers nous. Renaud n'est pas enchanté.

— C'est malin de me faire monter à l'arbre !... Au fond, je n'en ai pas cru un mot, vous savez.

— Je ne peux pourtant pas cracher, mais je vous en donne ma parole d'honneur, on m'a demandée !

— Qui ?

Voilà un « qui » dénué de bienveillance.

— Un jeune homme fort bien, M. Maria, secrétaire de papa.

— Vous l'avez refusé... naturellement ?

— Je l'ai refusé... naturellement.

Il se verse un grand verre de cet Asti qu'il n'aime pas du tout et se passe la main dans les cheveux.

Pour moi, qui ne bois jamais que de l'eau à la maison, je constate des phénomènes inouïs : un treillis léger et vaporeux monte de la table, nimbe les lustres, recule les objets et les rapproche tour à tour.

Au moment où je songe à m'analyser, une voix connue crie du seuil de la salle :

— Kellner ! Que s'avancent par vos soins la choucroute

Digitized by Google

garnie, mère du pyrosis, et ce coco fadasse mais salicylé que votre impudence dénomme ici bière de Munich. Velours liquide, chevelure débordante et parfumée des Rheintöchter, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils boivent ! « Weia, waga, waga la weia... »

C'est Maugis, lyrique et suant, qui wagnérise, le gilet ouvert, le tube à bords plats sur l'occiput. Il remorque trois amis. Renaud ne retient pas un geste d'extrême contrariété, et se tire la moustache en grognant quelque chose.

Maugis, près de nous, cesse brusquement de se gargariser avec le *Rheingold*, arrondit ses yeux saillants, hésite, lève la main et passe sans saluer.

— Là ! rage tout bas Renaud.

— Quoi donc ?

— C'est votre faute, mon petit, c'est la mienne surtout. Vous n'êtes pas à votre place, ici, seule avec moi. Cet imbécile de Maugis... tout le monde aurait fait comme lui. Croyez-vous utile de donner à mal penser de vous, et de moi ?

D'abord refroidie par ses yeux soucieux et mécontents, je me ragaillardis dans le même instant.

— C'est pour ça ? non, c'est pour ça que vous faites tout ce « raffut », et cet aria de sourcils froncés et de morale ? Mais je vous demande ce que ça peut bien me faire ? Donnez-moi à boire, sivousplaît.

— Vous ne comprenez pas ! Je n'ai pas pour habitude de sortir des petites filles honnêtes, moi. Jolie comme vous êtes, seule avec moi, que voulez-vous qu'on suppose ?

— Et puis après ?

Mon sourire ivre, mes yeux qui chavirent l'éclairent brusquement.

— Claudine ! ne seriez-vous pas un peu... gaie, par hasard ? Vous buvez sec ce soir, est-ce que chez vous ?...

Digitized by Google

— Chez moi, je sable l'eau d'Évian, réponds-je, aimable et rassurante.

— Patatras ! nous voilà propres, qu'est-ce que je vais dire à votre père ?

— Il fait dodo.

— Claudine, ne buvez plus, donnez-moi ce verre plein, tout de suite !

— Voulez-vous une tape ?

Ayant garé mon verre de ses mains prudentes, je bois, et je m'écoute être heureuse. Cela ne va pas sans quelque trouble. Les lustres se nimbent de plus en plus, comme la lune quand il pleuvra. « La lune boit » qu'on disait là-bas. Peut-être que c'est signe de pluie, à Paris, quand les lustres boivent.... C'est toi, Claudine, qui as bu. Trois grands verres d'Asti, petite « arnie » ! Comme c'est bon !... Les oreilles font *pch*, *pch*... Les deux gros messieurs qui mangent, à deux tables de nous, existent-ils réellement ? Ils se rapprochent, sans bouger; en étendant la main, je parie que je les touche... Non, les voilà très loin. D'ailleurs, ça manque d'air entre les objets : les lustres collés au plafond, les tables collées au mur, les gros messieurs collés sur le fond clair des manteaux pailletés assis plus loin. Je m'écrie :

— Je comprends ! tout est en perspective japonaise !

Renaud lève un bras désolé, puis s'essuie le front. Dans la glace de droite, quelle drôle de Claudine, avec ses cheveux en plumes soufflées, ses yeux longs envahis de délice trouble, et sa bouche mouillée ! C'est l'autre Claudine, celle qui est « hors d'état » comme on dit chez nous. Et, en face d'elle, ce monsieur à reflets d'argent qui la regarde, qui la regarde, qui ne regarde qu'elle et ne mange plus. Oh, je sais bien ! Ce n'est pas l'Asti, ce n'est pas le poivre des écrevisses, c'est cette présence-là, c'est ce regard presque noir aux lumières qui ont enivré la petite fille...

Digitized by Google

Tout à fait dédoublée, je me vois agir, je m'entends parler, avec une voix qui m'arrive d'un peu loin, et la sage Claudine, enchaînée, reculée dans une chambre de verre, écoute jaser la folle Claudine et ne peut rien pour elle. Elle ne peut rien; elle ne veut rien non plus. La cheminée dont je redoutais l'écroulement, elle est tombée à grand fracas, et la poussière de sa chute fait un halo d'or autour des poires électriques. Assiste, Claudine sage, et ne remue pas ! La Claudine folle suit sa voie, avec l'infaillibilité des fous et des aveugles...

Claudine regarde Renaud; elle bat des cils, éblouie. Résigné, entraîné, aspiré dans le sillage, il se tait, et la regarde avec plus de chagrin encore, on dirait, que de plaisir. Elle éclate :

— Oh, que je suis bien ! Oh, vous qui ne vouliez pas venir ! Ah ! ah ! quand je veux... N'est-ce pas, on ne s'en ira plus jamais d'ici ? Si vous saviez... je vous ai obéi, l'autre jour, moi, Claudine, — je n'ai jamais obéi qu'exprès, avant vous... mais obéir, malgré soi, pendant qu'on a mal et bon dans les genoux — oh ! c'est donc ça que Luce aimait tant être battue, vous savez, Luce ? Je l'ai tant battue, sans savoir qu'elle avait raison, elle se roulait la tête sur le bord de la fenêtre, là où le bois est usé parce que, pendant les récréations, on y fend des cornuelles... Vous savez aussi ce que c'est, des cornuelles ? Un jour, j'ai voulu en pêcher moi-même, dans l'étang des Barres, et j'ai pris les fièvres, j'avais douze ans et mes beaux cheveux... Vous m'aimeriez mieux, pas, avec mes cheveux longs ?... J'ai des « fremis » au bout des doigts, toute une « fremilloire ». — Sentez-vous ? Un parfum d'absinthe ? Le gros monsieur en a versé dans son champagne. A l'École, on mangeait des sucres d'orge verts à l'absinthe; c'était très bien porté de les sucer long-temps, en les affûtant en pointe aiguë. La grande Anaïs était si gourmande, et si patiente, elle les appointissait mieux que tout le monde, et les petites venaient lui apporter leurs sucres

Digitized by Google

d'orge. « Fais-le-moi pointu ! » qu'elles disaient. C'est sale, pas ? J'ai rêvé de vous. Voilà ce que je ne voulais pas vous avouer. Un méchant rêve trop bon... Mais maintenant que me voilà *ailleurs*, je peux bien vous le dire...

— Claudine ! supplie-t-il tout bas...

La Claudine folle, tendue vers lui, ses deux mains à plat sur la nappe, le contemple. Elle a des yeux éperdus et sans secrets; une boucle de cheveux, légère, lui chatouille le sourcil droit. Elle parle comme un vase déborde, elle, la silencieuse et la fermée. Elle le voit rougir et pâlir, et respirer vite, et trouve cela tout naturel. Mais pourquoi ne paraît-il pas, autant qu'elle, extasié, délivré ? Elle se pose vaguement cette question floue, et se répond tout haut, avec un soupir :

— Maintenant, il ne pourrait plus m'arriver rien de triste.

Renaud fait signe au maître d'hôtel avec la véhémence d'un homme qui se dit que « ça ne peut pas durer ainsi ».

Claudine divague, les pommettes chaudes, en broutant ses roses thé :

— Comme vous êtes bête.

— Oui ?

— Oui. Vous avez menti. Vous avez empêché Marcel de venir ce soir.

— Non, Claudine.

Ce « non » très doux la saisit et l'éteint un peu. Elle se laisse, petite somnambule, mettre debout et entraîner vers la sortie. Seulement, le parquet mollit comme de l'asphalte encore chaude... Renaud n'a que le temps de l'empoigner par un coude, et il la guide, et il la porte presque dans le fiacre à capote baissée, où il s'assied près d'elle. La voiture file. La tête bourdonnante et presque sans pensées, Claudine s'appuie contre l'épaule secourable. Il s'inquiète :

— Vous avez mal ?

Pas de réponse.

Digitized by Google

— Non. Mais tenez-moi, parce que je nage. Tout nage, d'ailleurs. Vous aussi, vous nagez, pas ?

Il lui enveloppe la taille de son bras, en soupirant d'anxiété. Elle appuie sa tête contre lui, mais son chapeau la gêne. Elle le retire d'une main incertaine et le pose sur ses genoux, puis elle penche de nouveau sa tête sur la bonne épaule, avec la sécurité de quelqu'un qui atteint enfin le but d'une longue marche. Et la Claudine sage assiste, enregistre, se rapproche par instant... La belle avance ! Elle est presque aussi démente, cette Claudine sage, que l'autre.

Son compagnon, son ami aimé, n'a pu s'empêcher d'étreindre ce petit torse abandonné... Ressaisi, il la secoue doucement :

— Claudine, Claudine, songez que nous approchons... Monterez-vous l'escalier sans encombre ?

— Quel escalier ?

— Celui de la rue Jacob, le vôtre.

— Vous allez me quitter ?

Elle s'est redressée, raidie comme une couleuvre, et, nu-tête, en désordre, l'interroge de tout son visage bouleversé.

— Mais voyons, mon petit... revenez à vous. Nous sommes idiots, ce soir. Tout ceci arrive par ma faute...

— Vous allez me quitter ! crie-t-elle sans souci du cocher au dos attentif. Où voulez-vous que j'aille ? C'est vous que je veux suivre, c'est vous...

Ses yeux rougissent, sa bouche se serre, elle crie presque.

— Oh ! je sais, allez, je sais pourquoi. Vous allez chez *vos* femmes, celles que vous aimez. Marcel m'a dit que vous en aviez au moins six ! Elles ne vous aiment pas, elles sont vieilles, elles vous quitteront, elles sont laides ! Vous irez coucher avec elles, toutes ! Et vous les embrasserez, vous les embrasserez sur la bouche, même ! Et moi, qui m'embrassera ? Oh ! pourquoi ne voulez-vous pas de moi pour votre fille, au

Digitized by Google

moins ? J'aurais dû être votre fille, être votre amie, être votre femme, tout, tout !...

Elle se jette à son cou et s'y cramponne, en larmes, sanglotant.

— Il n'y a que vous dans le monde, que vous, et vous me laissez !

Renaud l'enveloppe toute, et sa bouche fourrage la nuque bouclée, le cou tiède, les joues salées de pleurs.

— Vous quitter, cher parfum !...

Elle s'est tue soudain, lève sa figure mouillée et le regarde avec une attention extraordinaire. Il est haletant et pâli, jeune sous ses cheveux argentés; Claudine sent trembler les muscles de ses grands bras autour d'elle. Il se penche sur la bouche chaude de la petite fille qui se cabre et se cambre, pour s'offrir ou pour résister, elle n'en sait rien au juste... Le brusque arrêt de la voiture contre le trottoir les sépare, ivres, graves et tremblants.

— Adieu, Claudine.

— Adieu...

— Je ne monte pas avec vous; j'allume votre bougeoir. Vous avez la clef ?

— La clef, oui.

— Je ne peux pas venir vous voir demain; c'est aujourd'hui demain; je viendrai après-demain, sûrement, à quatre heures.

— A quatre heures.

Docile, elle se laisse baiser la main longtemps, respire, pendant qu'il est penché, l'odeur légère de tabac blond qu'il porte avec lui, monte, rêveuse éveillée, les trois étages, et se couche, la folle Claudine, rejointe — il est bien temps — par la sage Claudine dans son lit-bateau. Mais la Claudine sage s'efface timidement, admirative et respectueuse, devant l'autre, qui est allée droit où le Destin la poussait, sans se retourner, comme une conquérante ou une condamnée.

Digitized by Google

Mal. Mal partout. Mal délicieux d'une qu'on a rouée de coups ou de caresses. Les mollets tremblants, les mains froides, la nuque engourdie. Et mon cœur se hâte, tâche d'égaler en vitesse le tic tac de ma petite montre... puis s'arrête et repart en faisant *Poum !* Alors, c'est le vrai amour, le vrai ? Oui, puisque nulle place ne m'est douce, hors son épaule où, nichée, mes lèvres touchaient presque son cou : puisque je souris de pitié quand j'approche, en pensée, les joues délicates de Marcel des tempes froissées de Renaud. Grâce à Dieu, non ! il n'est pas jeune. A cause de ce noble père, plutôt lunatique, qui est le mien, j'ai besoin d'un papa, j'ai besoin d'un ami, d'un amant... Dieu ! d'un amant !... C'est bien la peine d'avoir tant lu, et d'avoir fanfaronné ma science amoureuse — toute théorique — pour que ce seul mot, traversant ma cervelle, me fasse serrer les dents et crisper les doigts de pieds... Que faire en sa présence, si je ne puis m'empêcher de penser ?... il le verra, il y pensera aussi... Au secours, au secours !... Je meurs de soif.

La fenêtre ouverte et l'eau du broc m'aident un peu. Ma

Digitized by Google

bougie brûle toujours, sur la cheminée, et je suis stupéfaite, devant la glace, que *ça* ne se voie pas davantage. A quatre heures, au grand jour, je m'endors exténuée.

— As-tu faim, ma guéline ? Ton chocolat t'attend depuis sept heures et demie, et il en est neuf at'taleure... Oh ! c'te tête !

— Qu'est-ce que j'ai ?

— On m'a changé ma nourrissonne !

Son sûr flair d'appareilleuse tourne autour de ma fatigue, inspecte les plumes froissées de mon chapeau jeté sur le fauteuil, se réjouit de ma migraine... Elle m'agace.

— As-tu fini de peser tes seins comme des melons ? Lequel est le plus mûr ?

Mais elle rit tout bas et s'en va dans sa cuisine en chantant une de ses plus impossibles chansons.

Les fill's de Montigny
Sont chaud's comme la braise.
Pour sûr qu'a sont ben aise
Quand on...

Il faut s'en tenir à cette brève citation.

Ce qui m'a réveillée, moi, c'est la terreur d'avoir seulement rêvé toute cette impossible nuit.

C'est donc ainsi qu'arrivent les grandes choses ? Bénis soient l'Asti, et le poivre des écrevisses ! Sans eux j'aurais certainement manqué de courage.

J'aurais manqué de courage, ce soir-là, oui, mais un autre soir, mon cœur aurait fait *bardadô* tout de même. Mais n'est-ce pas qu'il m'aime ? N'est-ce pas qu'il était pâle, et qu'il perdait la tête comme une simple Claudine, sans ce malencontreux... ce bienheureux... non, je dis bien, sans ce malencontreux trottoir de la rue Jacob, où la roue du fiacre est venue se

Digitized by Google

coincer ?... Jamais un homme ne m'a embrassée sur la bouche. La sienne est étroite et vive, avec une lèvre d'en bas ronde et ferme. Oh ! Claudine, Claudine, comme tu redeviens enfant en te sentant devenir femme ! J'ai évoqué sa bouche, l'affolement de ses yeux assombris, et une détresse délicieuse m'a fait joindre les mains...

D'autres idées m'assaillent, auxquelles je voudrais bien ne pas m'arrêter en ce moment.

« Pour sûr que ça fait mal ! » chantonne la voix de Luce. Mais non, mais non : elle a couché avec un pourceau, ça ne prouve rien ! Et d'ailleurs, qu'importe ? Ce qu'il faut, c'est qu'il soit là tout le temps, que la chère place de son épaule me soit tiède et prête à toutes les heures, et que ses grands bras m'abritent tout en se fermant sur moi... Ma liberté me pèse, mon indépendance m'excède; ce que je cherche depuis des mois, — depuis plus longtemps — c'était, sans m'en douter, un maître. Les femmes libres ne sont pas des femmes. Il sait tout ce que j'ignore; il méprise un peu tout ce que je sais; il me dira : « Ma petite bête ! » et me caressera les cheveux...

Je chevauche si bien mon rêve que, pour me hausser jusqu'à la main de mon ami, j'ai baissé le front et dressé mes pieds sur leurs pointes, comme Fanchette quêtant le grattement de mes ongles sur son petit crâne plat. « Toute la grâce des animaux est en vous, Claudine... » L'heure du déjeuner me surprend, attentive et penchée sur une glace ronde, pour deviner, les cheveux rebroussés sur les tempes, s'il aimera mes oreilles pointues.

Vite rassasiée de marmelade d'oranges et de frites, je laisse papa devant son café où, chaque jour, il laisse tomber, méthodique, sept morceaux de sucre et un soupçon de cendre de pipe. Et je m'abandonne à un désespoir aigu, en songeant que j'ai vingt-sept heures à attendre ! Lire ? Je ne peux pas,

Digitized by Google

je ne peux pas. Des cheveux d'argent blond balaient les pages du livre. Et sortir non plus; les rues grouillent d'hommes qui ne s'appellent pas Renaud, et qui me regarderaient, l'air avantageux, sans savoir, les imbéciles !

Une boulette d'étoffe roulée en tampon dans mon crapaud m'arrache un sourire. C'est une de mes petites chemises... commencée il y a longtemps ! Il faut coudre. Claudine aura besoin de chemises. Est-ce que Renaud aimera celle-là ? Blanche et légère avec une mignonne dentelle, et des épaulettes en ruban blanc... Les soirs où je m'apprécie particulièrement, je me contemple en chemise dans la glace, longue petite madame Sans-Gêne avec des frisons sur le nez. Renaud ne peut pas me trouver vilaine. Ah ! mon Dieu, je serais si près, trop près de lui, rien qu'avec une mince chemise. Mes mains agitées cousent de travers, et j'entends cocassement la voix lointaine de la favorite, la voix fluette de la petite Aimée de Mademoiselle, aux leçons de couture : « Claudine, je vous en prie, soignez vos ourlets à point devant, vous ne les perlez pas. Regardez ceux d'Anaïs ! »

On a sonné. Sans souffle et le cœur arrêté, j'écoute, le dé en l'air. C'est lui, c'est lui, il n'a pas pu attendre ! Au moment où je vais me lever et courir, Mélie frappe, et introduit Marcel.

La stupeur me tient assise. Marcel ? En voilà un que j'avais oublié ! Depuis plusieurs heures, il était mort. Quoi, c'est Marcel ! Pourquoi lui, et pas l'autre ?

Souple et silencieux, il m'a baisé la main, et s'est assis sur la petite chaise. Je le regarde d'un air ahuri. Il est pâlot, très joli, toujours un peu poupée. Un garçonnet en sucre.

Agacé de mon silence, il me presse :

— Eh bien, eh bien ?

— Eh bien, quoi ?

— C'était gai, hier soir ? Qu'est-ce qu'*on* vous a dit pour expliquer mon absence ?

Digitized by Google

Je délie avec effort ma langue :

— Il m'a dit que vous portiez une cravate inadmissible.

Comme il est bête, ce petit ! Il ne voit donc pas le miracle ? Ça crève les yeux, il me semble. Pourtant, je ne me presse guère de l'éclairer. Il éclate d'un rire aigu; je tressaille.

— Ah ! ah !... une cravate inadmissible ! oui, toute la vérité tient dans ces trois mots. Que pensez-vous de l'histoire ? Vous la connaissez, ma cravate de crêpe de Chine ? c'est Charlie qui me l'a donnée.

— Je pense, dis-je en toute sincérité, que vous avez bien fait de ne pas changer de cravate. Je la trouve exquise.

— N'est-ce pas ? Une idée charmante, ce drapé épinglé de perles ! J'étais sûr de votre goût, Claudinette. N'empêche, ajoute-t-il avec un sourire poli, que mon aimable père m'a privé de cette soirée avec vous. Je vous aurais ramenée, je guignais déjà le bon petit moment en voiture...

D'où sort-il, mais d'où sort-il ? ? Ça fait pitié, un tel aveuglement ! Il a dû entendre hier soir des paroles pénibles, car, en y songeant, sa figure a durci et sa bouche devient mince.

— Racontez, Claudine. Mon cher père fut exquis et spirituel à son ordinaire ? Il ne vous a pas traitée, comme moi, de « petite ordure » et « d'enfant sale » ? Dieu, gronde-t-il, allumé de rancune, quel goujat, quel...

— Non !

Je l'ai interrompu avec une violence qui m'a mise debout devant lui.

Immobile, il me regarde, pâlit, comprend, et se lève aussi. Un silence pendant lequel j'entends le ronron de Fanchette, le tic tac de ma petite montre, la respiration de Marcel, et mon cœur qui cogne. Un silence qui dure peut-être deux minutes pleines...

— Vous aussi ? dit-il enfin d'une voix narquoise. Je

Digitized by Google

croyais que papa ne donnait pas dans la jeune fille... D'habitude, il est pour femmes mariées, ou pour grues.

Je ne dis rien, je ne peux pas parler.

— Et... c'est récent ? D'hier soir, peut-être ? Remerciez-moi, Claudine, c'est grâce à ma cravate que ce bonheur vous est échu.

Son nez fin, pincé, est aussi blanc que ses dents. Je ne dis toujours rien, quelque chose m'empêche...

Debout derrière la chaise qui nous sépare, il me nargue. Les mains pendantes, la tête baissée, je le regarde en dessous; la dentelle de mon petit tablier s'agite au battement de mon cœur. Le silence retombe, interminable. Tout à coup, il reprend lentement, d'une voix singulière :

— Je vous ai toujours crue très intelligente, Claudine. Et ce que vous faites aujourd'hui augmente l'estime que je ressens pour votre... adresse.

Stupéfaite, je lève la tête.

— Vous êtes une fille remarquable, je le répète, Claudine. Et je vous félicite... sans arrière-pensée.... C'est un joli travail.

Je ne comprends pas. Mais j'écarte doucement la chaise qui nous sépare. J'ai une vague idée qu'elle me gênera tout à l'heure.

— Mais oui, mais oui, vous savez bien ce que je veux dire. Eh ! eh ! quoiqu'il ait croqué pas mal d'argent, papa est encore ce qu'on appelle, dans son monde, un joli chopin...

Plus vive qu'une guêpe, j'ai jeté tous mes ongles dans sa figure : depuis une minute, je visais ses yeux. Avec un cri clair, il se renverse en arrière, les mains au visage, puis, retrouvant l'équilibre, il se rue vers la glace de la cheminée. La paupière d'en dessous, déchirée, saigne; un peu de sang tache déjà le revers du veston. Dans un état d'exaltation folle, je m'entends pousser d'involontaires petits cris sourds. Il se retourne, hors de lui : je crois qu'il veut saisir une arme

Digitized by Google

et je fouille fébrilement dans mon sac à ouvrage. Mes ciseaux, mes ciseaux !... Mais il ne songe même pas à me battre et me pousse de côté, courant au cabinet, pour tremper son mouchoir dans l'eau... Il se penche déjà au-dessus de ma cuvette; cet aplomb ! Je suis sur lui en un clin d'œil, j'empoigne par les deux oreilles sa tête inclinée et je le rejette dans la chambre en lui criant d'une voix enrouée que je ne me connaissais pas :

— Non, non, pas ici ! File te faire panser chez Charlie !

Le mouchoir sur l'œil, il ramasse son chapeau, oublie ses gants et sort, je lui ouvre toutes les portes, et j'écoute dans l'escalier son pas trébuchant. Puis je rentre dans ma chambre et je reste là, debout, sans penser à rien, pendant je ne sais pas combien de temps. La lassitude de mes jambes me force à m'asseoir. Ce geste remet en marche ma machine à penser, et je croule. De l'argent ! De l'argent ! Il a osé dire que je voulais de l'argent ! C'est égal, un beau coup de griffe que j'ai donné là, ce petit morceau de peau qui pendait... J'ai raté l'œil, de moins d'un centimètre, ma foi. Le lâche, qui ne m'a pas assommée ! Pouah ! lavette, va... De l'argent ! de l'argent ! Qu'est-ce que j'en ferais donc ? j'en ai bien assez pour Fanchette et moi. O cher Renaud, je lui dirai tout, et je me blottirai, et sa tendresse me sera si douce que j'en pleurerai...

Ce petit que j'ai griffé, c'est la jalousie qui le rongeait; sale petite âme de fille !

Tout à coup, je comprends, et les tempes me font mal; c'est *son* argent, l'argent de Marcel, que je prendrai si je deviens la femme de Renaud; c'est pour *son* argent qu'il tremble ! Et comment l'empêcher, ce sec enfant, de croire à la cupidité de Claudine ? Il ne serait pas le seul à y croire, et il dira, et ils diront à Renaud que la petite se vend, qu'elle a enjôlé le pauvre homme qui passe l'âge dangereux de la qua-

Digitized by Google

rantaine... Que faire ? que faire ? Je veux voir Renaud, je ne veux pas de l'argent de Marcel, mais je veux Renaud quand même. Si je demandais secours à papa ? Hélas !... J'ai si mal à la tête... O ma douce, chère place, sur son épaule, y renoncerai-je ? Non ! Je ferai tout sauter plutôt ! J'attacherai ce Marcel ici dans ma chambre et je le tuerai. Et après je dirai aux gardiens de la paix qu'il me voulait du mal et que je l'ai tué en me défendant. Voilà !

Jusqu'à l'heure où Fanchette me réveille en miaulant qu'elle a faim, je reste accroupie sur le fauteuil crapaud, deux doigts sur les yeux, deux doigts dans les oreilles, envahie de rêves sauvages, de désolations et de tendresse...

— Dîner ? Non, je ne dîne pas. J'ai la migraine. Fais-moi de la limonade fraîche, Mélie, je meurs de soif. Je vais me coucher.

Papa inquiet, Mélie anxieuse, tournent autour de mon lit jusqu'à neuf heures ; n'y tenant plus, je les supplie :

— Allez-vous-en, je suis si lasse.

La lampe éteinte, j'entends dans la cour les bonnes qui claquent les portes et lavent leur vaisselle... Il me faut Renaud ! Que n'ai-je télégraphié chez lui, tout de suite ? Il est trop tard. Demain ne viendra jamais. Mon ami, ma chère vie, celui à qui je me confierai comme à un papa chéri, celui auprès de qui je me sens tour à tour angoissée et honteuse, comme si j'étais sa maîtresse — puis épanouie et sans pudeur, comme s'il m'avait bercée petite fille dans ses bras...

Après des heures de fièvre, de martèlements douloureux, d'appels silencieux à quelqu'un qui est trop loin et n'entend pas, vers les trois heures du matin mes pensées affolées s'éclairent, reculent en cercle, tout autour, enfin, de l'Idée... Elle est venue avec l'aube, l'Idée, avec l'éveil des moineaux,

Digitized by Google

avec la fraîcheur fugitive qui précède la journée d'été. Émerveillée devant Elle, je me tiens immobile sur le dos, les yeux grands ouverts dans mon lit. Que c'était simple, et que de chagrin inutile ! J'aurai les yeux battus et les joues tirées quand Renaud viendra. Et il ne fallait trouver que cela !

Je ne veux pas que Marcel pense : « Claudine vise mon argent. » Je ne veux pas dire à Renaud : « Allez-vous-en et ne m'aimez plus. » O Dieu ! ce n'est pas cela que je veux lui dire ! Mais je ne veux pas non plus être sa femme, et pour tranquilliser ma conscience irritable, eh bien ! — je serai sa maîtresse.

Ranimée, rafraîchie, je dors maintenant comme un sac, à plat ventre, la figure cachée dans mes bras croisés. La voix déclamatoire de mon vieux mendiant classique m'éveille, détendue et étonnée. Déjà dix heures ! « Mélie ! jette quat' sous au vieux ! »

Mélie n'entend pas. Je passe mon peignoir et cours à la fenêtre du salon, nu-pattes, coiffée comme une chicorée. « Vieux, voilà dix sous. Gardez la monnaie. » Quelle belle barbe blanche ! Il possède sans doute une maison de campagne et des terres, comme la plupart des pauvres de Paris. Tant mieux pour lui. Et comme je m'en retourne à ma chambre je croise M. Maria qui arrive, et qui s'arrête, ébloui de mon déshabillé matinal.

— Monsieur Maria, est-ce que vous ne croyez pas que c'est aujourd'hui la fin du monde ?

— Hélas ! non, Mademoiselle.

— Moi, je crois que si. Vous verrez.

Assise dans mon cuveau d'eau tiède, je m'étudie et m'attarde minutieusement. Ce duvet-là, ça ne compte pas comme poil sur les jambes, au moins ? Dame, les bouts de mes nichettes ne sont pas si roses que ceux de Luce, mais j'ai

Digitized by Google

les jambes plus longues et plus belles, et les reins à fossettes; c'est pas un Rubens, non, mais je ne tiens pas au genre « belle-bouchère » — Renaud non plus.

Ce nom de Renaud, presque prononcé pendant que je ne me sens vêtue que d'un cuveau de hêtre, m'intimide considérablement. Onze heures. Encore cinq heures à attendre. Ça va bien. Brossons, brossons les boucles, brossons les dents, brossons les ongles ! Faut que tout reluise, bon sang ! Des bas fins, une chemise neuve, un pantalon assorti, mon corset rose, mon jupon pékiné à petites raies qui fait *hui, hui* quand je remue...

Gaie comme à l'École, active et tumultueuse, je m'amuse tout plein, pour m'empêcher de penser trop à ce qui pourra se passer... Dame, puisque c'est aujourd'hui que je me donne, il peut bien me prendre aujourd'hui s'il veut, tout ça est à lui... Mais j'espère qu'il ne voudra pas si vite, mon Dieu, si brusquement... Ça ne lui ressemblerait guère. Je compte sur lui, mais oui, beaucoup plus que sur moi. Moi, comme on dit à Montigny, j'ai perdu mon « gouvernement ».

Digitized by Google

L'APRÈS-MIDI est dur à passer quand même. Il ne peut pas ne pas venir. A trois heures, je joue les panthères en cage, et mes oreilles deviennent longues...

A quatre heures moins vingt, un coup de sonnette très faible. Mais je ne m'y trompe pas, c'est bien lui. Debout, adossée au pied du lit, je cesse d'exister. La porte s'ouvre et se referme derrière Renaud. Tête nue, il semble un peu maigri. Sa moustache tremble imperceptiblement, et ses yeux brillent bleu dans la pénombre. Je ne bouge pas, je ne dis rien. Il a grandi. Il a pâli. Il est bistré, fatigué, superbe. Encore près de la porte, sans avancer dans la chambre, il parle très bas.

— Bonjour, Claudine.

Tirée à lui par le son de sa voix, je viens, je tends mes deux mains. Il les baise toutes deux, mais il les laisse retomber.

— Vous m'en voulez, petite amie ?

Je hausse ineffablement les épaules. Je m'assieds dans le fauteuil. Il s'assied sur la chaise basse, et je me rapproche vite de lui, prête à me blottir. Méchant ! Il ne paraît pas comprendre. Il parle presque bas, comme s'il avait peur...

Digitized by Google

— Ma chère petite affolée, vous m'avez dit hier mille choses que le sommeil et le matin auront emportées.... Attendez un peu, ne me regardez pas trop, chers yeux de Claudine que je n'oublierai jamais et qui me furent trop doux... Je me suis battu cette nuit, et la fin de l'autre nuit, contre un grand espoir fou et ridicule... Je n'ai plus su que j'avais quarante ans, continue-t-il avec effort, mais j'ai songé que vous vous en souviendriez, vous, sinon aujourd'hui, sinon demain, du moins dans peu de temps... Ma chérie aux yeux trop tendres, mon petit pâtre bouclé, dit-il plus bas encore — car sa gorge se serre et ses yeux deviennent humides — ne me tentez plus. Hélas ! je suis un pauvre homme émerveillé, envahi de vous; défendez-vous, Claudine... Mon Dieu, c'est monstrueux; pour les autres, vous pourriez être ma fille...

— Mais je suis aussi votre fille ! (je lui tends les bras). Vous ne sentez donc pas que je suis votre fille ? Je l'ai été tout de suite, j'ai été, dès les premières fois, votre enfant obéissante et étonnée, — bien plus étonnée encore, un peu plus tard, de sentir que lui venaient ensemble tant de choses, un père, un ami, un maître, un amoureux ! Oh ! ne protestez pas, ne m'empêchez pas, laissez-moi dire aussi un amoureux ! Un amoureux, ça se trouve tous les jours, mais quelqu'un qui est *tout* ensemble, et qui vous laissera orpheline et veuve, et sans ami, s'il vous laisse, est-ce que ce n'est pas un miracle sans pareil ? C'est vous le miracle... je vous adore !

Il baisse les yeux, mais trop tard. Une larme roule sur sa moustache. Éperdue, je me suspends à lui.

— Avez-vous du chagrin ? Est-ce que je vous ai peiné sans savoir ?

Les grands bras attendus m'enserrent enfin, les yeux bleu-noir mouillés m'éclairent.

— O petite inespérée ! Ne me laissez pas le temps d'avoir honte de ce que je fais ! Je vous garde, je ne puis que vous

Digitized by Google

garder, petit corps qui êtes pour moi tout ce que le monde a fait fleurir de plus beau... Est-ce qu'avec vous je serai jamais vieux tout à fait ? Si vous saviez, mon oiseau chéri, comme ma tendresse est exclusive, comme ma jalousie est jeune, et quel mari intolérable je serai !...

Un mari ? C'est vrai, il ne sait pas ! Réveillée, arrachée de ma chère place où je colle une bouche furtive, je dénoue brusquement ses bras :

— Non, pas mon mari.

Il me regarde, les yeux ivres et tendres, et garde ses bras ouverts.

— C'est très sérieux. Je devais vous le dire tout de suite. Mais... vous me chavirez en entrant, et puis je vous avais tant attendu, je ne savais plus rien dire... Asseyez-vous là. Ne me tenez pas la taille — ni le bras — ni la main — je vous en prie. Il faudrait presque ne pas me regarder, Renaud.

Assise dans le petit crapaud, j'éloigne de mes bras tendus, avec toute la conviction qui me reste, ses mains chercheuses. Il s'assied tout près, tout près, sur la chaise bretonne.

— Marcel est venu hier après-midi. Oui. Il m'a demandé de lui raconter la soirée d'avant-hier — comme si ça se racontait, Renaud ! — Il m'a conté, lui aussi, l'histoire de la cravate. Il a dit de vous un mot qu'il ne devait pas dire.

— Ah ! gronde Renaud. J'ai l'habitude.

— Il a su, alors, que je vous aimais. Et il m'a fait des compliments de mon adresse ! Il paraît que vous êtes encore assez riche, et qu'en devenant votre femme, c'est sa fortune, à lui Marcel, que j'escamote à mon profit...

Renaud s'est levé. Ses narines remuent de la plus mauvaise façon; je me hâte de conclure.

— Alors, je ne veux pas vous épouser...

Le soupir tremblé que j'entends me presse d'achever.

— ... mais je veux être votre maîtresse.

Digitized by Google

— Oh ! Claudine !

— Quoi, Claudine ?

Il me contemple, les bras tombés, avec de tels yeux d'admiration et de détresse que je ne sais plus que penser. Moi qui m'attendais à un triomphe, à l'étreinte folle, à l'acquiescement peut-être trop vif...

— Est-ce que ce n'est pas bien ainsi ? Pensez-vous que jamais je voudrais laisser supposer que je ne vous aime pas mieux que tout ? J'ai de l'argent, moi aussi. J'ai cent cinquante mille francs. Ah ? Qu'est-ce que vous dites de ça ? Je n'ai pas besoin de l'argent de Marcel.

— Claudine...

— Je dois tout vous avouer, dis-je, en me rapprochant, caressante. Je l'ai grafigné, Marcel. Je... je lui ai enlevé un petit morceau de joue, et je l'ai mis dans l'escalier.

Je me lève et m'anime à ce souvenir, et mes gestes de guerrière lui arrachent un sourire sous sa moustache. Mais qu'attend-il ? Qu'attend-il pour m'accepter ? Il ne comprend donc pas ?

— Alors... alors voilà, dis-je d'une voix qui s'embarrasse. Je veux être votre maîtresse. Ce ne sera pas difficile; vous savez quelle liberté on me laisse : toute cette liberté-là, je vous la donne, je voudrais vous donner toute ma vie... Mais vous avez des affaires dehors. Quand vous serez libre, vous viendrez ici, et j'irai aussi chez vous... chez vous ! Vous ne la trouverez plus trop gravure XVIII^e siècle, votre maison, pour une Claudine qui sera toute à vous ?

Mes jambes tremblant un peu, je me suis rassise. Il se laisse tomber sur ses genoux, sa figure à la hauteur de la mienne; il m'arrête de parler, en posant, une seconde à peine, sans appuyer, sa bouche sur la mienne... il la retire, hélas, au moment où le baiser commence à m'éblouir... Ses bras autour de moi, il parle d'une voix mal sûre.

Digitized by Google

— O Claudine ! Petite fille renseignée par les mauvais livres, qu'y a-t-il dans le monde d'aussi pur que vous ? Non, ma chérie, mon délice, je ne vous laisserai pas accomplir cette prodigalité démente ! Si je vous prends, ce sera pour tout de bon, pour tout le temps ; et devant tout le monde, banalement, honnêtement, je vous épouserai.

— Non, vous ne m'épouserez pas !...

Il me faut du courage, car, lorsqu'il m'appelle « ma chérie, mon délice » tout mon sang s'en va et mes os deviennent mous.

— Je serai votre maîtresse, ou rien.

— Ma femme, ou rien !

Saisie, à la fin, de l'étrangeté de ce débat, je pars d'un rire nerveux. Et, comme je ris, bouche ouverte, tête en arrière, je le vois penché sur moi, si angoissé de désir que je tremble, puis je tends les bras, bravement, croyant qu'il m'accepte...

Mais il secoue la tête et dit, étranglé :

— Non !

Que faire ? Je joins les mains ; je supplie ; je lui tends ma bouche, les yeux demi-fermés. Il répète encore, suffoqué :

— Non ! ma femme ou rien.

Je me lève, égarée, impuissante.

Pendant ce temps, Renaud, comme illuminé, a gagné la porte du salon. Il touche déjà la porte du cabinet de travail, quand je devine... Le misérable ! Il va demander ma main à papa !

Sans oser crier, je me suspends à son bras, je l'implore tout bas :

— Oh ! si vous m'aimez, ne le faites pas ! Grâce, tout ce que vous voudrez... Voulez-vous Claudine tout de suite ? Ne demandez rien à papa, attendez quelques jours... Songez, c'est odieux, cette histoire d'argent ! Marcel est venimeux, il le dira partout, il dira que je vous ai séduit de force... Je vous aime, je vous aime...

Digitized by Google

Lâchement, il m'a enveloppée, et me baise lentement les joues, les yeux, les cheveux, sous l'oreille, là où ça fait tressaillir... Que puis-je, dans ses bras ?

Et il a ouvert sans bruit la porte, en m'embrassant une dernière fois... Je n'ai que le temps de m'écarter vite...

Papa, assis en tailleur par terre dans ses papiers, la barbe en coup de vent et le nez en bataille, nous reluque avec férocité. Nous tombons mal.

— Qu'est-ce que tu viens foutre ici ? Ah ! c'est vous, cher Monsieur, je suis heureux de vous voir !

Renaud reprend un peu de sang-froid et de correction, quoique sans chapeau ni gants.

— Il y a, Monsieur, que je vous demanderai une minute d'entretien sérieux.

— Jamais, dit papa, catégorique. Jamais avant demain. Ceci, explique-t-il en indiquant M. Maria qui écrit, qui écrit trop vite, ceci est de toute urgence.

— Mais, moi aussi, Monsieur, ce que je veux vous dire est de toute urgence.

— Dites-le tout de suite, alors.

— Je voudrais... tâchez, je vous en supplie, de ne pas me trouver ridicule outre mesure... je voudrais épouser Claudine.

— Ça va recommencer, cette histoire ! tonne papa formidable et dressé sur ses pieds. Tonnerre de Dieu, sacré mille troupeaux de cochons, tous fils de garces !... Mais vous ne savez donc pas que cette bourrique ne veut pas se marier ? Elle va vous le dire, qu'elle ne vous aime pas !

Sous l'orage, Renaud retrouve toute sa crânerie. Il attend la fin des jurons, et me toisant de haut, sous ses cils en abat-jour :

— Elle ne m'aime pas ? Osez donc dire, Claudine, que vous ne m'aimez pas ?

Digitized by Google

Ma foi non, je n'ose pas. Et, de tout mon cœur, je murmure :

— Si-da, que je vous aime...

Papa, abasourdi, considère sa fille comme une limace tombée de la planète Mars.

— Ça, c'est bougrement fort ! Et vous, vous l'aimez ?

— Plutôt, fait Renaud, en hochant la tête.

— C'est extraordinaire, s'effare papa, sublime d'inconscience. Oh ! je veux bien ! Mais moi, pour épouser elle ne serait pas du tout mon type. Je préfère les femmes plus...

Et son geste dessine des appas de nourrice.

Que dire ? je suis battue. Renaud a triché. Je lui chuchote tout bas, en me haussant jusqu'à son oreille :

— Vous savez, je ne veux pas de l'argent de Marcel.

Jeune, rayonnant sous ses cheveux d'argent, il m'entraîne dans le salon, en répondant, léger et vindicatif :

— Bah ! il aura encore toute sa grand'mère à manger !

Et nous retournons dans ma chambre, moi toute serrée dans son bras, lui qui m'emporte comme s'il me volait, tous deux ailés et bêtes comme des amoureux de romance...

Digitized by Google

TABLE

NOTE DES ÉDITEURS 5
PRÉFACE DE L'AUTEUR 7
PRÉFACE A LA SÉRIE « CLAUDINE » 11
CLAUDINE A L'ÉCOLE 15
CLAUDINE A PARIS 269

Digitized by Google

Digitized by Google

L'ÉDITION

DES

ŒUVRES COMPLÈTES DE COLETTE

ÉTABLIE SOUS LES YEUX DE L'AUTEUR PAR LES SOINS DE MAURICE GOUDEKET, A ÉTÉ IMPRIMÉE A DIJON SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE DARANTIERE A CINQ MILLE CINQ CENTS EXEMPLAIRES DONT : CINQ CENTS EXEMPLAIRES SUR VERGÉ PUR FIL DES PAPETERIES D'ARCHES, NUMÉROTÉS DE I A 500, CINQ MILLE EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DES PAPETERIES DE GUYENNE, NUMÉROTÉS DE 501 A 5.500. IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE, POUR L'AUTEUR ET SES AMIS : VINGT EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL BLEUTÉ DES PAPETERIES D'ARCHES, FILIGRANÉ AU NOM DE COLETTE, NUMÉROTÉS DE I A XX, CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR VERGÉ PUR FIL DES PAPETERIES D'ARCHES, NUMÉROTÉS DE XXI A LXX, ET TROIS CENTS EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DES PAPETERIES DE GUYENNE, NUMÉROTÉS DE LXXI A CCCLXX.

JUSTIFICATION
DU TIRAGE

EXEMPLAIRE Nº 1894

Digitized by Google

IMPRIMERIE DARANTIERE A DIJON, DÉCEMBRE 1948
DÉPÔT LÉGAL : 4e TRIMESTRE 1948
LE FLEURON, ÉDITEUR (N° 1)

Digitized by Google

Digitized by Google

DO NOT CIRCULATE

Digitized by Google

Digitized by Google